

Ronald Creagh

# HISTOIRE DE L'ANARCHISME AUX ETATS-UNIS D'AMERIQUE

(1826 - 1886)

**Attention Workingmen!**

---

**MASS-MEETING**  
TO-NIGHT, at 7.30 o'clock,  
HAYMARKET, Randolph St. Bet. Desplaines and Halsted.

Good Speakers will be present to denounce the latest atrocious act of the police, the shooting of our fellow-workmen yesterday afternoon.

THE EXECUTIVE COMMITTEE.

---

**Achtung Arbeiter!**

---

**Größe**  
**Massen-Versammlung**  
Heute Abend, halb 8 Uhr, auf dem  
**Seumarkt, Randolph-Strasse, zwischen**  
**Desplaines u. Halsted-Str.**

Alle Arbeiter werden den nächsten Schutzbereich der Polizei, indem sie gestern Nachmittag unsere Brüder erschoss, geißeln.

Das Executive-Komitee.

LA PENSÉE SAUVAGE



RONALD CREAGH

**HISTOIRE DE L'ANARCHISME  
AUX ETATS-UNIS D'AMERIQUE**

Les origines: 1826-1886

1981

LA PENSEE SAUVAGE, EDITIONS

*A Kirsten*

*Publié avec le concours du Centre National des Lettres*

© 1981, Editions La Pensée Sauvage, B.P. 141 - 38002 Grenoble Cedex  
ISBN 2 85919 041 4

Tous droits réservés pour tous pays

## ANARCHISME ET SOCIÉTÉ AMÉRICAINE

Le 2 juillet 1881, le Président des États-Unis d'Amérique, James Abram Garfield, fut abattu d'un coup de pistolet de calibre 44 (arme choisie avec un manche de fantaisie pour figurer avec plus d'effet dans le musée où elle serait exposée) ; à la suite de cet événement, le comité « exécutif » du mouvement terroriste russe *Narodnaya Volya* (*La Volonté du Peuple*), qui venait de tuer à la dynamite le czar Alexandre II, émit une véhémence protestation : les révolutionnaires slaves n'admettaient pas que l'on attente à la vie du chef d'une nation où florissaient les libertés politiques<sup>1</sup>. Une tradition européenne plus que millénaire avait applaudi à l'assassinat des despotes ; l'autorité intellectuelle la moins contestée dans l'Église catholique elle-même, celle de Saint Thomas d'Aquin le Docteur angélique, justifiait le tyrannicide ; plus récemment, le *Guillaume Tell* de Schiller et tout le romantisme allemand, donnaient à ces actions éclatantes un caractère patriotique et chevaleresque ; le terrorisme, et l'anarchisme qu'on lui associait, semblaient admirables sous le despotisme czariste ; ils étaient détestables dans une république libérale que, bon gré mal gré, toutes les sommités intellectuelles et politiques de l'Occident saluaient comme une démocratie. Au-delà du débat sur la violence, l'indignation des « nihilistes » russes posait le problème toujours brûlant des méthodes de lutte populaire pour parfaire le système démocratique ou pour s'élever à une forme historique supérieure. Et pouvait-on rêver de meilleur terrain d'observation que les États-Unis ?

En effet le peuple américain a inscrit sur le livre de son destin la proclamation la plus libertaire de son époque, la Déclaration d'Indépendance de 1776. Nulle société,

1. *Narodnaya Volya* (*La Volonté du Peuple*) 23 oct. 1881, N° 6.

depuis, n'a peut-être autant parlé de l'Individu et de sa liberté, nul manifeste n'a connu un aussi grand retentissement. Les Etats-Unis ont invoqué dans le passé une certaine conception du contrat social et de l'équilibre des pouvoirs qui promettait de fonder la légitimité de l'Etat sur la volonté du peuple, de faire dépendre de celui-ci le sort et les décisions de celui-là, enfin de garantir la collectivité contre toute oppression. Ils se flattent aujourd'hui d'avoir suscité un pluralisme des centres de décision qui encourage la souplesse devant le réel et l'autonomie partielle des collectivités locales ; les tensions perpétuelles entre les multiples instances du pouvoir, tout autant que les affrontements entre les groupes de pression, sont présentées comme les garants du bon fonctionnement de la démocratie et de la relative tranquillité du citoyen<sup>2</sup>.

Un tel essaim d'anges gardiens obscurcit l'horizon du peuple ; au temps de la colère, pourquoi concentrer le tir sur une tête plutôt qu'une autre et viser, de préférence, les plus hautes sphères ? Dans les Etats-Unis du 19<sup>e</sup> siècle, le cri d'«oppression politique» semble incongru ! Il a fallu qu'éclatent la guerre du Vietnam et l'affaire du Watergate pour que le grand public et une minorité d'intellectuels s'intéressent fugitivement aux effets de domination d'un appareil fédéral apparemment tout-puissant et omniprésent. Or le cas américain est plus qu'une illustration parmi d'autres de la dilatation de l'Etat, il en est l'exemple le plus saisissant. Voilà, en effet, une population coloniale qui proclame son droit de décider de la forme de son gouvernement, qui ruine les principes mêmes de l'autorité établie sur son sol et se lance dans une guerre d'indépendance ; libérée de la monarchie anglaise, presque sans héritage féodal, elle hésite devant la création d'une instance centrale, s'efforce de la réduire à ses plus simples éléments ; mieux encore, une part non négligeable de l'élite redoute et combat ses interventions ; enfin, la moitié du pays décide de s'en séparer : en vain. Les uns comme les autres

2. Nous entendons par Etat l'ensemble des appareils législatif, exécutif, judiciaire, depuis le niveau fédéral jusqu'au plan local.

tantôt examinent avec inquiétude l'inéluctable croissance du diplotocus et tantôt rivalisent pour augmenter sa nourriture ; en tout cas, les institutions démocratiques n'enrayeront jamais ce processus de développement illimité, car même quand éclate une affaire Watergate, elles tournent la difficulté en créant de nouveaux mécanismes de contrôle, en dotant de pouvoirs nouveaux les élus et fonctionnaires chargés de cette surveillance, et donc en ajoutant encore à la somme globale des pouvoirs de l'appareil.

Le mouvement anarchiste des Etats-Unis fut l'un des tout premiers de ce pays à dénoncer le corps politique, et le seul à maintenir sans défaillance ses critiques parce que, *par principe*, il refuse le régime de démocratie représentative ; selon lui, *tout* pouvoir établi a pour conséquence fatale la domination d'une classe sur l'ensemble du peuple. A tort ou à raison, l'anarchisme accompagne dans l'histoire l'Etat démocratique américain comme son reproche vivant.

Ce mariage forcé, ce ménage houleux remet en question ces convictions démocratiques qui relèvent plutôt de la foi inconditionnelle dans «le moins mauvais des systèmes». Les anarchistes des Etats-Unis, en effet, ne réclament pas davantage de démocratie, à l'instar de la majorité des fidèles ; ils invitent à *découvrir et développer les processus susceptibles d'instaurer un système plus respectueux des libertés que la Démocratie, une société «transdémocratique»*.

Fabuleux personnage que l'anarchiste ! Les dirigeants de l'opinion publique l'associent au terrorisme et au chaos ; figure ténébreuse, infernale, il occupe dans la mythologie politique une place de choix, celle de spectre<sup>3</sup>. Les maîtres à penser lui assignent des bornes : tout anarchiste refuse le progrès<sup>4</sup>, ou l'organisation<sup>5</sup> ; l'abolition de l'Etat est

3. Voir les caricatures de Johann Most ; rappelons aussi les nombreuses tentatives pour démontrer le caractère fatal du destin de l'anarchiste.

4. Pour une discussion de ce thème favori de certains historiens et de quelques autres idées préconçues, voir Mirko Roberti, «La storiografia dell'anarchismo», *A Rivista Anarchica*, Milan, VI (mars, avril et mai 1976).

5. Par exemple, d'éminents critiques présentent H.D. Thoreau comme un individu hostile à la vie en société.

sa panacée<sup>6</sup>. D'où le slalom des idéologues dont les définitions «scientifiques» se désintéressent des luttes anti-autoritaires pour n'observer que le seul combat antiétatique<sup>7</sup>. D'où la thèse simpliste du marxiste Plékhanov : l'anarchisme, ligoté à la philosophie de la libre entreprise, serait l'enfant terrible du laissez-faire libéral<sup>8</sup>.

Le trucage pseudo-méthodologique tire l'anarchisme par les oreilles et le sort de la marmite de l'histoire comme le lapin du chapeau du prestidigitateur ; que vaut une recherche qui écarte d'emblée des groupes nommément anarchistes ? Et le découpage du gibier aboutit à un hachis : les limites d'un ouvrage, mais surtout les préférences de l'auteur ont souvent entraîné des dichotomies et des généralités. Trente années durant, les historiens n'ont reconnu qu'un anarchisme politique d'origine religieuse, excroissance du protestantisme «radical»<sup>9</sup> ; par réaction, l'ouvrage «classique» de James J. Martin, *Men against the State*, a évacué le fonds religieux des personnages de son histoire pour offrir à ses lecteurs des militants «économistes» et «athées» tandis que ses collègues associent souvent «individualiste», «petit-bourgeois», «réformateur» et «endogène», en opposition à «communiste», «prolétarien», «apocalyptique» et «exogène»<sup>10</sup>. Or, la littérature

6. Le refus de l'Etat ne fait pas un anarchiste : il peut vouloir quelque autre autorité, p. ex. religieuse.

7. Comparer, d'une part, Sébastien Faure, *Encyclopédie anarchiste* (Paris : Librairie internationale, n.d.), art. «Anarchie» ; P.A. Kropotkin, «Anarchism», *Encyclopedia Britannica*, 11th ed., 1905, avec, d'autre part James J. Martin, *Men Against the State. The Expositors of Individualist Anarchism in America, 1827-1908* (1935 ; 3d ed. Colorado Springs : Ralph Myles, 1970). Voir aussi John Clark, «What Is Anarchism ?», *Freedom*, Londres, 40 (Feb. 24, 1979, 10-16). La réduction de l'anarchisme à l'antiétatisme relève des doctrines néo-libérales et de la «découverte» de l'ingérence des pouvoirs publics dans tous les actes sociaux et privés.

8. G.V. Plékhanov, *Anarchism and Socialism*, trans. E.M. Aveling (Chicago : Kerr, 1909 ; 1 st ed. 1907), 143.

9. Charles E. Merriam, *A History of American Political Theories* (New York : Macmillan, 1903).

10. J.J. Martin, op. cit.

des «individualistes» a séduit parfois le prolétariat d'origine allemande ou italienne, et la houle communiste a remué les Américains de souche aussi bien que les immigrants, atteignant tantôt les travailleurs manuels et tantôt d'autres milieux. C'est dire si la connaissance des fractions libertaires est indispensable à une pleine mise en lumière de tout phénomène majeur de l'histoire américaine, qu'il s'agisse de la tradition du pacifisme, de l'action directe, de la cause des esclaves, du mouvement ouvrier, de l'immigration, du contrôle des naissances, du féminisme, de la dénonciation persistante des monopoles, des plaidoyers pour la réduction de l'appareil d'Etat et de ses pouvoirs, des luttes pour la liberté d'expression individuelle et collective.

Pourtant, le mouvement anarchiste, si conforme à l'idéologie dominante, disent certains, endure la plus sévère des répressions. Il faut expliquer par quel embrouillement l'Amérique ne reconnaît pas son image ; car, enfin, les historiens qui soulignent avec complaisance l'esprit libéral des Etats-Unis sont aussi ceux qui éludent ou rejettent à la périphérie les positions anarchistes. Et cette contradiction entre une approche globale, qui décèle partout des signes libertaires, et des monographies qui soulignent le peu d'importance des organisations anarchistes, introduit la question première de notre recherche : quels sont les liens de l'anarchisme avec la structure de la société américaine ?

D'une manière générale, la perspective anarchiste apporte une contribution non négligeable à une relecture de l'histoire : le problème de la domination, considéré comme d'importance théorique marginale, devient un centre d'intelligibilité.

Il ne s'agit pas de réintroduire un nouveau manichéisme, en opposant les victimes aux tyrans, mais de poser quelques éléments d'une dialectique des relations d'hégémonie — sans escamoter pour autant les victimes. A défaut d'une théorie de la domination, qui ne peut être élaborée ici, nous définissons l'anarchisme comme un art, dans tous les sens du terme : don naturel, savoir-faire acquis, «métier», pratique, connaissance théorique utile, œuvre esthétique ;

cet art vise/symbolise l'émancipation intégrale et universelle, c'est-à-dire la libre possibilité effectivement offerte à tous d'exprimer leurs activités créatrices affectives et corporelles aussi bien que mentales et spirituelles, dans la vie quotidienne et dans les structures collectives, en harmonie avec l'environnement écologique ; cet art de l'émancipation s'oppose à toute dialectique de domination.

A l'ère des nationalismes, la volonté universaliste des anarchistes est inévitablement teintée, modelée selon les divers patrimoines culturels. Considérés globalement, les militants des Etats-Unis se distinguent de leurs camarades européens par certaines nuances : une plus forte empreinte de libéralisme économique, de plus nombreuses références aux « modèles » offerts par la nature, un plus grand respect des consciences individuelles, des références moins nettes aux luttes de classes, mais plus d'insistance sur les divisions intestines, sur les conflits internes de chaque classe, une attention plus soutenue aux processus révolutionnaires subjectifs, un souci de décentralisation et d'autogestion concrétisé peut-être plus tôt que dans les monarchies et les empires, une expérimentation plus poussée des « milieux libres », et donc d'une « culture parallèle », et enfin un combat plus puissant et plus soutenu pour la liberté d'expression. L'individualisme que prônent certains d'entre eux est marqué par la culture globale ; il n'a rien à voir avec les connotations que les Français, par exemple, lui prêtent ; il ne signifie pas égoïsme, quant-à-soi possessif, mais droit d'assumer son propre destin, en dernier recours, sans intervention de l'Etat ou d'autrui, et de disposer des moyens nécessaires à cette fin.

Marqué par la culture nationale, l'anarchisme américain est un produit du terroir. Beaucoup d'immigrants de la première génération se sont ralliés au mouvement : mais c'est sur le sol des Etats-Unis que s'est opérée cette conversion. Par une explicable fatalité, aux moments les plus lumineux de la République américaine, à son aurore et durant l'ère de Kennedy, les démocrates les plus secoués par les contradictions entre les croyances et les institutions du pays sont acculés à l'anarchisme. En dépit de symétries

certaines avec les courants européens, les poussées libertaires relèvent de la structure même de l'idéologie nationale, et pas seulement de la conjoncture.

Car le sentiment national est toujours acte de foi en certaines valeurs ; et cela se vérifie aux Etats-Unis. Là, le mouvement se réclame, avec spontanéité, constance et pertinence, de la « tradition révolutionnaire américaine », triplement symbolisée par la Déclaration d'Indépendance, par une attitude que l'on peut qualifier de jeffersonienne, par un parti pris « individualiste » — il vaudrait mieux dire personnaliste — qui se réclame de la grande lignée des dissidents protestants. Américains de souche ou immigrants, les anarchistes ont été catalysés par ce modèle, soit parce qu'il représentait pour eux la seule raison d'être et l'unique justification des Etats-Unis, soit parce qu'ils étaient désenchantés par le contraste entre cette Amérique idéale et la réalité. Cette foi des uns et cette désillusion des autres tissent une trame continue dans cette histoire composite et heurtée.

Au début de l'été 1872, un adolescent nommé Benjamin R. Tucker découvrait presque par hasard les anarchistes de Boston ; le nombre de leurs auditeurs lui parut modéré, mais l'assistance semblait composée de gens réfléchis. Le secrétaire du groupe, Ezra Hervey Heywood, orateur dont la haute stature et la silhouette fine, quelque peu efflanquée, étaient embellies par une barbe et une chevelure blondes, prononçait des phrases accusatrices sur un ton mesuré, s'accompagnant de gestes légèrement saccadés qui n'enlevaient rien à l'aisance et la grâce de son allure et à sa puissance de séduction ; il avait jadis été l'ami d'un des pontifes de l'abolitionnisme, William Lloyd Garrison, mais sa foi dans la non-violence l'avait détourné de ces trop belliqueux partisans de la suppression immédiate de l'esclavage. Sa compagne, Angela Tilton Heywood, qui jeune enfant avait couru nu-pieds dans les rues de Newburyport, sursautait d'indignation chaque fois qu'un des orateurs lui semblait bafouer quelque liberté fondamentale, et en féministe convaincue ne se gênait pas pour le dire. Le président de séance, William Batchelder Greene, avait

un port particulièrement impressionnant ; ses cheveux, sa barbe et sa moustache taillés avec élégance, blancs, contrastaient avec un manteau de velours noir qu'il portait admirablement. Une bouche ferme équilibrait un front très haut ; une lueur pétillante se dégageait de ses yeux ironiques et singulièrement perçants ; il paraissait beaucoup plus que ses cinquante-trois ans, mais sa prestance était frappante et l'on ne manquait jamais de raconter qu'il avait épousé un ange de beauté, et que la vue du couple, entrant bras dessus bras dessous dans un restaurant, était un spectacle digne des dieux ; Greene avait autrefois fréquenté Ralph Waldo Emerson et il avait brillé dans une ou deux conférences devant le sage de Concord.

Tucker devait bientôt entrevoir à New York un autre membre du groupe, Stephen Pearl Andrews. Celui-ci, de grande carrure mais voûté par les études, doté d'un nez que la malice des reporters transformait en bec de faucon, représentait l'un des sommets de la science marginale de l'époque ; il avait introduit la sténographie aux Etats-Unis et se consacrait à de nouvelles inventions dans la sphère des idées ; il avait jadis lutté pour affranchir le Texas de l'influence des Etats esclavagistes ; ses activités présentes déclenchaient la verve des journalistes, l'enthousiasme d'une chapelle d'admirateurs et les foudres de Karl Marx. Le cercle comptait encore d'autres hommes, comme le juriste Lysander Spooner dont la barbe de patriarche constituait l'un des ornements du Boston Athenaeum, bibliothèque vénérable qui existe encore de nos jours comme pour préserver son souvenir et ses œuvres ; ou encore le français Victor ou George V. Drury, dont on disait qu'il s'était volontairement coupé un doigt parce que son amour de la musique lui avait une fois fait manquer une réunion de l'Association internationale des travailleurs à Londres.

Tous vouaient une affectueuse mais lucide admiration à un vieil homme simple, au visage empreint de bonne humeur et d'astuce, dont les vêtements quelque peu frippés gardaient encore la trace de quarante années d'aventures insolites dans les domaines vierges et presque interdits

de la jeune Amérique. A soixante-quatorze ans, Josiah Warren allait encore marquer Tucker adolescent, l'entraînant ainsi à devenir l'un des chefs de file de la nouvelle race d'anarchistes américains<sup>11</sup>.

Josiah Warren et Benjamin R. Tucker peuvent être considérés comme témoins anglo-saxons des deux premières générations de l'anarchisme que cette étude se propose de dépeindre, et dont l'histoire se déroule surtout dans le nord-est des Etats-Unis, entre le Mississippi et l'Atlantique. Les activités du premier commencent vers 1826 et le second est mort en 1939, mais les ailes de la seconde génération ont été brutalement coupées en 1886, année-charnière marquée par «l'affaire du Haymarket», en sorte que les orientations ultérieures consacrent une histoire différente.

Après une étude des précurseurs, des prophètes et des premiers théoriciens, mais aussi des formations idéologiques qui sont *les sources de l'inspiration anarchiste*, nous verrons un socialisme qui, entre la «Première Internationale», dont l'apogée américaine se situe en 1872, et la terrible «affaire du Haymarket», traverse quinze années de tourmente ; nous entendrons les cris des groupes nouveau-nés, cris de guerre lancés dans ces régions du nord où s'accroissent les processus de développement industriel et de prolétarianisation ; nous assisterons à cette valse-hésitation des anarchistes, également séduits par deux philosophies rivales, l'individualisme farouche et le communisme plus ou moins teinté d'inspiration blanquiste ; ces formes embryonnaires, capricieuses, sont *les pousses sauvages du capitalisme*. Le coup de foudre du Haymarket provoque une mutation profonde du mouvement anarchiste ; ses institutions entrent dans la pénombre, son inspiration s'écarte de la tradition révolutionnaire américaine, qui a perdu toute crédibilité à ses yeux ; elle abandonne le terrain à l'action des im-

11. Cette description est inspirée de Benjamin R. Tucker, «The Life of Benjamin R. Tucker Disclosed by Himself», ms. inédit, New York Public Library, «Benjamin R. Tucker corresp.», Box 2.

migrants, *nouvelles boutures* de l'anarchisme au sein des travailleurs et des mouvements populaires internationaux. Mais alors s'inaugure une situation nouvelle.

**PREMIERE PARTIE**

**LES SOURCES**

**DE**

**L'INSPIRATION ANARCHISTE**



## CHAPITRE PREMIER

### PRECURSEURS DE L'ERE COLONIALE : MYSTIQUES INSOUMIS ET POPULATIONS INSURGÉES

Les anarchistes des Etats-Unis se sont intéressés au passé de leur pays ; le mouvement scrutait les fondements du pouvoir et de la démocratie, les processus de développement de l'Etat américain, et il conclut que ce dernier résultait d'une imposture. Il mit aussi en évidence des comportements « pré-anarchistes » ou libertaires, que les colons avaient préconisés ou vécus, et que pour leur part les historiens escamotent ; il imagina l'hypothèse que la vie coloniale aurait pu engendrer un autre type de société ; il dénombra enfin trois obstacles majeurs à ce développement : l'Etat, la propriété et la religion<sup>1</sup>. En bref, il jeta les prémisses d'une théorie du système américain.

La dialectique des systèmes politiques coloniaux en Amérique du nord, puis celle de la jeune République des Etats-Unis, se résument très grossièrement ainsi : on impose à la hussarde un pouvoir d'Etat, on adopte quelques pratiques démocratiques pour contenir, quand il se manifeste, un esprit de rébellion qu'on ne peut autrement mater, puis on renforce le pouvoir des centres, vers lesquels l'ancienne autorité s'est déplacée. L'Etat, c'est-à-dire la Couronne d'Angleterre et les gouvernements des colonies, s'instaure et se maintient grâce à un double privilège qu'il s'octroie : mainmise sur les terres et monopole du pouvoir

1. cf. B.R. Tucker, *Liberty*, Boston (Aug. 6, 1881, Feb. 26, 1887 et passim) ; « Anarchism and American Traditions » in *Selected Works of Voltairine De Cleyre*, Alexander Berkman ed. (New York : Mother Earth Publishing Ass., 1914), pp. 103-104, 118 ; Murray N. Rothbard, « Individualist Anarchism in the U.S. : Origins », *Libertarian Analysis* (Winter 1970), I pp. 14-27, et, du même auteur, *Conceived in Liberty* (4 vols.), La Rochelle : Arlington House, 1975-1979.

sur ces terres<sup>2</sup>. Le modèle démocratique répond d'abord à la nécessité d'aimer une clientèle vers des régions éloignées et ingrates, puis de l'y maintenir<sup>3</sup>, tout en lui refusant la possibilité d'une démocratie directe<sup>4</sup> ; ce modèle est l'œuvre des sociétés de colonisation, il reproduit la structure de leurs assemblées d'actionnaires, et il trouve sa justification idéologique en reprenant à son compte les « théologies du contrat » de certaines Eglises évangéliques<sup>5</sup>.

La démocratie représentative est progressivement imposée aux Gouverneurs et autres porte parole de l'Angleterre par les intérêts de la nouvelle aristocratie américaine, qui entend hériter des prérogatives de la féodalité ; mais la Couronne cherche aussi à renforcer son pouvoir sur les oligarchies locales. En 1763, en dehors du Connecticut, de Rhode Island et de trois colonies de propriétaires, tous les autres territoires sont devenus provinces royales ; si le Conseil est encore élu dans le Massachusetts, partout ailleurs il est nommé par la Couronne, qui désigne aussi le Gouverneur. Mais ces autorités perdent leurs prérogatives au profit des aristocraties locales, souvent héré-

2. Cette suprématie territoriale, exprimée dans la notion de « souveraineté nationale », permet à l'Etat de s'affirmer comme instance de dernier recours, de définir (ou de récuser) le droit de propriété et les autres formes de pouvoir.

3. La démocratie coloniale est réservée aux possesseurs de terres ou d'argent : la propriété compte, pas l'individu ; elle est tellement sacrée qu'elle prévaut sur la foi : ne verra-t-on pas des statuts coloniaux *permettre* le baptême à condition que cette cérémonie ne soit pas interprétée comme une émancipation légale ? Voir Lysander Spooner, *The Unconstitutionality of Slavery* (1860 ; rpt. New York : Burt Franklin n.d.) p. 33.

4. Voir par exemple John Winthrop, *Journal* (J.K. Hosmer ed., 1908) en date du 1 avr. 1619.

5. Ainsi des congrégationalistes qui démocratisent leur théologie du *covenant* : Dieu promulgue une charte de la grâce (il est donc imaginé d'une manière analogue au Roi qui accorde des chartes) et concède à l'élu le *droit* d'exiger sa justification ; ce contrat entre Dieu et les prédestinés fonde à son tour le *social compact*. La théologie du contrat social est bien antérieure à Locke, certains la font même remonter au thème de l'*Alliance* célébrée par l'Ancien Tes-

ditaires, surtout dans le Sud. Villes et comtés sont représentés dans les corps législatifs ; les plus anciennes de ces unités sont dirigées par les notables qui, volontairement, refusent ou retardent l'extension des droits politiques aux nouveaux territoires.

Du point de vue du peuple, *l'ère coloniale peut être considérée comme une période de régression des libertés politiques* que l'indifférence de la Royauté anglaise avait laissé s'éclorre dans les premiers temps. Peut-être a-t-on trop complaisamment confondu la croissance des pouvoirs de l'oligarchie avec le progrès dans les libertés des petits colons. S'il est vrai que l'intolérance religieuse enregistre un net recul, plutôt que de rechercher un hypothétique développement démocratique à l'époque coloniale, mieux vaudrait s'interroger sur l'accroissement bien réel des nouvelles dominations.

A cette apothéose du pouvoir, réussie tantôt par le glaive et tantôt par l'esprit, deux modèles de comportements se sont opposés : le non-conformisme des «mystiques insoumis» et «l'individualisme» des révoltes populaires. Le premier a valeur exemplaire, car à plusieurs reprises dans l'histoire la religion a servi à l'anarchisme d'équivoque point d'appui ; le second nous embaume des parfums tenaces de cette obsédante enfilade de siècles plantés comme des pieux dans l'imagination du paisible citoyen américain, et condensés dans cet espace-temps qu'est le mythe de la Frontière<sup>6</sup>.

tament, mais elle doit au philosophe anglais de l'avoir en partie reformulée, et surtout d'être désormais liée à la propriété. La dissidence anglaise a redécouvert fort à propos cette théologie lorsque s'opposant à l'absolutisme royal allié à l'épiscopat, elle s'est unie au parlement pour déclarer que le gouvernement ne doit son existence qu'au contrat entre les gouvernés. En Amérique, la théorie du contrat supprime progressivement la théologie des puritains (qu'il ne faut pas confondre avec les autres sectes dissidentes) qui rejette absolument la démocratie (cf. les écrits de Nathaniel Ward, l'un des organisateurs de la Compagnie de Massachusetts Bays, ou du gouverneur John Winthrop, *Life and Letters of John Winthrop* (Boston : 1869) vol. II pp. 429-430).

6. Au sens large, la partie la plus éloignée de la zone peuplée. On sait que la «frontière» a sans cesse reculé jusqu'à atteindre la côte du Pacifique.

Dans un espace où ne se dilate qu'une seule forme de la connaissance, la contestation ne peut s'exprimer que dans cette forme : elle sera longtemps religieuse<sup>7</sup>. Est-ce un hasard si les Quakers, les Universalistes et les Unitaires ont fourni au mouvement anarchiste américain une proportion considérable de militants et un arsenal d'arguments ? Toutes les variétés du christianisme ne se concilient pas aisément avec le principe d'une autorité humaine ; Max Weber remarquait que, à l'opposé du catholicisme, qui considère l'obéissance comme une vertu ascétique, la Réforme a donné naissance à beaucoup d'ascèses « anti-autoritaires »<sup>8</sup>. Certains historiens ont même doté l'anarchisme d'un passé religieux, inauguré par le courant anti-nomien qui inclut Roger Williams et Anne Hutchinson, prolongé au 18<sup>e</sup> siècle par l'universalisme d'Adin Ballou, puis au 19<sup>e</sup> par l'école abolitionniste de William Lloyd Garrison ; on peut aussi supposer que la version américaine du pacifisme tolstoïen et le mouvement anarchiste-catholique contemporain relèvent de la même famille d'esprit<sup>9</sup>. Il existe assurément des emprunts et des influences, mais aussi des solutions de continuité ; les comparaisons et analogies restent parfois bien superficielles parce qu'elles ne tiennent pas compte des contextes différents ; les filiations spirituelles sont loin d'être bien établies, surtout quand on pense à certains anarchistes athées. Mieux vaut

7. Ainsi dans le système théocratique de la Massachusetts Bay Colony, l'anarchisme devait nécessairement passer par le langage religieux.

8. Max Weber, *The Protestant Ethic and the Spirit of Capitalism*, trans. Talcott Parsons (New York : Charles Scribner's Sons, 1958), pp. 255-256, n. 178.

9. Cf. Minette E. Schuster, *Native American Anarchism. A Study of Left-Wing American Individualism*, Smith College Studies in History, vol. 7 (1931-1932 ; rpt. AMS Press, New York, n.d.), pp. 29-32 ; J.J. Martin, *Men against the State*, pp. 284-285 n. 27. Voir aussi la préface de Lewis Perry à son *Radical Abolitionism : Anarchy and the Government of God in Antislavery Thought* (Ithaca : Cornell University Press, 1973), pp. 9-16. Pour un exemple vécu de pacifisme tolstoïen par un catholique anarchiste, voir Ammon Hennacy, *The Book of Ammon*, intr. Steve Allen (1965 ; no editor, 1970).

parler de « modèles », quand on peut démontrer que ces comportements ou ces raisonnements collectifs sont isomorphes<sup>10</sup>.

Si les Eglises établies d'Europe guettent l'Amérique dans un esprit colonialiste, avec la perspective de croisades missionnaires pour la conquête des païens, la multiplication de leurs ouailles et l'expansion de leur champ d'action, les Eglises persécutées et en exode tendent au contraire à porter aux nues le pays de leur exil ; l'Europe que ces dernières abandonnent est une Babylone sur son déclin ; la terre d'adoption se dresse contre celle-ci, telle une Jérusalem nouvelle. Mais ce lieu saint possède aussi, hélas ! son *Establishment* religieux.

Ecartées de celui-ci, les sectes inclinent à des degrés divers et à des moments variés de leur histoire vers un mysticisme libertaire caractérisé par l'affirmation de plusieurs principes : prédestination de *tous* (anti-élitisme) et insistance sur la « lumière intérieure » (individualisme spontanéiste) ; il en découle une dévalorisation de la théorie du contrat, un certain mépris pour le culte et un refus des relations sociales hiérarchisées. Ce sentiment mystique d'insoumission s'oppose ainsi au modèle aristocratique du « petit nombre d'élus » ; il affirme, au moins implicitement, l'égalité et la perfectibilité de chaque homme ; il respecte les inspirations personnelles ; il minimise, déprécie même le prestige et les tâches des pouvoirs publics et des assemblées législatives.

Dès le début, ces courants théologiques se heurtent à l'appareil idéologique de l'Etat, qui est souvent entre les mains des Eglises établies ; ils s'évertuent à rogner les ailes du législatif et les griffes de l'exécutif. Le caractère minoritaire de ces sectes, et surtout la disproportion des

10. La relation d'isomorphie est la correspondance qui existe entre deux ensembles qui ont la même structure, le même système de relations entre les parties et le tout. Il nous semble plus prudent de parler d'isomorphie plutôt que de courant « pré-politique » car 1) à cette époque le langage religieux n'est pas clairement distinct du politique ; 2) le terme « pré-politique » renvoie à une histoire qui serait en développement continu, progressif.

rapports de force, les empêchent d'endiguer la croissance de plus en plus irrésistible des gouvernements coloniaux. Impitoyablement réprimées, elles s'aventurent dans des espaces encore vierges où elles projettent de déployer toute leur fervente vision de la cité terrestre. Grâce à elles, et il y a quelque ironie à le dire aujourd'hui, les deux colonies les plus célèbres pour leur esprit de tolérance, celles dont les Américains ont tiré le plus de fierté, Rhode Island et la Pennsylvanie, ont été aussi les plus anarchisantes.

Certes, on ne peut parler d'anarchisme au sens plein, même en le qualifiant de «religieux», car l'horizon des sectes baigne dans des zones plus obscures ; la critique est trop prisonnière de la théologie pour s'intéresser sérieusement aux vulgaires progrès du pouvoir ; la résistance passive à la mise en place d'un appareil politique ne suffit pas à empêcher l'Etat d'édifier un système autonome de domination. C'est donc presque un paradoxe si des formes sociales libertaires apparaissent dans les interstices de l'histoire, sans avoir toujours été clairement voulues, presque en dépit de leur coïncidence avec les idéaux religieux. Mais le paradoxe n'est qu'apparent, car ce retour aux sources d'un «christianisme primitif» bloque quelques-unes des avenues du pouvoir.

Ainsi les «antinomiens»<sup>11</sup> se réclament-ils de Saint Paul et de sa célèbre réplique : «la loi tue mais l'esprit vivifie». Leur controverse avec les autorités atteint son apogée en Nouvelle-Angleterre, de 1636 à 1638, avec l'arrivée à Boston d'une anglaise de trente-quatre ans, Anne Hutchinson, et de son beau-frère, l'ecclésiastique John Wheelwright<sup>12</sup>. Dans cette société théocratique, opposer l'inspiration intérieure à la loi relève de la subversion ; or Wheelwright va jusqu'à condamner toute

11. Le terme est d'abord sorti de la plume de Luther dans sa controverse avec le théologien Jean Agricola qui soutenait que la vie chrétienne se fonde sur la loi de Dieu inscrite dans le cœur et non pas sur la peur de l'enfer.

12. Voir Charles H. Bell, *John Wheelwright, His Writings and a Memoir* (Boston : 1876).

législation par principe<sup>13</sup>. En outre, le premier «club féminin» américain est libertaire : on se réunit chez la jeune femme pour discuter des sermons... ce qui offusque et contrarie les prédicateurs. Des procès retentissants, suivis de mandats d'expulsion, éloignent les mystiques antinomiens vers d'autres terres d'exil, notamment Rhode Island<sup>14</sup>.

Libres de suivre leur inspiration dans cette région vierge, nos théologiens libertaires instaurent un système patriarcal, dont la suite logique est l'installation d'un appareil d'Etat. Roger Williams crée la première agglomération, Providence, gérée quelques mois durant par les chefs de famille, assemblés toutes les quinzaines ; le mystique Samuel Gorton, hostile à toute autorité civile, à toute organisation formelle et à toute législation, fonde la communauté de Shawomet, sœur de la précédente par bien des traits. Parmi les plus conséquents avec leurs principes, William Harris, dénonçant les assemblées législatives ou simplement officielles, invite à crier : «Ni Seigneurs, ni maîtres» ; l'indomptable Anne Hutchinson, fidèle à elle-même, repart vers un nouvel exil où elle finira massacrée par les Indiens. La société de Rhode Island se bouleverse, se décompose, se dégrade, victime de sa situation géopolitique ; la lutte pour le contrôle des terres, peut-être inévitable dans une colonie de plantations, fomenta la division des esprits<sup>15</sup> ; Roger Williams, chef de file de la collectivité, n'exclut pas toute

13. M.E. Schuster, *op. cit.* pp. 21-22 pour un récit abrégé de cette controverse.

14. La colonie de Rhode Island ne doit pas être confondue avec l'île du même nom.

Le bannissement de Roger Williams, en 1635, a lieu avant le temps fort de la polémique.

15. Plus de vingt mille colons arrivèrent dans les colonies américaines durant la décennie 1630-1640. Harold U. Faulkner, *Histoire économique des Etats-Unis d'Amérique*, (Paris : P.U.F., 1958) t. I p. 47. La charte de 1663 limitera le suffrage aux propriétaires fonciers ; elle est encore appliquée en 1841 lorsque Thomas Dorr organise une révolte à Rhode Island.

Sur Samuel Gorton, voir K.M. Porter, «Samuel Gorton», *New England Quarterly*, VII ; William Harris est présenté dans le *Dictionary of National Biography*.

forme de gouvernement, comme l'ont peut-être cru certains de ses amis ; par ailleurs, cette terre de refuge suscite l'hystérie des autorités de Massachusetts Bay, qui ne parlent que d'annexer le territoire pour broyer les dissidents ; Williams ne peut devancer l'invasion qu'au prix d'un recours à l'autorité royale.

Plus convaincante, peut-être, est l'expérience des Quakers en Pennsylvanie, ne serait-ce que parce que le projet des disciples de George Fox a eu plus de temps pour mûrir que celui des antinomiens qui, brusquement rejetés de leur terre d'adoption, n'avaient guère pu expérimenter leurs idées pour les soumettre à l'épreuve des faits.

Les Quakers, comme on surnomme les membres de la Société des Amis, prêchent la doctrine de la « lumière intérieure » inspirée de saint Jean : la parole de Dieu éclaire tout homme. Ils ne rejettent pas les livres saints mais, à cette époque, ils insistent davantage sur l'inspiration directe et privée, ce qui tend en pratique à reconnaître l'autorité suprême de l'individu sur lui-même et à développer le sens de responsabilité des membres. Les Quakers manifestent quelque scepticisme envers les gouvernements, ils participent au vote mais ne sont pas éligibles car ils refusent de prêter serment<sup>16</sup> ; ils osent affronter l'Etat quand ils le jugent en tort. Sur le plan sociologique, les comportements des membres de la Société des Amis présentent aussi des traits qui annoncent ceux des anarchistes : ils refusent de se découvrir devant un supérieur, plus encore de s'incliner ou de s'agenouiller devant lui ; en signe d'indépendance, ils tutoient tout le monde, y compris le Roi d'Angleterre, au grand scandale des magistrats et des juges. Comme leurs successeurs libertaires, ils éprouvent pour les organisations des sentiments ambivalents : ils les jugent à la fois dangereuses et nécessaires, aussi cherchent-ils à réduire au minimum les institutions formelles, et leurs réunions se déroulent sans président, avec un simple responsable de séance (*chairman*) qui tient le rôle de secrétaire.

16. Edwin B. Bronner, *William Penn's Holy Experiment* (New York : Temple University Publications, 1962), p. 20.

Le plus grand respect est témoigné aux minoritaires, mais à vraiment parler, il n'existe pas de notion de «majorité» ou de «minorité» car l'estimation des votes est quantitative, mais surtout qualitative ; tous les présents peuvent parler, leur contribution compte comme une voix, mais certaines pèsent plus lourd que d'autres ; d'ailleurs on s'efforce d'obtenir l'unanimité. Enfin, en période de crise, les Quakers, comme les anarchistes, sont souvent acculés à choisir entre les deux termes d'une alternative : accroître les mécanismes officiels de décision ou voir leurs groupes éclater en schismes<sup>17</sup>.

Les persécutions cruelles que la Société des Amis a endurées en Nouvelle-Angleterre et ailleurs l'incitent à choisir un territoire où elle peut vivre pleinement ses idées dans une indépendance relative ; l'occasion s'offre à elle, grâce à l'un de ses convertis, William Penn, qui lui propose de participer à la «sainte expérience» de Pennsylvanie.

Féodal éclairé, partagé entre sa conscience religieuse qui l'incline vers le libéralisme et sa fonction objective de grand commis du roi, propriétaire doté de prérogatives médiévales, mais dont les pouvoirs demeurent soumis au veto du souverain et du parlement d'Angleterre, William Penn s'entoure d'un Conseil formé des colons les plus notables par leurs possessions et invite l'aristocratie de l'argent à peupler la colonie<sup>18</sup>. En outre, avant l'arrivée

17. Les Quakers récusent tout dogme, sauf celui du sacerdoce universel ; ainsi dans les congrès les plus importants, toute personne qui le désire peut se présenter et prendre la parole. L'organisation libertaire découle donc en partie de cette absence d'une classe professionnelle de ministres du culte, et elle disparaît avec la cléricatisation de la Société des Amis. Vers 1880 la plupart des traits libertaires des Quakers des Etats-Unis ont disparu. Il faut cependant noter qu'au moins en Angleterre, l'absence d'un clergé semble avoir favorisé les plus riches, seuls croyants qui disposent des moyens financiers et du temps pour se consacrer plus totalement au mouvement. L'enrichissement rapide des Quakers aux Etats-Unis est souvent présenté comme une raison du déclin de leur idéal.

18. Par exemple la Free Society of Traders, compagnie au capital de dix mille livres.

des Quakers, le territoire dispose déjà de certaines structures de pouvoir, en particulier des tribunaux de comtés et des shérifs.

Il y a donc quelque mauvaise foi à souligner la participation des Quakers au gouvernement, en glissant sur leurs tentatives de résistance. D'entrée de jeu, une Assemblée politique composée de représentants élus par tous les *freeholders* exige tous les pouvoirs législatifs détenus par le Conseil et entame une véritable guerre de classe contre l'oligarchie ; la charte du 8 avril 1683, établie par cette assemblée et promulguée par Penn, réduit les droits du Gouverneur et ramène le Conseil à dix-huit membres<sup>19</sup> ; car si les Quakers éprouvent de la reconnaissance pour le fondateur de la colonie et lui accordent une allégeance toute symbolique, ils mènent une guerre d'usure contre ses prérogatives ; puisqu'elle lui reconnaît implicitement le droit de veto, dès 1684 l'Assemblée abroge le triple vote du Gouverneur. En 1685, William Dyer, dont la femme est morte en martyre pour ses idées religieuses, arrive comme *Collector* des douanes royales ; en dépit des appels de William Penn, la population refuse d'obéir aux lois de Sa Majesté sur la navigation ; pendant plusieurs années, elle rejette tout impôt, considère ce tribut comme une survivance féodale<sup>20</sup> ; il est vrai que le fondateur de la colonie avait supprimé les taxes en 1683 pour encourager l'immigration, ce qui était un dangereux précédent.

Dans l'esprit des Quakers, l'administration publique est presque inutile et doit être réduite au plus simple appareil : ni bureaucratie, ni armée, ni police ; on ne tient guère plus à entretenir une caste de conseillers ou de fonctionnaires élus et certains de ceux qui remplissent des tâches publiques se glorifient de ne recevoir aucun traitement<sup>21</sup>.

19. *Pennsylvania Colonial Records, 1663-1736* (3 vols., 1838-1840), vol. I p. 82.

20. Pierre Brodin, *Les Quakers en Amérique au 17e siècle et au début du 18e* (Saint Amand, Cher : Imprimerie Ch.-A. Bédu, 1935) p. 349.

21. Cf. E.B. Bronner, pp. 47-48.

Les raisons ne manquent pas pour justifier une police dans une société de pionniers qu'on s'acharne à nous présenter comme irrémédiablement perméable à la loi du plus fort ; en outre, la Société des Amis n'adhère pas au principe de non-résistance car, selon elle, un criminel viole les lois divines et humaines et mérite donc d'être puni. Dans la Pennsylvanie de ces premiers temps, aucune hostilité a priori ne met en question l'existence de la police, mais les Quakers en font l'économie : la communauté assume les fonctions d'ordre en s'attaquant aux causes de troubles pour éviter tout rôle répressif ; plutôt que de punir un homme, elle préfère le réformer. Dans les querelles entre Quakers, les différents se règlent à l'amiable dans les réunions ; refuser l'arbitrage de l'assemblée apparaît comme une faute : le contrevenant risque l'expulsion du groupe. En pratique les excommunications sont très rares et l'on tente par tous les moyens de les éviter. Quant aux tribunaux civils, ils ne siègent que dans les causes où sont impliquées des personnes extérieures à la Société des Amis ; les Quakers entreprennent d'ailleurs de corriger certains défauts du système judiciaire : ils réduisent le jargon technique et les longues procédures ; mais eux-mêmes se refusent à prêter serment devant les tribunaux.

La Société des Amis n'a pas clairement distingué la police de l'armée, mais elle condamne celle-ci absolument. Elle s'obstine à obtenir la paix sans recourir aux armes. Un placet, présenté à Charles II le 21 novembre 1660, avait déclaré sans ambage : « Nous sommes certains et nous témoignons devant l'univers que l'Esprit du Christ qui nous conduit dans toute la vérité ne nous inspirera jamais de faire la guerre contre qui que ce soit avec des armes charnelles et pas plus pour le royaume du Christ que pour le royaume du monde<sup>22</sup> ». Humour involontaire de l'histoire, le seul portrait authentique de William Penn conservé jusqu'à nous le montre en tenue guerrière ; il a été

22. George Fox, *Journal* (Londres : 1694) I pp. 494-499, cité par P. Brodin, pp. 47-48.

peint, il est vrai, avant sa conversion à la Société des Amis<sup>23</sup>.

Beaucoup de Quakers considèrent qu'il est illégitime de porter les armes, même pour se défendre ; on ne déplore pourtant aucune criminalité et les relations avec les Indiens sont excellentes<sup>24</sup>. La tolérance religieuse, inscrite dans les textes officiels et, mieux encore, dans les faits, constitue le plus grand titre de gloire de la Pennsylvanie ; ainsi le seul procès en sorcellerie tenu dans cette colonie s'achève par l'acquiescement des inculpées, car William Penn et les autres juges, en majorité membres de la Société des Amis, estiment qu'il n'est pas défendu par la loi de chevaucher un balai dans les airs<sup>25</sup>.

Sans doute règne-t-il quelque équivoque dans les attitudes des Quakers : le nombre croissant d'adeptes des autres confessions religieuses les contraint à officialiser les structures ; ils tentent de barrer le pouvoir à des groupes concurrents : la sécession du Delaware, la non-représentation des classes défavorisées dans le corps électoral en sont des preuves. Devenus minoritaires malgré eux, les membres de la Société des Amis réussissent à s'accrocher au pouvoir grâce à l'alliance avec l'important groupe d'origine allemande et ne se retirent de la direction de la colonie qu'en 1756, d'ailleurs de leur plein gré<sup>26</sup>. Ces données ont conduit les historiens à présenter un quakerisme bipolaire, tourné vers l'idéal spirituel, indifférent ou même hostile au politique, rejetant les compromissions, mais bien capable d'exercer des pressions au nom de la divinité

23. William Penn proposa aussi la création d'un Parlement européen, destiné aux arbitrages dans les conflits et doté du pouvoir de sanctionner les coupables. Tero Terasaki, *William Penn et la paix* (Thèse, Paris : 1925).

24. William Penn a donné l'exemple sur ce point. P. Brodin, op. cit. p. 317 ; *Charter and Laws of Pennsylvania*, p. 130.

25. *Pennsylvania Colonial Records*, vol. I pp. 40-41. Les fameux procès de Salem commencent quelques années plus tard.

26. P. Brodin, p. 362.

et, digne héritier du Calvinisme, empressé d'accumuler les richesses<sup>27</sup>.

Il y a sans doute quelque partialité à faire systématiquement endosser au groupe la responsabilité des actes de certains individus et à dire sans nuance que les Amis intriguent pour acquérir le pouvoir : les candidats quakers aux postes publics ne jouissent pas nécessairement de l'approbation de la Société des Amis<sup>28</sup> et leurs actes politiques ne sont pas entérinés sans discrimination. Ainsi, quand en 1692 on présente une nouvelle proposition de loi pour lever l'impôt, les *freemen* de Philadelphie et de Chester envoient des pétitions pour protester contre le nouveau projet ; ils pressent l'assemblée de garder «le pays libre de la servitude et de l'esclavage et d'éviter d'aussi mauvaises méthodes qui pourraient les assujétir eux-mêmes et leur postérité<sup>29</sup>.» De même, quand la Couronne suggère de lever une milice pour se protéger contre une attaque franco-indienne, les Quakers ne s'opposent pas, mais leur position est : que ceux qui désirent se battre s'engagent eux-mêmes et n'envoient pas les autres à leur place ; qu'ils en fassent seuls les frais ! Le gouverneur, estiment-ils, dispose du droit de créer une milice si bon lui semble, mais ils se refusent absolument à l'approuver par un vote. Samuel Carpenter, l'un des hommes les plus riches de la

27. Cf. E.B. Bronner, pp. 58-59 ; Rufus M. Johes, *The Quakers in the American Colonies* (New York : Macmillan & Co., 1911), pp. 175-176 ; Frederick B. Tolles, *Quakers and the Atlantic Culture* (New York : Macmillan & Co., 1960), pp. 51-53.

28. Comparer, par exemple, James Logan, qui représente l'oligarchie et ne bénéficie pas d'un grand prestige au sein des Amis, avec le populaire avocat David Lloyd, meneur de l'opposition, auteur d'une fameuse remontrance à Penn en 1704 et qui s'exclame devant le portrait du tout jeune roi d'Angleterre : «Voici un beau bébé, un joli bébé, mais on ne nous fera pas peur avec des bébés». E.B. Bronner, p. 293 n. 7. Le cas du médecin gallois Thomas Lloyd, que William Penn invite à ne pas se montrer trop «gouvernementaliste» et qui jouit aussi d'une place éminente au sein des Quakers contredit pourtant notre hypothèse.

29. Murray N. Rothbard, art. cit. p. 24. Cette levée de boucliers contraint l'Assemblée à rejeter la proposition d'impôts.

province, très apprécié dans la Société des Amis, déclare : «J'aimerais mieux être ruiné que de faire violence à ma conscience en cette matière<sup>30</sup>». Il s'avère d'ailleurs que le danger est imaginaire ; aussi l'une des méthodes de dissuasion utilisée par les Quakers consiste à vérifier le bien-fondé des cris d'alarme ; si nécessaire, on va jusqu'à rendre visite à l'adversaire présumé.

Ainsi, de 1688 à 1693, la Pennsylvanie traverse ce qu'un historien a prétendu appeler un «chaos politique» et la «période sombre» de son histoire, pour l'unique raison que le pays vit dans une anarchie de fait, sans guerre, pratiquement sans gouvernement, et que l'on ne se soucie guère de rédiger des textes administratifs<sup>31</sup>.

Malheureusement la distinction entre la police, considérée comme nécessaire, et l'armée, dont le principe est contraire à l'idéal de la Société des Amis, n'est jamais clairement posée ; pire encore, les Quakers refusent de porter les armes, mais s'en tirent par des compromis : ils décident finalement de ne pas financer les guerres mais de couvrir «les dépenses du gouvernement». En outre, la politique pacifique à l'égard des Indiens aboutit, comme à Rhode Island, à priver ceux-ci de leurs droits légaux à leur territoire ; les terres se concentrent dans les mains des immigrants puis, à long terme, dans celles de l'Etat ; les scandaleux monopoles que celui-ci accordera, un siècle et demi plus tard, aux Compagnies de chemins de fer et aux Sociétés minières en seront la conséquence fatale.

30. P. Brodin pp. 356-357. Une nouvelle tentative pour imposer la création d'une milice aura lieu en 1706 quand le gouverneur Evans forgera des lettres pour faire croire que des corsaires croisent au large des caps de Virginie et que six navires, ayant bombardé Newcastle, remontent le fleuve. Les Quakers ne bougent pas et le gouverneur est rapidement discrédité. S'il est vrai que les colons cumulent plusieurs métiers et fonctions, que par conséquent les conditions de vie rendent plus difficile l'existence d'une armée spécialisée, toujours est-il que l'Assemblée de Pennsylvanie, à la différence des autres colonies, refuse d'organiser une milice jusqu'au milieu du 18e siècle.

31. E. B. Bronner p. 281 n. 11 ; cf. p. 134. L'ordre public n'a souffert d'aucune manière sérieuse durant cette période.

L'écart qui se crée entre des convictions religieuses, plus ou moins hostiles à la création et au développement de l'appareil politique, et un opportunisme des plus élastiques dans la pratique des alliances et des oppositions à l'Etat s'explique ici encore par des menaces extérieures. Si l'on caressa peut-être des espoirs d'autarcie, la Pennsylvanie ne put jamais devenir un pays indépendant et il lui fallut se soumettre devant la menace d'annexion à la colonie royale de New York. On retrouve les mêmes causes internes que pour la colonie de Rhode Island : les mystiques de l'insoumission ne se sont pas préoccupés assez du pouvoir grandissant des colons les plus prospères, qui réussissent en 1696 à faire triompher les idées étatiques et s'emparent de l'appareil politique<sup>32</sup>.

L'ironie de cette histoire est que les Quakers américains cheminent en sens inverse de leurs coreligionnaires britanniques ; tandis que ceux-ci se détachent progressivement de la politique, ceux-là suivent une direction opposée. Leur association hésitante à l'expérience coloniale de William Penn s'achève sans doute quand ils se détachent du pouvoir en Pennsylvanie, après la conversion du fils de leur premier gouverneur à l'Eglise anglicane ; ils n'en fournissent pas moins des politiciens et des hommes d'Etat aux autres colonies : sur 30 gouverneurs qui se succèdent à Rhode Island durant l'ère coloniale, 10 appartiennent à la Société des Amis. Cette intégration à l'appareil politique s'accroît tout au long de l'histoire de la République américaine. Pourtant la doctrine des «saints des premiers temps» reste officiellement maintenue et se traduit parfois par des positions antipolitiques. Certaines proclamations religieuses, rappelées à bon escient, forment un arsenal théologique où puisent des croyants libertaires ; ainsi,

32. Le gouverneur-délégué décrète une nouvelle Constitution, nomme lui-même le Conseil ; en signe de son esprit libéral, il accorde à l'Assemblée le pouvoir législatif ... et en profite pour élever le cens électoral. L'opposition organise, en 1697, des «élections parallèles», mais la guerre est perdue : le pouvoir est désormais bien installé en Pennsylvanie.

en 1854, l'assemblée annuelle des Amis de la Caroline du Nord désavoue tout fidèle qui accepterait un emploi dans le politique, l'appareil judiciaire ou la police<sup>33</sup> ; il est vrai qu'on est à la veille de la Guerre de Sécession et qu'après un siècle de gouvernement les Etats-Unis cherchent désespérément un système politique qui respecte leurs idées contradictoires sur la liberté.

Si les Eglises substituent à l'individualisme farouche, à l'état brut, de la Frontière, l'individualisme suprême de l'élu à la poursuite de son salut, coulé dans le ciment de la solidarité communautaire, si les unes fondent et justifient des pouvoirs publics que les autres récusent, d'autres modèles libertaires apparaissent qui ne procèdent pas tant des croyances que de la pratique vécue du peuple ; certains traits de l'anarchisme américain correspondent à des traditions profondément ancrées, à un certain art de vivre qui remonte à l'époque des pionniers et des paysans, à des schèmes profondément libertaires : individualisme, autogestion, insurrection.

La Frontière introduit dans la vie américaine un type particulier de mentalité qui apparaît dans cet «individualisme», si empreint de valeurs positives : il est la capacité de décider par soi-même, sans se laisser influencer par les préjugés de la tradition ou de l'opinion, de compter sur ses propres ressources, de s'autodiriger<sup>34</sup>. L'individualisme américain, dès l'époque coloniale, implique la méfiance d'une autorité qui n'a pas fait ses preuves, le désir de décentralisation des pouvoirs, une certaine nostalgie de l'autarcie et un sens «inné» de l'autogestion.

Bien entendu, la vie de la Frontière marie souvent un goût prononcé pour l'autarcie à des coutumes presque fascisantes. D'une part, des générations mettent leur fierté

33. *The Discipline of Friends, Revised and Approved by the Yearly Meeting, Held at New Garden, in Guilford County, N.C., in the Eleventh Month, 1854*, (Greensboro, N.C. : 1855) p. 16, cité par F.B. Tolles p. 51.

34. Yehoshua Arieli, *Individualism and Nationalism in American Ideology* (Cambridge, Mass. : Harvard, University Press, 1964), pp. 193 et suiv.

à vivre «sans entendre aboyer le chien du voisin», quittant parfois tout leur entourage pour affronter les intempéries, la sauvagerie, et se convaincre de leurs propres ressources ; même la course pour devenir propriétaire s'inspire de ce désir d'autarcie ; d'autre part, la tradition du vigilantisme, qui se prolonge jusqu'au 20e siècle avec les intermèdes du Ku Klux Klan, représente le plus souvent un courant répressif de justice expéditive suscitée ou manipulée par les notables locaux, désireux d'imposer leur loi et leur ordre aux populations. A ces mœurs inspirées d'en-haut s'oppose, non plus dans la réalité mais au niveau imaginaire, un courant symétrique, la «tradition» illégaliste. Le mythe du justicier populaire et l'enthousiasme qu'a toujours suscité le banditisme dans le style de Robin des Bois, ont conduit les historiens eux-mêmes à traiter ces «héros» de la Frontière avec complaisance. Même la presse capitaliste, quand ses intérêts n'étaient pas directement en jeu, a exprimé son admiration pour les Jesse James et leurs émules. Inversement les esprits libertaires ont le plus souvent refusé de se reconnaître dans ces êtres quasi fabuleux du Kentucky, mi-chevaux et mi-alligators, c'est-à-dire dans ces hommes qui donnaient libre cours à la force et la ruse ; rien ne diverge autant de leur idéal, lequel est rejet de l'autorité, mais aussi refus d'imposer son propre pouvoir. Les anarchistes américains n'ont jamais été les admirateurs de David Crockett.

Mais abandonnons ce temps de la Frontière, bien plus long que celui de l'ère coloniale (et qui permet de comprendre cette dernière) pour revenir à ces origines et constater que les terres américaines bénéficient d'une expérience de gestion volontaire, nous dirions même d'autogestion, telle que peu de pays l'ont vécue depuis sous une forme aussi spontanée. Des habitants décident en commun de créer des villes et s'organisent sans aide venue d'en-haut. En milieu rural, dans les débuts, une certaine solidarité incite les pionniers à laisser sur les pistes des renseignements destinés à ceux qui les suivront dans l'émigration vers l'Ouest. Dans les villes, beaucoup de services publics sont assumés sur une base volontaire ; ainsi jusqu'au milieu

du 19<sup>e</sup> siècle, il n'y a pas de pompiers : la tâche périlleuse d'éteindre les incendies, d'ailleurs très fréquents, est assumée spontanément par tous les citoyens disponibles. La milice de la Nouvelle-Angleterre est formée par des volontaires ; ses chefs sont nommés grâce à des élections auxquelles tous participent, même les gens en servitude et les hommes de couleur ; ainsi pendant quelque temps la population se sent-elle à l'abri des impôts abusifs que des lieutenants-gouverneurs sont toujours tentés de créer<sup>35</sup>.

Progressivement, suivant des rythmes inégaux selon les secteurs, le « professionnalisme » s'instaure. Le progrès rend-il inévitable une telle spécialisation ? Il n'est pourtant pas le prétexte mis en avant pour placer ces services sous le contrôle exclusif des pouvoirs publics et des notables. L'Eglise congrégationnaliste stipule que les chefs élus de la milice de Nouvelle-Angleterre ne peuvent être choisis que parmi ses fidèles ; puis la magistrature entre à son tour en conflit avec les électeurs pour exiger que seuls des hommes agréés par elle soient élus aux postes essentiels ; ainsi domestiquée, la police peut alors être utilisée pour la répression des révoltes populaires.

On retrouve, dans ces exemples, la nécessité d'une étape démocratique pour subjuger l'initiative individuelle et constituer les divers monopoles du pouvoir ; les méthodes de la démocratie correspondent à la volonté des autorités de canaliser l'autogestion et de l'entraîner dans des voies de garage ; on adopte le modèle contractuel pour encourager les gens à se porter vers des organisations contrôlées par le pouvoir ; en échange de leur participation, les volontaires reçoivent des privilèges. La logique même de l'Etat crée donc des inégalités.

Dans l'arrière-pays, les communautés s'organisent toutes seules et prennent en main la loi et la justice. Parfois l'on reproduit l'idéologie répressive des dirigeants et l'on assiste à la persécution de personnes jugées « immorales » ; à

35. T.H. Breen, « English Origins and New World Development : The Case of the Covenanted Militia in Seventeenth-Century Massachusetts, » *Past and Present* (Nov. 1972) N° 57 p. 83.

d'autres moments, ces tensions sociales sont détournées sur l'Indien qui devient le bouc émissaire, racisme qui n'est pas sans analogie avec la xénophobie traditionnelle du prolétariat américain : mais qui donc s'intéresse aux effets du pouvoir dans ces sociétés ?

Ainsi le premier établissement de la future Caroline du Nord est confié à Roger Green et aux habitants de Nansemond River, sous la condition qu'ils soient suffisamment armés. Ces cent mille acres « accordés » par l'Assemblée générale de Virginie, en 1653, sont occupés par des presbytériens<sup>36</sup>. Une partie des terres est également achetée aux Indiens par un certain George Durant ainsi que d'autres colons ; dans cette région peuplée d'ours et de loups, où s'égrènent des hameaux isolés, ces pionniers vivent de leur plantation, de la chasse, de la pêche et du commerce avec les Indiens ; une dizaine d'années s'écoulent ainsi sans gouvernement, sans contrôle, et nul ne paraît souffrir de cette absence. En 1663, Charles II gratifie 8 propriétaires d'un territoire presque aussi grand que le Royaume-Uni ; cette portion, la Virginie du Sud, est divisée en deux colonies, les Carolines du Nord et du Sud, dont le philosophe John Locke écrit la Constitution ; les terres de Roger Green et des autres pionniers sont regroupées pour former l'unité administrative d'Albermarle, dans la Caroline du Nord, et dix années d'anarchie de fait sont ainsi radiées. Après un siècle de gouvernement, la situation se révèle déplorable ; shérifs corrompus et juges nommés par la lointaine capitale, aussi cupides les uns que les autres, fomentent avec les avocats ces maux endémiques que l'on retrouve un peu partout : inégalité dans les impôts, monnaie rare, titres de propriété douteux. Quand l'Assemblée de la Caroline du Nord interdit que les dettes soient payées en nature, quand les shérifs s'annexent les petites fermes, les *Regulators* mènent six années de révolte populaire qui aboutissent à des émeutes et trouvent leur triste conclusion dans la « bataille d'Alamance » (1771). L'échec du mouvement

36. Des Quakers persécutés en Virginie les rejoignent un peu plus tard.

et l'insatisfaction qui en résulte produisent leurs effets cinq ans plus tard : lorsqu'éclate la Guerre d'Indépendance, beaucoup d'anciens rebelles émigrent au Tennessee pour éviter de prendre part aux hostilités ; ce n'est peut-être pas un hasard si le meneur du mouvement, Herman Husband, se retrouve un quart de siècle plus tard parmi les *Whiskey Rebels* de Pennsylvanie.

Depuis les débuts de la colonisation, fermiers, artisans et marins s'agitent contre la partialité avec laquelle les gouvernants édifient des législations au profit des dirigeants et des notables : taxation et emprisonnement pour dettes quand on est pauvre, exemption d'impôts et distribution illimitée de terres aux riches<sup>37</sup>. Les capitales tendent à concentrer dans leur périmètre tous les pouvoirs et services de chaque colonie. Capitaines de la marine, accompagnés de truands à leur solde, razzient la région côtière et embarquent par la force les hommes valides, y compris les pères de famille, pour leur servir d'équipage ; quand ces derniers se défendent et que des bagarres s'en suivent, les magistrats se précipitent au secours des agresseurs. L'injustice dépasse parfois le seuil de la tolérance et la mutinerie prend un sens constructif : ainsi en est-il de l'équipage qui capture le *Black Prince*, le rebaptise *Liberty*, fixe le parcours du bateau, puis élit son capitaine<sup>38</sup>.

Les protestations déferlent jusqu'au 19<sup>e</sup> siècle, prennent souvent l'allure de luttes de classes ; avec le développement progressif du pouvoir, les mouvements insurrectionnels

37. Dans une colonie, le contrôleur général des terres note, en 1732, que les donations faites par l'Etat ne portent aucune indication sur le nombre d'acres accordés et se gardent bien de spécifier en termes précis l'étendue du territoire ainsi distribué. Cadwallader Cobden, «State of the Lands in the Province of New York», in E.B. O'Callaghan ed., *The Documentary History of the State of New York* (Albany, N.Y. : 1850), I pp. 251-253.

38. Jesse Lemisch, «The Radicalism of the Inarticulate : Merchant Seamen in the Politics of Revolutionary America», *Dissent. Explorations in the History of American Radicalism*, Alfred F. Young ed. (Dekalb, III. : Northern Illinois University Press, 1968), pp. 37-82, et en particulier p. 57.

succèdent aux groupes clandestins. En 1654, dans le Maryland, les petits fermiers protestants mènent une véritable guerre civile contre les magnats catholiques. En 1676, la rébellion historique de Nathaniel Bacon commence par le massacre d'une tribu innocente d'Indiens par des petits blancs et des fermiers de la frontière de Virginie ; elle tourne à la guerre contre le gouverneur William Berkeley. Les intentions précises de Bacon restent mal connues et les animosités des colons débordent, comme souvent, dans une haine de l'Indien, confrère de leur malheur ; néanmoins le mouvement s'accompagne de déclarations qui ne laissent aucun doute sur la piètre opinion que l'on se fait des autorités, comme on peut en juger par les doléances transmises aux représentants de la Couronne : « Nous désirons que vous, nos représentants [our burgesses] ne dénantisiez aucun de nos biens comme vous l'avez fait auparavant, mais si vous devez donner d'aussi grandes sommes, distribuez les vôtres », déclare le menu peuple du comité de l'île de Wight qui réclame une taxation proportionnée à l'étendue des terres, mais veut aussi savoir qui empêche ces impôts et l'usage qu'on en fait. Parmi les signatures, celle-ci : « Un qui a pris les armes contre le gouvernement »<sup>39</sup>.

La « glorieuse révolution » de 1688 qui chasse Jacques II du trône s'accompagne d'une traînée de révoltes dans les colonies ; la rébellion atteint à son paroxysme quand un New-Yorkais d'origine allemande, Jacob Leisler, dirige le feu contre les troupes royales ; son « meurtre judiciaire<sup>40</sup> » est perpétré en 1695. C'est ensuite sur le sol de la lointaine Pennsylvanie, où les notables quakers tiennent les rênes du pouvoir avec l'aide des Allemands, que gronde l'insurrection des Ecossais d'Irlande ; la marche des *Paxton Boys*

39. « Grievances of Isle of Wight County (March 5, 1677) », in D.C. Douglas gen. ed., *English Historical Documents*, vol. IX *American colonial documents to 1776*, Merrill Jensen ed. (London : Eyre & Spotteswood, 1955), pp. 575-577.

40. Samuel Eliot Morison and Henry Steele Commager, *The Growth of the American Republic* (1930 ; New York : Oxford University Press, 5th ed. rev. and enlarged), vol. I p. 85.

(1760), prélude naïf de la Révolution américaine — qui dans cette province prend parfois les allures d'une guerre civile — est suivie d'autres révoltes après l'indépendance des colonies. Parallèlement, dans l'Etat de New York, le mouvement contre les fermages, accompagné de brusques intensifications de violence au préjudice des propriétaires fonciers, s'étire tout au long du 18<sup>e</sup> siècle et jusque vers 1850. Plus bas, sous le climat tropical de la Caroline du Sud, la lutte des *Sons of Liberty*, commencée en 1763, se confond momentanément avec la Guerre d'Indépendance ; celle-ci ne suspendra ni les hostilités entre les classes sociales ni celles contre l'Etat.

Une révolte de fermiers en 1786 porte à sa tête Daniel Shays, un ancien capitaine de la Guerre d'Indépendance : les classes pauvres s'insurgent contre l'Etat du Massachusetts qui les impose pour rembourser l'élite argentée de ses prêts de guerre. Plus dramatiquement encore, lorsque pour affirmer les droits du nouvel Etat fédéral, Alexandre Hamilton taxe jusqu'au plus lointain paysan (Excise Act, 1791), George Washington, premier président de la République, doit masser la milice de quatre Etats pour juguler la révolte agraire connue sous le nom de « Whiskey rebellion » (1794), qui se développe surtout en Pennsylvanie ; c'est là encore qu'éclate une insurrection (Fries Rebellion, 1798-1799) quand l'Etat fédéral décide de lever les impôts pour maintenir sa nouvelle armée et sa marine.

Ainsi l'ère coloniale est loin d'être dénuée d'expériences qui témoignent d'une longue tradition populaire de méfiance et de résistance aux autorités, comme aussi d'une réelle capacité d'autogestion, en dépit des normes prédominantes. Et pourtant le Nouveau Monde montre la voie d'un Nouvel Occident : en détournant la pratique insurrectionnelle au profit des perspectives nationalistes de la Guerre d'Indépendance, les élites américaines créent une démocratie politique exemplaire, chargée de résoudre l'héritage contradictoire de l'époque coloniale. Ces orientations de la jeune République, tout comme la réponse du peuple et celle de « l'opposition », détermineront

le climat sous lequel s'est enfanté l'anarchisme de la première génération.

## CHAPITRE DEUX

### L'IDEAL POST-DEMOCRATIQUE

Au Congrès extraordinaire de l'Etat du Massachusetts, en 1853, participe un jeune député de trente-quatre ans, William B. Greene ; celui-ci, démissionnaire de l'armée, sans doute par répugnance pour les guerres contre les Indiens, représente la ville de Brookfield ; il va découvrir que sa sensibilité de démocrate hérisse la classe politique. Dans le feu du débat, il jette la formule rassasée : « la démocratie est le règne de la majorité » ; on lui rétorque qu'il ne s'agit que de la majorité des électeurs — « Et ceux qui ne disposent pas du droit de vote, les femmes par exemple ? — Le mari sert de représentant légal à la femme comme à l'enfant ». Greene affronte donc une théorie qui réduit le peuple aux seuls citoyens qualifiés ; autant dire que, dans le Sud, les esclaves sont représentés par leurs maîtres !<sup>1</sup> Sa foi dans la démocratie s'en trouve ébranlée : « Selon mes vues sur la question, notre forme de gouvernement exige qu'une majorité du peuple gouverne. Selon moi, le peuple constitue la communauté, mais si, comme nous l'a dit Monsieur, seuls les électeurs légaux sont le peuple, je dois avouer que ma démocratie en est complètement dégonflée »<sup>2</sup>. Et le débat de rebondir sur un conflit d'interprétations plus grave encore : on lui soutient que l'assemblée législative transcende le pouvoir du peuple. Affirmation incroyable pour Greene, car alors s'écroule le fondement légitime des institutions américaines ; si les délégués sont au-dessus de la plèbe, le peuple n'est plus souverain. Au nom du *Bill of Rights*, l'orateur

1. *Official Report of the Debates and Proceedings in the State Convention, Assembly May 4th, 1853* (Boston : White & Potter, printers to the Convention, 1853, 3 vols.), vol. I p. 201.

2. Id. vol. I p. 200.

s'exclame : «C'est la doctrine contre laquelle Martin Luther organisa l'insurrection de la pensée humaine ; c'est la doctrine contre laquelle la résistance versa des océans de sang durant la révolution de ce pays, pendant la Révolution française et au cours des autres révolutions...»<sup>3</sup>. Il manifeste son désaccord et précise son interprétation : «Il y a en ce moment parmi nous, je le crains, un conflit... dont j'avais supposé qu'il ne pouvait exister dans ce Commonwealth ; un conflit entre le peuple et son gouvernement. Or la Constitution fut établie pour protéger le peuple contre le gouvernement ; pas pour protéger le gouvernement qui, par lui-même, est assez fort pour cela»<sup>4</sup>.

Cette polémique reflète le nécessaire décalage entre l'appareil politique et le citoyen «de la base» ; les discours et les hommes se distribuent selon deux visions incompatibles de l'ordre social, deux «systèmes de citoyenneté». Pour l'homme de la rue, la nature (ou Dieu, par l'intermédiaire de celle-ci) exige l'égalité des droits de chaque individu ; la démocratie reconnaît et applique cet ordre universel. Au contraire, les *whigs* refusent «le concept français de souveraineté du peuple» ; l'ensemble des politiciens juge que l'ordre public, l'équilibre même de la nation reposent sur la bonne entente de l'Etat et des classes dirigeantes. D'où le contraste entre deux idéologies que nous proposons d'appeler respectivement la *démocratie naturelle* et la *démocratie étatisée*.

Ces systèmes incompatibles ont commandé, en dépit de leurs métamorphoses, deux siècles de l'histoire américaine, alimentant la quasi totalité des idéologies produites sur son sol, fixant l'espace-limite des choix. Greene n'y échappera pas quand, en parfaite harmonie avec son système, il parrainera, 20 ans plus tard, le premier groupe anarchiste «individualiste» des Etats-Unis. L'aurore de la République américaine a des couleurs d'éternité.

3. Id. vol. I p. 129.

4. Id. vol. I p. 130.

### 1. La démocratie naturelle.

Voir dans l'Etat américain une incarnation de l'esprit des masses populaires ou lire dans ses actes une représentation fidèle de leurs aspirations est une erreur des plus grossières. A s'en tenir au corps électoral, la campagne présidentielle de 1824, la première pour laquelle on dispose de chiffres approximatifs, réunit trois cent cinquante mille votes pour onze millions d'habitants environ ; en 1868, les candidats recueillent moins du cinquième des voix de la population totale<sup>5</sup>. Le système politique américain nous intéresse donc plutôt par ce qu'il trahit : la distorsion entre l'influence des oligarchies et les intérêts des masses. La démocratie représentative est réservée à une minorité qui l'a instaurée et pour laquelle elle fonctionne.

L'établissement d'une Constitution et d'un Etat fédéral a provoqué le premier malaise de ce pays rural<sup>6</sup>. Assurément l'accouchement de l'Etat n'a pas donné le jour à l'un de ces régimes à l'ancienne mode, monarchique ou impériale, jusque-là prévalant en Europe, et il s'est opéré sans faire couler de sang, puisque la légitimité est conquise par des hommes qui, presque partout, disposent déjà du commandement. Mais un pouvoir central pratiquement inexistant, le chaos monétaire et les frictions sociales n'ont gêné en rien une prospérité nationale croissante, même si la Guerre d'Indépendance a été suivie par des lendemains pénibles<sup>7</sup>. Fermiers et planteurs se sont endettés, mais l'inflation de la monnaie et le prix modique des articles importés leur sont bien favorables. La fragilité transparente du système fédéral naissant symbolise les libertés

5. Enfants inclus, mais faut-il rappeler qu'on n'attendait pas leur majorité pour les mettre au travail ? De 1870 à 1920 le nombre de votants fluctue entre 1/5 et 1/8 de la population.

6. Ainsi de la rébellion de Shays. Les artisans se sont montrés plus favorables que les fermiers à la mise en place des institutions publiques, parce qu'ils tenaient à voir leurs droits nouvellement acquis inscrits dans les textes officiels ; ils s'intéressèrent donc davantage à la *Bill of Rights* qu'à la Constitution.

7. Voir Harold U. Faulkner, *American Political and Social History* (New York : Appleton Century Crofts, 1952), pp. 123-124, 130.

conquises : on n'a pas chassé la Couronne d'Angleterre pour lui substituer d'autres potentats. Sur d'autres sujets, le peuple accepte avec méfiance une situation où resurgit, sous une autre disposition, l'autorité qu'il avait combattue ; les symboles changent, les tares du pouvoir demeurent. Beaucoup de fermiers et d'artisans concluent que la victoire sur les Anglais n'a pas changé leur vie ; la société est encore trop inégalitaire pour que chacun pèse également sur les mécanismes de décision.

Or il est rare que l'Etat soit dénoncé pour les maux collectifs. On incrimine plutôt « l'ignorance » des travailleurs sur leurs possibilités d'action, les méfaits des politiciens, pas la machine politique. Il n'existe pas à cette époque une conscience ouvrière autonome ; dans l'Amérique jacksonienne, on discerne plutôt un sentiment d'appartenance à la classe des « producteurs », et plus encore une « conscience de citoyen ». Des compagnons cordonniers de Philadelphie, condamnés par le tribunal pour avoir formé une association de métier en 1806, proclament leur surprise devant une telle sentence, prononcée « selon les lois d'un commonwealth libre et éclairé » ; ils parlent des « maîtres cordonniers, ainsi nommés selon les manières serviles d'Europe, mais qui ne sont que les vendeurs au détail de notre travail » ; et cette attitude d'étonnement et de défi mêlés se retrouve fréquemment<sup>8</sup>. Propriétaires terriens, petits entrepreneurs soumis aux gros marchands, mais surtout artisans, ouvriers et cultivateurs, c'est-à-dire les plus éloignés du pouvoir bien que les plus nombreux, réclament l'abolition des privilèges concédés aux sociétés commerciales, la réduction des tarifs douaniers et, en premier lieu, le contrôle des affaires locales par la population locale, au nom de la démocratie.

Cette démocratie, qui se réclame de la *Déclaration d'Indépendance* de 1776 — et non de la *Constitution* — se fonde sur la nature ; le 19<sup>e</sup> siècle, du moins aux Etats-Unis, justifie le droit et la morale par la majesté souveraine des lois de l'univers ; à y regarder de près, l'image de cette

8. *Aurora*, Philadelphie (Apr. 28, 1806) ; cf. Nov. 28, 1805.

mystérieuse création et l'enseignement qu'on lui prête se métamorphosent avec le temps.

Avant la découverte de la présence d'un prolétariat dans la nouvelle démocratie, l'architecture sociale fait mine de parachever la Nature, *modèle explicatif* et limpide Arcadie. Jusqu'au milieu du 19<sup>e</sup> siècle, peu de gens s'avisent que ce continent appartient à un univers prédéterminé ; ils ne le voient que comme une Babel de langues, de religions et de coutumes, perdue dans un espace sans limites ; tout y paraît possible, aussi bien le retour aux sources ou la communion de vie avec l'Indien Huron, symbole d'un état naturel primitif, que l'escalade des temps futurs en compagnie d'un peuple décidé à forcer l'avènement de l'ère nouvelle. Toutes ces images de kaléidoscope reflètent la « démocratie » : elles symbolisent la différence avec l'Europe.

Mais comme les inégalités sociales trahissent leur inamovibilité, les réformateurs en concluent que leurs institutions chéries contrecarrent la Nature ; ils proposent celle-ci comme *modèle substitutif* : elle offre la seule règle vraie ; les « lois confectionnées par l'homme » tombent dans le mépris général.

Le seul substitut d'une anthropologie religieuse s'avère donc être la cosmologie ; l'opposition Nature-artifice fonde les valeurs laïques de la société, par exemple « la justice », et sert à construire la principale institution idéologique séculière, le Droit. « Réformateurs » et conservateurs s'affrontent alors sur la question : quels sont les droits naturels ? La « gauche » parle de « droits inaliénables », sous le patronage de la Déclaration d'Indépendance (qui n'avait été conçue et appliquée qu'en fonction de la collectivité nationale et non des individus) ; les Owéniens affirment que tout homme et toute femme disposent d'un droit « naturel » à la liberté de pensée, d'expression et d'action ; les agrariens invoquent un droit « naturel » à *devenir propriétaire*, première forme de notre exigence moderne du « minimum vital ». Les conservateurs contestent cette dernière revendication : ils lui opposent le

«droit» naturel *des propriétaires*» et imposent ce point de vue dans la jurisprudence.

Le «système de la nature» se trouve être repris par les classes dirigeantes ; le «darwinisme social» achèvera cette perversion de la «démocratie naturelle». La fin du siècle se passionne pour les idées de Darwin ; son oracle, Herbert Spencer, est accueilli en souverain aux Etats-Unis en 1882 ; le mythe de la Nature, maîtresse impitoyable, offre désormais un *modèle justificatif*, à savoir «la sélection du plus apte». L'ouvrage de Spencer, *Social Statics*, combiné avec l'interprétation populaire de Darwin, sert d'argument au capitaliste pour lier l'excellence à la réussite sociale. Apologie de l'égoïsme individuel et divinisation du plus puissant fondent un Ordre aussi universel que draconien, dont l'obsession savamment entretenue rend légitime l'inégalité des individus et consacre une représentation de l'histoire à la gloire des vainqueurs. On peut alors faire dériver le vieux rêve américain d'égalité vers une vision compensatoire un peu plus abstraite : les déshérités seront invités à comparer le sort enviable de la collectivité nationale, en passe d'occuper le premier rang dans le monde, avec le reste de l'univers<sup>9</sup>. Dès 1871 William B. Greene s'élève «au septième ciel de la pure métaphysique» pour contester la nouvelle philosophie : «Si Spencer, Darwin, Mr. Huxley et les autres ont raison, nous, les réformateurs du travail avons tous tort [. . .] et la position de la ploutocratie malthusienne est inattaquable. Il me semble voir clairement que Mr. Spencer, Mr. Darwin et les autres tiennent des théories absolument erronées sur la *solidarité humaine*»<sup>10</sup>.

L'annexion de la Nature par les classes dirigeantes, que Greene a bien su voir, a d'ailleurs été précédée par une autre récupération, plus spectaculaire encore, celle de l'idée démocratique. L'appareil fédéral avait été créé, entre autres

9. Sur le Darwinisme social, voir Richard Hofstadter, *Social Darwinism in American Thought* (1944 ; New York : George Braziller, 1959).

10. in *The Word*, Princeton (Mass.) I (Aug. 1872), 3.

raisons, pour contrer les sentiments égalitaires, — le refus quasi général d'entretenir aux Etats-Unis une classe privilégiée, une aristocratie américaine, la volonté d'affranchissement de toute autorité — ; il s'agissait bel et bien d'une République post-démocratique. Le pouvoir, à son tour, va s'emparer du prestigieux « ordre naturel » tandis que l'appareil ecclésiastique, qui partage avec l'Etat le contrôle de la jeune culture nationale, raconte aux masses une histoire de style eschatologique où les Etats-Unis sont destinés à réaliser le Royaume de Dieu.

## 2. *La démocratie étatisée.*

Au lendemain de la Guerre d'Indépendance, le Sud, reconstitué en groupe politique parcellaire, souhaite un Etat fédéral pour y occuper la place vacante après le meurtre du Père ; il espère acquérir l'hégémonie sur l'Union et caresse le rêve d'un empire commercial : toutes les richesses de l'Ouest peuvent être drainées vers les côtes de la Virginie<sup>11</sup> ; pour sa part, l'armateur du Nord appelle de ses vœux un gouvernement qui se fera respecter des puissances étrangères, afin de garantir la libre circulation de ses bateaux dans les mers et les ports<sup>12</sup>, et il bénéficie du soutien de ses collègues, les industriels, qui réclament une barrière douanière pour défendre leurs produits contre le dumping européen ; cependant, le crime collectif de lèse-majesté aboutit à un partage de la société entre un « intérieur », les classes possédantes, et un « extérieur », les classes débitrices, c'est-à-dire les travailleurs des villes et des campagnes, sur lesquels se déplace la culpabilité et que l'on investit d'un pouvoir menaçant<sup>13</sup> ; c'est principalement

11. Staughton Lynd, «The Abolitionist Critique of the United States Constitution», in Martin Duberman ed., *The Antislavery Vanguard : New Essays on the Abolitionists* (Princeton : Princeton University Press, 1965), p. 233.

12. La flotte américaine est engagée dans ses débuts contre les corsaires d'Afrique du nord en Méditerranée, et elle ne tarde pas à se lancer hardiment dans le Pacifique.

13. Cf par ex. Irving Brant, *Storm Over the Constitution*, New York : Bobbs-Merrill (Charter Books), 1963 ; 1st ed. 1936) p. 210 et suiv.

sur ce constat que s'opère le consensus. Les classes fortunées sentent la nécessité de protéger les richesses acquises et celles qu'elles escomptent pour l'avenir ; partout, créanciers et capitalistes exigent une monnaie stable et un Etat fort pour se protéger contre les classes débitrices ; enfin tous les nantis souhaitent disposer d'un instrument légal qui leur permette de spéculer sur les terres vierges de l'Ouest en toute quiétude. D'une manière ou d'une autre, ces classes dirigeantes sont propriétaires ; isolées, elles craignent de ne pouvoir mater les révoltes paysannes ou citadines. Elles rêvent d'une capitale qui soit à la fois un Groënland inaccessible au peuple et une Mecque prestigieuse d'où quelque espèce de Mamelouks puisse accourir en cas de besoin. Suivant le raisonnement d'un des conseillers les plus écoutés du Nord, la nation doit s'appuyer sur un pouvoir solide : or comme les riches seuls disposent d'une puissance suffisante pour renverser un gouvernement déplaisant, mieux vaut leur confier l'autorité politique pour éviter que celle-ci ne s'écroule<sup>14</sup>.

La jeune nation se forge une Constitution en 1787 ; presque en catimini, elle installe un appareil fédéral : Congrès, Gouvernement et Cour Suprême. L'intronisation de cet Etat pose le problème du régime que l'on va choisir : un système politique, quand il réclame la caution et l'assentiment des masses à leur domination, doit masquer aux majorités populaires leurs intérêts propres et leur procurer l'illusion de régner. Comme une moule sur un rocher, l'Etat doit s'accrocher à un consensus. Dans un pays qui se métamorphose tout en conservant ses structures hiérarchiques, une peinture en camaïeu de l'idéal républicain rallie tous les esprits, malgré les goûts aristocratiques de quelques-uns ; il en est autrement pour les idées démocratiques, car au lendemain de la Guerre d'Indépendance peu de dirigeants croient que la démocratie soit un régime durable : pour les conservateurs, un tel

14. Lettre d'Alexander Hamilton à Robert Morris, 1780, in *Works of Alexander Hamilton*, H.C. Lodge ed. (New York : 1904) vol. III p. 332.

système n'est pas souhaitable, mais inévitable ; ils établissent une République pour endiguer le torrent révolutionnaire. En prévision d'un droit de vote qu'il faudra tôt ou tard concéder aux fermiers patriotes qui se sont battus pour l'Indépendance, on multiplie les garde-fous du droit de propriété pour éviter qu'une coalition majoritaire ne les renverse. On fait surgir comme par enchantement un maquis d'instances politiques, juridiques, législatives et exécutives : les «classes dangereuses» épuiseront leur temps et leurs forces à faire la navette dans les couloirs de ce labyrinthe. Au contraire, entourée d'une pléiade de conseillers, assistée dans chacune de ces instances par des alliés sûrs, la classe dirigeante apprendra vite à miser sur les rivalités entre ces instances. Les mécanismes de décision sont trop bien enveloppés pour que la collectivité puisse entrevoir leur fonctionnement réel et exercer, en conséquence, le droit fameux de révoquer au besoin cette forme de gouvernement, droit qu'elle avait proclamé dans la Déclaration d'Indépendance. On est bien loin de la «Démocratie», définie idéalement par la souveraineté de l'ensemble des citoyens.

Devenu Président des Etats-Unis, Thomas Jefferson, l'apôtre d'un Etat faible, accentue les tendances centralisatrices du pouvoir. En dépit des anarchistes ultérieurs qui invoquent son patronage, Jefferson n'a guère pratiqué le jeffersonisme. Par ailleurs, le droit de vote, limité par des qualifications de fortune, s'étend progressivement jusqu'à la Guerre de Sécession à l'ensemble de la population mâle de «race blanche» qui jouit de la citoyenneté américaine. Cet élargissement du corps électoral a pour effet d'augmenter considérablement le recrutement et les attributions de l'appareil politique ; le personnel est décuplé par la prolifération des spécialistes de la propagande, des professionnels du meeting, des techniciens de l'intrigue, de la manœuvre et de la négociation, et surtout des prospecteurs en quête de bailleurs de fonds. Avec l'arrivée d'Andrew Jackson qui, par la rotation des fonctionnaires, récompense ceux qui l'ont soutenu dans sa campagne à la présidence, l'appétit de la faune politique

s'aiguise. L'entrée dans l'arène électorale de membres des professions libérales en quête de clientèle, leur obtient et le patronage des puissants et l'espoir d'une carrière administrative. L'effet de ces développements sur l'opinion publique est considérable.

Dans chaque Etat de l'Union, comme au niveau fédéral, la collusion du gouvernement avec l'oligarchie tourne souvent à l'identité des perspectives, pour ne pas dire des personnes, dans les deux groupes ; une même élite exerce sur la population une suprématie politique et économique, car le pouvoir ne se partage pas selon ces deux systèmes, mais plutôt en fonction des intérêts régionaux. De ce jeu des alliances et des oppositions, deux fractions rivales se détachent : au Sud, une aristocratie de planteurs, soit le sept pour cent des six millions de Blancs, possède en 1860 les trois quarts des esclaves, contrôle la politique locale et joue un rôle considérable quoique non prépondérant au sein de l'Etat fédéral ; dans le Nord-Est, le capitalisme marchand assure la transition entre l'époque coloniale des Lords propriétaires et celle à venir des « barons-voleurs » du capitalisme concurrentiel. Financiers de Philadelphie ou de New York, armateurs de la côte Atlantique ou familles patriciennes de la Nouvelle-Angleterre hésitent longtemps, en effet, avant de s'engager dans l'aventure industrielle ; les activités liées à un commerce élargi leur paraissent plus profitables. Et ils manœuvrent leur société avec autant de puissance que les aristocrates du Sud. A Boston, par exemple, quinze familles détiennent quarante pour cent des ressources bancaires de la ville, trente-neuf pour cent du capital des assurances de l'Etat, trente pour cent de ses chemins de fer et vingt pour cent de son industrie cotonnière, en même temps que l'appareil politique, la presse, les Eglises et même les écoles<sup>15</sup>.

Jamais le simple jeu des forces économiques n'aurait

15. Pourcentages en 1850. P.S. Foner, *History of the Labor Movement in the United States* (New York : International Publishers, 1947), vol. I pp. 83-84. Beaucoup de ces familles sont encore aujourd'hui parmi les plus riches des Etats-Unis.

engendré un tel pouvoir sans le secours de l'Etat. Si l'Administration fédérale se montre plutôt timorée, contrairement aux vœux de plusieurs Présidents, les Etats de l'Union multiplient les appuis aux projets des capitalistes. L'absence d'une législation nationale sur les sociétés financières et industrielles fait pleuvoir sur le «parti du privilège» les subsides et protections qu'avait proposés le programme d'Alexandre Hamilton. En échange de pots-de-vin, chaque Etat distribue des chartes aux banquiers et industriels, les autorisant à émettre de la monnaie en quantité considérable ; il souscrit à leurs entreprises sans contrepartie, leur concède le monopole des transports et des matières premières et leur garantit la mainmise sur les terres. Le Sud investit ce capital dans l'esclavage, le Nord-Est dans une extraordinaire industrialisation qui engendre à son service les classes laborieuses de l'Atlantique au Pacifique.

L'extension des pouvoirs de l'appareil fédéral intensifie les convoitises, exacerbe les querelles des fractions dirigeantes ; le gouvernement américain, devenu le point de fixation des conflits, est de par son existence même l'une des causes majeures de la Guerre de Sécession. Le Congrès et la Cour suprême, représentants attitrés de la Nation, se sont unis pour donner une ampleur nationale aux questions régionales ; du coup, l'Etat fédéral s'est doté d'une puissance telle qu'il devient indispensable aux oligarchies rivales d'assurer leur hégémonie sur l'Administration. Le Congrès s'est octroyé l'extraordinaire compétence de décider si un territoire nouvellement acquis peut être promu ou non «Etat esclavagiste»<sup>16</sup> ; lorsqu'en 1842 la Cour suprême empiète sur les prérogatives des Etats particuliers en leur enlevant le droit de légiférer sur les esclaves fugitifs, chaque section du pays y voit une capitulation devant les intérêts de son adversaire. Un jour viendra où les élites ne parviendront plus à négocier à l'amiable le partage du pouvoir ; chaque faction

16. Le «Compromis du Missouri» (1820) limite l'esclavage à la latitude 36° 30'.

doit donc consolider sa sphère d'influence en ralliant la population à ses objectifs, obtenir son respect.

L'oligarchie emprunte au peuple le vocabulaire des convictions démocratiques, les dépouille de toute substance en les élevant jusqu'au mythe et en les déposant sur le socle de l'Etat. Alors même que la justice américaine, dans ses luttes contre le mouvement ouvrier, recourt à l'héritage européen le plus réactionnaire et use de concepts aussi moyenâgeux que ceux d'«ordre public» ou de «conspiration», les chefs d'entreprise, au contraire, utilisent à leur profit le discours démocratique et dénoncent les atteintes à la «liberté du travail» et aux «droits de l'individu» chaque fois que des employés s'opposent aux briseurs de grève, quitte à invoquer les arguments traditionnels sur les prérogatives des propriétaires et les exigences du métier.

La campagne présidentielle de 1840 marque un grand tournant dans la presse. Du côté des politiciens nettement opposés aux aspirations populaires, on célèbre la félicité du pauvre, on gémit sur la misère du riche ; on nie l'existence de classes sociales, existence à laquelle tout le monde jusque-là avait cru. Mais les Démocrates jacksoniens, bénéficiaires de l'extension du droit de vote à des nouvelles strates sociales, s'identifient avec quelque sincérité aux intérêts des masses. Les plus radicaux de ces politiciens croient assister à l'aube d'une ère nouvelle ; mais les objectifs généreux se heurtent aux impératifs de la fonction, et la démocratie est catapultée vers l'univers des mythes : «Nous avons fait de l'Humanité notre législatrice et notre oracle», déclare George Bancroft, historien et homme d'Etat<sup>17</sup>.

Peu à peu on s'adonne au fétichisme des mécanismes et des procédures, les moyens deviennent des fins : les institutions se trouvent sanctifiées pour avoir fidèlement

17. George Bancroft, *Literary and Historical Miscellanies* (New York : 1840) pp. 408-426, cité dans *The Meaning of Jacksonian Democracy*, Edwin C. Rozwenc ed. (Boston : D.C. Heath & Co., 1963), p. 17.

suivi le rituel ; elles sont démocratiques puisqu'engendrées par le suffrage universel. L'Etat apprend à tirer profit de cette foi ; sur la plan intérieur, il devient «le meilleur système politique possible, ou en tout cas le moins mauvais», en sorte que toute autre forme de société est considérée avec horreur ou condescendance selon les cas ; sur le plan extérieur, il proclame un idéal universel et tous les peuples de la terre n'ont plus qu'à converger vers cette nouvelle Jérusalem.

Mais la Jérusalem fantasmagorique se dissipe lors des crises idéologiques, chaque fois que le réel exorcise le mirage parce que les contradictions sont trop criantes et que des voix s'élèvent pour dénoncer l'inégalité sociale, l'empiètement des libertés ou la politique étrangère. Il faut alors absoudre le pouvoir fédéral et désigner d'autres coupables ; parfois, les partis politiques réussissent à détourner le regard des masses en jouant à s'accuser réciproquement des «fautes» du système, en faisant porter le fardeau à l'adversaire ; mais les luttes intestines du patronat pour arracher les faveurs de l'Etat, la guerre des milieux bancaires, avec à leur tête le groupe de New York, contre la puissante Philadelphie où se trouve la Deuxième Banque nationale, la substitution des intérêts des manufactures à ceux des armateurs en Nouvelle-Angleterre, enfin plus généralement l'émergence du capitalisme marchand et industriel au-dessus du cadavre du petit entrepreneur indépendant ainsi que le conflit avec les intérêts sudistes, toute cette série de séismes et de danses macabres entraînent une redistribution des fonctions dirigeantes, des réajustements constants des couples antagonistes et des alliances, l'apparition occasionnelle d'une troisième force, l'altération et la décomposition de tel ou tel parti. Comment imputer tous les malheurs de la République à l'une ou l'autre des ombres éphémères de ce royaume nocturne ?

Fait significatif, des minorités agissantes récusent les principes mêmes sur lesquels se fondent la démocratie et l'Etat. Cette contestation s'exprime dans presque toutes

les formes de la culture, et d'abord dans les nouvelles poussées de la ferveur religieuse.

### 3. Nouveaux modèles de dissidence.

Tandis que l'Etat entretient les interprètes autorisés de l'ordre civil, à savoir les porte-voix d'une pensée juridique de plus en plus centrée sur elle-même puisqu'elle puise ses références dans sa propre praxis, la religion continue de régenter la moralité et les relations sociales de la naissance jusqu'à la mort ; elle conserve un prestige intellectuel considérable, car jusqu'en 1860 des ministres du culte ou d'anciens étudiants en théologie assurent aux classes dirigeantes les cours d'économie politique des universités. Dans ces établissements qui glorifient le droit naturel et le libre échange, les concepts liés à la démocratie tiennent peu de place. La richesse est présentée comme une récompense divine ; elle relève donc toujours de l'ordre érotique, et comme dans le passé, le « saint » doit en user comme de son corps, c'est-à-dire sans en jouir ; la fortune et la chair sont les instruments et les signes de son destin solitaire<sup>18</sup>. Pourtant la théologie change et produit de nouveaux modèles de dissidence.

En opposition aux Eglises douillettement installées dans le régime s'élève la voix de la dissidence religieuse. Les prédicateurs populaires de ces nouvelles sectes, apprentis Savonaroles prêts à flageller les instigateurs de péché, montrent parfois du doigt le gouvernement fédéral. De ces nouveaux courants, le mouvement anarchiste héritera deux traits : le perfectionnisme et le modèle abolitionniste.

Au lendemain de la Révolution américaine, sous la pression conjuguée des déistes républicains et des dissidents religieux

18. Sur le sens de la richesse voir Y. Arieli, *Individualism and Nationalism in American Ideology* (Cambridge, Mass. : Harvard University Press, 1964), pp. 250-251 ; Joseph Dorfman, *The Economic Mind in American Civilization, 1605-1685* (New York : The Viking Press, 1946) vol. II chap. II. Malheureusement, ces analyses ne prennent pas assez en compte les nombreux articles économiques de l'époque.

on a coupé le cordon ombilical qui rattachait l'Etat aux Eglises. La croyance en Dieu demeure de rigueur, le pouvoir s'abstient de proclamer sa laïcité, mais il ne reconnaît plus de religion officielle. Cette rupture, ressentie comme un défi par les confessions les mieux ancrées dans les institutions du pays, suscite en réaction une impressionnante série de missions évangéliques connues sous le nom du «Second Grand Réveil»<sup>19</sup>. De Cincinnati à Boston, on écoute les sermons de Lyman Beecher, le peuple participe massivement aux «revivals», assemblées religieuses à grand spectacle, on se presse surtout pour entendre Charles Grandison Finney, le missionnaire américain le plus célèbre de son temps. Les nouveaux prédicateurs adaptent l'antique credo aux idées nouvelles ; le calvinisme, avec son déterminisme médiéval, avait posé l'homme en objet prédestiné : l'élu était le témoin plus que l'acteur de son salut ; cette peinture de la justice de Dieu est modifiée pour correspondre à l'esprit du temps et surtout pour assurer l'efficacité du *revivalism*. Les rapports surnaturels changent, Dieu accorde à l'homme la capacité de progresser et d'obéir à la loi divine ; un pas de plus et l'on peut conclure que les chrétiens sont perfectibles au point de se libérer totalement et immédiatement du péché et des contraintes de la société. Le monde, obstacle à l'avènement du Royaume de Dieu, est toujours aussi perverti par les forces démoniaques, mais le pécheur et le saint ne sont plus séparés que par l'acte de conversion ; la perfection se transforme en but possible, désirable, nécessaire, urgent ; on enseigne donc le «perfectionnisme» et «l'immédiatisme», c'est-à-dire que le chrétien peut éviter tout péché, et cela tout de suite.

Une cité des Parfaits s'oppose au monde perverti, une

19. Sur le mouvement des «revivals», équivalent américain des «missions de l'intérieur» en France, voir Timothy L. Smith, *Revivalism and Social Reform : American Protestantism on the Eve of Civil War* (New York : Harper & Row Torch Books, 1965). Les principales branches de l'Eglise réformée furent touchées par le perfectionnisme.

forme nouvelle de nationalisme s'édifie, sans référence à l'histoire ni à la démocratie ou même à l'Etat : le Royaume de Dieu doit se réaliser en terre américaine<sup>20</sup>. Comme tout ce qui se dresse contre cet accomplissement doit être exterminé, de multiples questions commencent à se poser aux consciences religieuses : les élus peuvent-ils vivre dans Babylone ou doivent-ils faire sécession et s'installer dans l'autarcie ? quelles institutions américaines forment obstacle au Royaume ? suffit-il de condamner ces institutions par une «renonciation intérieure» tout en continuant d'y prendre part ? doit-on adopter à leur égard une attitude de réserve, d'abstention, ou doit-on les combattre, et comment ?

Après avoir entendu prêcher, pendant des siècles, que le péché est un esclavage, des chrétiens en viennent à se demander si l'on ne peut pas renverser les termes de l'équation et considérer que l'esclavage est un péché. Les questions qui viennent d'être soulevées prennent alors une acuité nouvelle, car une complicité dans le maintien de «l'institution particulière» caractérise l'Etat et les Eglises ; dès lors, on ne peut se satisfaire d'un appel au sentiment religieux, suivant le trajet traditionnel du repentir à la conversion ; le croyant doit aller jusqu'au refus des appareils politiques, fondés sur la contrainte et la violence à l'égard du Noir, et des institutions religieuses qui offrent leur caution morale à cet état de fait.

La poussée de fièvre perfectionniste facilite la naissance d'une faction antigouvernementale et antipolitique au sein même des Eglises, qui se cristallise dans la formation de communautés religieuses, au premier rang desquelles il faut citer l'association socialiste de John Humphrey Noyes, à Oneida, puis dans la création de la New England Non-Resistance Society de William Lloyd Garrison. Cette organisation, fondée par les antiesclavagistes les plus radicaux, ouvre sa proclamation inaugurale par ces mots : «Nous ne pouvons accorder notre obéissance à aucun gouvernement

20. Y. Arieli, *op. cit.* pp. 273-274. Notons dès à présent cet attachement érotique à la terre américaine : nous y reviendrons.

humain»<sup>21</sup>. De l'avis de nombre d'historiens, cette *Declaration of Sentiments* est un des plus nobles documents de l'histoire ; on sait que plus tard elle impressionnera Léon Tolstoï et, à travers lui, Gandhi<sup>22</sup>.

Le lien entre ce courant et les idées anarchistes a été assez clairement établi par l'historien Lewis Perry, dans son ouvrage *Radical Abolitionism*<sup>23</sup> ; il a démontré que *l'anarchisme n'est pas un phénomène extérieur au mouvement antiesclavagiste, car il fait partie intégrante de son corpus idéologique ; il n'en est pas un des postulats de départ, mais les raisonnements peuvent y aboutir comme à l'une des conséquences logiques de cette doctrine*. Implicite ou même explicite, cet anarchisme *n'est pas pensé pour lui-même, il ne se concrétise pas dans une tendance précise* car il s'allie avec des projets contradictoires. Si les gouvernements humains sont dans un état de péché, il ne faut pas déployer une très grande imagination pour inverser une nouvelle fois l'équation et déclarer que le péché, c'est l'Etat. Tel n'est pas le cas, pourtant : l'abolitionnisme a légué aux anarchistes un certain nombre de ses militants et de ses méthodes, mais tandis que le «perfectionnisme» et «l'immédiatisme» ont incontestablement influencé les participants des communautés de Josiah Warren, en particulier ceux qui désertent Adin Ballou pour le rejoindre, les postulats religieux de l'abolitionnisme ont disparu et l'on chercherait en vain la notion de péché. Les militants qui sont passés de la New England Non-Resistance Society à la lutte contre l'autorité y ont été conduits par d'autres raisonnements que la problématique abolitionniste : pour un Lysander Spooner, par exemple, c'est la doctrine du droit naturel qui motive son évolution, tandis qu'un William B. Greene ou un Bronson Alcott, qui se retrouvent plus

21. «Principles of the Non-Resistance Society», p. 3, in Devere Allen, *The Fight for Peace* (New York : 1930), pp. 694-697.

22. Peter Brock, *Radical Pacifists in Antebellum America*, (Princeton : Princeton University Press, 1968), p. 99 n. 30.

23. Lewis Perry, *Radical Abolitionism : Anarchy and the Government of God in Antislavery Thought*. Ithaca : Cornell University Press, 1973. xvi- 328 p. Excellent.

tard dans une même association anarchiste, la New England Labor Reform League, s'inspirent plutôt du transcendantalisme.

William B. Greene pouvait se souvenir de Boston à l'époque où il avait abandonné sa carrière militaire. La ville était en pleine excitation ; les intellectuels discutaient Emerson et le transcendantalisme, ils s'entichaient pour le fouriérisme et s'enflétraient pour la cause abolitionniste. En 1843, son ami Alcott va refuser de payer l'impôt et se laisse emprisonner sans résistance ; un de ses associés explique cette attitude dans un article au titre significatif : «L'esclavage de l'Etat»<sup>24</sup>. L'antidémocrate Alcott note dans son journal intime : «Belzébuth gouverne les masses» ; il croit à la présence divine dans l'individu, mais pas dans les collectivités ; il rejette l'Eglise et l'Etat : pourquoi déléguer à l'une la rédaction des articles de sa foi personnelle ou à l'autre le droit de le gouverner à sa place ?

Vers cette même date, Greene était le «protégé» d'Elizabeth P. Peabody, femme éminente pour son action éducative, animatrice du «Foreign Book Store», librairie en vogue et lieu de rendez-vous intellectuels ; il dévorait toute la littérature de «l'avant-garde» : la Bhagavad-Gita, Jacob Boehme, P.J. Buchez ; il étudiait avec application la méthode cartésienne et ne jurait que par *De L'Humanité* de Pierre Leroux<sup>25</sup>. A vingt trois ans, en 1842, il avait été très ému de prêcher devant Ralph Waldo Emerson, le grand philosophe du transcendantalisme ; il s'était lié d'une amitié respectueuse avec sa femme et lui ; il fréquenta la célèbre communauté de Brook Farm et participait, en 1849, dès sa fondation, au fameux Town-and-Country

24. John C. Broderick, «Thoreau, Alcott, and the Poll Tax», *Studies in Philology*, LIII (1956), pp. 612-626 ; F.B. Sanborn and William T. Harris, *Bronson Alcott : His Life and Philosophy* (1893 ; New York : 1965).

25. T.W. Higginson, «Glimpses of Authors», *Brain*, Boston, repr. dans *Liberty Boston* (Jan. 16, 1892) ; cf. T.W. Higginson, *Cheerful Yesterdays* (Boston : 1898), pp. 106-107. Il est possible que Greene ait aussi connu les Reclus, cf. R. Creagh, «L'anarchisme aux Etats-Unis», vol. 3 p. 855 n. 5.

Club de Boston où il rencontrait H.D. Thoreau, Longfellow, Elizur Wright, O.B. Frothingham, William F. et William H. Channing, c'est-à-dire la fine fleur de l'élite intellectuelle de l'époque ; il y prit la parole : Emerson le trouva éloquent<sup>26</sup>.

Fasciné par la pensée du philosophe de Concord, William Greene rédigea une version populaire du transcendantalisme ; il en trembla, craignant de ne pas traiter ces idées avec tout le respect qu'elles lui semblaient mériter, d'autant plus peut-être que Lydia Emerson lui avait dit qu'il manquait «deux ou trois pierres dans la structure logique»<sup>27</sup>. Cet enthousiasme pour le chef de file de cette philosophie typiquement américaine s'explique sans doute par les affinités ; il en hérite une certaine tournure d'esprit, tout en échappant à la politique d'isolement de l'individu vers laquelle aboutissait cette école de pensée. Assurément cette fraction de l'intelligentsia que représente Emerson est-elle trop nantie pour s'identifier avec les déshérités ; par mépris, refus ou impossibilité à s'employer dans les milieux politiques dirigeants, elle se tient à l'écart du pouvoir comme le lui permet sa fortune et elle le juge à travers le prisme des valeurs spirituelles de sa religion de l'intériorité, si proche du panthéisme ; Emerson, plus encore que les Quakers et les Antinomiens, puise son inspiration hors du cadre sectaire, dans un romantisme agrémenté de lectures de philosophie orientale ; bouleversé par le rationalisme sec de son Eglise unitaire, il en appelle au cœur humain pour inviter l'individu à développer la divinité qui lui est immanente, surtout s'il est de race blanche<sup>28</sup> ; si la vie devient une connaissance avec soi-

26. K.W. Cameron, «Emerson, Thoreau and the Town-and-Country Club», *The Emerson Society Quarterly*, Hartford (Conn.) III (Quarter 1957), N° 8 p. 2

27. Il est vraisemblable que Ralph W. Emerson a vu le manuscrit du livre de Greene, *Transcendentalism* (West Brookfield, Mass. : Cooke & Chapin, 1848), cf. p. 1. Cette brochure fut complétée par un article dans le *Dial* intitulé «Human Pantheism».

28. Maurice Gonnaud, *Individu et société dans l'œuvre de R.W. Emerson* (Paris : Didier, 1964), pp. 448-449.

même, la vision des problèmes sociaux en est anesthésiée. Au contraire d'Emerson, Greene se consacrera tout entier à l'émancipation féminine, à la condition ouvrière et aux deshérités ; de son maître spirituel, il retiendra une conclusion qu'il retransmettra aux anarchistes : puisque l'individu contient sa propre foi et tout ce dont il a besoin pour se gouverner lui-même, la conscience personnelle doit être posée en absolu et refuser tout compromis avec quelque impératif extérieur que ce soit.

Les diverses tendances anarchistes américaines ont presque été unanimes pour célébrer le transcendantalisme ; mais elles ignorent A.B. Alcott et simplifient la pensée trop abstraite d'Emerson pour n'en garder que l'esprit : la nécessaire réalisation de soi, la prise en charge de son destin, le développement de sa propre affectivité et de ses capacités créatrices ; bref leur individualisme rejoint souvent le personnalisme. Sans conteste, le membre le plus influent de ce groupe est Henry David Thoreau qui, tenu en mépris jusqu'au début de ce siècle, a été le maître à penser de nombreuses générations de radicaux et qui, dans *l'Essai sur le Devoir de Désobéissance civile*, a légué une Bible aux objecteurs de conscience de tous les pays ; car s'il n'a participé à aucun groupe anarchiste, son influence dépasse largement son temps et son continent.

La vie de Thoreau rappelle à plus d'un égard les comportements d'Alcott. A vingt ans, il refuse le diplôme de Harvard avec ce commentaire : « Que chaque mouton garde sa propre peau ». Son père fabrique des crayons et lui-même apporte divers perfectionnements à cette œuvre, mais refuse de les breveter ; d'ailleurs, il ne désire pas s'enfermer dans un métier. Il enseigne quelque temps dans une école de Concord (Massachusetts), mais comme les autorités lui demandent pourquoi les enfants ne sont jamais punis, il en appelle douze au hasard, les fait fouetter et démissionne. Pendant deux ans, il vit dans la solitude de Walden Pond, cet étang proche de Boston que l'on croirait hanté encore par les nymphes ; en contraste avec les techniques de la société de consommation qui, déjà, pénètrent l'American way of life, sa rupture avec l'entourage social pour

la quête de soi, plus proche de l'Orient que de l'Occident, si elle n'est pas convaincante sur le plan économique n'en confirme pas moins l'assertion essentielle de Thoreau : l'homme peut découvrir le bonheur en éliminant un grand nombre de désirs factices. Dans cette atmosphère, l'écrivain mesure la justesse de ses idées, équilibre son sens du primat de la conscience par un narcissisme corporel aux confins de la mystique. Toujours il garde son sens pratique : Emerson et ses amis l'utilisent pour tous leurs travaux de réparation ; et comme plus tard Kropotkine et bien d'autres anarchistes, il propose de rénover la vie des villages. Thoreau ne se marie pas, ne se rend jamais à l'église, ne vote pas et, comme A.B. Alcott, choisit d'être emprisonné pour refus d'acquiescer ses impôts. Au témoignage d'une telle vie, il est vraiment difficile de transformer cet écrivain en pilier de l'autorité étatique.

Son œuvre est du même esprit. Son inspiration littéraire, marquée par l'interprétation romantique des écrivains grecs, le conduit vers les auteurs hellènes les plus anarchisants, Zénon, Ovide, et surtout Sophocle, dont l'*Antigone* — quelles qu'aient été les intentions de l'auteur, affirme le primat de la conscience individuelle sur la raison d'Etat. Quelle remise en cause de l'idée d'une harmonie préétablie entre le pouvoir et la morale !<sup>29</sup>.

L'intelligentsia a donc élaboré, avant la Guerre de Sécession, des idéologies non démocratiques aux implications libertaires, basées sur une conception éthique et parfois religieuse de l'individu. Ainsi que chez les peuples qui sont dans leur jeunesse, elle s'intéresse davantage au type de

29. La critique de ceux qui s'appellent «no-government men» s'adresse aux Garrisoniens que Thoreau juge trop négatifs ; il proclame la nécessité d'un gouvernement qui doit être meilleur que celui qui existe déjà et, en outre, digne de respect : ce ne peut être que la conscience, affirmée ici de façon elliptique comme l'auteur se plaît parfois à le faire. Thoreau est certainement trop marqué par le transcendantalisme pour soudain se rallier à un référendum sur le meilleur gouvernement possible. Voir aussi l'excellent article de Richard Drinnon, «Thoreau's Politics of the Upright», *The Massachusetts Review*, vol. IV N° 1 (Autumn 1962), pp. 117-128.

société à réaliser qu'aux problèmes institutionnels immédiats et futurs ; ces modèles sociaux récuse les prétentions de l'Etat et sa nécessité même. Au Congrès extraordinaire de l'Etat du Massachusetts, Greene allait jusqu'à déclarer que toutes les institutions américaines étaient fondées sur le seul droit de la révolution ; parce que le gouvernement des Etats-Unis était lui-même soumis à ce droit fondamental du peuple, la reconnaissance de cette légitime et exceptionnelle prérogative impliquait la possibilité d'une révolution pacifique<sup>30</sup>. L'une des raisons, et non des moindres, pour lesquelles l'anarchisme a, jusqu'en 1880, écarté les voies de la révolution violente a été la conviction de ses penseurs, à l'instar de Greene ou des classes populaires de l'Amérique jacksonienne, que, le peuple, en droit, gouverne l'Etat et donc le changement.

30. *Official Report of the ... State Convention*, vol. I, p. 129.

## CHAPITRE TROIS

### PREMIERS THEORICIENS : JOSIAH WARREN ET STEPHEN PEARL ANDREWS

Les grands utopistes font éclore les vocations. Robert Owen et Fourier ont suscité deux théoriciens libertaires, Josiah Warren et Stephen Pearl Andrews ; l'un est le philosophe du concret, l'autre le peintre futuriste des mœurs oécuméniques.

#### *1. Josiah Warren ou l'anarchisme biblique.*

Musicien de profession, Josiah Warren (1798-1874) surprend par ses multiples facettes : artiste sensible à la nature et la souffrance mais théoricien impitoyable, idéaliste tourné vers le concret et la matière ; bref, les antithèses abondent à propos de cette riche et contradictoire figure. La seule photographie authentique qui nous reste révèle un homme de taille en-dessous de la moyenne, un visage qui exprime l'intériorité, un nez volontaire, des lèvres minces ; en dépit des favoris et du nœud papillon, le costume et les bras trahissent le travailleur manuel. Cet homme capable de fabriquer des chaussures, une clef, une roue, une machine à imprimer ou une maison typifie le proverbial *yankee* capable d'exercer tous les métiers. Véritable pionnier, Josiah Warren découvre l'anarchisme tout seul, par réaction contre le socialisme utopique du célèbre Robert Owen qu'il a connu, admiré et momentanément suivi ; comme lui, il consacre une grande partie de sa vie à lancer des communautés destinées à vérifier le bien fondé de ses nouvelles idées<sup>1</sup>. Ce farouche défenseur

1. Josiah Warren est né à Boston d'une famille dont la présence aux Etats-Unis remonte à 1630. La date de sa naissance nous a été confirmée par le Dr. Lyman O. Warren qui conserve la Bible familiale où cette année se trouvait inscrite. Sur les activités communautaires de Warren, voir notre ouvrage sur les communautés libertaires des Etats-Unis à paraître chez Payot.

de l'individualisme exerce, par ses conceptions économiques, une influence diffuse et puissante sur le mouvement ouvrier de son époque ; mais la vision de ce père méconnu de la sociologie américaine déborde le monde du travail et remet en question les fondements mêmes de la société : institutions, langage et liens interpersonnels.

### *La société cannibale*

Aux yeux de Warren, le culte des institutions découle d'une gigantesque méprise. On les croit aussi nécessaires et immuables que les grandes forces telluriques et les lois de l'univers végétal ou du monde animal ; elles ne sont que des *conventions artificieuses*, des hallucinations collectives dont la *contrainte arbitraire* transforme les liens sociaux en autant de nœuds coulants. La société en devient un labyrinthe de cauchemar qui rend dérisoire toute velléité de cultiver son jardin secret ou d'assumer à plein ses responsabilités ; la « civilisation », monstrueuse et gigantesque toile d'araignée flottant à tous les vents de l'histoire, emprisonne l'individualité. Pour remédier à ces maux, les communistes utopiques ne font qu'empirer la situation, car en multipliant les réseaux de solidarité ils aggravent les dépendances réciproques des hommes au mépris de leur nature profonde.

### *Le piège du discours*

Toute philosophie ou politique qui veut aborder les problèmes à leur racine rencontre inévitablement le noyau du langage ; en se proposant d'élucider le mystère de l'homme, Josiah Warren découvre que le discours, tissu matriciel de toute vie sociale, engendre la confusion plus que la lumière : c'est un leurre qui entretient l'incommunicabilité. En effet, tel un roi qui frappe sa propre monnaie, chaque individu marque ses paroles de sa propre effigie, car ses mots ne reflètent que son expérience singulière, ineffable, différente et unique ; il crée des sens et des significations qui n'appartiennent qu'à lui. Aussi toutes les formes présentes d'associations entre les hommes constituent les éléments d'un monumental quiproquo ;

croire que ces institutions présentent un caractère inéluctable revient à perpétuer une civilisation contre-nature.

Le langage allume les conflits sur l'interprétation des mots, et les débats collectifs sont voués à l'impasse : l'opinion publique est, par essence, un mirage. Or « l'influence du public est le vrai gouvernement du monde »<sup>2</sup>, elle agit sur les Etats et, fait plus grave, conditionne les opinions particulières ; l'individu ne peut s'émanciper que s'il parvient à se « dé-connecter » et s'affranchir de cette pression. Pas surcroît, cette influence générale n'exprime en réalité ni l'opinion de la collectivité ni celle de la majorité, car l'imprimerie a introduit des changements radicaux dans les idées et leur a conféré un poids déterminant dans les affaires publiques ; ce poids, c'est presque uniquement l'avis de l'éditeur. Celui-ci jouit d'un pouvoir de monopole sur les moyens de communication dont il est propriétaire ; la presse n'est donc pas la voix des masses, mais l'instrument de quelques-uns qui s'adressent à la multitude tout en prétendant la représenter ; ce nouvel empire n'appartient qu'à ceux qui disposent de la puissance financière, qui leur permet d'imprimer livres et journaux.

Ces lignes témoignent d'une lucidité exceptionnelle ; en effet, en 1835, directement ou par la publicité, les deux tiers de la presse américaine vivent à la solde de la Deuxième Banque d'Amérique qu'elles défendent contre le Président Jackson<sup>3</sup> ; par ailleurs, l'expérience de Warren l'a persuadé que les opinions discordantes n'accéderont jamais à l'atelier de l'imprimeur tant que chacun ne sera pas son propre éditeur. Tous éditeurs ! voilà la seule issue, et la condition du changement social, car les rois de la presse gagnent trop à décrire le monde tel qu'il est pour le dépeindre tel qu'il devrait être.

Homme pratique, Warren se fait imprimeur pour diffuser

2. Josiah Warren, *Manifesto*, New Harmony (Indiana), Nov. 27, 1841 (Exemplaire à l'Indiana Historical Society Library).

3. A.M. Schlesinger Jr., *The Age of Jackson* (Boston : Little, Brown & Co., 1945) p. 92 n. 13.

ses propres conceptions ; et il mène une carrière d'inventeur pour servir cette cause. Il introduit des perfectionnements techniques dans l'imprimerie afin de simplifier l'appareil d'impression, le rendre moins coûteux et plus maniable, et presque de le mettre dans chaque foyer ou en tout cas à la portée de chacun. Ces améliorations occupent toute sa vie ; il connaît bien des déboires, car sa machine est détruite par des inconnus ; mais il obtient aussi des résultats : une presse portative qui coûte entre trente et cent dollars<sup>4</sup>.

### *La critique de la démocratie*

La philosophie warrénienne du langage, décidément subversive, ébranle le principe même de la législation ; car la loi y devient un miroir aux alouettes, puisqu'elle exprime en termes vagues et généraux des textes sur lesquels peu de gens s'accordent quant à l'interprétation. Le mécanisme même des élections américaines découvre une société qui n'est pas régie par des principes, comme Warren le souhaiterait, mais par des hommes et, en dernier ressort, par la volonté des puissants<sup>5</sup>. En tout état de cause, une loi établie par le peuple mériterait les mêmes critiques ; la seule solution satisfaisante consiste à examiner chaque cas pour lui-même.

De l'idéal démocratique, Josiah Warren n'a jamais retenu que la Déclaration d'Indépendance ; il avait coutume de dire que si le gouvernement américain l'avait fidèlement respectée elle aurait produit les Etats Désunis. Le père de l'anarchisme individualiste américain condamne l'usage du vote, car cette procédure se fonde sur l'hypothèse d'une volonté générale, laquelle est une tromperie : chaque électeur ne donne-t-il pas un sens différent à sa démarche ? La coalition des intérêts, effet du vote, demeure superficielle ; conséquence nocive, elle crée une majorité et donc

4. Lettre à A.C. Cuddon, in *Periodical Letter*, I (Sept. 1854), 57.

5. J. Warren, «Of Our State Difficulties & c.», *Peaceful Revolutionist*, I (Feb. 5, 1833), 5.

un conflit avec la minorité<sup>6</sup>. Quand à l'Etat, fantôme sans âme, il se soustrait à toutes ses responsabilités, car ses dirigeants ne supportent pas les conséquences de ces actes qu'en tant qu'individus privés ils n'oseraient jamais accomplir<sup>7</sup>. Telle est la situation présente, champ de bataille des intérêts ; situation bloquée, d'ailleurs, car les hommes sont contraints d'accumuler des biens parce qu'ils se sentent en insécurité<sup>8</sup>. Pour ces diverses raisons, les systèmes politiques ne peuvent aboutir qu'à l'exploitation de l'homme par l'homme et aux désastres les plus divers.

### *La société des souverains*

Un argument éclaire la visée de Warren ; s'écartant des « communistes » qui soupirent sur les conflits d'intérêts inhérents à la nature humaine, il assure que ces antagonismes ne sont qu'accidentels car ils dépendent du système social<sup>9</sup>. Une société où ces rivalités auraient disparu pourrait se dispenser d'autorités contraignantes ; il lui suffirait de susciter des meneurs dont la fonction se limiterait à la seule tâche momentanée pour laquelle on les requiert. De cette distinction entre « chefs » et « leaders » — que par l'intermédiaire de Charles H. Cooley et de quelques autres les sociologues ont furtivement dérobé à Warren —, celui-ci conclut avec force que toute la différence entre une « société cannibale » et une « civilisation véritable » vient de ce que dans l'une les lois sont imposées, dans l'autre acceptées<sup>10</sup>. Dans cette collectivité idéale, où chaque individu est son propre souverain, respectueux de cette même dignité chez autrui, la fonction de meneur est limitée

6. J. Warren, *True Civilization : A Subject of Vital and Serious Interest to All People but most Immediately to Men and Women of Labor and Sorrow*, 1869, pp. 23-24, 34 ; id., *True Civilization An Immediate Necessity and the Last Ground of Hope for Mankind*, 1863, p. 179.

7. *True Civilization, A Subject...* p. 27.

8. « l'avarice est la conséquence naturelle d'une situation d'insécurité » *Periodical Letter*, I (Aug. 1854), 22.

9. *True Civilization, An Immediate Necessity*, p. 126.

10. Id. p. 145.

dans le temps, comme aussi les pouvoirs et les responsabilités<sup>11</sup> ; le *leader* est cet individu qui donne à une équipe le signal pour soulever un tronc lourd ou qui reçoit des missions plus complexes, mais qui toujours accepte les risques et coûts de ses fonctions<sup>12</sup>. Le leadership dépend donc du libre consentement d'un groupe volontairement assemblé, alors que dans l'humanité actuelle la sujétion à un gouvernement relève de l'expédience, car l'Etat existe avant même notre naissance et notre assentiment ; au contraire, *le meneur mène, mais ne tranche pas*, parce que ce choix premier relève toujours du droit de l'individu<sup>13</sup>.

Warren fuit donc à l'antipode de la société idéale communiste ; il propose de «dissocier le corps social», cet automate géant fabriqué dans l'erreur et la discorde, pour restaurer des relations interpersonnelles où chaque individu, différent et souverain, préserve son autonomie, définit sa destinée, et nul autre à sa place. La Déclaration d'Indépendance avait créé un simulacre de corps, «l'homme collectif américain», doté du droit à la vie, à la liberté et au bonheur ; Warren rejette ce fantasme, ou plutôt il le reporte sur l'individu ; quand pour désigner son nouveau régime, il invente l'expression «souveraineté individuelle»<sup>14</sup> que l'on pourrait traduire aujourd'hui par auto-gouvernement, quand il déclare inaliénables les droits d'un individu, *c'est parce qu'il les fonde sur l'instinct de conservation ; vision organique de la personne humaine, mais qui en lui accordant un droit sur son temps, sur ses œuvres et sur ses biens fait ainsi de la propriété un prolongement érotique et fantasmé de son corps*. Toutefois notre individualiste n'éprouve aucune aversion pour les organisations complexes ni pour l'industrialisation ; il note avec fierté que dans ses diverses communautés plusieurs entreprises collectives sont

11. Id. p. 135 ; cf. p. 132.

12. Id. p. 128.

13. Id. pp. 128-130.

14. Quand le mot *individualisme* sera introduit aux Etats-Unis, Warren ne verra aucune raison de changer son vocabulaire.

couronnées de succès et fonctionnent selon ses vœux<sup>15</sup>. Enfin si dans la société des souverains les hommes travaillent en commun, par choix plutôt que sous le joug de la nécessité, leurs objectifs ne dépendent pas du bon vouloir d'autrui parce qu'ils ont pris soin, comme on le verra plus loin, de dissocier leurs intérêts. Ainsi la critique politique de Warren instaure une version laïcisée du protestantisme : refus des médiations institutionnelles imposées, destin solitaire des individus dont la rencontre et l'harmonie s'actualisent dans la commune reconnaissance d'un principe transcendant : le destin personnel de chacun. Cette démarche débouche sur une refonte de l'économie, démontrant ainsi, à l'encontre de la célèbre thèse de Max Weber, que le protestantisme peut engendrer d'autres enfants que le capitalisme.

#### *La révolution pacifique*

Les revendications populaires et l'économie politique de l'Amérique jacksonienne entament trois grands sujets, reflets des types de sociétés qui s'y juxtaposent dans une coexistence inégale : la terre, exigence d'une société encore rurale ; la monnaie, symbole du capitalisme marchand ; la société anonyme, signe d'un capitalisme industriel en voie de développement. Terre, monnaie et association des intérêts sont aussi les sujets principaux de la réflexion de Josiah Warren sur la vie économique.

Il lui faut auparavant clarifier la notion de déterminisme que Robert Owen lui a inculquée, car si l'homme est entièrement façonné par son environnement, il ne reste guère de «souveraineté individuelle». Mais les owéniens ont aussi insisté sur l'importance de la raison, et Josiah Warren utilise cette proclamation contre la précédente : l'être humain n'est pas une cire molle que modèlent les forces sociales, parce que son observation critique de l'environnement lui fournit la possibilité de perfectionnements

15. J. Warren, *Practical Applications of the Elementary Principles of «True Civilization» to the Minute Details of Every Day Life...* (Princeton, Mass. : 1872), 14.

illimités fondés en raison ; l'homme peut donc domestiquer les torrents de l'histoire. D'ailleurs, la fameuse distinction entre la nature et la société démontre que toutes les organisations collectives sont «artificielles» et par conséquent modifiables.

Warren garde ses distances par rapport au grand mouvement agrarien qui secoue les Etats-Unis et impressionne la classe ouvrière. Sa sympathie se limite à la diffusion des journaux de ce courant ; il ne montre aucun enthousiasme pour leurs idées. Lui aussi pense qu'il est bon que chaque individu possède un minimum vital de terre, mais il juge intolérable que celle-ci soit appropriée pour devenir une richesse convertible en monnaie ; cette pratique si commune est un abus et un vol. Car en ce qui concerne les dons de la nature, Warren est sans équivoque communiste. L'hostilité qu'il manifeste dans ses écrits pour les partisans de cette doctrine vise le communisme dirigiste, la confusion des intérêts particuliers, les pressions collectives, les illusions de ceux qui fondent leurs projets de société sur les motivations altruistes ; par contre, il déclare que les richesses naturelles sont à tout le monde et il maintient cette affirmation toute sa vie durant.

Dans ce contexte intellectuel largement suscité par les disciples de Robert Owen, celui-ci avait introduit l'*idée d'une monnaie* qui, au lieu d'être artificiellement fabriquée par les gouvernements ou les banques, *correspondrait effectivement à la richesse produite par le travail des hommes* ; ce thème, qui plus tard serait repris par les marxistes, accroche la recherche de Warren qui, à son tour, pose que le vrai prix d'une chose devrait être mesuré par la quantité de travail nécessaire pour la produire. Or, dans les faits, les prix ne correspondent pas à ce travail, de sorte que l'ouvrier ne reçoit pas son juste salaire ; en outre, cette rémunération légitime, unanimement réclamée, nul n'explique comment la calculer d'une manière scientifique. Robert Owen avait créé dans sa communauté de «Nouvelle Harmonie» un système très compliqué de billets de travail, de sorte que la monnaie avait été remplacée par une abondante paperasserie destinée à comptabiliser le labeur et

les dettes de chacun. Warren, au contraire, va tester ses propres idées en lançant une expérience qui restera connue sous le nom de *Time store*, c'est-à-dire d'un magasin où les articles sont vendus à leur juste prix en fonction du temps de travail qu'ils ont exigé. Le coût englobe les frais d'achat et d'entrepôt ainsi que le salaire du vendeur ; la rémunération de celui-ci constitue l'élément original de l'expérience : une grande horloge enregistreuse bien en évidence dans le magasin est mise en route aussitôt qu'un client se présente : le temps qu'il prendra au vendeur représentera le salaire de celui-ci. Cette expérience montre donc tout à la fois la possibilité pour chaque individu de calculer et de distinguer sa propre contribution — et donc de sauvegarder la spécificité de ses objectifs — mais aussi les avantages d'un commerce régulé selon ce principe. Le magasin de Warren, approvisionné en produits les plus divers depuis l'épicerie jusqu'aux vêtements, représente une innovation commerciale sur plusieurs points ; en particulier, pour gagner du temps, il affiche tous les prix des articles, pratique alors inconnue et qui est toute au bénéfice du client ; il ne reste à ajouter à ce montant que l'équivalent du temps de la vente proprement dite. Le vendeur trouve aussi son compte parce que l'intérêt du client consiste à lui faire perdre le moins de temps possible ; finies les interminables discussions sur les prix, alors à la mode, que Warren considère comme moralement dégradantes. Un commerçant voisin, qui plus tard, adopte le même système, déclare vendre désormais en une heure ce qui, auparavant, lui prenait une journée entière.

En hiver 1827, le magasin regorge de clients et Warren, débordé, envisage de ne travailler qu'à mi-temps ; un commerçant l'imite et quelques concurrents se demandent s'ils ne vont pas employer les mêmes méthodes. D'autres professions, comme les charpentiers, adoptent le même principe et trouvent le système profitable ; avant la fin de la première année, le stock du *Time store* a doublé ; des centaines de clients se présentent l'année suivante et selon un témoignage, le montant total des échanges

s'élève à cent cinquante mille dollars<sup>16</sup> ; une partie des opérations se réalise d'ailleurs sans utiliser la monnaie américaine, à l'avantage de tous, car les années 1827-1829 traversent une dépression économique dont on conservera longtemps le souvenir.

Warren entend mener sa démonstration sur des bases plus étroites que les expériences coopératives de Robert Owen en Grande Bretagne, car il désire obvier au développement de la bureaucratie et contrôler l'adéquation de l'offre à la demande<sup>17</sup> ; il évite que, par ruse ou négligence, une personne ne s'engage dans des promesses au-dessus de ses moyens. En cette période de chômage, il affiche les offres et demandes d'emploi, mais il refuse d'embaucher du monde et d'agrandir son commerce car, résolument hostile aux associations financières, il prévoit qu'en cas de désastre on paye pour un échec dont on n'est pas nécessairement responsable ; d'ailleurs, il ne cherche pas la richesse ; il veut seulement illustrer l'efficacité de ses principes ; en mai 1830, il abandonne son *Time store*.

L'idée d'un magasin basé sur le temps de travail se propage assez rapidement ; à Philadelphie, où le mouvement ouvrier est l'un des mieux organisés de la jeune nation, le *Mechanics' Free Press* du cordonnier socialiste William Heighton expose les conceptions de Warren et publie un projet d'association fondée sur l'échange du travail<sup>18</sup> ;

16. Richard T. Ely, *The Labor Movement in America* (New York : 1886), p. 239. Il s'agit vraisemblablement d'une approximation du total des opérations menées par Warren dans ses différents *Time stores* ; cf. J. Warren, *Practical Details, in Equitable Commerce...* (New York : 1852), pp. 31-32.

17. Robert Owen entreprit son fameux National Equitable Labour Exchange à Gray's Inn Road en 1832. Les inconvénients de son système, reconnus par son disciple G.D.H. Cole, furent évités par Warren. G.D.H. Cole, *The Life of Robert Owen*, (London : Macmillan, 1930), pp. 263-264.

18. «Labor for Labor Association. Constitution», J.R. Commons and ass., *A Documentary History of American Industrial Society, Prepared Under the Auspices of the American Bureau of Industrial Research*, 11 vols. (Cleveland, O. : The A.H. Clark Co., 1910-1911) vol. 9 p. 79.

divers centres urbains tentent des essais similaires ; ainsi dès la première année d'expérience, Philadelphie compte trois magasins similaires à celui que Warren a créé près de Cincinnati<sup>19</sup> ; mais ils échouent pour avoir commis, selon lui, trois erreurs : les participants s'étaient associés financièrement, ils avaient mélangé le travail et l'argent au lieu de dissocier ces deux facteurs, et enfin leur offre était inadaptée à la demande. On voit donc que si les idées warreniennes s'apparentent à celles d'Owen, elles ne leur sont pas identiques<sup>20</sup>.

La philosophie warrenienne ne peut être considérée comme tributaire de la mentalité artisanale, et de fait, à plusieurs reprises, celui qui aimait à s'appeler un « conseiller en équité » s'est insurgé contre les pratiques corporatives ; il a défendu le marché concurrentiel et le développement de l'industrie, tout en récusant le système capitaliste. Mais il entend préserver le sens d'indépendance, de créativité et de fierté de l'artisan ; il estime que chaque individu doit rester maître de son temps et de son travail, s'employant au mieux selon la diversité de ses talents, ou plutôt en choisissant, à ses propres risques, les professions qui correspondent à une demande sociale. Il condamne les sociétés et les entreprises industrielles qui confondent les intérêts particuliers pour atteindre un chimérique « bien commun ». La société idéale de Warren est concurrentielle, mais pas capitaliste ; le travail le plus dur doit obtenir la meilleure rétribution ; en dehors de ce cas, la rémunération est pratiquement proportionnelle au temps de travail ; la limitation de durée des billets de travail interdit l'accumulation du capital financier et des héritages.

Warren prend note de la différence qui sépare les « capi-

19. *Mechanics' Free Press*, May 17, Sept. 20, 1828 ; March 14, 1829. Warren a pratiqué ses expériences de *Time store* à divers endroits et moments : 18 mai 1827 — mai 1830, Cincinnati ; 22 mars 1842 — New Harmony (Indiana) ; 16 février 1847 — New Harmony.

20. Voir aussi l'expérience d'une « Maison de l'équité » à Boston, en 1855 in *Periodical Letter*, II (March 1856), pp. 35-36.

talistes» des «producteurs» comme d'une situation de fait qu'il faut changer. Il ne préconise pas la lutte de classes, mais l'émancipation du travailleur ; la classe productrice, dans laquelle il inclut les intellectuels, peut se libérer par elle-même de toutes les chaînes du capitalisme si elle décide d'appliquer les principes qu'il propose. Privé de sa substance, c'est-à-dire de la servitude ouvrière, le système ne peut que s'effondrer. Par conséquent, à l'opposé des autres réformateurs de son temps, Warren ne compte pas sur la philanthropie ou la bonne volonté des nantis pour la réalisation de cette société idéale ; le *Manifeste* de 1841 s'adresse «aux plus opprimés» tandis qu'il déclare que son projet n'offre aucune place à ceux qui rêvent de profits aux dépens d'autrui.

Les idées de Josiah Warren se sont diffusées d'abord dans les milieux ouvriers, au sein des Quakers de l'Ohio, dans le mouvement phrénologique et dans les cercles spirites<sup>21</sup> ; le «révolutionnaire pacifique» a été connu — et contesté — par les féministes<sup>22</sup> et, dans les dernières années de sa vie, il exerça une influence indubitable sur les diri-

21. La phrénologie étudiait le caractère d'après les bosses craniennes. Des hommes favorables aux idées warreniennes, tels Joshua K. Ingalls, Henry C. Wright, collaboraient à des journaux spirites comme le *Banner of Light* (Boston, 1857-1907) ou encore *Hull's Crucible* dont le rédacteur, Moses Hull, est le grand père de la compagnie de Benjamin R. Tucker ; voir aussi *Universaelum and Spiritual Philosopher*, (Boston, 1849), *Spirit Messenger and Harmonial Guide* (Springfield, Mass., 1850-1851), qui propage parfois des idées proches de celles de Warren. Sur La Roy Sunderland, phrénologue admiré par Warren cf. *Periodical Letter*, I (Aug. 1854), 42, 72. L'influence sur les Quakers de l'Ohio est attestée par la participation de Warren à leur communauté de Kendal et à l'attraction de sa propre communauté des «Temps modernes» sur des membres de la Société des Amis de cette région, par ex. V. Dyson, *A Century of Brentwood*, New York : Brentwood Village Press, 1950.

22. Voir par ex. J. Warren, «Communism : the Way it Worked and What It Lead to», *Woodhull & Claflin's Weekly*, série d'articles en 1873. Ce journal était le porte parole du féminisme et du spiritisme. Voir aussi la critique dirigée par une féministe, Olivia F. Shepard id. V (May 31, 1873), 4.

geants du mouvement ouvrier<sup>23</sup> ; de cette doctrine, les meneurs retinrent surtout sa théorie du coût du travail, de sorte que, quand ils parlent de «salaire», ils entendent tout autre chose que le salariat<sup>24</sup>. Les théories warreniennes s'infiltrèrent dans les sections de Boston et de Philadelphie de l'Association internationale des travailleurs, au sein des Souverains de l'Industrie et, par l'intermédiaire des militants de ces mouvements ouvriers, dans les cercles et groupes qui se succèdent, par exemple les Chevaliers du travail<sup>25</sup>. Warren obtint aussi des adhésions dans le mouvement agrarien de la Land Reform Association, et par les fouriéristes<sup>26</sup> ; la communauté des «Temps modernes» qu'il créa pour faire connaître ses idées fut connue en Angleterre, en Russie ; elle fut l'objet d'un roman ; elle compta en son sein le premier positiviste des Etats-Unis, qui y correspondait avec Auguste Comte<sup>27</sup>. La *Science of Society* de S.P. Andrews, dont nous parlerons plus loin mais qui est indissociable de Warren, car elle représente une participation majeure des warreniens à l'influence du chef de file, touche aussi les milieux français. A Paris, en 1853, un correspondant demande l'autorisation de traduire

23. Ira C. Steward (dirigeant du mouvement pour les huit heures de travail) in *American Workman*, Boston (March 30, 1872) ; Warren signe avec John Orvis, organisateur ouvrier, et d'autres importants fouriéristes, un appel pour créer une branche new-yorkaise de l'American Association for the Promotion of Social Science, destinée à étudier la société dans l'optique d'une «science positive» *New York Daily Tribune* (July 4, 6, 8, 1867) ; Victor Drury, autre organisateur important des Souverains de l'Industrie, des Chevaliers du Travail, de l'Association internationale des travailleurs et de l'American Federation of Labor fut aussi intéressé par les idées de Warren.

24. Wendell Phillips, in *American Workman*, (Feb. 4, 1871) déclare, par exemple, qu'il ne croit pas au salariat.

25. *Supra* n. 23.

26. Voir aussi l'éloge d'Orvis, *Index*, Boston (Apr. 23, 1874).

27. Voir notre ouvrage sur les communautés utopiques à paraître chez Payot.

le livre<sup>28</sup> ; Victor Considérant en discute avec l'américain Albert Brisbane<sup>29</sup> ; à Saint-Louis de Missouri, une cinquantaine d'Icariens ont quitté leur communauté, fondée par Etienne Cabet, l'un des pères du communisme, et se réunissent chaque soir pour écouter la lecture de la traduction du livre<sup>30</sup>. C'est principalement avec l'Angleterre que les warreniens entretiennent le plus de contacts, du fait de leurs liens avec le mouvement owénien. Des lettres de Josiah Warren sont reproduites dans cette presse, et le *leader* de Londres publie de 1851 à 1854 les compte-rendus de Henry Edger, le positiviste des « Temps modernes »<sup>31</sup> ; sous le pseudonyme « Ion », George Jacob Holyoake, l'apôtre de la coopération, rédige un compte-rendu de *Science of Society* pour ce journal ; même la *Westminster Review* mentionne à l'occasion l'œuvre de S.P. Andrews<sup>32</sup>.

Il est vrai que beaucoup de disciples de Robert Owen partagent la méfiance de l'Américain à l'égard de l'Etat, plusieurs admirent ses expériences communautaires ; sa théorie du temps-travail intéresse tout particulièrement les ouvriers anglais, et cela jusqu'au sein du Conseil général de l'Association internationale des travailleurs car si tout le monde parle de la juste rémunération de l'ouvrier, si Karl Marx prépare de savants ouvrages sur la question, personne ne dit concrètement comment calculer avec

28. *Periodical Letter*, I (July 1854), 35. La première traduction (partielle) de J. Warren en français ne date, à notre connaissance que de 1938 : J. Warren, « Réflexions sur la plus grande somme de libertés convenable pour chaque individu », *L'En-dehors*, 17e année (juil. 1938), pp. 73-75.

29. *Au Texas*, Bruxelles (1855), p. 18.

30. J. Warren à S.P. Andrews, lettre ms. Apr. 7, [1852] Photostat, Fonds Joseph Ishill, Houghton Library, Harvard.

31. M. Nettleau, *Geschichte der Anarchie*, Glashütten im Taunus (Allemagne fédérale) : Verlag Detlev Auvermann KG, 1972, vol. I p. 109 n. 42.

32. *Leader*, (March 13, 1852). Une conférence de S.P. Andrews à la North American Phalanx du New Jersey reçoit un écho dans le *Leader* du 4 mars 1851 grâce à une dame qui signe « M ». Les allusions de la *Westminster Review* sont signalées dans *Liberty*, New York, XV (Feb. 1906), 5.

justice ce salaire ; Warren est le seul à proposer une base de discussion ; son système est naïf et criticable, mais aux yeux d'un salarié, il a le mérite de la clarté. Dans cette célèbre Association, Warren trouve des alliés parmi les plus radicaux, dans le groupe sécessionniste de Bronterre O'Brien qui avait fondé, en 1853, la *London Confederation of Rational Reformers* dont les idées reprenaient la notion de souveraineté de l'individu<sup>33</sup> ; en 1862, il avait créé la *National Reform League* qui est représentée au Conseil général de l'Association internationale des travailleurs par des hommes comme Martin James Boon, George Harris et le cordonnier Charles Murray. Ces militants, aux idées incontestablement anarchistes, sont liés par l'amitié et les orientations à Ambrose Caston Cuddon, admirateur enthousiaste de Josiah Warren, qui prend la parole au nom d'un comité ouvrier anglais qui accueille Bakounine, arrivé des Etats-Unis après sa fuite de Sibérie<sup>34</sup>, participe au congrès de Londres où, pour la première fois, l'on soulève l'idée de l'Internationale<sup>35</sup>. On comprend mieux, par conséquent, que bien avant l'adhésion des groupes américains à l'A.I.T., on discute déjà du warrenisme au Conseil général et que Marx, quelque peu embarrassé, déclare sommairement que « Warren n'est pas la bible »<sup>36</sup> ; on comprend mieux, enfin, pourquoi Karl Marx trouve à redire aux

33. La *London Confederation of Rational Reformers*, qui avait pour secrétaire A.C. Cuddon, édita plusieurs tracts, partiellement reproduits par Warren dans *Periodical Letter* I (Nov. 1854), pp. 52-53 ; id., I (Sept. 1854) ; cf. Max Nettlau, « Anarchism in England Fifty Years ago », *Liberty*, New York, XV (Feb. 1906), pp. 46 et suiv. ; id. *Geschichte der Anarchie*, vol. I pp. 127-128.

34. Voir lettre ms. de Max Nettlau à B.R. Tucker, c. 1937, Vienne (Autriche) Fonds Tucker, Salle des manuscrits, New York Public Library.

35. M. Nettlau, « Anarchism in England Fifty Years Ago », *Liberty*, XV (Feb. 1906).

36. *Minutes of the General Council, Documents of the First International 1868-1870* (Londres : Lawrence & Wishart), Meeting of Aug. 17, p. 147. Ces questions avaient été discutées depuis plusieurs séances. Voir aussi dans les *Minutes...1870-1871* la réunion du 30 août 1870.

idées de ce groupe<sup>37</sup>. En dépit de ses censeurs éminents et des tirages lilliputiens de ses œuvres, Josiah Warren a réussi comme il le souhaitait à se faire connaître des plus grands penseurs sociaux de son temps. Il est vrai qu'il le doit beaucoup à l'action de Stephen Pearl Andrews, que nous devons étudier maintenant.

## 2. Stephen Pearl Andrews, visionnaire œcuménique.

La vie et la pensée de Stephen Pearl Andrews méritent en vérité un gros livre. Il a étudié Saint-Simon, Auguste Comte, Fourier, Swedenborg avant 1860 et lu par la suite Darwin et Spencer, mais aussi Kant et Bakounine. Il maîtrise le grec et le latin, l'hébreu et le sanscrit ; il est chargé par la République du Texas de traduire ses lois et sa constitution en espagnol, et on le salue, vers 1850, comme le meilleur spécialiste américain de la langue chinoise. Il a introduit la sténographie aux Etats-Unis et joué un rôle non négligeable dans l'histoire de l'annexion de la République du Texas. Les divers mouvements abolitionnistes ont sollicité son soutien, comme plus tard les groupes de la libre pensée et le mouvement féministe ; rares sont les intellectuels de l'Est parmi ses contemporains qui ne l'ont pas au moins une fois écouté, y compris ceux qui déclaraient que de le rencontrer était malséant. Nous ne pouvons traiter ici que de ses idées en relation avec l'anarchisme, en nous en tenant aux principales.

La pensée anarchiste américaine préfère l'intuition à l'esprit de système ; Andrews, comme Warren, est l'un des rares à échapper à cette règle. Sociologie, morale,

37. Karl Marx adresse aux O'Briennites exactement les mêmes reproches qu'à la section 12 américaine de l'Internationale et les considère comme «des alliés naturels». Il doit pourtant concéder que les premiers sont plus révolutionnaires que les trade-unionistes anglais, plus fermes sur la question agraire, moins influençables par la bourgeoisie. Voir Max Beer, *Fifty Years of International Socialism*, 1937, pp. 133-134 et Henry Collins and Chimen Abramsky, *Karl Marx and the British Labour Movement. Years of the First International* (Londres : Macmillan & Co., Ltd., 1965), pp. 249-250.

économie politique passent au crible d'une philosophie de la différence, du singulier et de l'universel.

### *L'individualisme*

Ainsi, dans sa version «andrusienne», l'individualisme — nous dirions aujourd'hui l'individuation — se fonde sur une vision du monde qui n'est pas sans préfigurer celle de Teilhard de Chardin. Chaque être est unique, donc différent, et à mesure que l'on s'élève dans l'échelle des espèces, la diversité s'accroît en proportion de cette complexité, à l'infini. Tous ces êtres non identiques entretiennent des relations d'antagonisme, car tout ce qui accède à l'existence doit s'affirmer contre l'univers entier et affronter dans un antagonisme essentiel toute réalité qui contraste avec lui. Une philosophie de la société doit constater que la même opposition règne entre les besoins de l'homme pris individuellement et la race humaine : «il y a un très réel conflit entre ces deux données»<sup>38</sup>. Inéluctables, les antagonismes et les conflits ne sont pas insurmontables ; les «points de vue» des uns et des autres ne doivent jamais être confondus, et reconnaître leur caractère distinct est déjà un grand progrès pour l'humanité. Le paysage social le plus harmonieux est donc celui qui respecte le mieux l'individualisme ; c'est dans cette direction que s'orientent les grands courants modernes, le protestantisme qui récuse l'autorité des Eglises pour accorder l'autorité suprême à la conscience individuelle, la démocratie qui, rejetant la royauté de droit divin, reconnaît, du moins en théorie, la suprématie de l'individu, le socialisme qui, en dépit de ses méthodes inadéquates, se propose de modifier les institutions sociales pour libérer ce même individu<sup>39</sup>. Malheureusement, après avoir distingué ces divers éléments, on commet l'erreur de les hiérarchiser : «Il n'est pas vrai que la seule manière de comprendre adéquatement les besoins du tout est de comprendre les

38. S.P. Andrews, «Anarchy and Pantarchy», *Liberty*, Boston, III (Jan. 23, 1886), p. 1.

39. S.P. Andrews, *Science of Society*, N° 1 pp. 1, 4 et passim.

besoins des parties [. . .]» Ou encore : «On peut soutenir que la nature n'a pas fabriqué de raison collective pour servir les besoins de la collectivité, mais seulement des raisons individuelles pour subvenir aux besoins des individus, et cette assertion se rapporte, au premier chef, à l'absence d'une raison collective, — encore que cette affirmation soit discutable et discutée —, mais on ne peut en déduire que la raison de l'individu n'a pas d'autre fonction que de satisfaire aux besoins de celui-ci. Au contraire, nos intelligences individuelles doivent se mettre au service de deux choses opposées, 1) les besoins individuels et 2) les besoins du tout collectif ; par conséquent, l'étude des besoins de l'humanité à partir des points de vue individuels n'est pas une position plus juste que l'autre. Il existe, finalement, une troisième approche, un point de médiation et de réconciliation entre les deux autres»<sup>40</sup>.

Distincts et opposés, les êtres ne doivent donc être ni confondus, ni subordonnés, mais «réconciliés», c'est-à-dire situés dans le même champ : «Ils concernent la même matière, en tant qu'elle est vue des deux côtés opposés du bâton». Cette réconciliation est dialectique : le facteur temps introduit des renversements, des alternatives perpétuelles, des changements d'optique, des réciprocitys de perspective ; le philosophe qui apprend à adopter ces diverses positions, par exemple à regarder les intérêts du point de vue de l'individu (anarchisme individualiste), mais aussi de celui de l'espèce («pantarchisme») pourra mieux établir les conditions scientifiques et sociales qui permettent cet accord, ne serait-ce qu'en prévoyant dans la durée de l'histoire une alternance de ces différents éclairages.

### *La vision politique*

Les structures sociales existantes ne respectent guère ces principes et tant qu'elles ne changeront pas, tous les gouvernements du monde continueront à osciller entre

40. S.P. Andrews, «Anarchy and Pantarchy», art. cit.

le despotisme et le chaos<sup>41</sup>. Andrews lance plusieurs reproches au régime politique américain : le système électoral est faux dans son principe, car les individus étant différents il faut rejeter les dogmes de l'égalité et de la souveraineté populaire illimitée<sup>42</sup> ; ce système est mauvais dans ses résultats, car il corrompt les gouvernements, ne serait-ce que parce que toutes les actions de ceux-ci ont pour objectif leur réélection<sup>43</sup>. Le joug du gouvernement et de son pouvoir coercitif est comparable à celui des sociétés dont les membres ne disposent pas du droit d'adhérer à l'Eglise de leur choix ou de n'appartenir à aucune<sup>44</sup>. A l'instar de Fourier et de Warren, Andrews veut substituer le *leaship* à l'autorité contraignante ; la nature est élitiste : en politique comme en économie, il faut que le mauvais ouvrier soit éliminé par le bon. Les meneurs doivent être librement choisis pour leur personnalité, leur talent ou leur intérêt ; les législateurs seront remplacés par les savants qui feront connaître à l'humanité les lois de l'univers, mais ils ne disposeront d'aucune autorité sur les mœurs, car la loi du bien et du mal relève du ressort de chaque individu. Toutes les fonctions de la civilisation, de la musique à l'agriculture, s'organiseront à la mode fouriériste, selon les compétences et les attraites que les membres éprouvent les uns pour les autres<sup>45</sup>. Il faut encourager les ambitions légitimes et leur donner un terrain où elles

41. S.P. Andrews, «Principles of Nature. Original. Physiocracy. The New Order of Government», *The Spiritual Age*, New York, I (Sept. 12, 1857), p. 77.

42. *Ibid.*

43. S.P. Andrews, «Address to the People of the U.S.A.» ms. inédit, n.d. Fonds S.P. Andrews, Box 4, State Historical Society of Wisconsin. Cette étude souligne déjà l'apparition d'intérêts propres au gouvernement et au parti politique, en conflit avec ceux du peuple ; ce problème de la démocratie, que l'on trouve aussi chez Bakounine, semble avoir échappé à Marx.

44. *Ibid.* Andrews oppose à l'esprit démocrate de la Déclaration d'Indépendance, dont il se réclame, la tradition républicaine qu'il trouve despotique.

45. S.P. Andrews, «Axioms of Government», ms. inédit, Fonds S.P. Andrews, Box 2, State Historical Society of Wisconsin.

peuvent se déployer ; ainsi rivaliseront les individus et les milliers de «gouvernements», chacun dans sa sphère, dans une compétition illimitée, non plus pour le pouvoir mais pour l'excellence dans la performance. Enfin, tout individu conservera toujours le droit d'insurrection<sup>46</sup>.

Après la guerre civile, peut-être même plus tôt, Andrews tend à considérer que le monde va vers une certaine unification. Des hommes comme le Président Grant en viennent à jouer les médiateurs entre la Russie et la Chine, la Corée et le Japon ; devenu, comme la Reine Victoria et d'autres gouvernements, un politicien planétaire, le successeur de Lincoln occupe des fonctions bien supérieures à celles d'une simple présidence des Etats-Unis<sup>47</sup>. Andrews espère que cette unification du monde dépassera le cadre politique pour aboutir à une harmonie universelle ; le «pantarchisme» est cette science pratique de l'aménagement de l'économie de la planète, comme de ses autres ressources, pour aider efficacement à la réalisation personnelle de chacun, «au gouvernement de soi-même, à tous les égards»<sup>48</sup>. Malheureusement l'univers ne s'oriente pas dans cette voie, et en 1884 Andrews prophétise que le monde sera divisé entre deux grands systèmes politiques également contraignants : la ploutocratie, ou le gouvernement par les riches, qui est en plein développement dans les pays civilisés et correspond à la doctrine du laissez-faire des économistes, «Herbert Spencer inclus», et dans les autres le socialisme d'Etat. Ces deux types antagonistes de gouvernement se développeront toujours plus rapidement, s'opposeront avec une intensité croissante, et pourtant coopéreront toujours davantage pour restreindre la liberté individuelle. De leur côté, les deux formes d'anarchisme, l'individualiste et la *pantarchique*, grouperont de plus en plus leurs forces

46. Id. «Principles of Nature».

47. S.P. Andrews, «To the Readers of the Word — Reach and Scope of the Pantarchy», *The Word* (Princeton (Mass.)), IX (Jan. 1881), p. 3.

48. Ibid, IX (March 1881), p. 3.

pour s'opposer à ces systèmes, mais ce processus ne pourra pas se réaliser par les seuls moyens politiques<sup>49</sup>.

### *La langue internationale*

Des nombreuses conditions d'une harmonie universelle, il en est une qui a particulièrement occupé les efforts et l'intérêt de S.P. Andrews : créer une langue commune à tous les hommes, fondée sur des principes rationnels et même scientifiques, et dont la pratique permettra à chacun de transcender les nationalismes et les Etats ; il s'attelle à la tâche et invente l'*Alwato*<sup>50</sup>. L'idée d'un langage universel est dans l'air ; elle a été soulevée au congrès owénien de 1845<sup>51</sup> ; W.L. Garrison aurait lui-même exprimé à Andrews son intérêt pour un tel instrument, propre à rapprocher les peuples<sup>52</sup> ; l'Association internationale des travailleurs l'inscrit à son programme<sup>53</sup> ; un de ses organisateurs aux Etats-Unis, Victor Drury, demande formellement à Andrews de construire cette langue. On sait aussi comment, par la suite, beaucoup de socialistes dans le monde apprennent l'esperanto pour communiquer par voie postale et par les ondes. Aux Etats-Unis, l'espoir d'édifier une République universelle, mais aussi le découragement causé par la barrière linguistique à laquelle se heurtent les militants des divers groupes ethniques, constituent autant d'arguments qui ont pu agir sur l'esprit de notre philosophe, habitué des milieux cosmopolites.

49. «A Long Look Ahead. A New Utopia», *Home Journal*, New York, Aug. 20, 1884. Coupure de journal dans le Fonds Labadie, University of Michigan.

50. S.P. Andrews, *Primary Synopsis of Universology and Alwato, the New Scientific Universal Language*, New York, 1871 ; id. *The Basic Outline of Universology. . . Together with Preliminary Notices of Alwato. . .* (New York : D. Thomas, 1872) ; id. *Primary Grammar of Alwato* (New York : 1877).

51. *Tribune*, New York (Sept. 27, 1845). Proposition de Finch.

52. S.P. Andrews, l.ms. à W.L. Garrison, Sept. 20, 1855, Boston Public Library.

53. Jacques Freymond, *La Première internationale. Recueil de documents* (Genève : Droz, 1962), vol. I p. 242. Weitling et Proudhon étaient eux aussi partisans d'une langue universelle.

Il ne doute pas un instant que, tôt ou tard, le monde en viendra à cette solution ; peut-être même a-t-il suggéré l'idée de langue universelle au Président Grant, et celui-ci lui aurait confié, au cours d'une entrevue, qu'il lui avait fait quelques emprunts dans son second discours inaugural de 1873<sup>54</sup>. Andrews est convaincu que le cours naturel des événements devrait conduire à la domination de la langue anglaise, en raison de la suprématie commerciale des peuples qui l'utilisent<sup>55</sup>, et c'est ce que précisément il veut éviter, car tant qu'existeront des nations, les libertés individuelles seront en péril<sup>56</sup> et, sur ce point, la politique étrangère des Etats-Unis est tout aussi opprimante que celle des autres puissances<sup>57</sup>.

Une langue universelle, dégagée des politiques étatiques et des chauvinismes nationaux, doit en outre correspondre à des exigences de rationalité. Le monde a déjà adopté un même système de notation musicale et la numérotation par les chiffres arabes ; sans doute, la création d'un alphabet unique est un problème scientifique ardu, et Andrews l'a déjà constaté dans ses recherches sur la simplification de l'orthographe ; mais tant que celle-ci est régie par la coutume, elle corrompt l'enfant : « il cesse de raisonner quand la raison ne peut servir de guide »<sup>58</sup>. Et l'anarchiste de s'insurger contre la pédagogie qui se sert de l'orthographe pour habituer l'enfant à transformer la tradition en Autorité.

54. S.P. Andrews, «To the Readers of the Word», *The Word* (Jan. 1881), p. 3 ; cf. Ulysses S. Grant, «Second Inaugural Address», *The Miscellaneous Documents of the House of Representatives for the 2nd Session of the Fifty-Third Congress*, James D. Richardson ed., *Messages & Papers of the Presidents, 1789-1797* vol. 3625 Serial Set Part 7, 1893-1894 vol. 37 pp. 221-223.

55. S.P. Andrews, «A Long Look Ahead», art. cit.

56. S.P. Andrews, *Love, Marriage and Divorce, and the Sovereignty of the Individual...* (New York : Stringer & Townsend, 1853) ; nos références sont tirées de la 2e édition (Boston : B.R. Tucker, 1889) qui inclut la seconde partie de la controverse avec Henry James père.

57. Ibid. p. 64, cf. p. 50.

58. S.P. Andrews, *The English Standard Phonetic Alphabet* (New York : S.P. Andrews, 1876), tract, salle des manuscrits, Fonds B.R. Tucker, New York Public Library.

L'entreprise d'Andrews reste soumise, en fin de compte, à ses conceptions philosophiques : la langue universelle doit se conformer à des exigences précises de scientificité parce que *le langage est l'intermédiaire obligatoire entre le monde subjectif de l'esprit et l'univers extérieur qu'on nomme «la nature», intermédiaire qui doit correspondre à une problématique propre fondée sur une logique autre que celle qui régit ces deux macrocosmes*<sup>59</sup>.

### *La morale*

Si de l'univers du langage nous passons à celui de l'esprit, il est un monde sur lequel nous devons nous attarder un instant, celui de la morale. Au centre des grandes controverses de son époque, Andrews s'est trouvé contraint, pour ainsi dire, de clarifier ce qu'on pourrait appeler «les règles de conduite de l'anarchiste», règles formulées sur le tard mais qui explicitent bien des comportements de ses camarades de combat.

Andrews a impérieusement senti la nécessité de définir le terrain, le champ de chaque science, afin d'établir des rapports entre toutes ; il distingue ainsi trois «sphères» dans la conduite humaine : (1) La sphère politico-civique ordinaire ; (2) la sphère sociologico-éthique ; (3) la sphère transcendante<sup>60</sup>.

Le champ politico-civique est celui de la pratique, de la vie quotidienne, que la société nous impose et que nous vivons sous une forme peu scientifique. Les conduites humaines et sociales sont menées par les nécessités concrètes, la règle décisive étant l'opportunité (*expediency*). En ce domaine, bien des individus ne sont que des sous-développés, subjugués par leurs appétits et leurs passions, sans préoccupation mentale ou spirituelle. En tant qu'agitateur social, le «réformateur» (c'est-à-dire l'anarchiste) vit avec eux, leur propose son idéal quand il estime que celui-ci peut être compris de la masse, ce qui est le cas

59. S.P. Andrews, «The Science of Universology», *Index*, Boston (Oct. 26, 1876), 507-508 ; (Nov. 23, 1876), (Dec. 14, 1876), 597-598.

60. S.P. Andrews, *Love, Marriage and Divorce*, p. 112.

le plus fréquent. Mais l'anarchisme, absence d'autorité, ne signifie nullement la liquidation de toute règle ; bien au contraire, il s'inspire de considérations d'équité et de liberté.

Ces maximes ne sont applicables que s'il y a réciprocité. Tout en refusant, par exemple, l'existence même de la législation ou du système pénitentiaire, l'anarchiste considère que ceux qui méprisent autrui, suppriment sa liberté et rejettent le principe warrenien d'équité, n'ont aucun droit d'exiger que l'anarchiste respecte à leur égard ces règles qu'ils bafouent<sup>61</sup>.

La sphère sociologico-éthique est le champ rigoureusement scientifique dans lequel l'anarchisme de Warren ou d'Andrews entend se placer. Une étude précise des relations sociales et interpersonnelles, selon des principes et des définitions rigoureuses, déterminera *les règles de réciprocité* susceptibles de fonder les droits des individus à la liberté et à l'équité<sup>62</sup>. Autrement dit, l'objet de la sociologie est la recherche des conditions sociales qui permettent le maximum de liberté et d'équité.

La sphère éthique-transcendantale est, dirions-nous, la conduite de l'individu telle qu'elle s'inspire de son for interne, de sa conscience, de son idéal de vie ou de son Dieu. Cette morale souveraine, en partie naturelle, spontanée, pratique, et en partie scientifique, est surtout affective et elle réconcilie «le paradis de l'esprit (*mind*)» avec «l'enfer des passions»<sup>63</sup>. L'éthique-transcendantale est dictée par ce que chaque individu considère comme «la loi suprême de l'univers dans un domaine particulier» quelle que soit la manière selon laquelle chacun explique l'origine et le contenu de cette loi<sup>64</sup>. Andrews, quant à lui, désire découvrir cet ordre fondamental «par l'intuition, par l'impression tirée d'une inspiration, par l'expérience, par la raison et, in fine, au degré suprême, par la science

61. Ibid. pp. 111-112.

62. Ibid. p. 114.

63. Ibid. pp. 110-111.

64. Ibid. p. 114.

absolue du sujet surajoutée à et modifiant les résultats de toutes les autres méthodes, — en un mot par toute faculté et moyen que possède l'esprit humain»<sup>65</sup>. Cette conduite strictement subjective échappe donc à toute autorité ; par conséquent, l'éthique ne peut être imposée ni à celui qui choisit pour règle suprême la fidélité à soi-même ni à celui qui fait siennes les arithmétiques d'une civilisation cannibale.

Ces trois sphères sont hétérogènes, contradictoires même, et le conflit règne nécessairement entre ces divers ordres<sup>66</sup> : par les rôles que la société impose à l'individu comme par ceux qu'il adopte, le même homme s'engage dans une direction et, l'instant suivant, en prend une autre ; ainsi, je puis me trouver dans la position du législateur, en train de soutenir des lois que, comme agitateur social, j'invite le peuple à mépriser<sup>67</sup>. Le juge doit appliquer la loi, même s'il la considère rétrograde, ne serait-ce que pour que le peuple aboutisse à la même conclusion. Telles sont les absurdes contradictions où nous place la société contemporaine.

### *L'économie*

Si la méditation sur la philosophie, la politique et le langage absorbe toute la vie de S.P. Andrews, son étude unique de l'économie, *La Science de la société*, confère la célébrité aux idées de Warren ; plus tard, Benjamin R. Tucker considérera ce livre comme le meilleur ouvrage sur l'anarchisme de toute la littérature anglaise<sup>68</sup>. Ce travail, paru en deux parties, s'inscrit dans le contexte des écrits d'Edward Kellogg, ou de l'économiste anglais John Gray<sup>69</sup> ;

65. Ibid. p. 119.

66. Ibid. p. 113.

67. Ibid. p. 112.

68. B.R. Tucker, *Liberty*, Boston, III (June 19, 1886).

69. Edward Kellogg, *Labor and Other Capital...* (New York : 1849) ; John Gray, *A Lecture on Human Happiness* (Londres : 1825). Les idées de Kellogg avaient reçu une certaine publicité au Congrès Industriel de New York, en juin 1850 et dans les mois suivants ; S.P. Andrews fut membre de cette association où il proposa, sans succès, une «Declaration of Fundamental Truths» ; voir J.R. Commons and ass., *History of Labour*, vol. I, 556.

théorie de la valeur, défense des « producteurs », elle contribue à la réflexion du monde ouvrier américain.

Le livre s'ouvre par une critique cinglante de l'économie politique des cinquante dernières années ; Andrews écarte les problèmes de méthode pour attaquer de cette discipline les présupposés ou les convictions. La science économique s'enterre dans le système actuel, qu'elle décrit avec l'ardeur de qui ne veut rien voir d'autre ; elle examine le château comme s'il était un appendice de la cuisine ; abandonnons, dit-il, le point de vue de l'office et demandons-nous quels principes d'accumulation et de distribution des richesses conduisent au plus grand bonheur des individus. Cet empirisme descriptif dans lequel l'observateur se renferme cache les coups de ciseaux qu'il donne : il observe le capital, mais non ceux qui le produisent ; les êtres humains sont considérés comme des instruments de cette richesse abstraite, traitée ainsi qu'une réalité dont les intérêts seraient distincts de ceux des travailleurs eux-mêmes. Bref, l'économie politique définit le fonctionnement des organes dans un corps malade, elle n'indique pas les lois dont le respect assurerait la santé<sup>70</sup>. Non seulement elle ne cherche pas les principes qui fondent le bonheur, mais encore elle échoue dans sa prétention d'être une science exacte, car elle n'est même pas capable de mesurer avec précision sa catégorie la plus fondamentale, celle de la valeur<sup>71</sup>. Il est impossible de déterminer avec certitude la satisfaction que l'acheteur tirera d'une marchandise : la quantité d'articles sur le marché, la diversité et les fluctuations des désirs individuels sont trop variables pour permettre une telle estimation. Quand bien même on y arriverait, un tel système serait oppressif et conduirait à enrichir le riche et appauvrir l'indigent, à édifier des monopoles grâce à la spéculation des premiers sur les besoins vitaux des seconds<sup>72</sup>. L'échange illustre aussi cette inadaptation de l'offre à la demande : nous avons besoin d'une monnaie

70. S.P. Andrews, *The Science of Society*, N° 2 chap. 1.

71. Ibid. chap. 141 - 163, 139.

72. Ibid. chap. 127, 141 à 263.

stable ; l'or ou l'argent n'offrent pas cette garantie : autant fixer comme étalon l'huile de castor ou le produit de la pêche aux maquereaux. L'émission des billets de banque fluctue selon les intérêts financiers de quelque cinq cents conseils d'administration américains. La spéculation sur la monnaie d'une part, la «rente sur le capital»-(c'est-à-dire les intérêts des prêts) de l'autre, rendent l'argent rare et cher et nous privent d'un numéraire qui devrait être à la portée de tous<sup>73</sup>. L'intérêt des commerçants est de maintenir un marché opaque pour laisser croire qu'il y a excès ou déficience d'un produit et, de cette manière, acheter à bas prix et revendre cher ; c'est le principe même du commerce et il se trouve dans tous les systèmes économiques connus<sup>74</sup>. Une logique interne vicie tous les rapports de production ; ainsi la concurrence, que les hommes d'affaires vantent et les socialistes déplorent, est impitoyable et destructive car chacun espère assurer la sécurité de sa propre position<sup>75</sup> ; quand un navire coule, on lutte pour trouver une place dans les canots de sauvetage. Voilà ce qui se passe dans nos sociétés ; mais si l'on était à l'abri de la nécessité, la compétition serait une bonne chose, comme celle des rameurs sur un bateau de plaisance qui ne recherchent qu'une performance supérieure. Il est, en effet, de l'intérêt de tous que chaque travail soit accompli par le plus qualifié et le plus productif, de façon à offrir des produits de la meilleure catégorie au prix le plus bas : «Le maintien, dans n'importe quel emploi, d'un travailleur de qualité inférieure, alors qu'il existe de par le monde pour ce métier un ouvrier de qualité supérieure, capable d'accomplir la même œuvre à moindre *coût*, et donc, selon le Principe des coûts, à un *prix* moindre, est une mauvaise économie des moyens, aussi néfaste que lorsqu'on utilise une machine ou un processus de qualité inférieure

73. Ibid. chap. 127, 243.

74. Ibid. chap. 36.

75. Ibid. chap. 202.

après la découverte d'une machine ou d'un processus plus perfectionné»<sup>76</sup>. Mais le chef d'entreprise qui applaudirait à cette phrase détachée de son contexte ou encore les actionnaires de son affaire accepteraient-ils que les mêmes normes leur soient appliquées ? Certainement pas, car Andrews, reprenant le principe de Warren, estime que le prix doit être fixé sur le coût réel de la production d'un bien ou d'un service et non par rapport au marché : c'est la seule base sûre, car elle résulte d'un acte déjà effectué et qui peut donc être mesuré. Le caractère pénible d'un travail entrera aussi dans le coût : il n'y a pas de raison à priori pour que l'heure du balayeur ne soit pas mieux payée que celle du Président. Enfin l'économie ne doit pas jouer sur le seul moteur du profit, car elle favorise alors les occupations lucratives au détriment des fonctions utiles à la société<sup>77</sup>.

Andrews propose d'édifier la nouvelle société au sein même du monde actuel, mais à partir de principes différents ; il invite les bonnes volontés à échanger sur la base du temps-travail ; il suggère même l'élaboration de statistiques précises de l'ensemble de l'offre et de la demande, pour vaincre l'opacité du marché et pour adapter la première à la seconde<sup>78</sup> ; il condamne l'étroite spécialisation professionnelle : système barbare que celui qui oblige à sept années d'apprentissage et contraint à porter la même livrée du berceau à la tombe ; et pourtant dans l'état actuel des choses, les ouvriers ne disposent pas d'autre moyen de protection<sup>79</sup>. Loin de préconiser un mode artisanal de production, Andrews souligne les nombreux avantages de la concentration des forces ; la «souveraineté de l'individu» n'implique pas l'isolement ou l'absence d'organisation, mais l'autonomie dans la gestion et l'adoption de systèmes de propriété qui évitent la confusion des intérêts<sup>80</sup>.

76. Ibid. chap. 151 et 159.

77. Ibid. chap. 35.

78. Ibid. chap. 161.

79. Ibid. chap. 161.

80. Ibid. chap. 217.

*L'amour libre*

Stephen P. Andrews se sépare de Josiah Warren sur l'importante question de l'amour libre ; à sa suite, d'autres militants, comme Ezra H. Heywood ou Moses Harmon batailleront en franc-tireurs ; la théorie et le mouvement anarchistes aboutissent ainsi à une première ramification. Warren, qui a tant vu d'expériences communautaires vili-pendées puis brisées à cause de ces idées nouvelles, s'écarte avec horreur du débat dont il appréhende les effets ; il symbolise donc le courant qui s'intéresse essentiellement aux problèmes sociaux sous l'angle économique, et son successeur, Benjamin R. Tucker, placé devant le même dilemme, assumera la même position. Cette attitude pragmatique n'implique aucune hostilité de principe pour l'autre opinion, que Warren a peut-être momentanément adoptée et que Tucker a certainement mise en pratique ; de même, le courant en faveur de l'amour libre s'est aussi attaché à la question sociale, mais il l'a placée au second rang de ses préoccupations, surtout si l'on considère son faible intérêt pour la lutte des classes ; mais les militants anarchistes de ce nouveau mouvement s'accrocheront à leur idéal, au point qu'il est absurde de les confondre avec les féministes, car si, comme ces derniers, ils hissent la femme sur un piédestal, suivant l'impératif de cette ère « victorienne », le droit au vote que les suffragettes réclament comme une panacée leur semble un non sens.

Cette controverse signale un important tournant dans les mœurs américaines ; il est significatif qu'elle se déroule dans l'Est, durant les années 50, et qu'elle reprenne, après 1870, d'abord dans la même région, puis sur tout le pays. Ce développement correspond, en effet, à un changement de mœurs qui accompagne le « take-off » économique de la nation. Sous l'influence de l'industrialisation, la famille restreinte au couple et à un nombre plus limité d'enfants fait son apparition ; il n'y a plus ces grand-mères dans la trentaine qu'on rencontre encore dans l'Ouest ; les nouvelles conditions urbaines retardent sérieusement l'âge du mariage et favorisent la prostitution et le relâchement des mœurs. La doctrine du mariage commence à se détacher des théo-

logies religieuses et à susciter ses propres instances autonomes ; une nouvelle région idéologique se fait jour aux Etats-Unis. Stephen Pearl Andrews, et plus tard la célèbre Victoria Woodhull dont il écrit les discours, ouvrent une brèche dans cette Amérique victorienne qui condamne les passions pour maintenir le mâle dans une situation œdipienne et religieuse à l'égard de son épouse<sup>81</sup>.

Le code victorien, fondé sur le consensus social plus encore que sur la législation, interdit le plaisir érotique, les discussions sur les aspects médicaux et hygiéniques des relations sexuelles, et commande que ces dernières soient réservées uniquement à la propagation de l'espèce. L'attachement au foyer, la maternité, la fidélité de la femme forment l'essentiel de la morale et des règles de bienséance que l'on enseigne dès le plus jeune âge au « beau sexe » : les mères naturelles sont persécutées. Les campagnes modernes en faveur du divorce, nées des nécessités nouvelles, entendent sauvegarder les conventions en ménageant une issue aux situations insolubles.

Le « radicalisme sexuel » connaît divers clivages. Il se partage surtout entre « exclusivistes », selon lesquels l'amour doit se limiter à deux personnes, et partisans de la variété qui jugent que cette passion, à l'instar de la concupiscence, est générale et non spécifique quant à son objet, et qu'elle accepte donc une pluralité d'arrangements<sup>82</sup>. Tous se désignent comme partisans de « l'amour libre » — qu'il ne faut donc pas confondre avec l'union libre — parce qu'ils accordent à l'amour une vertu rédemptrice ; sans lui, la relation sexuelle, fondée sur le lien légal entre les partenaires conjugaux ou sur le seul plaisir, leur apparaît comme une souillure, et il leur arrive de côtoyer les conservateurs qui militent dans les ligues contre la prostitution. Ils rejettent la coercition dans les relations conjugales ; mieux,

81. William G. McLoughlin, *The Meaning of Henry Ward Beecher. An Essay on the Shifting Values of Mid-Victorian America, 1840-1870* (New York : Alfred A. Knopf, 1970), chap. IV.

82. Hal D. Sears, *The Sex Radicals. Free Love in High Victorian America*, (Lawrence : The Regents Press of Kansas, 1977), pp. 21-22.

ils accordent à la femme un droit quasi souverain de décision dans l'acte sexuel et la maternité. L'influence de Fourier, l'apôtre des « attractions passionnelles », induit un anarchisme virtuel chez ses disciples, qui soulignent l'incongruité d'une législation en matière d'affinités, position que vient sublimer Andrew Jackson Davis, philosophe de l'harmonie, qui n'admet que les affinités « supérieures », jaillies de l'âme ou de l'esprit. D'ailleurs, les relations entre personnes du même sexe sont traitées comme des perversions et l'on multiplie les recommandations contre le plaisir solitaire ; il est vrai que, dans les toilettes publiques, des affiches mettent en garde contre ses innombrables méfaits<sup>83</sup>.

A l'opposé des fouriéristes américains qui veulent capter l'énergie des Passions pour accroître la productivité tout en expurgeant les variations libertines, S.P. Andrews procède de la théorie de la Souveraineté de l'individu qui, de l'aveu même de Warren, doit régler tout rapport interpersonnel<sup>84</sup>. Cette souveraineté étant limitée par les droits similaires d'autrui, chacun est invité à rejeter toutes les tentatives, y compris celles de l'Etat, pour lui imposer d'autres vues et désirs que les siens ; il en découle une déontologie encore plus audacieuse que celle des plus hardis défenseurs du radicalisme sexuel.

Comme ces derniers, Andrews condamne « l'imposition légale du mariage en tant que mode uniforme et obligatoire d'ajustement des relations sexuelles dans la société »<sup>85</sup> ; mais il réclame en outre une liberté pour toutes les expériences, avec un risque d'erreurs que chacun doit assumer. Chacun doit décider pour lui-même quelle forme de relation sexuelle il désire avoir : qu'une femme se travestisse si tel est son désir.

C'est la fin de la famille ! Dans le nouveau monde expéri-

83. Andrews, *Love, Marriage and Divorce*, p. 103 ; Lewis Perry, *Radical Abolitionism : Anarchy and the Government of God in Antislavery Thought* (Ithaca : Cornell University Press, 1973), p. 276.

84. Andrews, *Love, Marriage and Divorce*, p. 111.

85. Ibid. p. 108.

mental, on découvrira que la fidélité est justifiée ou, au contraire, que les individus ont besoin de variété en amour comme en alimentation ; on s'apercevra peut-être que si la polygamie a entraîné la dégénérescence de l'espèce, la liberté des femmes suscitera une régénération parce qu'elles tendront à choisir les individus les plus sains. Avec cette nouvelle moisson de faits, on raisonnera en toute sécurité sur les résultats, grâce à une recherche physiologique, psychologique et même économique. Conduites selon ces principes et transcendées par le désir des individus de réaliser les valeurs suprêmes de leur vie, les relations amoureuses ouvriront la porte symbolique du paradis.

La disparition de la famille entraîne la suppression des fonctions qui lui sont dévolues. Andrews rejette avec force l'idée que cette institution est indispensable à l'éducation des enfants : la capacité d'engendrer n'est pas une garantie de compétence en matière éducative, et l'humanité ne peut guère se flatter d'une réussite en ce domaine puisque la moitié du genre humain meurt au cours de son enfance. On établira des jardins d'enfants, menés par des *nurses* professionnelles et des médecins ; le travail qui, aujourd'hui, exige le plein temps de cinquante mères n'en occupera que cinq, peut-être, et celles qui désireraient être présentes pourraient toujours y venir. Par principe, l'Etat serait exclu du domaine éducatif.

La mère de famille contemporaine s'étiole et à quarante ans, elle en sait moins qu'à vingt. Andrews propose que les tâches domestiques soient perfectionnées et collectivisées. Cette libération de la femme entraînera, bien entendu, de multiples bouleversements pédagogiques, techniques, psychologiques, économiques, sociologiques et politiques.

Les affinités spirituelles perdent le monopole absolu sur la vie sexuelle. L'exposé d'Andrews frappe par ses résonances quasi freudiennes : «le fondement de l'amour est le besoin, la déficience, le non être. Comme les besoins de l'être humain sont variés et, dans les détails, infinis, de même ses amours ... L'amour, par lequel on entend

maintenant l'amour sexuel, est donc de tous les appétits et besoins humains le plus central, le plus intime, le plus directeur. Il est le pivot ou la relation cardinale des affaires humaines, autour duquel se groupent tous les autres sentiments qui en sont tous les serviteurs»<sup>86</sup>.

L'Amour-Roi rejette toute morale ; la liberté de la femme, par exemple, ne peut être réglée par la conscience de son devoir, car le principe ne crée que l'hypocrisie, il est incapable de susciter ou d'entretenir la passion ; droits et devoirs en amour valent ce que vaut la torture en matière d'argumentation rationnelle<sup>87</sup>.

Une controverse avec Henry James père aborde la rive interdite des plaisirs. Ce théologien refuse tout hédonisme et, comme ses contemporains, il affirme que les appétits et les passions ont été donnés par Dieu à l'homme pour le dégouter de sa terrestre prison et stimuler son désir du spirituel ; il accuse son interlocuteur d'y voir au contraire un don céleste destiné à accroître la jouissance et le plaisir personnel. Le défenseur de l'amour libre, dans sa réponse à H. James, dévoile, sous une forme satirique, les mécanismes de sublimation des croyants : «Découvrant qu'une relation *existante* est si opprimante que ni eux ni leurs pères n'ont été capables d'en supporter le joug actuel, ils se figurent que si elle est *spiritualisée* elle devient exactement ce qu'il faut»<sup>88</sup>. Andrews rejette donc le masochisme religieux ; il assume une position hédoniste et entend la pousser jusqu'à sa limite spirituelle.

La femme est supérieure à l'homme. Cette primauté ne provient pas de sa constitution physiologique, comme l'affirment certaines féministes qui se trouvent alors contraintes de n'admettre que les rapports visant à la procréation ; sous l'influence d'Auguste Comte, Andrews affirme : l'homme est intelligence, la femme affectivité,

86. S.P. Andrews, «Love, Marriage and the Condition of Woman», in *Love, Marriage and Divorce...* Charles Shively ed., (Weston, Mass. : M. & S. Press, 1975), p. 1.

87. Ibid. pp. 52-53.

88. S.P. Andrews, *Love, Marriage and Divorce*, pp. 84. 103.

et donc celle-ci l'emporte sur celui-là, car «l'émotion est la finalité de l'existence, et l'intelligence le moyen pour atteindre cette fin»<sup>89</sup>.

Le sexe féminin n'a nul besoin de protection ; l'épouse est esclave parce qu'elle tire sa subsistance du salaire de son mari, car les êtres humains n'ont nul besoin d'assistance, mais de justice, de liberté et de coopération. Une nouvelle communication entre les sexes est l'essence même du socialisme.

A cause de cette affirmation, la section d'Andrews sera exclue par Marx de l'Association internationale des travailleurs.

Jusqu'à la Guerre de Sécession, l'Amérique si mobile se perçoit comme une société malléable, et le progrès technique entretient cette illusion. Les jeunes institutions en paraissent plus fragiles, et tandis que les uns mènent l'assaut contre les «monopoles», contre l'Etat, voire contre la Constitution, organisant d'importants mouvements de désobéissance civile (par exemple en cachant les esclaves fugitifs) ou des associations pacifistes, les autres ébauchent des sociétés «alternatives», tantôt dans l'isolement relatif d'une communauté, tantôt en pleine pâte ouvrière, grâce au mouvement coopératif.

Cette période est, d'un certain point de vue, la plus propice aux anarchistes de toute espèce. Sans organisation unificatrice et sans étiquette de parti, ils se meuvent dans la population comme des poissons dans l'eau. Au-delà des figures exemplaires telles que H.D. Thoreau, A.B. Alcott, ou même Orson S. Murray, père oublié du communisme libertaire américain<sup>90</sup>, des essais théoriques

89. S.P. Andrews, «Love, Marriage and the Condition of Woman», art. cit. p. 43.

90. Orson S. Murray édita *The Regenerator. A Free Paper for the Promotion of Universal Inquiry and Progressive Movement*. New York, puis Fruit Hills, Ohio (Jan. 1, 1844 - Apr. 3, 1848 ?) d'inspiration communiste libertaire. Murray était un owénien, peut-être doublé d'un «come-outer» («sorti des rangs») ; le «come-outerism» est un important mouvement spontané de dissidence des croyants, rampant avec les institutions «corrompues» — dont les Eglises ;

ou polémiques traitent des multiples dimensions d'un projet de société anarchiste : économie, langage, organisations, morale, relations sexuelles et surtout réflexion sur le lien interpersonnel. Greene, Andrews, Warren, mais aussi Lysander Spooner, critique remarquable de la législation américaine, praticien de l'action directe, et l'un des plus brillants théoriciens de ce temps<sup>91</sup>, bénéficient des complicités tacites, des affinités, d'un grand nombre de groupes plus ou moins religieux : Quakers, perfectionnistes, pacifistes, antiesclavagistes, transcendantalistes ; mais ils fréquentent aussi les spirites, les rationalistes et les déistes, et tous se mêlent, d'une manière ou d'une autre, quoiqu'avec un bonheur inégal, au mouvement ouvrier. *De tous ces mouvements, excroissances de l'individualisme protestant, l'anarchisme n'est pas l'inspirateur mais l'une des conséquences logiques possibles* ; il est donc partout, suivant les mêmes clivages, à l'état implicite, donc incapable de prendre conscience de lui-même, à de nombreuses exceptions près.

L'anarchisme est donc appelé à disparaître avec ces groupes au lendemain de la Guerre de Sécession ; la fin de l'abolitionnisme, avec lequel il présente peut-être le plus d'affinités, lui est fatale. Il hérite de ses formes d'action et d'organisation, de son goût pour l'agitation intellectuelle, de sa volonté de convertir les cœurs ; mais peut-on longtemps vivre dans le sillage des aînés ?

Le mouvement américain vit longtemps, vit encore des grands thèmes et idées de cette époque, même s'il les réajuste aux besoins de son temps. Désormais, dans la période qui va suivre, le débat s'engage sur la question

il est constitué par une masse de « vagabonds spirituels » qui interviennent dans les assemblées rituelles pour les interrompre de leurs protestations. Murray prend aussi plus tard position sur « l'amour libre » : cf. O.S. Murray, « The Marriage Law », *Woodhull & Claflin's Weekly* (May 23, 1874), pp. 5-6.

91. Sur Lysander Spooner, voir notre thèse « L'anarchisme aux Etats-Unis » et notre article « Le recours à la loi », *Actes* (Juin 1979) N° 22, pp. 13-18.

des moyens : formes d'organisation, problème de la violence, nécessité et étapes d'une révolution ; les conclusions de la génération précédente sont tenues pour acquises et réaffirmées. La grandeur et les limites de la Jeune Amérique et de ses anarchistes est de s'être relativement désintéressée des questions tactiques, de la logique instrumentale, pour s'attacher aux fins, à la logique du système global.



DEUXIEME PARTIE

LES POUSES SAUVAGES  
DU CAPITALISME



## CHAPITRE QUATRE

### CLASSE OUVRIERE ET INDIVIDUALISME LIBERTAIRE : LES FIANÇAILLES

Lorsque W.B. Greene rejoint Boston en 1864 pour y résider jusque vers la fin de sa vie, la seconde révolution industrielle commence à balayer les Etats-Unis. Il note que les filles de la ville sont entassées par centaines dans des ateliers, qu'elles vivent derrière les bureaux ou les comptoirs, mais que leur salaire quotidien est de moins d'un dollar<sup>1</sup>. Ailleurs, plus d'un fermier endetté par les hausses énormes des produits industriels doit vendre sa force de travail à un patron. Déracinement, humiliation de la condition salariale infligée à des ruraux, attachés à leur indépendance tout autant qu'à leur terre, expliquent sans doute les objectifs que se fixe le peuple ; plus encore que par un syndicat, dont le besoin n'est ressenti que dans les professions menacées, les travailleurs veulent échapper au salariat et à la domination économique du patronat grâce au mouvement coopératif ; quant à ceux qui se sentent capturés pour toujours dans les filets de la condition ouvrière, c'est-à-dire un nombre croissant d'individus, ils luttent surtout pour la réduction de la journée de labeur.

Ces buts différents entraînent des mouvements spécifiques, dotés de leur dynamique propre, mais les frictions tout autant que les alliances tendent à favoriser l'interpénétration des thèmes de combat. Ainsi dans la lutte pour la journée des huit heures, on découvre des meneurs

1. W.B. Greene, *Critical Comments upon Certain Special Passages in the Introductory Portion of Dr. Edward H. Clarke's Book on «Sex in Education»* (Boston : Lee and Shepard, 1874), p. 25.

moins fermés qu'on ne l'a dit à d'autres horizons ; Wendell Phillips rejette la condition salariale et voit dans le mouvement coopératif une solution de rechange ; Ira C. Steward estime que la théorie monétaire de Warren doit l'emporter<sup>2</sup>. En 1869, à l'heure où les proudhoniens d'Europe orientent l'Association internationale des travailleurs vers le mutualisme, les idées bancaires de Proudhon s'infiltrèrent en Nouvelle-Angleterre où les cordonniers de l'association Saint-Crépin font élire W.B. Greene à la présidence de la confédération des travailleurs de l'Etat du Massachusetts (Massachusetts Labor Union)<sup>3</sup>.

Ce flirt, ces fiançailles avec les représentants d'un mouvement anarchiste en période de formation signalent qu'en dehors de l'action politique et des regroupements syndicaux, la classe ouvrière américaine tente alors une troisième forme d'action, qui vise, à la fois, l'ensemble du système économique, par l'intervention du « mutualisme » dans le circuit financier, et l'entreprise capitaliste, que veut prendre d'assaut le « mouvement coopératif » ; or, mutualisme et coopération sont les chevaux de bataille des « individualistes » libertaires.

Comment s'explique cet attrait ? Plus importante que la distinction entre « syndicalistes » et « réformateurs », ou même entre « révolutionnaires » et « réformistes », règne une grave contradiction ; Janus aux deux visages, le mouvement ouvrier américain louche vers le libéralisme économique naissant, la philosophie de l'égoïsme du bourgeois, en même temps qu'il en appelle à la solidarité des travailleurs ; et cela depuis l'ère jacksonienne. Le mouvement en faveur d'entreprises coopératives présente donc cent visages qui préviennent tout jugement unilatéral.

L'importance du mouvement coopératif reste insoupçonnée en France, souvent méconnue aux Etats-Unis. Les plus belles réussites se rencontrent dans les coopératives de consommation, surtout dans la Nouvelle-Angleterre ;

2. *The American Workman*, Boston (Feb. 4, 1871), 7 ; (March 30, 1872).

3. J.R. Commons and ass., *History of Labour*, vol. II p. 142.

les échecs les plus fréquents se constatent dans le domaine de la coopérative de production, où pourtant les expériences sont de loin les plus nombreuses ; la raison en est dans les difficultés que rencontrent les ouvriers pour constituer un capital, leur inexpérience dans la gestion financière, les coalitions patronales, parfois le refus de l'Etat de leur accorder une charte. Néanmoins, dans certains corps de métiers, comme chez les imprimeurs où la profession semble se prêter à l'expérience, le lancement d'un journal ouvrier est souvent mené sur une base coopérative, et la quasi totalité des périodiques anarchistes américains suit cette tradition.

En dépit d'influences idéologiques, le phénomène coopératif relève avant tout de la praxis ouvrière ; dans la plupart des cas, il s'agit de travailleurs mécontents ou qui, après une longue grève, décident de voler de leurs propres ailes. On a prétendu que le mouvement résultait du faible développement des syndicats, mais tel n'est pas le cas, car la courbe de développement coopératif semble autonome.

Afin de parfaire l'autonomie du mouvement coopératif, le mutuellisme de W.B. Greene, qui reprend l'idée des banques populaires de Proudhon, ajoute une perspective anarchiste : on estime que «l'autogestion» de l'échange monétaire abolira l'interférence étatique dans l'économie ; la société, ainsi fondée sur des relations de réciprocité et de responsabilité entre les individus, aboutit à la dissolution du gouvernement politique *ab extra*. Les écrits de Greene démontent le mécanisme des banques ; celles-ci doivent leur existence au personnel politique qui leur accorde une charte contre un pot de vin ; cette charte n'est accompagnée d'aucun contrôle public, et elle consacre le droit d'association entre les bailleurs de fonds, leur évitant ainsi de se faire concurrence, ce qui évite une baisse du taux d'intérêt des prêts ; en outre, le mécanisme bancaire enrichit les classes possédantes au détriment des classes débitrices, puisque les banques sont soumises aux seuls prêteurs et non à ceux qui en ont besoin, c'est-à-dire aux emprunteurs ; de plus, même lorsque l'Etat limite le taux d'intérêt, elles bénéficient de cette intervention, car tandis

qu'un particulier qui prête son argent ne peut alors dépasser ce taux, la banque avance même des ressources dont elle ne dispose pas puisqu'elle émet de la monnaie au-delà de ses réserves, ce qui équivaut à multiplier le taux d'intérêt ; enfin l'utilisation de ces prestations est contestable, parce qu'on les accorde surtout aux spéculateurs et aux sociétés à but lucratif ; quand ces emprunteurs réussissent dans leur entreprise, la banque en profite, et lorsqu'ils échouent, la communauté paye les frais. Ainsi, entre les coopératives de production et de consommation, Greene suggère un trait d'union qui permet aux travailleurs d'instaurer, sinon un système autarcique, du moins une structure autonome. A la différence du marxisme américain, qui débouche trop souvent sur des perspectives purement électoralistes, les anarchistes « individualistes », à la suite de Greene, insisteront sur *la révolution par la transformation de l'économie grâce à des moyens qui ont directement prise sur celui-ci et court-circuitent l'appareil politique* ; souvent pessimistes sur les chances de réussite des grèves, ils se font les apôtres de la coopération et du mutualisme.

Des thèmes tels que ceux-ci, d'autres encore, comme la campagne pour la journée de huit heures, suggèrent un type d'organisation différent de celui des associations de métiers : la mobilisation de l'opinion réclame l'appui des intellectuels « progressistes » et des têtes d'affiche. Les agitateurs du Massachusetts s'inspirent spontanément du courant antiesclavagiste d'avant-guerre dont ils reprennent la méthode des congrès de style éducatif ; ils sollicitent le concours de ses personnalités prestigieuses dont le nom rassemble les foules. Les anarchistes individualistes applaudiront à ces initiatives et adopteront, avec quelque modification, le même type de structure.

Thèmes et structures libertaires prennent forme dans la *New England Labor Reform League* (N.E.L.R.L. — Ligue de la Nouvelle-Angleterre pour la réforme du travail), que préside W.B. Greene, où se retrouvent J. Warren, L. Spooner et bientôt le jeune Benjamin R. Tucker, association que les anarchistes individualistes américains

placent à l'origine de leur mouvement. Les grandes années d'influence de cette Ligue sur le mouvement ouvrier du Massachusetts et d'ailleurs se situent depuis 1869 jusque vers 1873, date à partir de laquelle l'organisation s'estompe et cède la place à des formes nouvelles d'action, coupées d'un monde du travail que secouent les crises économiques ; lorsqu'en 1877 le prolétariat américain sort de sa catalepsie pour se lancer dans les grèves insurrectionnelles, la nouvelle génération libertaire de Boston suit les événements avec la plus grande attention mais n'est pas encore en mesure de prendre le relais. La Ligue pour la réforme du travail, dont William B. Greene est l'âme et E.H. Heywood la voix, marque profondément les développements ultérieurs de l'anarchisme parce que ses membres, ses idées et surtout son style, servent de point de départ aux orientations de la seconde génération, tandis que son échec par rapport au mouvement ouvrier organisé explique et éclaire la problématique du courant individualiste.

A l'origine de la Ligue de la Nouvelle-Angleterre pour la réforme du travail se trouve la *Worcester Labor Reform League*<sup>4</sup>, née en août 1867 à la suite d'échanges et de discussions entre hommes et femmes du peuple, et d'un congrès tenu à Worcester, ville au centre du Massachusetts, où existait un mouvement ouvrier bien vivant puisque déjà vers 1857 la journée de dix heures semblait acquise aux travailleurs qualifiés. Mais un homme appelé à en être le pivot va imprimer un tout autre destin à cette association : il s'agit d'Ezra H. Heywood. Fils d'un pasteur baptiste qui deviendra le membre le plus éminent de son église à Princeton, dans le Massachusetts, apparenté à George F. Hoar, le sénateur républicain de cet Etat, le jeune Ezra Harvey Heywood envisage sérieusement pendant

4. *The Word*, Princeton, Mass., (Apr. 1893), 2 ; *Ibid.* (May 1872), p. 1. Il est clair que l'association naît dans la perspective d'une collaboration de classes, avec le financement par des notables et le soutien des politiciens. Voir aussi le compte-rendu de Heywood dans la préface de *Mutual Banking*, 1870, de W.B. Greene p. iii.

quelque temps de suivre son père dans la voie ecclésiastique ; mais tandis que son frère devient un ministre du culte des plus conservateurs, il renonce à cette vocation après des études à Brown University, de septembre 1852 à février 1856 ; il se lie à W.L. Garrison, et tout en donnant des conférences sur « l'individualisme et les défenseurs des institutions » pour payer les dettes causées par ses études, il est promu président d'une société locale puis agent général de la Société antiesclavagiste du Massachusetts : il a même entretemps reçu des lettres de recommandation de Wendell Phillips et de la romancière Harriet Beecher Stowe<sup>5</sup>. Heywood réclame dès cette époque le droit de sécession, au nom de la Réforme et de la Révolution américaine, mais à la différence de beaucoup de ses compatriotes et même des esprits contemporains les plus avancés, écartant tout élitisme, il déclare que l'opinion publique régénérée devient la *vox Dei* ; quand il abandonne plus tard toute considération théologique, il maintient sa croyance en la liberté d'expression et se livre toute sa vie à de véritables provocations des censeurs pour affirmer ce droit<sup>6</sup>. Une autre influence s'exerce sur lui, celle de sa femme, son inspiratrice, mais aussi une militante à part entière. Angela Tilton a connu la pauvreté dans son enfance : toute petite, elle tire avec peine dans les rues de Newburyport l'enfant d'un pasteur, gagnant ainsi vingt-cinq cents par semaine que sa mère paye ensuite à Thomas W. Higginson, en remboursement d'une dette : mais la fillette aux pieds nus, trop pauvre pour se payer des chaussures, n'en veut pas au célèbre chroniqueur qu'elle regarde

5. Martin, op. cit. pp. 105-125. Sur les activités abolitionnistes de Heywood, voir Parker Pillsbury, *Acts of the Anti-Slavery Apostles* (Boston : 1884).

Harriet Beecher Stowe est l'auteur fameux de *La Case de l'oncle Tom*.

6. *Liberator*, Boston (Feb. 4, 1859), p. 2 ; (July 15, 1859), pp. 2-3.

comme un demi dieu<sup>7</sup>. Elle combat successivement avec les ouvriers qualifiés, puis les ouvrières, enfin avec les jeunes travailleuses ; abolitionniste convaincue, et donc invitée à se mêler aux classes fortunées, elle entend maintenir son identité ouvrière. Angela et son compagnon tirent le diable par la queue en tenant une pension de famille à Princeton ; Ezra subsiste grâce au travail et aux encouragements de sa femme et dirige pendant vingt-cinq ans la destinée de la N.E.L.R.L. ainsi que de nombreux autres combats de pointe.

En dépit de sa fréquentation des abolitionnistes et de la renommée acquise comme l'un de leurs organisateurs, son style est différent. Lors de la Guerre de Sécession, il s'est séparé des antiesclavagistes qui, reniant leur pacifisme, ont participé aux campagnes belliqueuses des Nordistes : il a rejoint le cercle du vieux Joshua P. Blanchard, ce conservateur converti à l'antimilitarisme qui découvre sur le tard de sa vie que mieux vaut mobiliser les masses qu'exhorter les dirigeants quand on veut résister à la guerre<sup>8</sup>. Cette poignée d'hommes presque sans voix, malgré leurs articles occasionnels dans le *Liberator* de Garrison, assure la transition entre l'*American Peace Society* d'avant la guerre et la *Universal Peace Society* qui la suit ; le pacifisme de Heywood le distingue des autres et colore son témoignage : il est bien connu, affirme-t-il, que l'*American Peace Society* s'oppose à toutes les guerres, sauf à l'actuelle<sup>9</sup>.

Dans ce rejet des clans belliqueux, Heywood trouve un

7. Angela T. Heywood, «Has Love a Scientific Basis ?» *Woodhull & Claflin's Weekly* (March 1, 1873), p. 13. Cf. l'article de S.P. Andrews dans *The Truth Seeker*, (Aug. 11, 1883), repr. dans *The Word*, XII (Oct. 1883), pp. 1-2.

8. Merle Curti, *Peace or War. The American Struggle 1636-1936* (Boston: J.S. Canner Co., 1959), p. 58 ; Peter Brock, *Pacifism in the United States: From the Colonial Era to the First World War* (Princeton: Princeton University Press, 1968), chap. XVIII-XX.

9. Lettre de E.H. Heywood, *The World*, New York (June 3, 1868) p. 2.

allié en Josiah Warren. Celui-ci vient de publier *True Civilization* (*La Civilisation véritable*) dont le souci de pondération ajoute à la sévérité des critiques. Mortifié par le rejet des Démocrates, consécutif à son livre, se sentant sans doute isolé, Warren qui entend à Boston les abjurations et protestations d'Esra Heywood part à Princeton et fait sa connaissance ; bientôt l'école « warrenienne » inclura cet animateur, ainsi que deux autres, Edward D. Linton et Sidney H. Morse. Edward D. Linton, organisateur warrenien des Souverains de l'industrie, retient le thème du gouvernement minimum et reprend beaucoup de suggestions de l'homme qu'il admire et surnomme « The Master Mind » ; nourri des doctrines d'Edward Kellog, d'Amasa Walker et surtout de l'écrivain socialiste anglais John Ruskin, il rejette le communisme, « maladie infantile des réformateurs », et plus encore le principe d'une monnaie régie par l'Etat.

Autre membre occasionnel de ce groupe, Sidney H. Morse, sous l'influence de Tucker, devient un admirateur éperdu de J. Warren. Pasteur proche des abolitionnistes, Morse est connu dans l'histoire américaine pour avoir mené une scission des Unitaires les plus avancés lorsqu'en 1863 les Episcopaliens et d'autres entreprennent de restaurer la religion d'Etat. Il contribue à fonder les *Free Religionists*, dont il dirige l'organe officiel *The Radical* (1865 à 1872), où écrit Bronson Alcott ; il commente la situation sociale, l'influence des Eglises sur la démocratie américaine, se détache de la religion organisée, pense que le Christ n'a joué le rôle de meneur que pour sacrifier à l'esprit de son temps ; à l'exemple de Warren, il veut aux autorités établies et aux chefs charismatiques substituer le pouvoir nu de la vérité ; rendu peut-être encore plus radical par le choc de la Commune de Paris, il en vient à ne gagner sa vie que par ses talents de peintre et sculpteur. Il contribue à la presse anarchiste, célèbre la sagesse de Josiah Warren dans des poèmes et un roman inachevé, prend la défense des mineurs grévistes puis celle des anarchistes quand, vers la fin de sa vie, il constate les persécutions dont ceux-ci sont l'objet après le meurtre du président

McKinley. Mais cet homme qui place l'intuition au-dessus de la raison et l'esprit au-delà de l'organisation refusera toujours de s'intégrer au mouvement par horreur de toute étiquette<sup>10</sup>.

De son côté, William B. Greene, dont la défense des femmes avait scandalisé en 1833 le Congrès du Massachusetts — ce qui lui avait valu d'être décrit par Lord Acton comme un «doctrinaire, un type affreux à voir», — récidive dans son défi à l'opinion publique par sa critique de la corruption des dirigeants militaires et de leurs appuis

10. La rencontre de Warren et de Heywood a eu lieu le 1 juin 1863 : «The Tax Swindle — Wordocracy», (E.H. Heywood), *The Word* (March 1893), p. 2.

Sur Linton, voir Edward D. Linton et George V. Drury, *Conversations on the Currency* (Philadelphie : Henry Carey Baird & Co., 1878), pp. 78-83 et *passim* ; *The Word*, III (March 1875), p. 1 : «The Labor Question». Voir également la lettre de S.H. Morse à B.R. Tucker, N.Y. Public Library, Salle des mss. Edward D. Linton, au domicile duquel Josiah Warren se retira jusqu'à sa mort, décéda en 1877.

Le principal ouvrage sur la «Free Religion» est celui de Stow Persons, *Free Religion. An American Faith* (Boston : Beacon Press, 1963). Les historiens se sont surtout intéressés à Francis E. Abbot, rédacteur de l'*Index*, Boston ; ils ont négligé le courant représenté par S.H. Morse, qui semble pourtant s'être étendu au-delà de la Nouvelle-Angleterre. Sidney H. Morse (? — Feb. 1903) a contribué à l'*Irish World and American Industrial Liberator*, New York, sous la signature «Phillip» et dans la *Liberty* de B.R. Tucker, sous différentes initiales, en particulier «N» et «H». Voir en particulier «Free Religion : Then, and Now», *Liberty*, Boston (Oct. 15, 1881), p. 2 (art. non signé). Le journal rédigé par S.H. Morse et J.B. Marvin, *The Radical. A Monthly Magazine Devoted to Religion*, Boston, vol. I — X (Sept. 1865 - June 1872), contient un article de Bronson Alcott (vol. I, Nov. 1868) ; celui de W.J. Linton, «The Paris Commune» (Sept. 1871), pp. 81-104 était probablement la réimpression d'un texte paru ailleurs. Le roman sur Josiah Warren, dont Morse avait entrepris la publication dans *Liberty* sous le titre «Liberty and Wealth», parut dans les numéros des 31 mai, 14 et 28 juin, 12 et 26 juillet, 23 août et 6 septembre 1884, sous la signature «H» ; Warren était peint sous les traits de «Joseph Warden» ; le roman fut inachevé. Sur la défense des anarchistes, voir S.H. Morse, *Hans Glouck vs. William McKinley and Others* (Buffalo, N.Y. : 1906). Pour son rejet de tout label, voir *Liberty*, Oct. 13, 1888.

politiques ; s'il défend encore la candidature de McClellan à l'investiture présidentielle, candidature soutenue par des Démocrates minoritaires, son discours relève moins de la plaidoirie flatteuse pour le postulant au poste suprême que de la charge contre la gestion des Républicains qui ont baillonné la presse et jeté avec hystérie des enfants en prison ; redouté pour sa fortune et ses relations, — des contestataires de tous bords auxquels il apporte souvent un soutien décisif, — inattaquable sur le plan de la morale et inébranlable sur celui des idées, Greene ne laisse à la bourgeoisie qu'une seule arme pour le dénigrer, la dérision ; l'élite respectable ne s'en prive pas et Greene, à son tour isolé, se retrouve bientôt aux côtés de Warren et de Heywood<sup>11</sup>.

Lysander Spooner, pour sa part, avait légalement défendu une Constitution américaine à laquelle il ne croyait guère ; coupé de ce fait des garrisoniens, mais encore populaire dans le Liberty party, il rompt ses dernières amarres en octobre 1864 et somme le Sénateur Charles Sumner de se prononcer clairement sur cette Constitution à laquelle les membres du Congrès ont fait serment d'allégeance ; car ou bien l'on croit que ce document condamne l'esclavage et on le dit, ou bien l'on pense que le texte l'autorise, et dans ce cas un apologiste de la liberté ne peut lui donner son allégeance ; en 1867 il publie *No Treason*, une des plus brillantes attaques anarchistes contre la démocratie : le gouvernement américain ne repose pas sur le choix populaire puisque la Constitution a été imposée par les Pères fondateurs à leurs descendants et que l'autorité

11. *Fortnightly Review*, Londres, DCCXI n.s. 74 (Jan. 1922) cité par A.M. Schlesinger Jr., *The Age of Jackson*, p. 503.

W.B. Greene, *Col. Greene's Speech before the McClellan Club of Ward Eleven, Boston, Oct. 28. 1864*, (Boston : Printed by vote of the Club, 1864). Pour Greene, l'esclavage est un péché dont le Sud porte seul la responsabilité ; le Nord n'a pas à s'en mêler, pas plus qu'il ne s'occupe de l'idolâtrie en Hindoustan, et d'ailleurs le Massachusetts ne peut guère se donner en exemple : en 1850, douze fois plus de Noirs que de Blancs étaient emprisonnés dans cet Etat.

de l'Etat fédéral sur le Sud découle de sa contrainte victorieuse par les armes<sup>12</sup>. Spooner résume les sentiments et opinions des Warren, Heywood et Greene à cette époque quand il déclare que la Guerre civile a exprimé la volonté des industriels du Nord de contrôler les marchés du Sud et que le seul gouvernement acceptable est celui qui repose sur le même principe que les Eglises, c'est-à-dire sur l'adhésion volontaire.

Ainsi apparaît clairement l'essence de l'anarchisme américain antérieur à la Guerre civile et jusqu'à cette période : non une condamnation de l'Etat par principe, mais l'exigence du consentement explicite et individuel du citoyen à toutes les contributions légales ou financières qui lui sont demandées. Même un gouvernement despotique sera toujours accepté par ceux qui l'auront librement choisi, un gouvernement des plus tolérants sera toujours une odieuse tyrannie pour ceux qui n'en veulent pas.

Cette poignée de libertaires va mener contre des forces écrasantes une bataille dans trois directions : Spooner propose aux Sudistes d'ériger des institutions autonomes ; ses camarades s'efforcent d'atteindre d'une part les intellectuels, de l'autre les ouvriers<sup>13</sup>. Pour des raisons évidentes, le premier va échouer dans sa tâche herculéenne ; les autres ne réussissent guère davantage car la plus grande partie de l'intelligentsia prône le gouvernement par une élite ; en outre, les Démocrates, ternis par leur alliance avec les esclavagistes, se trouvent en mauvaise posture tandis que sous les coups répétés des Républicains, d'où viennent les nouveaux dirigeants centralistes et militaristes, l'esprit jeffersonien et le jacksonisme s'évanouissent de la scène<sup>14</sup> ; par contre la bataille des masses ouvrières n'est

12. Lysander Spooner, *No Treason N° 1* (Boston : 1867) ; *No Treason N° 2* (Boston : 1867) ; *No Treason N° 6* (Boston : 1870). Les deux premiers numéros parurent aussi dans *De Bow's Review*.

13. Voir en particulier la correspondance de Spooner à la New York Historical Society et à la Boston Public Library.

14. Voir Van Melvin Davis, « Individualism on Trial : The Ideology of the Northern Democracy during the Civil War and Reconstruction », Doct. diss., University of Virginia, 1972.

pas entamée : c'est avec la N.E.L.R.L. de Heywood et de Greene que les nouvelles conceptions anarchistes vont être présentées devant le monde du travail.

Une défense du fermier, de l'ouvrier et du commerçant, plaidée par E.H. Heywood dans un discours à Worcester le 20 janvier 1868, donne naissance à des thèmes qui, pendant deux décennies, vont être en vogue, en particulier la mise en évidence des groupes de pression ; selon lui, pillage légal des masses, amplification des inégalités par l'impôt et création de monopoles mènent à la concentration des pouvoirs et de l'argent dans les mains d'un petit nombre de privilégiés ; par le jeu de la monnaie, toutes les richesses de la nation sont drainées vers ce centre. Il faut capturer Wall Street, temple par trop puissant des capitalistes, et fixer un nouvel étalon monétaire, par exemple la journée de travail. Les trade-unions, les associations pour les huit heures de travail, les coopératives font avancer l'œuvre de justice mais ne suffisent pas ; quant au système électoral, cela fait deux siècles que les travailleurs votent dans le Massachusetts sans en être plus avancés pour autant ; chiffres à l'appui, Heywood démontre la sous-représentation des travailleurs au Congrès et, l'un des tout premiers Américains, il propose une politique indépendante pour la classe ouvrière<sup>15</sup>.

Une coalition se forme entre des intellectuels comme Wendell Phillips, William B. Greene, des associations de métier comme les puissants Chevaliers de Saint-Crépin, et les dirigeants du mouvement pour les huit heures, I.C. Steward et George E. McNeill. Le congrès, à partir duquel la Worcester Labor Reform League s'agrandit pour devenir la New England Labor Reform League, se tient au Tremont Temple de Boston les 27 et 28 janvier 1869 : c'est le succès ; hommes et femmes du monde du travail, venus des usines comme des magasins, envahissent le lieu de rassemblement. Les orateurs sont nombreux, les points de vue divergent :

15. E.H. Heywood, *The Labor Party*, 1868. Cf. pp. 6, 8, 9. La brochure, imprimée par une coopérative ouvrière, sera tirée à quatorze mille exemplaires.

des choix s'imposent. Les ouvriers de la chaussure, en particulier, souhaitent l'engagement politique, hors des partis traditionnels ; leur position, vivement attaquée, finit par l'emporter ; ainsi naît l'*Independent Party* du Massachusetts qui rencontre aux élections suivantes un succès des plus éphémères. Il est probable que la lente désagrégation de la Ligue est due aux déceptions de la politique plus encore qu'aux conflits d'opinion<sup>16</sup>.

Insuccès tout relatif dans la perspective de Heywood et de Greene qui tiennent surtout à diffuser leurs idées ; peu à peu, ils épurent leur conception de l'organisation. Dès le début, probablement sous l'influence de Warren qui participe parfois à ces rencontres avec son disciple E.D. Linton, les animateurs refusent la discussion ; ils rejettent même ce qu'on appellerait aujourd'hui « l'éducation réciproque » ; tout cela leur semble être des procédés hypocrites qui camouflent les joutes d'influence. Le vote de résolutions incite aux manipulations, car les divers partisans recrutent à tour de bras les adhérents occasionnels qui viendront appuyer leur motion ; les libertaires, rejetant cette tactique, rompent avec le mouvement pour les huit heures<sup>17</sup>. L'équipe de W.B. Greene révisé ses tactiques : elle rejette les méthodes parlementaires aussi bien au sein de l'organisation que dans la société ; pour ôter toute ambiguïté à la propagande, elle décide que les vœux et résolutions n'engagent que ceux qui les présentent ; on peut les critiquer, mais il est hors de question de voter pour ou contre. Ainsi la volonté de propagande subsiste, chaque participant peut exposer son point de vue, limité seulement par le temps imparti ; si l'on critique, il n'y a point de réponse : chacun définit sa position selon ses convictions intimes plutôt que par rapport à autrui. C'est

16. *American Workman*, Boston (June 5, 1869 ; Aug. 21 et Nov. 13, 1869) ; *The Word* (May 1872), 1. J.R. Commons and ass., *History of Labour*, II pp. 138-144.

17. [E.H. Heywood ?], «New England Labor Convention», *Revolution*, New York (Feb. 11, 1869), 84-85. B.R. Tucker, *Liberty*, III (Dec. 12, 1885), 1.

la sagesse des Quakers mêlée à la volonté d'offrir une tribune à tout «réformateur» sans souci de la «ligne juste» ou de l'orthodoxie.

Cette méthode, acceptable dans un club d'intellectuels, peut-elle être transposée à une organisation ouvrière ? Heywood critique le style du recrutement syndical : ces adhérents sans aucune lumière sur l'équité et la liberté deviennent des harengs morts ficelés sur un pieu<sup>18</sup>. A l'instar des abolitionnistes d'antan, qui jadis exigeaient, en bons protestants, la conversion avant l'engagement, les libertaires du Massachusetts estiment que des organisations dans lesquelles les travailleurs n'ont aucune idée claire sur les causes de leurs problèmes engendrent la confusion des esprits, quelle que soit la bonne volonté des meneurs. Modelées sur les congrès abolitionnistes, comme le dit explicitement le journal de Heywood, *The Word* [*La Parole*], les assemblées de la «Ligue pour la réforme du travail» se donnent précisément pour but cet éveil du monde des «producteurs». Leur hiérarchie apparente — président, vice-président, secrétaire —, est, de l'aveu même de Tucker, une façade rassurante<sup>19</sup>. Leur conception de l'appareil a induit bien des historiens en erreur, car leur critère d'action n'est pas la durée de vie du groupe ou le nombre de ses militants ; ils rejettent l'institution figée, ils veulent susciter le frisson d'éveil de l'opinion publique ; pour eux, le changement de conscience doit précéder l'activité militante et son organisation afin d'éviter de mettre la charrue devant les bœufs.

Les libertaires du Massachusetts sont donc conduits à prendre leurs distances des associations de métiers. Un très intéressant débat, tenu sous les auspices de la Ligue au fameux Cooper Institute de New York, éclaire le point de vue des «individualistes» sur le mouvement ouvrier ; cette discussion oppose précisément Ezra H. Heywood et Victor Drury. Celui-ci, militant de l'Association internationale des travailleurs, est probablement un proudhonien ;

18. *The Word*, (March 1875), 2.

19. Id. (Dec. 1874), 3.

éloquent, dévoué, organisateur infatigable, nous allons le trouver souvent sur notre chemin.

La critique adressée par E.H. Heywood au syndicalisme ouvrier ne porte pas sur le principe de l'association, qui est «plus qu'un droit, une nécessité et un devoir», mais sur le «totalitarisme» des syndicats américains, ces trade-unions opposées à des monopoles qu'elles dénoncent comme nocifs mais qui sont elles-mêmes des monopoles. Il cite l'exemple des peintres qui doivent montrer leur carte d'adhérent en allant au travail et sont frappés d'amende quand ils ne payent pas leur cotisation ; il soutient que les associations de métier limitent les accès à l'emploi du fait de leur emprise : «Cette communauté est pleine de jeunes gens qui devraient apprendre un métier, mais ils ne le peuvent que s'il plaît aux syndicats de le leur permettre». S'il est piquant de voir un Américain de souche défendre le point de vue des travailleurs immigrants contre un Français nouvel arrivé aux Etats-Unis (mais aussi contre les travailleurs allemands de l'Internationale), il convient d'ajouter que l'argumentation de Heywood relève de l'idéologie de la libre entreprise, puisqu'il tient que tout le progrès de la civilisation vient du droit de chaque homme de faire mieux que son voisin. Le réformateur reprend les paroles mêmes de W.H. Sylvis pour adopter une position assez semblable à celle du «marxiste» Adolphe Douai : les ouvriers doivent se battre pour la réforme des systèmes monétaire et douanier et rejeter cette épreuve de force que représente la grève, non par esprit «petit-bourgeois», mais parce que cette forme de lutte paraît vouée à l'échec et qu'elle est coûteuse en même temps qu'oppressive pour les plus pauvres<sup>20</sup>.

Ce sont sans doute ces conceptions qui ont permis à la Ligue de la Nouvelle-Angleterre pour la réforme du travail de tenir jusqu'à la fin du siècle, à l'opposé de l'A.I.T., comme aussi de toutes les organisations ouvrières nées à

20. *The Word*, New York (May 6, 1871), 1 : «Trade Unions». L'American Labor Reform League a été fondée au cours de ce congrès. *Woodhull & Claflin's Weekly*, (Apr. 29, June 3, 1871).

la même époque. Cette fluidité lui a ainsi offert la possibilité de suivre les divers courants de son temps et, parfois, de se situer à leur source.

C'est en particulier le cas du mouvement féministe postérieur à la Guerre civile. Dès l'apparition du journal de Suzan B. Anthony, *The Revolution*, des liens s'établissent entre les deux groupes. L'organe des suffragettes publie les compte-rendus des congrès de la Ligue ; de leur côté, les libertaires multiplient les signes d'intérêt et de soutien en plaçant souvent des militantes au sein du bureau «directeur» de leur association. William B. Greene est même l'initiateur du Congrès des travailleuses de Boston, en avril 1869, dont les révélations émeuvent la nation toute entière et inspirent un certain nombre de mouvements<sup>21</sup>. Il écrit en 1874 une petite brochure qui est un constat du malaise de la femme américaine dans toutes les classes de la société, puisque même les épouses des employeurs adhèrent aux mouvements des suffragettes. Il explique cette crise par le changement radical de la condition féminine, la fin du puritanisme et le tourment qu'éprouvent les femmes à ne plus pouvoir réaliser leur nouvel idéal ; les activités domestiques et la religion créaient pour la femme un milieu spécifique où elle pouvait s'épancher ; ce milieu a disparu pour ne plus revenir, et l'univers féminin avec lui. Greene accepte la classique distinction de l'âme et du corps, puis l'utilise pour la défense des femmes : par leur âme, elles sont identiques aux hommes ; en ce qui concerne le corps, l'auteur rejette le culte de la virilité avec une force qui est, pour le moins, exceptionnelle à cette époque<sup>22</sup>.

Après trois années de collaboration et d'estime réciproques, le mouvement des suffragettes rompt avec la Ligue de la Nouvelle-Angleterre. Celle-ci, autrement plus ouverte que les associations de métier sur la question des femmes

21. «Woman's Suffrage», *The Word* (May 1872), 2.

22. W.B. Greene, *Critical Comments... on «Sex in Education»*, pp. 13 et 23. L'auteur, cependant, estime que les femmes n'ont pas besoin de trop de connaissances médicales : *ibid.* p. 30.

au travail — que les syndicats accusent souvent d'être des briseuses de grève — refuse vigoureusement de s'engager dans la bataille pour le vote des femmes ; d'ailleurs, les résultats du suffrage masculin lui paraissent bien trop décevants pour augurer des merveilles de l'accroissement du corps électoral. L'alliance entre les deux groupes prend fin quand l'Association nationale pour le vote des femmes approuve la candidature de Grant en 1872 ; Heywood esquisse alors un rapprochement avec Victoria Woodhull (*infra*).

Cette nouvelle radicalisation entraîne une certaine rupture avec Josiah Warren, dont nous connaissons la prudence farouche, car le couple des Heywood est décidé à toutes les outrances verbales pour démasquer l'hypocrisie puritaine. Le distingué colonel T.W. Higginson, ayant rédigé une défense de la famille traditionnelle et une condamnation des doctrines de Victoria Woodhull s'attire une verte réponse d'Angela Heywood qui l'avait connu toute fillette et l'avait séduit par ses attraits<sup>23</sup> ; Josiah Warren est, à son tour, traité d'homme dangereux par une militante du féminisme, Oliva F. Shepard, parce qu'il n'applique pas sa théorie du coût aux relations entre les sexes. E.H. Heywood se lance à corps perdu dans les défis contre la censure, et s'oriente désormais sur les thèmes de « l'amour libre ».

Il organise en 1873 la *Ligue de la Nouvelle-Angleterre pour l'amour libre*, association destinée à préparer une tournée de conférences de Victoria Woodhull dans sa région ; il crée aussi un Service du même nom, le *Free Love Bureau* destiné à permettre aux âmes sœurs de se retrouver par correspondance. Une longue série de conflits avec la censure le mène plusieurs fois en prison ; il est même condamné à deux ans de travaux forcés le 25 juin 1878. Cette mesure déchaîne une immense réprobation : six mille personnes se réunissent à Faneuil Hall pour protester et soixante-dix mille signatures sont recueillies pour

23. Angela T. Heywood, « Has Love a Scientific Basis ? », art. cit., p. 13.

réclamer le rejet des fameuses lois de Comstock qui permettent de poursuivre pour obscénité les publications les plus diverses. En dépit du soutien de personnes et d'associations, — Carl Schurz, Annie Besant, E.C. Stanton, les comités des partis républicains et démocrates de Princeton et les cercles de la libre pensée —, les persécutions continueront tout au long de sa vie, et la censure, exercée grâce au contrôle postal, sert surtout à liquider par des procès coûteux la presse anticapitaliste<sup>24</sup>.

La vie familiale de Heywood subit, du fait de ces violences, de graves répercussions économiques qui en auraient secoué les liens affectifs sans la solidité d'Angela<sup>25</sup>. Le lutteur ne perd par sa combativité avec le temps ; W.B. Greene, qu'il dit capable de transformer la Constitution du Massachusetts en baguette de prestidigitateur, lui conseille l'offensive légale : « Vous, vous pouvez faire quelque chose pour donner à votre croisade pour l'amour libre un caractère conservateur et légal, au lieu de révolutionnaire. Si vous voulez aboutir à quelque chose, vous devez présenter une plainte »<sup>26</sup>. Heywood préfère l'action directe et s'y tient toute sa vie. Il ne courtise pas le martyr mais

24. Heywood fut arrêté pour avoir vendu deux opuscules, *Sexual Physiology*, de Trail, et son propre *Cupid's Yokes* (Princeton : Cooperative Pub. Co., 1878), 23 p. Cette dernière brochure fut vendue à plus de cinquante mille exemplaires aux Etats-Unis et en Grande Bretagne. Voir Oswald Dawson, *Personal Rights and Sexual Wrongs* (Londres : Wm. Reeves, 1897) ; B.R. Tucker, *Proceedings of the Indignation Meeting Held in Faneuil Hall, Thursday Evening, Aug. 1, 1878, to Protest against the Injury Done to the Freedom of the Press by the Conviction and Imprisonment of Ezra H. Heywood* (Boston : 1878).

25. *The Word*, (Apr. 1893), 2. S.P. Andrews, in *Truth Seeker* (Aug. 11, 1883), reproduit dans *The Word* (Oct. 1883), 1-2. Heywood fut obligé de vendre sa maison pour payer ses dettes en 1878. Il semble avoir été particulièrement exploité par son frère, ecclésiastique conservateur, qui se procura l'établissement lors de la vente aux enchères pour 4.300 dollars et offrit à Ezra de le racheter pour 6.000. Voir les lettres d'E.H. Heywood à Mrs. Denton, 26 et 28 juillet 1878, fonds Labadie, University of Michigan.

26. *The Word* (Aug. 1874), 4. Cf. l'interprétation différente de J.J. Martin, op. cit. p. 119.

se révolte contre l'espionnage gouvernemental de la presse et du courrier, qu'il considère comme une grave séquelle de la Guerre civile ; sous le couvert de la protection de la maternité, l'Etat se livre à des persécutions sans répit ; il gouverne ainsi les coutumes après avoir «confisqué la personnalité féminine par des lois de classe»<sup>27</sup>. Heywood provoque délibérément la loi et les tartufferies du langage, s'attirant ainsi les critiques des libres penseurs eux-mêmes<sup>28</sup> ; mais il s'intéresse bien plus encore à propager les méthodes de contrôle des naissances et à entretenir la discussion des aspects médicaux, psychologiques et moraux de la vie sexuelle. Sur ce point, il reçoit en particulier l'appui des milieux du spiritisme, animés entre autres par Moses Hull et son *Crucible*, et il est soutenu dans les couches populaires par des militantes comme Rachel Campbell, ouvrière dans une manufacture de coton, qui verse ses économies au mouvement ; des médecins libéraux, des immigrants radicaux se sont aussi trouvés en harmonie avec ces objectifs de l'éditeur-rédacteur du *Word*<sup>29</sup>. Heywood

27. *The Word* (Apr. 1893), 2.

28. George Chainey, *This World*, Boston (Nov. 4, 1882). Au contraire, le grand poète Walt Whitman se réjouit de voir Heywood acquitté et le censeur, Comstock, partir queue basse ; Roger Asselineau, *L'évolution de Walt Whitman après la première édition des «Feuilles d'herbe»* (Paris : Didier, 1954), p. 251 n. 88 ; cf. pp. 250-251 pour une discussion de l'attitude du poète. Voir aussi Rachel Campbell, «The Prodigal Daughter : Or, the Price of Virtue», *Our New Humanity*, Topeka, Kansas, I (Dec. 1895), 2 qui se plaint de voir les libres penseurs jouer le rôle de Jéhovah auprès de leur épouse.

29. On pourra glaner quelques renseignements sur Moses Hull et Rachel Campbell dans Hal D. Sears, *The Sex Radicals, passim*. Sur le premier, voir aussi George E. Macdonald, *Fifty Years of Free-thought. Story of the Truth Seeker from 1875* (New York : The Truth Seeker Co., 1929, 2 vols.) ainsi que dans la correspondance de sa petite-fille, Bertha Pearl Johnson, compagne de B.R. Tucker, dans le fonds Labadie, University of Michigan. *Hull's Crucible*, Boston (1871 ? à vol. VII N° 11, 10 nov. 1877) : les vols. 3-7 sont conservés au Boston Athenaeum ; Moses Hull est l'auteur d'une brochure intitulée *The Irrepressible Conflict, or, the Battle between Rich Robbers and Poor Producers. Decay of Institutions*, que nous n'avons pu retrouver.

n'a pas réussi à démanteler l'institution de la censure, comme il le souhaitait, mais celle-ci s'est avérée impuissante à museler les idées nouvelles sur les relations conjugales et, peut-être même, a-t-elle assuré leur publicité.

L'attrait croissant de Heywood pour ces divers sujets compense mal pourtant l'insuccès grandissant des anarchistes du Massachusetts auprès des nouvelles organisations populaires du mouvement ouvrier. L'intérêt sincère qu'ils portent à cette classe leur fait élever la voix pour la défendre ; des causes aussi impopulaires que le mouvement de révolte des *Molly Maguires* et les grèves insurrectionnelles de 1877 trouvent en eux des avocats ardents et suscitent des brochures qui ne sont pas sans influence<sup>30</sup>. Mais les syndicats s'écartent des méthodes libertaires ; le court rapprochement avec la National Labor Union, qui incite même Warren à écrire une brochure pour ses membres, s'interrompt en 1872 lorsque Heywood considère que leur projet de coopérative est « un canot de sauvetage pour des petits voleurs »<sup>31</sup>. Le militant attaque ses amis fouriéristes Orvis et Brisbane quand il découvre que leur projet n'est qu'une forme nouvelle de capitalisme ; or John Orvis, rédacteur du *New Era* [*L'Ere nouvelle*], est également l'un des organisateurs des Souverains de l'industrie : la *Word* s'en prend bientôt à cette association<sup>32</sup>. En 1874, les dirigeants du mouvement pour les huit heures sont critiqués à leur tour parce que, sur certaines questions, ils se rangent du côté de l'oligarchie financière et des op-

30. S.H. Morse, *So the Railway Kings Itch for an Empire, Do They ?* (Boston : B.R. Tucker publ., 1885) ; parut d'abord sous forme d'article signé « by a Red Hot Striker », dans la *Radical Review*, Boston (Nov. 1877), pp. 523-534.

E.H. Heywood, *The Great Strike : Its Relations to Labor, Property and Government* (Princeton, Mass. : Co-operative Pub. Co., 1877).

31. Josiah Warren, *Response to the Call of the National Labor Union* (Boston : 1871) ; *The Word*, I (Sept. 1872), 2.

32. *The Word*, V (Sept. 1876), 3 ; id. II (Feb. 1874), 3, avait annoncé sans commentaire l'apparition des Sovereigns of Industry ; la critique ne devait pas tarder : voir id. (Jan. 1875), 2 ; (Apr. 1875), 1, et l'article de B.R. Tucker, « One of the Sovereign's Purposes », *The Word*, (Jan. 1876), 2.

presseurs des femmes<sup>33</sup>. Puis, plus tard, Heywood décrie le populaire mouvement des *Greenbacks* qui propose une monnaie d'Etat et une politique inflationniste.

*The Word*, ce mensuel à contre-courant de quatre pages à peine, œuvre commune d'Ezra et d'Angela Heywood, exprime une voix qui est écoutée ; même Friedrich Sorge, le correspondant américain de Marx, le reçoit<sup>34</sup> ; le journal dispose d'abonnés dans chaque Etat de l'Union en Europe et même en Afrique du sud. La Ligue de Heywood a accueilli John Orvis et Ira Steward, comme y participeront le chartiste John Francis Bray et beaucoup de futurs réformateurs agrariens<sup>35</sup>. L'influence de Heywood s'est probablement exercée aussi sur A. Warner St. John, président de l'*Industrial Brotherhood* [La Fraternité industrielle], société secrète de laquelle les Chevaliers du travail reprennent le préambule et la constitution : il serait souhaitable qu'une étude plus poussée de cette association vienne confirmer cette filiation inattendue de la puissante centrale<sup>36</sup>.

D'ailleurs les positions des anarchistes du Massachusetts

33. *The Word*, (Sept. 1874), 2.

34. *Ibid*, p. 3. La Ligue disposait même d'un agent de propagande, Benjamin R. Skinner, qui se rendait par exemple aux congrès de la Libre Pensée pour diffuser les brochures et journaux du mouvement. Voir par ex. *The Word* (Dec. 1874), p. 2. A en juger par une lettre de W.B. Greene à B.R. Tucker (Jan. 21, 1876), Fonds B.R. Tucker, N.Y. Public Library, ce diffuseur semble avoir vécu dans la misère.

Le journal a peut-être eu des liens occasionnels avec *L'Internationale* de Bruxelles ; cf. *The Word* (Nov. 1874), 1.

35. Tel Joshua K. Ingalls, devenu anarchiste sur le tard de sa vie, ce qui lui a valu une étude de J.J. Martin, *op. cit.* pp. 139-153. Ingalls était membre des Quakers.

36. L'ouvrage de T.V. Powderly, *Thirty Years of Labor, 1859-1889* (Columbus : 1889) *passim*, qui a servi de point de départ aux recherches des historiens, est une source tendancieuse.

A. Warner St John était un militant du Missouri. Voir par ex. son discours aux *Grangers* de Carthage (Missouri), *The Word*, II (Feb. 1874), 1 ; cf. id. (Aug. 1875), 3. Les Chevaliers du travail sont traités plus loin, chap. XII.

fluctuent entre la tentation d'accuser les divergences ou celle de les taire. Josiah Warren suit Ira C. Steward quand le mouvement pour les huit heures se sépare de la Ligue de Heywood ; de plus en plus conservateur, il regrette de voir souligner les différences de classe ; il est philosophiquement faux, affirme-t-il, de punir les gens pour ce qu'ils sont par leur naissance et leur environnement ; il en vient même à soutenir le point de vue des suffragettes : la démocratie est un breuvage amer que chacun doit goûter pour mieux comprendre qu'il faut le rejeter<sup>37</sup>.

Au sein de cette diversité qui se manifeste dans le Massachusetts après 1873, entre la prudence de Josiah Warren et les clameurs d'E.H. Heywood qui demande la suppression des titres de propriété, encourage les squatters et invite à ne pas payer les fermages<sup>38</sup>, c'est encore William B. Greene qui assure aussi bien le regroupement que l'équilibre. On le trouve parmi les souscripteurs pour l'établissement à Boston d'un centre de réunions ouvrières<sup>39</sup> et quand il meurt en 1878, avant la naissance du premier groupe explicitement anarchiste, c'est après avoir intéressé la nouvelle génération au mutuellisme proudhonien et défendu cette doctrine au sein de l'Association internationale des travailleurs aux Etats-Unis.

37. Cette importante scission qui prive la Ligue d'un soutien populaire en milieu ouvrier a lieu après l'adoption des résolutions de Heywood contre Steward et son mouvement au congrès de 1872 de la N.E.L.R.L. *The Word*, (Aug. 1872), 1 ; (Sept. 1872), 1,3. La citation de J. Warren est tirée de sa *Letter to E.H. Heywood*, p. 2. Voir aussi J. Warren, «To H.R.», Texas, *The Word*, I (July 1872), 1.

38. Ce dernier conseil sera suivi par les révolutionnaires irlandais.

39. Edward D. Linton, «Head Quarters Labor Movement in Massachusetts», Feuille de 3 pages, Boston Public Library. Parmi les signatures : Wendell Phillips, Jesse H. Jones, W.B. Greene, E.M. Chamberlin, A. Coquard (militant français de l'Association internationale des travailleurs à Boston), E.D. Linton, William B. Wright (membre de la N.E.L.R.L. et ami de jeunesse de B.R. Tucker), John Orvis et B.R. Tucker.

## CHAPITRE CINQ

### L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS ET LES COURANTS LIBERTAIRES AUX ETATS-UNIS

Dans la République américaine, la célèbre *Association internationale des travailleurs* (A.I.T.) qui inquiète tant les gouvernements européens, traverse de 1870 à 1876 des années de printemps incertain. La classe ouvrière n'a pas encore conquis un statut collectif officiel ; elle a longtemps hésité à se doter d'institutions propres, à leur fixer des objectifs professionnels, économiques et/ou politiques et à déterminer le contenu de ses programmes, les structures internes de son organisation et son style d'action. Au lendemain de la Guerre de Sécession, les concentrations industrielles et les nouveaux clivages de la population s'accroissent ; idéologues et organisateurs du mouvement ouvrier soufflent sur lui des vents contradictoires : ils se disputent la direction de l'A.I.T. et provoquent scissions internes, luttes de fractions et réconciliations, bref un climat passionnel qui déconcerte les adhérents de bonne volonté et les sympathisants.

Deux tendances se distinguent, qui sont d'ailleurs loin de former des blocs homogènes ; les partisans du «centralisme démocratique», mûs par les marxistes d'Europe, recrutés parmi les groupes d'expression allemande, auxquels s'adjoignent les blanquistes d'inspiration ouvrieriste, et les libertaires hostiles aux relations hiérarchiques, recrutés dans les sections de langue anglaise et française ; en dépit ou à cause de leur recherche d'une alliance avec les autres couches sociales, les thèmes de ce second groupe s'accroissent peut-être mieux avec le discours ouvrier de l'époque.

D'autres facteurs ou prétextes de division interviennent ensuite ; les Allemands sont partagés au sujet de l'opportunité d'un parti politique ouvrier ; les « libertaires » s'opposent : les Français rejettent tout électoralisme tandis que les Anglo-Saxons sont à la recherche d'un tiers parti extérieur aux grandes formations.

Ces diverses factions présentent un caractère de permanence qui manque à l'Internationale elle-même, dont les efforts semblent balayés par le bouleversement de la crise industrielle et dont les effets sont, en fin de compte, visibles dans le long terme plus que dans l'immédiat.

La plupart des historiens nous ont présenté avec quelques variantes le schéma suivant de l'histoire. La figure dominante de l'Association internationale des travailleurs est celle de Friedrich Sorge, correspondant et ami de Karl Marx ; des sections formées de « petits-bourgeois » ont tenté de dénaturer l'Association en lançant des propositions aussi utopiques que contradictoires, au point qu'une faction, la « section 12 », en arrive à faire de l'égalité des sexes le point majeur d'un programme politique. Les groupes ouvriers, fidèles à Sorge et avec l'appui de Marx, comme du Conseil général de l'A.I.T. à Londres, s'efforcent d'éliminer ces éléments parasites. Malheureusement les « hérétiques », hypocritement soutenus par d'autres membres de ce même Conseil, bénéficient de l'attention favorable de la presse parce que beaucoup d'entre eux sont Américains de naissance tandis que leurs adversaires sont des travailleurs immigrants. Finalement les « petits-bourgeois » ayant été éliminés, les internationaux marxistes vont connaître un grand essor quand l'entrée massive des lassalliens aux Etats-Unis suscite parmi les socialistes de nouvelles discordes. Ces dissensions d'ordre théorique et la dépression économique de 1873 à 1877 entraînent le Congrès de Philadelphie de 1876 à dissoudre l'Internationale afin d'unifier ces tendances opposées. Le *Working Men's Party of the United States* en est le résultat : son programme représente une victoire pour les Internationalistes menés par F. Sorge ; ce n'est d'ailleurs pas le seul bilan positif de l'Association car au cours de son existence les marxistes

ont réussi à influencer des organisations ouvrières et à former des militants syndicalistes appelés à jouer un rôle important. Quant aux «anarchistes», ils s'évaporent de l'histoire, vaincus et sans progéniture : les courants ultérieurs ne sont que des résurgences erratiques d'une petite bourgeoisie en crise. Telles sont les thèses explicites ou implicites que l'on retrouve un peu partout<sup>1</sup>.

Cette période de l'histoire américaine appelle deux remarques générales. En premier lieu le rôle des immigrants dans l'industrie ne doit pas être exagéré. Les *Immigration Acts* (1864) votés par le patronat nordiste durant la Guerre civile pour ouvrir les portes aux Européens n'ont encore qu'un faible impact, puisque le pays compte deux millions trois cent quinze mille entrées de 1861 à 1870, soit moins que durant la précédente décennie ; en outre, une rapide comparaison du nombre des immigrants avec le total des salariés montre que l'industrie est loin d'absorber tous les nouveaux venus. En effet le nombre de salariés n'accuse qu'une augmentation de 700.000 par décennie durant les vingt années qui suivent la guerre, alors que cette même période compte plus de cinq millions d'entrées dans le pays. Ce n'est qu'après 1870 que le choc des *Immigration Acts* se fait sentir, en même temps que se développe une politique patronale aussi efficace qu'impitoyable et désastreuse pour l'économie générale : concertation avec les compagnies maritimes pour une grande offensive de séduction des Européens, avec la complicité des représentants consulaires aux Etats-Unis et des royaumes ou empires désireux de vider leur pays des couches sociales potentiellement dangereuses ou franchement contestataires ; utilisation de la main d'œuvre étrangère pour briser massivement les ouvriers en grève ou provoquer la baisse

1. Samuel Bernstein, *The First International in America* (New York : Aug. M. Kelley, 1965, repr.), histoire la plus complète pour les Etats-Unis ; voir aussi Karl Obermann, «La participation à la Première internationale, avant 1872, des ouvriers allemands immigrés aux Etats-Unis», in *La Première internationale, l'institution, l'implantation, le rayonnement* (Paris : Colloques internationaux du C.N.R.S., 1964).

des salaires ; imprévoyance enfin, car près d'un demi-million d'arrivants en 1873 — alors que le pays s'installe dans la crise — grossissent le flot des chômeurs. En second lieu les rapports de la branche américaine de l'A.I.T. avec les travailleurs ne peuvent être posés dans le seul cadre étriqué des associations de métier, car la plupart de celles qui s'activent après la guerre ne sont plus en 1876 que l'ombre d'elles-mêmes ; il en est autrement dans les temps et lieux où s'amorce la concentration industrielle, c'est-à-dire après 1879 pour la plupart des secteurs. En attendant cette consolidation, les organisations sont donc encore fragiles et ne résistent pas aux coups répétés des crises économiques de 1866-1868, 1878-1879 et 1883-1885 et de l'introduction du machinisme dans une branche après l'autre ; conjugués au flot incessant des immigrants, ces phénomènes provoquent l'accroissement du chômage, le déracinement et la désorganisation des groupes. En outre, les associations de métier, souvent enlisées dans les revendications professionnelles immédiates, se recrutent généralement dans une même communauté ethnique, et la grande presse patronale alimente avec adresse leur chauvinisme. Par conséquent, en dehors de Chicago, fief des Allemands, la pression marxiste sur ces courroies de transmission est nécessairement vouée à l'échec ; car une telle entreprise, à ce moment de l'histoire et avec un nombre dérisoire de militants qui, par surcroît, sont immigrés de fraîche date et s'expriment essentiellement en allemand, ressemble à une lutte contre un incendie gigantesque par un pompier solitaire et manchot.

Le destin de l'A.I.T. américaine s'est joué à New York, qui a voulu en garder le commandement exclusif, contrairement au désir de K. Marx et de certains membres du Conseil général de Londres qui tenaient à en contrôler les orientations. Si les premières tentatives d'implantation de l'Internationale aux Etats-Unis laissent prévoir l'impossibilité d'un téléguidage par l'Europe, comme aussi les dangers d'une telle tentative et les points de résistance américains, ce n'est qu'avec une connaissance précise des communautés allemandes et françaises que l'on entrevoit les difficultés

qui se préparent. Aussi, la cause véritable de l'essor de l'Association outre-Atlantique doit-elle être recherchée non dans des hommes, mais dans un événement, la Commune de Paris. Le ralliement des Anglo-Saxons ne fait que cristalliser les volontés diverses d'hégémonie qui aboutissent aux éclatements, puis aux séquelles les plus diverses. Quant aux associations de métier autochtones, leurs préoccupations sont ailleurs.

### 1. La conception marxiste de l'organisation

Rien ne s'oppose autant à la vision libertaire de l'organisation, telle que nous l'avons perçue au chapitre précédent, que la conception marxiste en ce domaine ; sur ce thème, Friedrich Sorge, principal disciple de Marx, avec Conrad Carl et l'ADAV (*Der Allgemeine Deutsche Arbeiterverein* — association lassallienne présente aux Etats-Unis comme en Allemagne) va sonner l'hallali. Pour comprendre cette chasse impitoyable contre les autres tendances, il faut se reporter à une lettre fort importante de J.P. Becker qui, de Genève (qu'il considère comme le Comité central de l'Association internationale des travailleurs !) donne ses instructions. Cette lettre magistrale, bourrée de consignes tactiques à l'intention du Club communiste, est un véritable cours par correspondance sur l'art de l'organisation : la connaissance détaillée que Becker possède de ses compatriotes immigrés aux Etats-Unis en général et à New York en particulier est admirable, mais ses intentions sont de celles qui plus tard engendrent les amers souvenirs : volonté de noyautage et de contrôle des masses, au nom du «vrai point de vue», que l'on doit pourtant masquer par un opportunisme quand cela s'avère utile<sup>2</sup>.

2. J.P. Becker à F. Sorge, 30 mai 1867, in *Correspondance Fr. Engels — K. Marx et divers*. Publiée par F. -A. Sorge. Trad. Bracke (A.-M. Desrousseaux), t. I pp. 1-7. Le Club communiste, qui datait d'avant la Guerre de Sécession, était constitué de réfugiés allemands de la révolution de 1848 ; membres des classes moyennes — Sorge donnait des leçons de musique — ils s'occupaient surtout à diffuser la libre pensée. Notons en passant que Becker, rédacteur du *Vorbote*,

Le Club communiste de New York suivra scrupuleusement la consigne : il s'affilie à la Deutsche Arbeiter Union qui regroupe toutes les associations de métier allemandes, car puisque l'ADAV ne les attire pas, l'ADAV ira vers elles ; il adhère au National Labor Union et participe à ses congrès ; bref il est partout, il ira partout, il s'accrochera partout. Au besoin, le même groupe change d'étiquette pour mieux s'infiltrer : ce sont les mêmes personnes qui constituent tout à la fois le Labor Union N° 5, l'ADAV et la section numéro 1 de l'Internationale. A leur tour, les meneurs se distribuent les postes-clé ; n'ayant créé de toute pièce aucune section de l'A.I.T., ils se rassemblent par la même volonté de rallier et de diriger les associations de métier ou encore de créer un parti politique ouvrier. Ils offrent en échange aux syndicats la promesse que l'Internationale mettra fin à l'isolement des travailleurs américains ; hélas ! une fois syndicats et partis remis sur pied, en 1877, ceux-ci se désintéressent du marxisme et de l'A.I.T. et, en 1878, l'idée d'une relance tombera dans le vide.

La perspective des dirigeants allemands aux Etats-Unis et leur stratégie de l'organisation s'incarne par ce qu'on peut appeler déjà le «centralisme démocratique». Le caractère démocratique est signifié par l'imitation des méthodes parlementaires : élection de délégués et combinaisons diverses pour obtenir une majorité de voix, de façon à emporter la décision ; on sait combien ces protocoles absorbent le temps de chaque clan dans les manœuvres et les chicanes sur l'interprétation des textes, tuant ainsi l'enthousiasme initial, l'esprit d'aventure et l'adhésion active des masses. Quant au centralisme, il apparaît par plusieurs traits : hégémonie de l'état-major, en particulier en tant qu'instance de dernier recours, impulsion dirigée du sommet vers la base tandis que l'information circule dans le sens opposé, prédominance des normes sur les conduites

inspire et conseille les groupes de langue allemande aux Etats-Unis ; son influence égale ou même surpasse celle de Marx, du moins en cette période.

émergentes, effervescentes ou créatrices, rôle privilégié de la bureaucratie, mandarinat des responsables aux plus hauts échelons, nécessité d'un credo et donc d'une orthodoxie pour préserver la spécificité de l'institution par rapport à la concurrence. Ces conceptions de l'organisation, communes à tous les immigrants de langue allemande, sont progressivement partagées par beaucoup de militants franco-américains ; elles conduisent l'A.I.T. à se fractionner aux Etats-Unis. Car ces vues que le Conseil général de Londres tend lui aussi à adopter, vont se manifester bientôt dans le Conseil fédéral américain ; imperceptibles dans les premiers temps, elles occasionnent des conflits entre ces deux instances, puis avec les sections, pour aboutir enfin aux éclatements et aux recollages. Et ceci d'autant plus que tous ne partagent pas ce jugement sur la stratégie, notamment les militants de langue anglaise.

## 2. La branche anglo-saxonne de l'Internationale

Le premier groupe à prendre spontanément contact avec le Conseil général de Londres est une association new-yorkaise fondée en 1869, intitulée *New Democracy* (Démocratie nouvelle), qui mène conjointement l'action politique, la réforme des conditions de travail et la réorganisation de la vie sociale<sup>3</sup>. Ces New-Yorkais sont en majorité des peintres en bâtiment ; deux personnes jouent un rôle particulièrement actif, aussi bien dans leur groupe que, pour promouvoir un syndicat, à travers la nation : William West et George R. Allen<sup>4</sup>. Ils sont associés à des intellectuels comme Stephen P. et Esther B. Andrews.

3. [S.P. Andrews et/ou William West]. *The New Democracy Or Political Commonwealth. Declaration of Principles and Plan of Organization*. New York : 1869.

4. Allen et West sont tous deux peintres en bâtiment. Les historiens ont préféré présenter ce groupe comme formé d'intellectuels ; on a même dit que West était « employé dans la banque de Woodhull » : une telle banque n'a jamais existé ; l'activité de Victoria Woodhull, qui était officiellement courtier en bourse, n'était qu'une façade destinée à démontrer que les femmes aussi bien que les hommes pouvaient accéder à cette occupation. Voir à ce sujet l'auto-biographie manuscrite de B.R. Tucker, New York Public Library.

Un échange épistolaire s'établit entre le groupe de West et un Conseil général de Londres désireux, dans l'état actuel, de ménager tout le monde ; cette correspondance dure des années, notamment entre T.W. Gregory d'une part et J.G. Eccarius (secrétaire général à Londres) de l'autre, de même qu'entre William West et George Harris, qui représente la National Reform League au sein du Conseil général de Londres et a fait partie du groupe assez libertaire de Bronterre O'Brien<sup>5</sup>. Tout comme les O'Brienites anglais de la Land Reform Association, la New Democracy réclame la suppression de la propriété privée des terres ; elle estime que la solution européenne idéale consisterait dans un Etat s'occupant directement de l'exploitation agraire et industrielle, sous réserve de consultation directe du peuple par voie législative ; mais elle souhaite encore davantage que les producteurs s'emploient eux-mêmes dans les fermes et les ateliers, échangeant directement avec les consommateurs ; les tâches gouvernementales sont réduites aux fonctions d'agents des travailleurs. Ainsi se profile déjà, peut-être sous l'influence des correspondants d'Angleterre, une première expression autochtone de communisme libertaire.

Les divergences d'opinion ou peut-être les susceptibilités personnelles entraînent la disparition du groupe et sa reconstitution au sein de l'A.I.T.<sup>6</sup>. Quand William West écrit son dernier article dans le *Woodhull & Claflin's Weekly* en décembre 1870, la New Democracy se dissout et se reforme, d'abord sous le nom de «New York Labor League», puis, en mai 1871, elle entre dans l'A.I.T. comme

5. «Address of the New Democracy of America to the General Council of the International Working Men's Association, London, England», *The Revolution*, New York, Oct. 18, 1869, pp. 260-261. La réponse du Conseil général de Londres, rédigée par Eccarius, parut dans *The Bee-Hive* (Nov. 27, 1869) ; voir aussi les «Minutes du Conseil Général» (désormais : MCG) à la bibliothèque de Bishopsgate, Londres (ou dans sa traduction publiée par l'Institut du marxisme-léninisme, Moscou, en date de 23 nov. 1869 et au 6 sept. 1870.) Sur la correspondance avec George Harris, voir par ex. M.C.G. 20 déc. 1870.

6. MCG 21 mai 1870.

section N° 9<sup>7</sup>. Une seconde section américaine s'établit bientôt : l'idée est lancée au cours d'une conversation ou d'une réunion le 23 juin 1871 ; spontanément, S.P. Andrews propose son domicile pour les séances, mais peut-être pour éviter cette influence, William West allègue l'étroitesse du local et suggère un autre lieu, 44 Broad street, au siège même de «Woodhull, Claflin's & Co.». Ainsi naît la section 12 qui cristallise plus qu'elle ne provoque tous les conflits en germe dans l'Internationale aux Etats-Unis.

Des militants de cette section, S.P. Andrews et W. West nous sont déjà connus ; si le second assure la liaison avec le Comité central américain, le premier apporte sans doute un intérêt réel, mais qui relève de la sympathie bienveillante, de l'attrait intellectuel ; sa présence est plus remarquée que son action. Son esprit est ailleurs, dans ses recherches ; jamais il ne se présente comme le porte-parole du nouveau mouvement et quand il écrit dans la *Woodhull & Claflin's Weekly*, c'est pour y tenir sa propre rubrique. Les autres membres sont souvent des intellectuels des classes moyennes, des journalistes engagés dans les mouvements sociaux de l'époque, comme William Hanson et Joshua K. Ingalls, membres de la Land Reform Association et amis de E.H. Heywood ; Robert William Hume, le fidèle correspondant américain du Conseil général de Londres, représente depuis la première heure l'un des liens avec William Jessup et le mouvement ouvrier de New York ; James Harvey Blood, ancien colonel de la Guerre civile, qui vit avec cinq balles dans le corps et surtout avec Victoria Woodhull dont il est le célèbre second mari. Il y a enfin, et surtout, Victoria Woodhull.

Certains prétendent que cette femme dirige la section et Marx affirmera qu'elle l'a fondée ; s'il est certain qu'elle a adhéré au mouvement et probable qu'à l'occasion elle ait participé à des réunions, on ne trouve nulle preuve qu'elle y ait jamais pris la parole pour exprimer une opi-

7. On retrouve la plupart des anciens membres. Voir aussi M.C.G. 21 mai 1872.

nion ; elle a surtout apporté sa participation symbolique et ses généreuses contributions financières. Mais pour comprendre la sensation que provoque cette présence dans l'Internationale aux yeux d'une bourgeoisie qui ne consent pas plus à partager ses femmes que ses biens, il faut imaginer Victoria Woodhull et sa sœur Tennessee Claflin ainsi que leur nombreuse parenté, fragment du sous-prolétariat rural américain avec son cortège de parasites, de demi-mondaines, de cartomanciennes, de voyous de petite envergure et de spirites, transportées soudain dans une riche demeure bourgeoise de New York par la grâce d'un Cornélius Vauderbilt, fondateur d'une dynastie de milliardaires, mais néanmoins affligé par les ans et par une femme mortellement ennuyeuse comme il se doit ; Victoria possède une beauté rare, et ceux qui l'ont approchée déclarent, avec leur misogynie puritaine, qu'elle est une ensorceleuse ; douée d'une intelligence vive, capable de parler en public avec flamme et clarté, militante affichée du libertinage amoureux comme du spiritisme, elle contraint les suffragettes les plus prudes à lui céder une place d'honneur car elle est la première femme admise à présenter au Congrès une pétition en faveur du droit de vote féminin ; elle sera aussi la première femme à postuler la présidence des Etats-Unis et, avec un courage rare, elle choisira pour coéquipier à la vice-présidence un candidat Noir. Bien entendu, pour une presse à la recherche de tout ce qui déconsidère l'Internationale, l'adhésion de Victoria offre une occasion de choix d'affrioler le lecteur en le scandalisant ; même *Le Gaulois* de Paris du 19 septembre 1871 y va de son petit couplet :

Il est inutile de dire que le culte du communisme, sous sa forme la plus grossière, est le premier des principes de la Société [l'A.I.T. aux Etats-Unis]. Mais ce qu'il y a de neuf, c'est que le chapitre deuxième des statuts introduit le principe de l'«amour libre». C'est William [sic] Pearl Andrews, le défenseur bien connu de ce principe, qui a rédigé les paragraphes où il est proclamé. Je dois ajouter que la 9e [sic] section, à la tête de laquelle se trouve William Pearl Andrews, se réunit dans

les bureaux du *Weekly Journal* [sic] rédigé par miss [sic] Woodhull et miss Claflin, et que là le deuxième chapitre des statuts reçoit son application pratique. Le correspondant français ajoute sa petite remarque raciste : «L'Internationale se recrute parmi tous les peuples et toutes les races ; les nègres mêmes y sont représentés».

Le Comité fédéral de New York accueille la section 12 en juillet 1871, mais plus tard Sorge plaidera l'ignorance et affirmera que l'admission avait été obtenue par un subterfuge ; West aurait déclaré que la majorité des membres travaillaient comme ouvriers<sup>8</sup>. Au Congrès de la Haye en 1872, quand il entame ce procès contre les Américains, Marx répète la même accusation et demande l'exclusion d'une section qui avait «initialement réuni presque exclusivement des bourgeois<sup>9</sup>». Il est possible qu'une équivoque sur le terme «workingman», qui signifie aussi bien travailleur qu'ouvrier, se soit glissée dans la conversation ; par ailleurs, on ne voit pas pourquoi West aurait menti, car il n'existait alors aucune règle sur la composition professionnelle des associations qui postulaient leur admission dans l'A.I.T. ; Marx lui-même avait accepté sans objection la section de Washington, dont il savait pertinemment qu'elle était composée de classes moyennes, puisqu'elle comprenait des journalistes et des fonctionnaires ; en réalité, et dès le début, l'adhésion de la section 12 déplait vivement à Sorge qui ne peut s'empêcher d'ajouter, dans le premier rapport, une critique voilée à son sujet<sup>10</sup>.

Assurément la section 12 assume de multiples fonctions ; elle constitue une sorte d'université populaire animée par

8. «Letterbook of Central Committee», International Workingmen's Association, State Historical Society of Wisconsin (U.S.1 A Box 3), (ci-après : LETTERBOOK) pp. 33-35 (Rapport du 6 août 1871).

9. Institut du marxisme-léninisme près le C.C. du P.C.U.S., *Le Congrès de la Haye de la Première Internationale. Procès verbaux et documents* (Moscou : Editions du progrès, 1972), p. 30 ; Hans Gerth ed., *The First International* (Madison : The University of Wisconsin, 1958), p. 194.

10. LETTERBOOK, Rapport du 6 août 1871.

Andrews dans le même esprit que son Liberal Club ou que les cercles de libre pensée de l'époque, elle rassemble des intellectuels en marge du conformisme guindé des universités américaines de ce temps, financées par le patronat ; carrefour libre d'idées où l'on se lance dans les disciplines non-académiques sans risque de sanctions, par exemple dans une sociologie au service du mouvement social, la section 12, de même que celle de Washington et plusieurs autres, marque la volonté des intellectuels américains des classes moyennes d'apporter à la classe ouvrière leur concours. Sorge ne peut évidemment comprendre ces phénomènes typiques des radicaux de son époque que sont l'amour libre, signe de ralliement contre les mœurs victorienne, et le spiritisme, alternative d'apparence scientifique aux dogmes invérifiables de la religion. Enfin et surtout, mieux que les articles excellents mais éphémères de journalistes sympathisants, la section 12 offre à l'Internationale les colonnes d'un journal de langue anglaise, le *Woodhull & Claflin's Weekly*. Bien sûr, un certain nombre de feuilles ouvrières informent à l'occasion leurs lecteurs sur les actions et idées de l'Internationale : le *Workingman's Advocate*, le plus important, entretient des relations régulières avec le Conseil général de Londres, mais avec le temps ses commentaires se raréfient ; le *Weekly American Workman* de Boston, l'*Anthracite Monitor* des mineurs de Pennsylvanie, le *Workingmen's Journal* de Columbus dans le Kansas, aux audiences plus restreintes, s'y intéressent à l'occasion, mais dans leurs chroniques internationales : l'A.I.T. des Etats-Unis ne les passionne guère ; en revanche, au *World* et à la *Tribune*, quotidiens bourgeois à grand tirage de New York, on présente des nouvelles sur l'Association et même on publie des articles de Karl Marx et de George Eccarius, mais le point de vue est le plus souvent hostile et sarcastique<sup>11</sup>. Aussi le journal

11. Marx avait été le correspondant de la *New York Tribune* au temps de Horace Greeley, de janvier 1855 à mars 1862. Il accorda au correspondant londonien du *New York World* une interview sur la Commune de Paris (18 juillet 1871) que le *Woodhull & Claflin's Weekly* reproduisit (Aug. 12, 1871), 9.

de la trop célèbre Victoria Woodhull représente-t-il un appoint aussi piquant qu'inattendu.

Volonté d'appropriation du mouvement social à leur propre bénéfice, au nom de la Science, telle est bien l'ambition avouée ou non de nombreux intellectuels qui s'expriment dans le *Woodhull & Claflin's Weekly*, au moins dans les débuts<sup>12</sup>. Les historiens marxistes ont repris, après F. Sorge, un certain nombre d'accusations contre le journal, en particulier de n'avoir suivi l'Internationale que par opportunisme, d'avoir défendu la Commune avec inconstance, et surtout de présenter l'Association dans un miroir déformant : reproches à vrai dire plus souvent insinués que formellement exprimés<sup>13</sup>. On peut répondre que le journal n'a jamais été l'organe de la section 12 et n'a jamais prétendu l'être : il lui accorde, comme à d'autres mouvements, des rubriques régulières, rédigées par S.P. Andrews ou William West, mais s'estime libre de recourir à d'autres plumes quand il s'en présente. C'est avant tout un périodique consacré au mouvement féministe et au spiritisme ; il s'intéresse à l'A.I.T. surtout quand l'éveil suscité par la Commune de Paris entraîne l'adhésion des Américains de vieille souche. L'hebdomadaire prend alors définitivement le parti de l'Association. De ce fait, il est interdit en Allemagne et en tire orgueil, criant son antipathie pour le «Kaïserisme»<sup>14</sup>. Il publie le texte de «La guerre civile en France» de Marx et en tire plusieurs éditions d'un millier d'exemplaires, dont une est donnée gratuitement par les deux sœurs Victoria et Tennessee<sup>15</sup>. Un mois plus tard, le texte de Marx reçoit un nouveau commentaire élogieux. Mais les Américains sont plus impressionnés par ce qui, dans l'Internationale, leur paraît être une volonté de main tendue par les peuples pour détruire les frontières et abolir les guerres, que par les

12. Par exemple, *Woodhull & Claflin's Weekly*, (Oct. 8, 1870), 6.

13. S. Bernstein, *The First International*, pp. 56-57.

14. *Woodhull & Claflin's Weekly* (July 22, 1871).

15. Id. Publication d'autant plus intéressante que le Conseil général de Londres avait omis de lui envoyer un exemplaire de ce document.

appels du mouvement ouvrier. Pour sa part, F. Sorge, furieux d'avoir été devancé par les Américains dans la publication du texte de Marx, entame les hostilités le 20 août 1871, c'est-à-dire au lendemain même de la parution de «La guerre civile».

### 3. *La dispute avec la section 12*

Le vent commence à souffler dans les voiles de l'Internationale aux Etats-Unis, grâce aux ralliements que provoque la Commune de Paris, quand déjà naissent les premières dissensions. Un memorandum du 20 août adressé au Conseil général de Londres en préparation du Congrès dans cette ville, attaque sans les nommer les idées de S.P. Andrews et de W. West ; la direction londonienne est critiquée de façon à peine voilée pour son soutien d'une section «bourgeoise»<sup>16</sup> ; ce texte a-t-il été voté à l'unanimité, comme l'affirme son auteur, qui mentionne aussi la signature de William West ? En tout cas, le rapport est de la main de Sorge, son instigateur. Le secrétaire du Comité central américain se plaint, en effet, de voir Eccarius, son homologue anglais, entretenir une correspondance suivie avec d'autres que lui<sup>17</sup>. Sorge cherche à imposer aux Etats-Unis une centralisation autoritaire, s'écartant ainsi de

16. «Memorandum of the North American Central Committee, to the Conference at London, Septembre 1871», Fonds Jung, Institut international d'histoire sociale, Amsterdam ; reproduit dans Miklos Molnar, *Le Déclin de la première internationale* (Genève : Librairie Droz, 1963). Il est amusant de constater que les résolutions g) et h) citées à l'appui de cette affirmation, traitent de la question du tarif douanier et de celle des terres publiques, et sont donc considérées comme étant étrangères aux préoccupations ouvrières ; or Marx, dans l'interview au *New York World* (supra note 18) prenait explicitement position sur ces questions.

17. Sorge éd., *Correspondance*, t. I p. 44 n. 3.

Le fait n'a rien d'extraordinaire, puisque William West correspond avec d'autres membres du Conseil général, par exemple John Hales, George Harris et des O'Brienites, et que de son côté Karl Marx écrit à F. Bolte, F. Sorge, S. Meyer et K. Speyer des lettres de caractère tout aussi officieux.

l'esprit qui avait présidé à la fondation du comité central et même des coutumes de l'A. I. T. . .<sup>18</sup>.

Ces mouvements d'humeur à New York trahissent les relations qui s'enveniment dans la métropole, tandis que Londres essaie d'apaiser les querelles, semblant même donner raison aux Américains contre F. Sorge. William West, principal animateur de la section 12, se heurte avec celui-ci dans l'approche du grand orage. Déjà, en été, les « Français » de New York se scindent ; une section 22 attire « les plus avancés » de la section 2 ; ils se réunissent au café-restaurant du Suisse Constant Christenert qui avait été l'un des présidents de l'Union républicaine des francophones américains, s'était rendu en France et avait participé à la Commune de Paris avant de reprendre la route de l'exil vers New York<sup>19</sup>. Le 3 septembre, William West lit au Comité central, dont il fait partie, une résolution de sa section ; il n'est pas écouté, le ton monte, l'atmosphère devient franchement désagréable<sup>20</sup>.

Marx qui intervient à la Conférence de Londres, le 22 septembre 1871, pousse à la conciliation, et Eccarius le soutient<sup>21</sup>. S'il existe de la part des deux hommes quelque réticence à l'égard de la section 12, ils ne tiennent pas à la condamner, sans doute parce qu'ils espèrent accorder des responsabilités aux Américains de souche, quitte à faire eux-mêmes des concessions ; en effet, tous les reproches que Marx adresse plus tard à cette section, au congrès de la Haye, il aurait pu les formuler d'ores et déjà : spiritisme, féminisme et amour libre, ambitions politiques et recrutement petit-bourgeois ; l'accusation « que cette information sur le groupe américain a été longtemps cachée

18. Dans une lettre en date du 12 sept. 1871, Marx rappelle à Sorge le droit de chaque section de correspondre directement avec le Conseil général.

19. *Bulletin de la fédération jurassienne*, Sonvillier (Suisse), (15 fév. 1873), 8.

20. *Woodhull & Claflin's Weekly*, (Sept. 16, 1871), 5.

21. Jacques Freymond, dir., *La Première Internationale*, Publications de l'Institut Universitaire de Hautes Etudes Internationales. N° 39 (Genève : Libraire E. Droz, 1962) 4 vol. [désormais : FREYMOND], t. II pp. 221-222.

au Conseil général» ne tient pas, puisqu'il la possède déjà par l'intermédiaire du *Woodhull & Claflin's Weekly* dans lequel toutes ces questions sont débattues ; il écrit même aux deux sœurs, juste après la Conférence de Londres, le 23 septembre 1871, pour les remercier «des journaux fort intéressants que vous avez eu la bonté de m'envoyer»<sup>22</sup>. Peu de temps après, il margine ses notes : «le journal de *Woodhull* (femme pour banquier, partisane de l'amour libre, et mystification générale) et *Claflin* (sa sœur, du même acabit)». Il ajoute que la section 12 est formée «presque exclusivement [. . .] de charlatans des classes moyennes et d'escrocs yankees exténués dans les affaires de Réforme<sup>23</sup>».

Pour comprendre ce retournement de Marx, dû à l'influence de Sorge, il faut saisir les contradictions dans lesquelles les deux hommes se débattent et leur impact sur la situation américaine. A la veille de la Conférence de Londres de l'A.I.T. (17 - 23 septembre 1871), qui permet à Marx de renverser les rapports de force en sa faveur, au détriment de Bakounine, il affiche cyniquement une position de principe que démentiront son comportement et ses déclarations ultérieures ; en effet, *Marx dénie au Conseil général toute autorité législative et toute volonté centralisatrice*. Tel est le sens de sa déclaration du 3 juillet 1871, au correspondant londonien du *World* de New York : il rejette la centralisation et souhaite que, dans chaque pays, les travailleurs choisissent par eux-mêmes les solutions à leurs problèmes propres et la forme de mouvement politique qui leur convient ; une situation différente serait contraire à l'esprit de l'Internationale<sup>24</sup>. Pour le *Woodhull & Claflin's Weekly* qui reproduit cette

22. *Woodhull & Claflin's Weekly*, (Oct. 21, 1871), 5.

23. *The General Council of the First International 1871-1872, Minutes* (Moscou : Progress Publishers), p. 324.

24. *Woodhull & Claflin's Weekly*, (Aug. 12, 1871), 12. Sous l'influence de Marx, la Conférence de Londres interdit à toute branche de poursuivre des tâches qui ne relèvent pas de l'A.I.T., de former des corps séparés, etc. Voir : Résolution des délégués de l'A.I.T., Londres, 1871, II art. 3.

interview et pour la section 12 qui la lit, une telle déclaration ne peut être interprétée que comme un encouragement donné aux Américains pour qu'ils suivent leur propre voie et même, pourquoi pas ? prennent en main le recrutement des adhérents de langue anglaise. Car il s'avère qu'au-delà des attitudes mesquines — et il est probable que West comme Sorge ont rivalisé pour dominer tant le Comité fédéral que l'Internationale dans l'ensemble du pays — la solidarité ethnique et des stratégies discordantes opposent les deux New-yorkais. Pour l'Allemand, la branche américaine doit s'inspirer des idées développées par Marx, c'est-à-dire qu'elle doit œuvrer pour l'émancipation des ouvriers par la lutte des classes et l'action politique, sous la houlette d'une A.I.T. soigneusement centralisée, dont il souhaite d'ailleurs prendre la direction, non par ambition personnelle, mais pour veiller à l'orthodoxie ; par ailleurs, Sorge méprise les Américains de souche qu'il assimile à des spéculateurs ; pour lui, la classe ouvrière des Etats-Unis est formée par les seuls immigrants et c'est presque par une réaction viscérale qu'il refuse d'accorder aux sections de langue anglaise un rôle prépondérant ; il contre pour ces mêmes raisons leur volonté de lancer un parti politique, alors qu'il n'avait pas hésité lors de la guerre franco-allemande à inviter le gouvernement des Etats-Unis à intervenir en faveur de la France. Quant à William West, il interprète strictement le sigle de l'A.I.T. : c'est une association des *travailleurs* des divers pays, chaque nation élaborant une doctrine adaptée à ses besoins ; il est exclu que les Européens dictent aux Américains leur conduite ; au contraire, et en dépit de son internationalisme, peut-être la section 12 estime-t-elle que le caractère cosmopolite des Etats-Unis et leur régime politique, qui est le plus avancé du monde, prédisposent les Anglo-Saxons au *leadership* mondial ; ainsi, bien que l'équipe du 44, *Broad street* reçoive des Allemands à l'occasion<sup>25</sup>, et en dépit des belles manifestations de solidarité,

25. Peut-être, par exemple, J.B. Wolf. Cf. S. Bernstein, op. cit. p. 90 ; *New York World* (Oct. 19, 1871), 2.

il arrive que certains de ses membres invectivent «les Allemands communistes» et «les Français athées». Bref l'Internationale ne guérit pas ses membres de leurs préjugés nationalistes latents.

Renforcée dans ses croyances par les déclarations précitées de Marx au *World*, la section 12 adresse aux Américains un manifeste qui va mettre le feu aux poudres. «L'appel de la section N° 12», paru dans le *Woodhull & Claflin's Weekly* du 23 septembre 1871 (p. 3), signé par William West, se présente très clairement comme un acte de cette seule section qui n'engage donc pas la responsabilité de toute l'Internationale ; West ne cherche d'ailleurs pas à rompre avec le Comité central, puisqu'il inscrit l'adresse de F. Sorge à l'intention des futurs postulants et invite les sections qui naîtront à envoyer un délégué à cette même instance ; mais il ne se confie qu'aux seuls «citoyens» de langue anglaise et souligne ainsi l'autonomie des Anglo-Saxons. Il sollicite tous ceux qui éprouvent des sentiments de bienveillance pour l'Internationale : en cette période de vaste campagne contre la Commune de Paris, on peut parier que la bourgeoisie ne se précipitera pas dans l'association. Aucune condition n'est mise à la reconnaissance des sections : dès que celles-ci se constituent et règlent leur cotisation, elles obtiennent le droit d'être représentées. Cette politique de la porte ouverte correspond à la lettre du règlement de l'A.I.T. et à son esprit dans les premiers temps<sup>26</sup>. Elle scandalise maintenant le courant ouvriériste ; mais si la masse américaine est formée de prolétaires, comme celui-ci l'affirme, qu'y a-t-il à redouter des politiciens, des réformateurs, des classes moyennes ou des aventuriers, puisqu'ils ne formeront alors qu'une minorité insignifiante? West propose de fonder des sections de propagande sur la base des quartiers, des municipalités, des Etats de l'Union et de la nation ; si les sorgistes et les adversaires français de l'engagement politique dénoncent cette suggestion, y découvrant une manœuvre électorale

26. Voir art. 9 du règlement de l'A.I.T. et l'article 11.

au service de Victoria Woodhull, William West a des vues plus larges ; il souhaite une institution parallèle à l'*Establishment*, une expression de la nation réelle appelée à détrôner la majorité « illégale » actuelle ; comme la Fédération jurassienne autonomiste, il désire que l'Internationale suscite en son propre sein une structure nouvelle appelée à préfigurer la société future. Il est intéressant de noter que le même projet sera repris au cours des années 1880 dans « l'Internationale rouge », organisée par Burnette G. Haskell depuis le Kansas et le Colorado jusqu'à la côte du Pacifique<sup>27</sup>.

Cet *Appel* déforme-t-il la perspective de l'Internationale ? West réaffirme l'enjeu suprême et son secret, « l'émancipation du travailleur, homme et femme, par la conquête du pouvoir politique », et pour lui les transformations économiques ne s'entreprennent que par cette voie, dégagée du labyrinthe de la politiciaille et de l'électoratisme (et aménagée pour la démocratie directe). Son programme économique reste vague, dans les limites d'un tract, mais il est clair que la section 12, comme presque toute l'Amérique, ne conçoit pas que le sceptre soit retiré à une fraction des citoyens pour qu'une classe sociale, fût-elle populaire, s'approprie la couronne. Ce rejet de la dictature du prolétariat précède l'assaut frontal contre la conception autoritaire du processus de décision ; on murmure le souhait de voir Sorge détrôné par un bouleversement du rapport actuel des forces au sein du Comité central ; puis vient la déclaration la plus originale, une apostrophe cinglante sur les méfaits d'une direction unique pour l'ensemble du pays : le monopole politique d'un Collège secrète « les actions à courte vue » et « l'égoïsme » de la nouvelle élite ; le manifeste ajoute que les excès des révolutions démocratiques prolétariennes viennent de ces Conseils « conduisant aveuglément vers des directions où, comme il était compréhensible, personne ne suivait ». Il est indubitable que la section 12 construit des prémisses antiautoritaires et décentralisatrices, et cette ébauche d'une sociologie

27. Fonds B.G. Haskelle, University of California, Berkeley.

libertaire de l'organisation concorde avec l'espérance des futures fédérations autonomistes européennes qui, après 1872, s'écartent des marxistes.

Bien que l'appel de la section, daté du 30 août 1871, ait paru dans le *Woodhull & Claflin's Weekly* à la mi-septembre, les premières ripostes de F. Sorge restent voilées ; mais il prend vite contact avec les Américains pour ôter tout caractère officiel au document «*qui a été édité et émis sans l'autorité ou le consentement du Comité Central*»<sup>28</sup>. Ceci ne l'empêche d'ailleurs pas d'envoyer à West son «salut fraternel» le 9 octobre et de lui annoncer par la même occasion la visite d'un camarade allemand, probablement en son nom. Même discrétion dans le rapport du Comité central de New York, en date du 1 octobre 1871, au Conseil général de l'A.I.T. à Londres ; il faut lire entre les lignes pour apercevoir les flèches décochées contre la section 12<sup>29</sup> ; le rapport du 5 novembre suivant est toujours aussi prudent<sup>30</sup>.

Pourquoi cette discrétion ? C'est que la majorité du Comité central suit maintenant les Américains plutôt que Sorge. Le 21 octobre 1871, la section 12 a revendiqué le droit d'exprimer ses propres interprétations des comptes-rendus des divers Congrès, des règles et règlements du Conseil général, «chaque section étant seule responsable de ses propres actions<sup>31</sup>». Le souci de s'affranchir des Allemands, tout autant que le profond besoin d'un remaniement entier des décisions et programmes européens en fonction de la spécificité américaine, transforment les insoumis en libertaires ; la soif d'autonomie devient affirmation de responsabilité, chaque section doit penser par elle-même sans être subjuguée par les précédents historiques. Le monolithisme dans lequel chaque groupe idéologique voulait enfermer l'Internationale à son profit risque aussi, si les principes de la section 12 sont admis,

28. Sorge à Hinton, 4 oct. 1871, LETTERBOOK p. 55.

29. «Monthly Report for September», LETTERBOOK p. 62.

30. LETTERBOOK, pp. 70-72.

31. *Woodhull & Claflin's Weekly*, (Oct. 21, 1871).

de morceler le mouvement en une myriade d'orientations diverses : quel dirigeant d'organisation n'a-t-il jamais été effrayé par cette perspective<sup>32</sup> ?

Les esprits sont excédés par le dirigisme de Sorge ; la motion de blâme qu'il soumet au Conseil général est repoussée par onze voix contre dix<sup>33</sup>. Le correspondant de Marx est dans le désarroi, rejeté dans la minorité ; à deux reprises, il tente de faire voter une protestation contre l'*Appel de la section 12*, et chaque fois celle-ci est renvoyée<sup>34</sup>. Le manifeste subversif a suscité un grand élan parmi les Anglo-Saxons : toutes les sections de langue anglaise, sauf une, sont postérieures à la proclamation, et notamment celles de Boston et de Philadelphie ; le renversement du pouvoir de Sorge correspond à ces nouvelles adhésions.

La section américaine de Boston N° 20 est née sur l'initiative d'un socialiste libertaire francophone, Victor Drury, l'un des premiers fondateurs de l'Internationale aux Etats-Unis, qui visite cette ville en septembre 1871 ; elle regroupe les libertaires anglo-saxons, membres de la New England Labor Reform League (voir chap. 5) — et en tout premier lieu W.B. Greene, des disciples de Warren, comme Edward D. Linton ou Kate Metcalf, et quelques autres, soit au total une vingtaine de membres réguliers<sup>35</sup>. La prédominance des « anarchistes » est incontestable : la section se fait représenter par Joshua K. Ingalls, ami de Warren, aux réunions du Comité central ; Greene écrit

32. Risque, d'ailleurs, bien hypothétique : la décentralisation des anarchistes américains, après 1880, n'a entraîné ni dispersion ni affaiblissement du mouvement.

33. C'est le délégué de la section allemande N° 6 qui dépose une motion en faveur du report sine die du blâme contre la section 12. *Bulletin de la fédération jurassienne* (15 mars 1873).

34. LETTERBOOK, rapport du 17 déc. 1871.

35. LETTERBOOK, rapport pour septembre, daté Oct. 1, 1871 mais probablement du 10 octobre, pp. 60-64 ; cf. l'article fantaisiste du *World* de New York (10 oct. 1871). Il est possible qu'Edward Martin Chamberlin, fondateur des Souverains de l'industrie, ait participé aux réunions ; en tout cas, Drury et Linton jouent un rôle important dans cette association.

une étude sur l'Internationale et l'on discute au moins localement de ses conceptions monétaires<sup>36</sup> ; Heywood se manifeste parfois par des lettres et des discours, parfois en imprimant les documents de la section. Son point de vue nous confirme que les Américains de souche s'intéressent à l'Association avant tout en raison de son caractère international ; il y voit en premier lieu un mouvement pacifiste et souhaite que l'A.I.T. se prononce pour «la répudiation immédiate et inconditionnelle de toutes les dettes de guerre»<sup>37</sup>.

Le développement de la branche de langue anglaise, en relative entente avec la section 12 menace la ligne proposée par Sorge. Au 5 novembre 1871, il attend toujours le rapport officiel de la Conférence de Londres alors même que, depuis un mois, la presse en a donné le compte-rendu<sup>38</sup>. Son désarroi se manifeste dans une lettre à J.P. Becker, le 12, qui lui répond de Genève le 30 et lui confirme qu'il est impossible de travailler avec la petite bourgeoisie<sup>39</sup>. C'est presque un conseil de rupture.

#### 4. L'éclatement de l'A.I.T. aux Etats-Unis

Cette rupture, inévitable, s'accompagne de tergiversations dans les sections américaines qui attendent le jugement de Londres, puis celui du Congrès de la Haye ; situation d'autant plus déprimante que si l'autoritarisme de Sorge rebute les uns, la campagne politique de Victoria Woodhull écarte les autres. En tout cas, l'argumentation que développent les «antiautoritaires» ne laisse aucun doute sur leurs conceptions libertaires, voire anarchistes.

Le 31 octobre 1871, une lettre de John T. Elliott, délégué de la section 26 de Philadelphie au Comité central,

36. *Address of the Delegates of the Boston Section N° 1 (French) of the Working People's International Association, Made to the New England Labor Reform League, in its Convention Held in Boston, Mass. Feb. 23rd., 1873...* (Princeton, Mass. : Co-operative Publ. Co., 1873).

37. E.H. Heywood, «The International», *The Word*, I (May 1872), 3.

38. *Letterbook*, pp. 70-72.

39. Sorge ed., *Correspondance...* t. I, p. 70.

annonce que ses camarades des sections anglo-saxonnes ont abandonné l'usage de tous les titres et s'appellent entre eux «citoyens», pratique que certaines sections allemandes et françaises réprouvent ; peu après, il les informe que le Comité central est divisé au sujet de l'importante question de ses pouvoirs<sup>40</sup>. A la réunion qui suit la réception de ces nouvelles, la section 26 rejette le principe d'une direction nationale investie de pouvoirs<sup>41</sup>.

Le 19 novembre 1871, le Comité central de New York tient une réunion dramatique : vingt-cinq sections votent sa dissolution et décident de se réunir le 3 décembre suivant à trois heures de l'après-midi, pour mettre au point une nouvelle structure, car les incessantes chicaneries ont empoisonné le débat ; le groupe ne s'était donné qu'un an d'existence : on profite de l'expiration de ses pouvoirs. Beaucoup pensent que les Allemands de la section 1 (celle de Sorge) et les Américains de la section 12 ont suscité entre eux une différence imaginaire pour obtenir chacun, au détriment des autres, le leadership national<sup>42</sup> ; mais au-delà du scénario psychologique se joue la question fondamentale des attributions du Comité central : dispose-t-il d'un pouvoir législatif ou n'est-il qu'une simple boîte à lettres ?

Le 3 décembre, la réunion pour clarifier la situation doit se tenir dans la grande pièce du deuxième étage d'une taverne, le Tenth Ward Hotel. Quelle n'est pas la surprise des vingt ou trente «anti-Sorgistes», délégués par leurs sections respectives, à leur arrivée, vingt minutes avant l'heure, de se trouver face à face avec une douzaine de personnes attablées qui leur déclarent que la réunion est close et le nouveau Comité central mis en place ; là-dessus, le secrétaire de ce groupe insolite — Sorge, bien entendu —,

40. Lettre de John T. Elliott à Isaac Rehn, Oct. 31, 1871, «Records of the Philadelphia Section N° 26. Correspondence», State Historical Society of Wisconsin.

41. «Records of the Philadelphia Section N° 26», ms. Nov. 27, 1871.

42. Lettre de John T. Elliott à Isaac Rehn, Nov. 20, 1871, «Records of the Philadelphia Section...».

déclare la séance levée<sup>43</sup>. La section allemande N° 1 vient en effet d'organiser un coup de force ; immédiatement après la décision du 19 novembre d'ajourner *sine die* le Comité central, une réunion restreinte s'est tenue entre les délégués favorables aux thèses de Sorge ; ils ont constitué séance tenante un «provisional Federal Council» [conseil fédéral intérimaire] et décidé de mettre les autres devant le fait accompli ; ils ont même rallié les Irlandais et leur ont offert la présidence pour cette rencontre historique du 3 décembre. Sorge a même pris le risque grave de ne pas inviter les Français dont la signification éminente aux yeux de tous les Internationaux ne peut être mise en doute, car elle date de la première heure, rivalise en nombre avec les Allemands, dispose même d'un journal — ce qui n'est pas le cas de ceux-ci —, et a occupé la place d'honneur dans les grands défilés new-yorkais en l'honneur de la Commune dont elle est le symbole aux yeux des Américains ; bref le secrétaire fédéral risque de créer une rupture entre les deux communautés linguistiques<sup>44</sup>.

Mais il tient dans son jeu un nouvel atout : Londres. Le 20 novembre, lendemain de la création du conseil intérimaire, il reçoit enfin les fameuses décisions du Conseil général ; peut-être Sorge a-t-il reçu plus tôt encore une autre lettre de Marx, datée du 6 novembre. Les Londoniens demandent le maintien du comité central new-yorkais et affirment le droit de chaque section d'entretenir une propagande dans sa langue, indépendamment de ce Comité : c'était ce que réclamait la section 12. Celle-ci n'est ni exclue ni condamnée, c'est-à-dire que devant ses positions idéologiques, le Conseil général observe la neutralité ; mais l'information reçue de Marx, selon laquelle elle aurait demandé la direction des affaires aux Etats-Unis servira à l'accuser d'ambitionner le pouvoir<sup>45</sup>.

43. *New York Herald*, (Dec. 4, 1871).

44. La conduite de Sorge est dictée par sa méfiance pour Hubert, le délégué de la section française N° 2, proche des libertaires américains.

45. Sorge ed., *Correspondance...* t. I p. 49 ; MCG Oct. 17, 1871 ; *Le Socialiste*, New York, N° 8 (25 nov. 1871) et *Woodhull & Claflin's Weekly* (Dec. 2, 1871).

Les tentatives de conciliation ayant échoué, il reste à savoir si les Français vont suivre les dissidents américains ; ce sera le flottement. Des tensions existent en leur sein, qui ont abouti à des regroupements de tendance ; et le groupe entend souligner son indépendance, car il ne tient pas à jouer les brillants seconds auprès des Allemands ou des Américains. Pour l'heure, les groupes français qui avaient d'abord demandé à Sorge d'organiser un rassemblement en l'honneur de Ferré, de Rossel et des autres victimes exécutées par le gouvernement Thiers, ayant essuyé un refus — l'Allemand jugeait que le défilé était inopportun — se retournent vers les antiautoritaires. La manifestation, d'abord interdite, se déroule enfin le 17 décembre sous l'égide des internationaux libertaires ; le consul de France n'y voit que trois mille personnes et l'interprète comme un fiasco, puisque les Américains ne sont pas là (!) et qu'on n'aperçoit que des anciens Communards, des Irlandais et des Nègres ; F. Sorge, dépité et furieux, en dénombre encore moins, environ deux mille, et accuse la presse de donner dans le sensationnel en mettant en évidence des meneurs qui sont ses rivaux, les « partisans de l'amour libre ». En réalité, la procession qui converge jusqu'à la 34<sup>e</sup> rue rassemble quelque dix mille participants. Les reporters, à l'affût de l'événement piquant, repèrent la voiture dans laquelle Victoria Woodhull, Tennessee Claflin, Theodore Tilton, rédacteur du *Golden Age*, et S.P. Andrews suivent le cortège ; mais on remarque aussi le syndicat des peintres et la Land Labour League, que représentent Lewis Masquerier et Joshua K. Ingalls, et qui symbolise l'alliance qui se prépare dans le pays entre les ouvriers et les fermiers. Les New-Yorkais voient passer un catafalque drapé de rouge tiré par six chevaux parés en couleur de deuil, au rythme du roulement de tambours d'une garde de Noirs ; les porteurs de cordons sont des Français qui se sont illustrés par leur présence dans la Commune de Paris et celle de Marseille. Les membres de l'Internationale arborent un ruban rouge à la boutonnière, et parmi les Français flotte le drapeau couleur sang. Ce lent défilé inclut les sociétés allemandes, italiennes, cubaines, mais ce sont surtout les

Fénians irlandais qui captent l'imagination des observateurs et des curieux. Le succès même de cette manifestation démontre par lui-même que l'Internationale aux Etats-Unis peut fort bien se passer de Sorge et des marxistes<sup>46</sup>.

Du moins pour les manifestations de masse, car les problèmes idéologiques sont loin d'être résolus et les immigrants de langue française sont toujours tirillés ; mais leur journal, *Le Socialiste*, adopte à partir du 2 décembre 1871 une tournure plus nettement anarchiste, quoique avec l'arrivée de nouveaux réfugiés de la Commune l'inspiration blanquiste se superpose peu à peu aux orientations précédentes. Le journal déclare qu'il ne faut pas reculer devant l'usage de la force et même de la violence quand ces moyens apparaissent nécessaires.

Au terme de 1871 et au début de l'année suivante, les Anglo-Saxons sont affrontés au problème de leur propre réorganisation. La section américaine de Philadelphie, par exemple, reçoit une proposition d'adhésion au Comité fédéral sorgiste<sup>47</sup> ; elle adopte le 8 janvier 1872 une position moyenne qui laisse la porte ouverte à tous, même aux adeptes de «l'amour libre», car si le but essentiel de l'A.I.T. reste, selon elle, la promotion des intérêts de la classe ouvrière, la question des moyens n'est pas tranchée<sup>48</sup>. Les New-Yorkais, pour leur part, sont absorbés par l'aménagement de nouvelles structures de l'Internationale et ils soumettent aux sections du pays un projet de nouvelle constitution<sup>49</sup>. Ils proposent la division du Conseil en cinq comités chargés respectivement de la correspondance, des finances, de la propagande, des propo-

46. Archives de la Préfecture de police de Paris, 17 déc. 1871 (B A/434 f. 63) ; LETTERBOOK, Dec. 17, 1871 ; S. Bernstein, *The First International in America*, pp. 89-90.

47. Circulaire de F. Bolte, Dec. 1871 ; cf. J.T. Elliott à I. Rehn, l.ms. Jan. 1st 1872. Ces deux documents sont dans les «Records of the Philadelphia Section... A Correspondence».

48. «Records of the Philadelphia Section... Manuscripts», p. 39, Jan. 8, 1872.

49. «Minutes», Section 26 de Philadelphie, p. 42 a. (State Hist. Sty., Wisconsin).

sitions et pétitions, enfin de la vie ouvrière ; celui-ci doit établir un bureau du travail destiné à rechercher les moyens les plus pratiques pour améliorer le sort des travailleurs. Les responsables sont élus pour six mois et les rapports doivent contenir aussi bien le point de vue minoritaire que celui de la majorité. Mais le nouveau Conseil fédéral dispose d'un monopole que les autonomistes de la section 12 avaient récusé quand ils étaient dans l'opposition, celui d'établir les documents de propagande destinés à la publication<sup>50</sup>.

Le «Comité fédéral provisoire» des autonomistes, connu sous le nom de Comité fédéral de Spring Street — par opposition à celui du Tenth Ward — voit se multiplier les affiliations, y compris celle de la section de Philadelphie. Ce groupe reçoit en février la visite de Victor Drury qui présente des rapports sur les sections de Washington et de Baltimore, elles aussi ralliées aux fédéralistes, et discute du Familistère de J.-B. Godin, au sujet duquel une traduction de Marie Howland (qui appartient peut-être à cette section) est publiée dans le *Harper's Monthly* d'avril 1872 sous le titre «The Social Palace».

Entretemps la campagne de lettres de Sorge, Bolte et Speyer à Karl Marx et à Friedrich Lessner, un de ses disciples londoniens, modifie peu à peu la position du philosophe du *Capital* ; il a le sentiment que Sorge, qu'il connaît fort peu, rend de grands services ; de plus, en examinant la rivalité entre les sections 1 et 12 des Etats-Unis, il commence à projeter sa propre hostilité envers Bakounine. Selon lui, toute l'histoire de l'Internationale est assimilée à une lutte entre «le mouvement ouvrier» et «les sectes», au sein desquelles il range les proudhoniens, les lassaliens et les bakouninistes ; il développe ce point de vue dans une longue lettre à F. Bolte, le 23 novembre 1871, et conclut «que le Conseil général n'appuie pas en Amérique ce qu'il combat en Europe». Les résolutions 1, 2 et 3 et IX donnent maintenant au Comité de New

50. J.T. Elliott à Isacc Rehn, l.ms. Feb. 13, 1872, in «Records... Corresp.».

York les armes légales pour mettre fin à tout ce qui est sectes et groupes d'amateurs, et, en cas de besoin, pour les exclure<sup>51</sup>. Sorge, qui dans sa lettre du 19 novembre avait annoncé la création d'un Comité fédéral américain, utilise aussitôt la perche que Marx lui tend pour dissiper les dernières hésitations de celui-ci : nos troubles américains ressemblent grandement aux ennuis que suscite l'Alliance de la Démocratie socialiste (bakouninienne), écrit-il<sup>52</sup>. Ce rapport décide Marx, jusque-là sur la réserve, à soutenir son correspondant, et donc à exclure la section «bakouninienne» ; le Conseil général endosse cette décision dans ses séances des 5 et 12 mars 1872, l'argument officiel étant que le groupe en cause ne compte pas deux tiers d'ouvriers manuels ; Eccarius s'oppose vivement à Marx, parce qu'il est injuste, dit-il, d'appliquer à d'autres un critère que le Conseil général lui-même ne respecte pas.

Les Américains apprennent en avril que Londres invite les deux Comités fédéraux rivaux à se réconcilier, mais que la section 12 est suspendue<sup>53</sup> ; l'un d'eux reçoit aussi une lettre de John Hales, secrétaire du Conseil général de Londres, qui assure que «s'il avait su ce qu'il sait à présent, ces résolutions n'auraient jamais été acceptées par le Conseil général»<sup>54</sup>. Le Conseil fédéral autonomiste tente le premier une démarche de rapprochement avec

51. Sorge ed., *Correspondance*, I p. 60.

52. LETTERBOOK, Rapport du 17 déc. 1871.

53. K. Marx à F. Sorge, March 15, 1872. L'original de cette lettre, rédigée en anglais, se trouve dans le dossier «F.A. Sorge», f. 25, New York Public Library. Le texte n'en a pas été reproduit dans Karl Marx, *Letters to Americans* (New York : International Publishers).

54. LETTERBOOK, Apr. 14, 1872 (signé Praitsching) informe le Conseil général de la correspondance entre le Comité fédéral autonomiste et G. Eccarius, mais la lettre d'Elliot à I. Rehn, n.d. [avr. 1872], dans les mss. de la section de Philadelphie, affirme clairement que la lettre en question a été reçue de Hales. En fait, l'un et l'autre avaient écrit : MCG Apr. 23, 1872 et suiv. Voir aussi M. Molnar, op. cit. p. 172 ; Chimen Abramsky, *Karl Marx and the British Labour Movement. Years of the First International* (London : Macmillan & Co. 1965), pp. 269-270. Les historiens ne donnent peut-être pas assez d'importance aux aspects idéologiques des divergences du Conseil général au sujet des Américains.

Sorge, mais elle n'aboutira pas, car celui-ci exige la suspension de la section 12; ce que l'on rejette, parce que l'on sait désormais que le Conseil général est lui-même divisé et parce que le procédé a scandalisé tous les Américains, aussi bien les militants orientés vers la politique, pour lesquels la décision londonienne est une ingérence, que les peintres de la section 9, étonnés de voir un groupe condamné sans avoir entendu les chefs d'accusation et disposé du temps pour y répondre; de plus, disent les syndicalistes, la décision d'avoir deux tiers d'ouvriers salariés ne correspond pas aux règles générales de l'Association et va retarder considérablement son expansion aux Etats-Unis<sup>55</sup>. Même son de cloche à Philadelphie, tandis qu'à Boston Heywood déplore de voir Marx et d'autres meneurs de la «grande fraternité pencher si fortement pour une politique de contrainte»<sup>56</sup>.

Le désaveu de Londres, le coup d'éclat de Victoria Woodhull qui se présente comme candidate à la Présidence des Etats-Unis (avec un Noir pour la vice présidence !) entraînent d'inévitables défections; le 28 mai 1872, Londres décide, à l'unanimité moins trois voix, de ne reconnaître que le Conseil fédéral de Sorge; mais quand celui-ci va transmettre la nouvelle à toutes les sections, cette fois il est pris de court: les autonomistes ont déjà brisé les ponts avec Londres et font appel au prochain congrès international de la Haye pour obtenir justice.

##### *5. Le Congrès de la Haye (2-7 septembre 1872) et les Américains*

Pour engager la grande bataille contre les bakouninistes et leurs alliés au Congrès de la Haye et s'assurer le contrôle de l'A.I.T., Karl Marx envoie, le 21 juin 1872, une lettre

55. Coupure de journal, Apr. 25, 1872 (I.W.A. Records, State Historical Society of Wisconsin). Ce texte est manifestement inspiré par le courant en faveur de la candidature politique de Victoria Woodhull. Cf. *New York Herald* (Apr. 22, 1872).

56. «Philadelphia Section N° 26. Minutes», June 17, 1872. *The Word*, (Princeton : Mass.), I (May 1872, 3 «The International»).

importante ; il informe Sorge des dates du futur rassemblement et déclare qu'il serait « inadmissible » de ne recevoir des Américains qu'un simple memorandum, comme cela avait été le cas lors de la conférence de Londres ; il réclame la participation de Sorge et d'au-moins un ou deux autres délégués ; il demande que les sections qui ne peuvent payer le voyage à leur représentant signent une délégation de pouvoirs ; il indique douze noms de membres du Conseil général pour lesquels on pourrait voter : il s'agit, écrit-il, « de la vie ou de la mort des internationaux »<sup>57</sup>. On ne saurait mieux dire.

Sorge transmet la nouvelle à ses camarades aux Etats-Unis et, craignant le vote des sections, décide d'un congrès national où, espérant obtenir presque quatorze mandats, il se fait élire avec un Français et montre une lettre de Marx exigeant qu'on lui remît des mandats en blanc<sup>58</sup>. Finalement, à La Haye, Sorge n'aura que six mandats, dont celui du Français, d'ailleurs suspecté par les marxistes qui le soupçonnent de sympathies blanquistes<sup>59</sup>.

Dès avant le congrès européen, la scission est accomplie entre partisans et adversaires de Marx aux Etats-Unis, où chaque camp cherche ses alliances. Les libertaires — car on ne peut parler d'anarchistes — ont leur propre Fédération, essentiellement anglo-saxonne, qui peut compter sur trente-cinq sections. Ils organisent leur propre congrès.

Leur communisme, que ne récuse probablement pas un W.B. Greene, un S.P. Andrews et, a fortiori, un William West, ne renvoie pas à ce qu'on appelle de nos jours le mode de production étatique, mais à la Commune de Paris qui en est le symbole ; ils conçoivent des communes fédérées dans le sens où en parle Bakounine ou dans l'esprit de décentralisation des Américains. La plupart rejettent tout gouvernement autoritaire au profit du leadership naturel (les idées de Warren font leur chemin), ils reconnaissent

57. S. Bernstein, op. cit. p. 117.

58. (A. Sauva ?) « Le Congrès anglais », *Bulletin de la fédération jurassienne*, II (1 mars 1873), 3-4.

59. Il s'agit de Simon Dereure.

aussi la domination de classe et posent le problème de l'organisation sociale en termes collectivistes<sup>60</sup> ; ils réfléchissent sur les difficultés que créerait la décentralisation économique. Malgré les animosités et les rancunes, la sincérité des autonomistes est réelle parce qu'ils ne cherchent pas à imposer à l'intérieur de leur Fédération une autorité absolue qu'ils récuse quand elle vient de l'extérieur. Ainsi la cassure américaine ne relève pas de causes purement locales : les interventions européennes y ont eu leur part et ont abouti à des similarités dans tout le camp «autonomiste» à travers l'Occident. Mais leur délégué, le seul Américain de souche, William West, après avoir fait tout le voyage, sera boudé dès son arrivée à Londres et se verra exclu par la majorité de La Haye.

En dépit de l'appui blanquiste, l'hégémonie des marxistes au Congrès de La Haye, qui aboutit à l'exclusion de Bakounine, de l'Alliance internationale et des Américains de souche, ne présente qu'un triomphe illusoire. L'une, après l'autre, de nombreuses fédérations nationales se rangent dans le camp des partisans de la décentralisation ; bientôt le combat anticapitaliste va être mené par deux idéologies antagonistes, le marxisme et l'anarchisme. Le transfert du Conseil général de l'A.I.T., de Londres à New York, ne parvient ni à sauver l'organisation, ni à redorer son blason aux Etats-Unis.

Au fond, l'interprétation des historiens marxistes confirme que Sorge refusait à l'Internationale le caractère d'une coalition ; il la concevait comme une organisation partisane, c'est-à-dire une association recrutée selon des critères limitatifs, contrôlée par sa hiérarchie interne, porteuse d'une stratégie et gardienne d'objectifs sacrés fixés d'emblée, dont les membres devaient s'imprégner sans les remettre en cause ; les alliances entreprises par la fraction marxiste, par exemple avec les blanquistes, ne constituaient de front commun qu'en vue d'élargir son assise ; un tel

60. «Federal Council of the I.W.A. of N.A. Committee of Propositions». Feuille imprimée dans «Philadelphia section N° 26. Correspondence», au revers d'une lettre d'Elliott à Rehn, May 8, 1872.

rassemblement, purement conjoncturel, produisait une unité de façade et donc engendrait toutes les manipulations. A l'opposé, les Américains se représentaient l'Internationale comme une coalition ; ni organisation partisane, ni front commun des mécontents, simple unité tactique dépendante de la conjoncture et des nécessités de l'action de masse, elle était milieu de vie, vision commune de justice sociale, d'émancipation des travailleurs, des citoyens, des femmes, échange fraternel et symbole de solidarité entre les peuples ; à ce titre, ils laissaient ouvert le débat sur le contenu historique de ces objectifs et sur la stratégie, ils admettaient l'accès à toute personne de bonne volonté qui partageait ces idéaux, cette perspective générale, cet enthousiasme collectif, cette bonne volonté ; un si grand réseau de communications destiné à faciliter les échanges entre les groupes ne pouvait, dans cette optique, réserver les décisions au seul sommet hiérarchique ; il exigeait une certaine décentralisation territoriale et surtout la relative autonomie de chaque groupe. Fait remarquable, les libertaires américains n'ont reproché aux marxistes ni leur doctrine, d'ailleurs encore vaguement connue, ni leur caractère partisan, mais leur rejet d'une « Association » entre partisans collectifs également autonomes, et surtout leur engendrement d'un nouveau pouvoir.

En fin de compte, le centralisme démocratique ouvrier pourra se glorifier d'avoir engendré les futurs meneurs du trade-unionisme conservateur américain, lequel rejettera toute tentative de greffe du socialisme à l'euro-péenne ; privé de ce terrain dans le mouvement ouvrier, l'anarchisme individualiste va chercher sa voie dans une agitation intellectuelle de qualité mais sans solide assise sociale ; à l'inverse, les socialistes libertaires anglo-saxons de New York renoueront des liens avec l'aile lassallienne d'un parti socialiste dominé par les Allemands ; quand l'échec politique de cette fraction provoquera à son tour une scission entre la tendance plus social-démocrate et un courant socialiste-révolutionnaire, ce dernier mouvement sera le terrain de fermentation de l'anarchisme-communiste.

## CHAPITRE SIX

### L'ANARCHISME INDIVIDUALISTE : B. R. TUCKER ET SON JOURNAL *LIBERTY*

Le numéro inaugural de la revue *Liberty*, en date du 6 août 1881, entamait son premier éditorial par ce discours inusité : « Il peut être opportun de déclarer d'emblée que ce journal sera rédigé pour convenir à son rédacteur, pas à ses lecteurs. Celui-ci espère que ce qui lui sied leur siéra ; sinon, cela ne fait pas de différence. Aucun abonné ou groupe d'abonnés ne sera autorisé à diriger son parcours, à dicter sa politique, ou à lui prescrire ses méthodes. *Liberty* est publiée dans l'intention bien arrêtée de diffuser certaines idées, et nulle revendication ne sera admise sous quelque prétexte de liberté d'expression pour gaspiller son espace limité en entravant la réalisation de cet objectif ».

Si en effet, les abonnés du journal n'ont pu infléchir son parcours, leurs successeurs les ont vengé en mésinterprétant les objectifs de l'anarchisme-individualiste américain. Ils lui ont prêté je ne sais quelle horreur de l'organisation, alors que sans un travail d'équipe et une solidarité collective sa dizaine de publications périodiques n'auraient jamais perduré, et en particulier *Liberty*, qui devait mener le plus brillant combat un quart de siècle durant. Ce travestissement des intentions du mouvement s'est surtout opéré de ce côté de l'Atlantique, où, comme on l'a dit, le terme « individualisme » n'a pas le même sens. Mais de l'autre côté, la situation n'est guère plus lumineuse : parce que leurs devanciers avaient sifflé le spectacle macabre de la gauche américaine, les héritiers les ont érigé en défenseurs du capitalisme. Or Benjamin R. Tucker, signataire des lignes précitées, et ses amis anarchistes-individualistes étaient encore sous le souffle de l'inspiration warrenienne et proudhonienne ; sur certaines questions

économiques, ils rejoignaient même les communistes ; la *structure* de cette pensée n'est pas isomorphe à la culture des classes moyennes et dominantes, elle est loin de refléter ce qu'elle nomme avec mépris le pseudo-libéralisme économique.

Son combat singulier dans la gauche américaine tient à sa source d'impulsion ; il ne procède pas de l'illuminisme révolutionnaire mais d'un « personnalisme » qui serait une version laïque, rationaliste, de la tradition individualiste protestante et contestataire qui avait engendré le « quakerisme », le transcendentalisme et le mouvement en faveur de l'émancipation de l'esclavage ; après les Noirs, on découvrait d'autres « esclaves » : les travailleurs, les femmes, et, comble d'horreur ! le citoyen américain. La dénonciation de tous les Maîtres ne se limite pourtant pas aux seuls puissants démasqués par l'histoire ou par l'actualité, mais à tous les terrains propices aux bacilles du pouvoir : la dictature du prolétariat préconisée par les communistes, libertaires ou non, les panacées étatistes de Henry George et des réformateurs, le monopole syndical, l'appareil politique des sociaux-démocrates.

Exclu des coalitions et rejeté vers la périphérie, l'anarchisme-individualiste est contraint d'adopter une forme explicitement partisane et de chercher refuge dans de brillants débats intellectuels ; mais les meilleurs polémistes trouvent difficilement un auditoire fidèle et en nombre croissant au fil des ans, surtout lorsque s'y mêlent des arguments *ad hominem* ; les idées minoritaires s'étiolent sans l'âpre chaleur des contacts affectifs quotidiens et des combats collectifs.

Tucker est le parangon de ce type d'anarchisme-individualiste ; il est d'ailleurs le fondateur de ce mouvement, appelé à se recruter dans le monde entier, même si on lui préfère parfois d'autres penseurs plus profonds ou plus originaux. Malgré ses idées souvent simplistes et désincarnées, le recul du temps n'a pas vieilli les aspirations de *Liberty* et de ses collaborateurs, dont les articles alimentent ce flot continu qui, depuis H.D. Thoreau, aboutit à ce que les uns nomment la « contre-culture » et les autres

le « radicalisme culturel » moderne, bref à cette espérance d'une civilisation autre.

Benjamin Ricketson Tucker est né le 17 avril 1854, à trois miles au sud de New Bedford du Massachusetts, dans le village composite de South Dartmouth, qui portait aussi le nom biblique de Padaram. Sa mère était la fille aînée d'un fermier ; son père était armateur de baleiniers et tenait en outre un grand magasin<sup>1</sup> ; le pessimisme de l'épouse n'avait d'égal que l'insouciance du mari. Celui-ci était en association avec son beau-frère, et les déboires répétés n'entamaient jamais sa belle humeur ; quand il dut réorganiser ses affaires, il offrit à son partenaire d'ouvrir une épicerie en gros près des quais de New Bedford ; toute la famille Tucker déménagea en 1861 vers cette ville de vingt-cinq mille habitants, la plus riche peut-être, par tête, de toute la Nouvelle-Angleterre. Dès 1863 l'affaire périclitait car les articles de la boutique aboutissaient à la table familiale : les deux Tucker, père et fils, avaient de gros appétits ; l'oncle, quant à lui, se servait généreusement des boissons du magasin, et comme le compte des deux associés servait à payer un remplaçant, l'aventure finit dans les dettes. Le père de Benjamin, le plus ruiné des deux, dut à contre-cœur céder l'affaire à son partenaire, lequel la confia à son propre fils, qui la fit prospérer.

Les impressions intellectuelles les plus profondes provenaient de la First Congregational Church des Unitaires, pasteurs de la paroisse la plus influente et la plus riche de la ville. Le père de Tucker était issu d'une lignée de Quakers, mais il s'était marié avec une Unitaire ; et comme il ne s'était pas repenti de ce péché, son Eglise d'origine l'avait exclu ; il était à présent accueilli par le Révérend William J. Potter. Cet ecclésiastique, après avoir rejeté en 1851 une foi traditionnelle qu'il jugeait plus marquée par le calvinisme que par l'esprit fraternel, venait de supprimer en 1866 la célébration de la communion ; il était

1. «The Life of Benjamin R. Tucker Disclosed By Himself...» (ci-après: *Autobiography*), Fonds Tucker, New York Public Library.

l'un des fondateurs de la *Free Religious Association* [Association religieuse indépendante], cette « société anti-esclavagiste spirituelle » qui se donnait pour mission d'affranchir la religion des filets de la tradition et du surnaturel ; délaissant les Saintes Ecritures pour les textes sacrés des grandes théologies, il s'orientait vers un rationalisme théiste ; dans ses prêches, il défendait les Républicains radicaux<sup>2</sup>. W.J. Potter détournait le jeune Tucker du calvinisme, lui inculquait un catéchisme sans dogmes ni émotions, fondé sur les principes de l'individualisme, dont les saints étaient d'illustres penseurs contestataires. Benjamin abandonna pourtant les cours du dimanche dans sa prime adolescence, parce qu'il les trouvait trop sentimentaux. A dix-sept ans, il était athée ; et il découvrait avec surprise que son père, assidu au culte mais taciturne dans les discussions religieuses, n'avait été convaincu par aucune démonstration de l'existence d'une divinité.

Cet esprit de tolérance, propre à une ville cosmopolite enserrée entre le puritanisme du continent et le climat libéral de Rhode Island, relevait d'une longue tradition d'indépendance à l'égard des Eglises d'Etat ; on défendait aussi les Noirs, et il était raconté, peut-être avec quelque exagération, qu'il n'existait pas une maison à New Bedford qui n'avait, avant la guerre, caché quelque esclave évadé du Sud.

Quand il eut achevé avec honneur ses études à la Friends' Academy, en 1870, Benjamin refusa catégoriquement d'entrer à Harvard ; la célèbre université lui semblait l'apothéose d'un règne fossilisé ; il convainquit ses parents de le laisser s'inscrire au Massachusetts Institute of Technology, établi depuis peu ; il devait y rester trois ans et, surtout, découvrir Boston où le provincial de seize ans croise chaque jour les idoles de cette Mecque intellectuelle.

2. H.D. Leon «The American as Anarchist : A Socio-Historical Interpretation», Ph. D. Thesis, University of Iowa, 1972, p. 101. Ce travail nous a été très utile, quoique nous ne le suivions pas dans ses déductions.

Tucker se remplit les poumons d'une certaine atmosphère sans céder à la griserie, courant de concert en conférence ; il assiste à des débats féroces qui ébranlent ses convictions ; il fréquente la Free Religious Association et admire l'ouverture d'esprit de ces pasteurs qui bravent l'opinion publique (moins peut-être qu'il ne l'imagine), il découvre aussi les limites d'un raisonnement qu'ils ne conduisent pas jusqu'aux ultimes conséquences. De même, des tournures d'esprit différentes étayent les aversions communes : ainsi, bien avant lui, les Free Religionists les plus extrêmes se défiaient-ils de l'Organisation, pieuvre qui étouffe la spontanéité de l'individu, mais lui s'en prend à la volonté de puissance de toute association, démocratique ou non, qui cherche à contraindre ceux qui ne veulent pas en faire partie<sup>3</sup>. Ces fréquentations ont tout de même induit Tucker à se poser une question nodale, celle de l'existence d'un Dieu.

Le jeune étudiant découvre le cercle, jadis prestigieux, des libres penseurs regroupés autour d'un journal, le *Boston Investigator*, et d'un animateur, Horace Seaver, qui ne fait guère que se répéter, lui aussi. Heureusement la revue suggère des lectures, et Tucker se précipite sur Darwin, Thomas Hume, Paine et Frances Wright ; il voyage chez les Philosophes ; il apprécie Charles Bradlaugh, admire Robert Ingersoll, alors au zénith de sa gloire, qu'il a été entendre dans la conférence «The Gods», mais il fonde ses convictions sur le *Système de la nature* du baron D'Holbach. Il s'installe enfin dans l'agnosticisme : le mystère recule à mesure que l'on s'avance et toujours nous élude ; cela n'est pas une raison pour l'adorer. Pour Tucker, l'esprit qui se concentre sur l'infinité prend le chemin de la folie<sup>4</sup>.

Cette «première étape de son émancipation» s'achève dans un sentiment d'assurance que ses convictions reposent sur des fondations inébranlables ; délaissant les débats

3. *Autobiography* p. 71. Cf. H.D. Leon op. cit. pp. 119 et suiv. qui contredisent sa démonstration précédente.

4. *Autobiography* p. 74.

religieux, il s'attaque aux problèmes «sociologiques», c'est-à-dire sociaux, ayant épousé avec l'ardeur d'un néophyte toutes les réformes en vogue : le suffrage des femmes, l'antialcoolisme, la loi de prohibition, la solution du problème ouvrier par la journée de huit heures, la sainteté de la démocratie et du règne de la majorité. «J'étais un jeune fat» écrira-t-il dans sa vieillesse<sup>5</sup>.

Le débat sur l'existence de Dieu prend fin quand Tucker rejette «l'infini» pour éviter la folie ; de la même manière, la première question sociale à laquelle il s'intéresse, à savoir le problème du couple, cessera de l'occuper quand il aura dénoué sa propre angoisse devant l'autre sexe. C'est par la lecture du *Woodhull & Claflin's Weekly*, le «scandaleux» porte-parole de l'amour libre et des droits de la femme que le jeune homme découvre, vers 1871, de nouveaux points de vue : l'interférence de l'Etat dans la vie sexuelle est une impudence qui va jusqu'à l'effronterie ; la révolte contre cette intrusion dans la vie du couple est peut-être une des clefs de ses convictions anarchistes ; mais celles-ci n'auraient jamais mûri si le hasard d'une petite annonce ne lui avait fait découvrir Ezra H. Heywood, qui l'introduit dans les arcanes du mouvement<sup>6</sup>. Tucker s'engage à fond dans les réunions de la New England Labor Reform League, découvre Proudhon grâce à W.B. Greene, s'émeut d'admiration pour Josiah Warren, mais s'intéresse par-dessus tout à la «question de l'amour libre». En février 1873, Benjamin R. Tucker, qui n'a pas encore dix-neuf ans, présente Victoria Woodhull à l'auditoire ; bientôt il envoie à la belle oratrice sa première déclaration d'amour. Il existe même une photo qui le montre à un rassemblement de spiritistes, assis entre Victoria et son mari, place bien révélatrice, d'ailleurs, car avec la complicité de celui-ci le jeune puceau s'est trouvé seul avec la trop séduisante médium qui, après avoir démontré les droits égaux de la femme en matière d'initiatives,

5. Ibid. p. 75.

6. Voir chap. 4, supra.

lui découvre que les joies de l'amour libre ne sont pas seulement spéculatives<sup>7</sup>.

Cette première idylle le conduit en Europe avec Victoria, sa sœur et leurs maris respectifs ; en août ou septembre, il découvre Paris qui porte encore, dans ses monuments, les blessures infligées par l'armée de Thiers contre les Communards. Ses goûts contrastent avec les désirs touristiques de ses compatriotes, leur départ le soulage, le voilà libéré. Il en profite pour visiter l'entreprise fouriériste de Godin et en ressort peu convaincu<sup>8</sup>. Il voyage en France, en Italie et en Angleterre ; vers la mi-janvier 1875, il est de retour aux Etats-Unis, décidé à montrer à son pays la voie des nécessaires réformes.

Il devient rédacteur associé du *Word* de Heywood, publie une édition posthume de la dernière œuvre de Warren et s'attelle à la traduction de Proudhon<sup>9</sup>.

En janvier 1876, à vingt et un ans, Tucker annonce fièrement qu'il publie sa propre traduction de *Qu'est-ce que la propriété ?* de Proudhon, premier tome d'une édition américaine des œuvres complètes du maître. La presse ignorantine se gausse ; une telle initiative étonne presque tous les commentateurs, mais ils ne peuvent voiler leurs éloges pour la qualité de l'ouvrage<sup>10</sup>. Pour des raisons

7. B.R. Tucker, in Emanie Sachs, «*The Terrible Siren*» : Victoria Woodhull... (New York : 1928) p. 247. Il y a quelques variations dans les divers récits de B.R.T., en particulier dans les dates. La lettre à Woodhull est mentionnée p. 255 ; elle fut expédiée vers la fin de 1873.

8. Ibid. pp. 263-266. Sur Godin, voir *The Word*, Princeton, III (Sept. 1874), 1 ; IV (Nov. 1874), 2 ; (Jan. 1875), 2 ; *Liberty*, Boston (Nov. 26, 1882), 2.

9. *The Word*, IV (Apr. 1875), 2. Tucker publie *True Civilization* de Warren, qui comprend surtout, en fait, des passages de *Equitable Commerce*, du même auteur.

10. Pierre-J. Proudhon, *What Is Property ?* B.R. Tucker tr., Princeton : 1876. Un journal présente Proudhon comme un «académicien français» doté d'une réputation de mauvais aloi, un autre le traite de «conspirateur communiste», tandis qu'un troisième s'en tire avec une ânerie : Jésus, Luther et Proudhon démontrent l'existence d'une justice humaine et d'un Dieu dans l'univers puisqu'ils

d'argent tout autant que d'affinités, c'est dans les journaux de la libre pensée et du spiritisme que Tucker place sa publicité.

Tucker se détache peu à peu de la *Word* de Heywood ; «l'amour libre» occupe dans le journal un espace croissant, qui lui semble excessif ; il démissionne de la rédaction et déclare qu'il veut se consacrer à la cause des travailleurs<sup>1 1</sup>. En réalité, il caresse le projet de lancer sa propre revue.

Sous le patronage de W.J. Potter, le prédicateur de son adolescence, ce sera la *Radical Review*. C'est, avec un mot de plus, le nom de l'ancienne publication de S.H. Morse ; peut-être indique-t-il la volonté de poursuivre la même entreprise. D'ailleurs, l'ancien rédacteur fournit un sérieux appui, et près d'un huitième du texte provient de sa plume. Tucker profite pour publier dans son trimestriel *Le Système des contradictions économiques* de Proudhon dont il a entrepris la traduction ; il s'entoure aussi d'une équipe de qualité ; toute la Free Religious Association participe à l'aventure : Francis E. Abbot, qui dirige l'*Index* de Boston ; Henry Appleton, fondateur de la branche de Rhode Island ; le vieil abolitionniste et admirateur de Walt Whitman, B.W. Ball ; ou encore Cyrus H. Bartol, pasteur unitaire converti au transcendentalisme par Emerson ; John Fiske, fraîchement revenu d'Angleterre où il a rencontré les plus brillants esprits et se prépare à devenir l'apôtre de Spencer et du darwinisme social aux Etats-Unis ; Octavius B. Frothingham, fleur de l'aristocratie bostonienne, que le jeune Tucker a entendu prêcher avec plaisir, même s'il l'estime dépassé ; le mystique Samuel Johnson et son ami intime Samuel Longfellow ; et même David A. Wasson, hostile au rationalisme théiste, qui représente l'arrière garde du transcendentalisme. Les plus récentes

prouvent que les faibles ont toujours conquis les forts (!). Voir les coupures de ces articles dans le fonds Tucker, «Newspaper clippings» p. 35, et *passim*.

11. I. Levitas, «The Unterrified Jeffersonian : Benjamin R. Tucker...», Ph. D. Thesis, New York University, 1974, p. 117. Nous remercions Monsieur Levitas de tous les aperçus précieux qu'il nous a donnés sur Tucker.

relations de la Ligue de Heywood, ses vieux amis, prennent aussi la plume : Mrs. Elizabeth M.F. Denton, épouse d'un géologue, Stephen Pearl Andrews et le poète Edmund Clarence Stedman, qui loge dans la maison unitaire de ce dernier, et encore Lysander Spooner, qui traite des questions monétaires, ou même John Orvis, toujours actif dans le mouvement ouvrier. On trouve aussi un article de la plume d'Elie Reclus ; exilé de France, après la Commune de Paris, le frère d'Elisée est, en effet, arrivé aux Etats-Unis avec le soutien de Mrs. Mary Putnam Jacobi, qui avait déjà tant fait pour le géographe quand il était prisonnier à Paris, et qui recommande l'expatrié à Carl Schurz pour un emploi à la *Westliche Post* de Saint Louis ; Elie loge quelques jours chez les parents de Benjamin R. Tucker, à New Bedford, ce qui prouve qu'il y a déjà des contacts entre les anarchistes français et américains<sup>12</sup>.

Parmi les nouveaux talents, il faut signaler Dyer D. Lum, qui mériterait à lui seul une recherche. Son aïeul, du côté paternel, est arrivé d'Ecosse en 1732 ; par sa mère, il descend de la famille des Tappan, qui a participé aux Croisades, puis à toutes les secousses et révolutions religieuses d'Angleterre et des Etats-Unis. Dyer D. Lum a été un pilier du mouvement anarchiste, pour lequel après les exécutions de Haymarket il sacrifie son métier de relieur et sa carrière de journaliste-philosophe afin de prendre la relève des rédacteurs de l'*Alarm* de Chicago ; il est aussi un important organisateur des Chevaliers du travail puis des syndicats, en même temps que le conseiller écouté de Samuel Gompers, le président de l'A.F.L.<sup>13</sup>.

12. Sur les Denton, voir le dossier de manuscrits à ce nom, fonds J.A. Labadie, University of Michigan. La lettre en faveur d'Elie Reclus, en date du 25 déc. 1876, se trouve dans *Life and Letters of Mary Putnam Jacobi*, Ruth Putman ed. (New York & London : G.P. Putnam's Sons, The Knickerbocker Press, 1925), pp. 320-321. Cette lettre est curieusement absente des papiers de Carl Schurz à la bibliothèque du Congrès. L'hébergement d'Elie Reclus est affirmé par Tucker à J. Ishill, March 15, 1930, fonds Tucker, «correspondence», New York Public Library.

13. «Dyer D. Lum», in *Selected Works of Voltairine De Cleyre*, Alexander Berkman ed., (New York : Mother Earth Publ. Ass., 1914), pp. 284-296. Voir aussi Carolyn Ashbaugh, *Lucy Parsons, American*

A de rares exceptions près, la revue est un miroir des milieux libres penseurs de la Nouvelle-Angleterre ; quelques années plus tard, Tucker rendra implicitement hommage à tous ces hommes quand il situera son mouvement dans leur lignée : « Nous, les Anarchistes, sommes des abolitionnistes politiques. Nous désirons sérieusement l'abolition de l'Etat »<sup>14</sup>.

Mais la revue n'est pas rentable et Tucker, qui ne peut vivre de l'argent de ses parents, doit solliciter un emploi ; il entre, en 1878, au *Globe* de Boston et réussit à conserver son poste de rédacteur-adjoint aux informations et au télégraphe jusqu'en 1889, peut-être parce que sa famille possède quelques actions dans le journal<sup>15</sup>, mais surtout parce qu'il travaille bien, avec courage, dix heures par jour et six jours par semaine, au milieu des millions de cafards qui peuplent le bureau de rédaction du quatrième étage<sup>16</sup>. Cette entrée dans la vie professionnelle s'inaugure par une pause de deux ans dans les activités littéraires : en 1879 et 1880 Tucker n'écrit plus.

Le travail lui prend son temps ; il apporte cependant sa collaboration au *Word* ; en effet, le pieux Anthony Comstock a fait voter des lois permettant de surveiller la moralité du courrier ; sous un faux nom, le triste sire a demandé à l'éditeur une information sur un contraceptif ; or, le fait d'envoyer cette information par la poste constitue un délit. E.H. Heywood est interné dans la prison de Dedham où, un demi siècle plus tard, Sacco et Vanzetti seront enfermés. Tucker s'installe provisoirement à Cambridge et assume de nouveau la rédaction du *Word* jusqu'à ce que Heywood soit enfin relaxé<sup>17</sup> ; entre temps il se présente comme témoin de la défense contre Anthony Comstock, rassemble six mille personnes, le 1er août 1878,

*Revolutionary*, (Chicago : Illinois Labor History Society, 1976) ; Paul Avrich, *An American Anarchist The Life of Voltairine de Cleyre* Princeton (N.J.) : Princeton University Press, 1978.

14. *Liberty*, I (Aug. 19, 1882), 2.

15. I. Levitas, th. cit. p. 125.

16. H.D. Leon, th. cit<sup>e</sup> pp. 165-166.

17. D'août 1878 à janv. 1879.

pour une protestation collective à Faneuil Hall et recueille soixante dix mille signatures pour une pétition auprès du Président Hayes, qui accorde son pardon<sup>18</sup>.

Tucker s'intéresse au socialisme-révolutionnaire, dont nous parlerons plus tard, et décide de lancer un journal ouvertement anarchiste : ainsi apparaît sa véritable vocation, celle d'éditeur de *Liberty* pendant un quart de siècle.

Le premier numéro (6 août 1881) présente un en-tête, gravé par un dessinateur de Boston, qu'un journal déclare être le plus beau qu'il ait vu depuis longtemps ; le titre, suivi du sous-titre, reconstitue une citation de Proudhon : «La Liberté : pas la fille, mais la mère de l'ordre». La première page, dont le texte est soigneusement disposé, s'éclaire d'un portrait et d'un poème en l'honneur de Sophia Perovskaya, «l'ange vengeur» qui avait participé à l'attentat contre le Tsar Alexandre II, illustration que l'éditeur a reçue des socialistes-révolutionnaires de Londres. Une lettre de Victor Hugo, vraisemblablement traduite par Tucker, offre ses encouragements à ses «chers collègues» : «Dites chaque jour à la belle jeunesse dont vous faites partie, tout ce que vous avez dans l'âme — le Devoir, la science, la Liberté, le désir du bien, l'amour du beau ; et si vous pensez que mon nom est une bonne bannière, prenez-le : je vous le donne et vous remercie»<sup>19</sup>.

La politique de Tucker s'inscrit dans la ligne de Warren : l'espace est trop coûteux pour en faire aux adversaires un cadeau démesuré ; l'éditeur est un dictateur : autant le dire. Il est probable que Tucker craint de voir sa publication s'égarer dans des sujets étrangers à ses préoccupations, comme cela avait été le cas pour *The Word*.

Jusqu'en 1886, *Liberty* bénéficie d'une équipe brillante, issue des rangs de la libre pensée. On relève parmi ses collaborateurs des abolitionnistes comme Marx E. Lazarus,

18. *The Word*, VII (Aug. 1878), 1-2 ; B.R. Tucker ed., *Proceedings of the Indignation Meeting... Aug. 1, 1878...* Boston : B.R. Tucker, 1878.

19. Notre traduction depuis le texte anglais. L'original a probablement disparu dans un incendie.

de Gunterville (Alabama), qui avait jadis amplement contribué à *The Dial*<sup>20</sup>, ou encore Lysander Spooner ; des « Free Religionists » tels que S.H. Morse, B.W. Ball ou encore Henry Appleton. La plupart de ceux qui entrent en lice appartiennent au monde du journalisme ou écrivent fréquemment dans la presse de l'Est et en particulier de la Nouvelle-Angleterre, à part trois collaborateurs réguliers : Edwin C. Walker, rédacteur au *Lucifer, the Light-Bearer*, autre journal anarchiste, consacré à la défense de l'amour libre ; l'éditeur socialiste de la *Labor Review*, Joseph A. Labadie, membre important de la Chevalerie du travail et du syndicalisme, bientôt converti aux vues de Tucker ; enfin James L. Walker, rédacteur au *Galveston News* : ces correspondants résident respectivement dans le Kansas, le Michigan et au Texas. Florence Finch, admiratrice de Henry Appleton — journaliste à l'*Irish World* de New York —, traite souvent des relations entre les anarchistes et les syndicats ; elle devient bientôt la collègue de Tucker au *Boston Globe*, puis s'engage, une des toutes premières, à Hull House, institution fondée à Chicago par Jane Addams dans le but d'aider les sous-prolétaires et les immigrants les plus défavorisés ; elle est ensuite nommée inspectrice du travail par le célèbre Gouverneur John P. Altgeld de l'Illinois. Cette femme de valeur épouse Allen P. Kelly, autre journaliste de Boston, précieux associé de Tucker dans les premières années du journal puis, du 17 mai 1884 jusqu'en 1888, son rédacteur-adjoint : de ses nombreux articles, ses attaques des monopoles des Compagnies de chemins de fer sont particulièrement remarquées<sup>21</sup>. Citons

20. Moncure D. Conway, *Autobiography, Memories and Experiences*, (Boston and New York : Houghton, Mifflin and Co., 1904), vol. I, p. 313 ; F.L. Mott, *A History of American Magazines*, vol. II, p. 535. Il s'agit du *Dial* de Cincinnati qu'il ne faut pas confondre avec celui, plus célèbre, de Boston. Lazarus écrit sous le pseudonyme « Edgeworth ».

21. Florence Finch Kelly, *Flowing Stream* (New York : E.P. Dutton, 1939), raconte pp. 190-196 ses souvenirs de B.R. Tucker. Ses articles dans *Liberty* sont souvent signés de ses seules initiales. Voir en particulier III (June 19, 1884), 4 ; (Nov. 8, 1884) ; VIII

enfin le «sociologue» agrarien Joshua K. Ingalls, ancien ami de Josiah Warren et collaborateur d'E.H. Heywood, qui dans les pages de *l'Irish World* (*Le Monde irlandais*) mène le combat contre Henry George, le réformateur bien connu<sup>22</sup>.

*Liberty* affiche, dès le début, son mépris à l'égard des intellectuels attitrés ou diplômés, des maîtres à penser de l'époque et des mandarins des universités : «Nous avons dans la société une hiérarchie mentale qui n'est guère moins dangereuse que la spirituelle, à laquelle généralement elle s'allie. Ce papisme intellectuel tient ses quartiers généraux dans les universités...». Elle dénonce les bibliothèques, pépinières de l'ignorance publique, où l'on juge la profondeur des idées d'après les diplômes de leurs auteurs et le statut social des universités qui les leur ont conféré. B.W. Ball adresse à la prestigieuse université Harvard une des critiques les plus sévères de l'époque : elle constitue un des lieux de villégiature des enfants des classes possédantes ; son cénacle littéraire, enfermé en serre chaude, étouffe dans la préciosité. Mais les universités ne sont pas seulement des lieux hantés par la voix sépulcrale d'une érudition révolue ; *Liberty* relève de plus en plus souvent la servitude de leurs dirigeants à l'égard du grand patronat ; comment ose-t-on espérer qu'une institution stipendiée par les ploutocrates paye des experts qui révèlent les méfaits des monopoles ?<sup>23</sup>.

Les grands penseurs et écrivains de l'époque sont jugés avec la même indépendance d'esprit. La mort de Karl Marx

(May 21, 1892), 1. Elle rejoignit le mouvement socialiste en 1892. Voir aussi Jane Addams, *Twenty Years at Hull House*, (New York : 1939), pp. 201, 307, 310. Les articles d'Allen P. Kelly sont signés «Max», «K» ou parfois autrement.

22. Voir par exemple *The Irish World* en 1879.

23. *Liberty*, (Dec. 15, 1883), 2-3 ; B. [B.W. Ball], «Harvard College», *Liberty*, I (Dec. 24, 1881), 11. Cet article est parfois attribué par erreur à Tucker ; B. [id.] «Our Bepuffed Littérateurs», *Liberty*, I (Feb. 4, 1882), 14 ; à propos des menaces de renvoi faites à un professeur de Chicago University en raison de son soutien du populisme, voir *Liberty* (Apr. 6, 1895), 1.

suscite un éditorial nuancé : «la cause du travail a perdu l'un de ses plus fidèles amis... Aussi intense que fut son amour de l'égalité, sa haine de la liberté ne fut pas moindre...» Au total, le bilan est nul, car le service énorme rendu par la dénonciation «de la nature et des fonctions infâmes» du capitalisme est neutralisée par ses projets de suprématie de l'Etat qui aboutissent à l'annihilation pratique de l'individu. «Nous éprouvons le respect le plus profond pour Karl Marx, l'égalitaire ; quant à Karl Marx l'autoritaire, nous devons le considérer comme notre ennemi»<sup>24</sup>.

On a parfois tendance à exagérer l'influence de Herbert Spencer sur Tucker, et sans doute celui-ci distribue-t-il généreusement ses éloges à l'auteur des *Premiers Principes* qui démontre que l'Etat est fondé sur l'agression et range le vote et la politique sous la rubrique des superstitions ; les anarchistes américains se reconnaissent ou croient se reconnaître dans sa règle que tout homme a le droit de réaliser ses volontés, du moment qu'il n'empiète pas sur la liberté d'autrui : Josiah Warren n'avait pas dit autre chose. C'est donc de ces premiers écrits que Tucker se sert pour susciter un spencerisme de gauche, fondé sur la conviction d'une loi inévitable et universelle ; il rejette le philosophe qui, avec l'âge, exhibe son conservatisme et dont la sincérité a été mise en doute dès 1884 ; plus tard, quand Spencer réédite sa *Statique sociale*, expurgée du chapitre aux connotations les plus anarchistes, l'éditeur de *Liberty* publie le texte censuré, «Le droit de ne tenir aucun compte de l'Etat», qui devient un classique des anarchistes américains<sup>25</sup>.

24. B.R. Tucker, «Karl Marx as Friend and Foe», *Liberty* (Apr. 14, 1883). Voir aussi sa comparaison entre Marx et Proudhon dans le même article.

25. Herbert Spencer, *Social Statics* (New York : Appleton, 1913), 55 ; *Liberty*, (March 16, 1889), 1 ; II (May 17, 1884), 4. Voir J.J. Martin, *Men against the State*, pp. 240-241 et *passim* ; David Ebner, «Benjamin R. Tucker : The Ideology of the Individualist Anarchist in America», Ph. D. Thesis, New York University, 1968, pp. 151-155. L'édition-pirate de Tucker : *Herbert Spencer, The Right to Ignore*

*Liberty* broute souvent dans les pâturages des «Single-Taxers», disciples de Henry George, dont l'ouvrage *Le Progrès et la pauvreté* sert d'instrument de conquête. Querelle de rivaux qui recrutent dans la même fraction individualiste des radicaux américains, la bataille fait rage dans toute la presse. Les anarchistes mènent une vigoureuse attaque dès la parution du livre en 1880 ; leur action, commencée dans les colonnes mêmes de l'*Irish World*, se prolonge dans *The Word* de Heywood et dans *Liberty* qui publie même un supplément spécial sur la question<sup>26</sup> ; elle culmine dans une attaque acide de Tucker contre l'homme qui refuse son soutien aux accusés de Haymarket en approuvant la décision de la Cour suprême<sup>27</sup> ; de son côté, Henry George multiplie les tentatives discrètes mais vaines pour se rallier les meneurs libertaires<sup>28</sup>. Querelle de principes, car l'impôt généralisé sur les terres que préconisent les single-taxers aboutit à un renforcement du pouvoir de l'Etat et à sa collusion avec les grands propriétaires, qui ne manqueraient pas de sous-traiter leurs terrains pour faire payer leurs charges aux plus déshérités. Tucker approuve H.M. Hyndman, «le principal disciple de Karl Marx», qui démontre contre Henry George que le contrôle du capital «abolit l'organisation féodale de la propriété terrienne, alors que la simple abolition du land-lordisme peut renforcer le pouvoir du capital»<sup>29</sup>.

*the State, Being a Reprint of a Chapter from «Social Statics» Suppressed by the Author.* New York : Tucker Publ. Co., 1907.

26. J.K. Ingalls, «Henry George Examined. Should Land Be Nationalized or Individualized ?» *Liberty* (Oct. 14, 1882), suppl. Voir aussi *The Word*, (Oct. 1882), 1 ; *Liberty*, (Nov. 12, 1881), 2 ; (June 24, 1882), 2-3 ; (Oct. 14, 1882) ; (Nov. 25, 1882), art. de J.K. Ingalls refusé par l'*Irish World* ; March 17, 1883 ; etc.

27. B.R. Tucker. *Henry George, Traitor* (New York : B.R. Tucker publ., 1896).

28. Voir par exemple les lettres de Henry George à Joseph A. Labadie, fonds Labadie, University of Michigan. Par contre, un ancien anarchiste de Chicago, George A. Schilling, fondera et animera l'une des branches les plus importantes du mouvement des Single-Taxers.

29. *Liberty*, II (March 17, 1883), 1.

Le spencerien William Graham Sumner, professeur de sciences sociales à Yale, dont les positions en matière économique et politique sont partout discutées, ne peut manquer d'attirer l'attention de *Liberty*, d'autant plus qu'il a été l'auditeur attentif d'un collaborateur du journal, Henry Appleton, à l'*Equal Rights Club*<sup>30</sup>. En fait, si les anarchistes-individualistes se coalisent avec Sumner pour rejeter les barrières douanières et condamner la politique étrangère des Etats-Unis, leurs points d'accord s'arrêtent là. Victor S. Yarros, autre rédacteur de *Liberty*, qui avait d'abord pris pour un anarchiste cet homme qui prônait la non-intervention de l'Etat en matière économique, finit par lui reprocher son ignorance des théories du mouvement : Tucker et ses amis considèrent l'Etat comme une condition nécessaire à l'existence des monopoles tandis que le sociologue de Yale refuse de combattre ces mêmes monopoles, préférant expliquer l'accumulation des richesses par la frugalité et le zèle au travail. En dernière analyse, le professeur éminent sera présenté comme «un des piliers de l'individualisme bourgeois et de la liberté économique truquée»<sup>31</sup>.

Dénoncer la suffisance et la frivolité des distributeurs d'une culture sclérosée et servile, faire preuve d'un esprit critique à l'égard des maîtres à penser, sont les aspects négatifs d'un radicalisme culturel dont le caractère positif tient dans une attitude essentielle : défense et soutien de la liberté d'expression<sup>32</sup>. Rien ne l'illustre autant que

30. B.R. Tucker, «Will Professor Sumner Choose?», *Liberty*, III (Nov. 14, 1885), 4. Cf. *Liberty*, III (Oct. 24, 1885), 1.

31. *Liberty*, (Nov. 1899), 4, cité par Ebner, th.cit. pp. 156-157 qui suppose, sans preuves et avec une citation tronquée (cf. *Liberty*, IV (Feb. 12, 1887), 4 ; (July 20, 1889, 4) que Tucker cherche à se dédouaner de l'accusation d'être bourgeois.

32. Sidney H. Morse, ami commun de Tucker et de Whitman, dont il faisait le buste, avait suscité un lien entre les deux hommes. Comme Josiah Warren, Whitman et Morse appartenaient à ces «romantiques de la perfection» qui cherchent à parachever leur Moi parce qu'ils lient l'avènement du millenium au règne de l'âme, de la raison ou de l'individu (cf. John L. Thomas, «Romantic Reform in America, 1815-1865», *American Quarterly*, XVII (Winter, 1965), 658). Morse

la relation de Tucker avec Walt Whitman et son défi de la censure, moins par amour de la poésie que par attachement à la liberté d'expression dont le poète est le symbole. Il risquera ainsi plusieurs fois l'emprisonnement, dans l'espoir de mobiliser les foules en défense des droits individuels ; c'est même la raison d'un de ses griefs contre les anarchistes-communistes, auxquels il déclare que l'emploi des armes ne pourra se justifier que lorsque celui de la plume sera interdit. Cependant, quand en 1903 l'anarchiste anglais John Turner est expulsé des Etats-Unis pour avoir pris la parole en public, Tucker conclut que son pays ne réprime plus les seuls provocateurs, mais aussi les libertés individuelles ; cette désillusion l'incitera à s'expatrier et quand un incendie détruit sa librairie, il part pour la France où il finit ses jours.

Selon Tucker, la société ne peut évoluer vers l'Anarchie qu'en brisant la conspiration de l'Etat et des banques qui monopolisent l'émission de la monnaie et contrôlent ainsi l'économie. Les banques mutualistes, destinées à casser le monopole financier, sont les pièces maîtresses de sa stratégie et la condition indispensable pour construire la société équitable ; mais c'est là que gît la faiblesse des doctrines mutualistes dans un système capitaliste, car si l'on peut imaginer leur application à une Amérique encore largement rurale, elles ne signifient rien pour des prolétaires sans avoir : « Les individualistes de ce pays », écrit *Le Réveil des mineurs*, « [...] passent tout leur temps dans des discussions sans fin. Ce sont des savants qui,

avait même obtenu de Whitman une invitation pour Tucker, mais pour quelque raison celui-ci ne peut s'y rendre ; beaucoup d'années plus tard, l'éditeur de *Liberty* remarqua le poète dans une rue de Boston, mais sa timidité naturelle le retint ; cf. S.H. Morse à B.R. Tucker, Sept. 9, 1876, l.ms. Fonds Tucker, «Correspondence — Addenda», New York Public Library ; ibid. June 12, 1875 ; B.R. Tucker, «Walt Whitman and Comstock, or, the Whirligig of Time», *New York Herald*, Paris ed., Nov. 23, 1930. Les deux hommes ne se rencontrèrent donc jamais, mais grâce à Morse ils n'étaient plus tout-à-fait des inconnus et chacun occuperait une certaine place dans l'esprit de l'autre.

presque tous, méprisent les travailleurs qui, certainement, ne lisent pas leurs écrits que d'ailleurs ils ne pourraient pas comprendre»<sup>33</sup>.

Mépris des ouvriers ? Ignorance plutôt. Tucker n'entend rien aux problèmes du prolétariat et de la grande industrie. Ce fait reconnu, il faut ajouter qu'il n'a jamais caché sa sympathie pour le mouvement ouvrier et, dans chacun des conflits sociaux, a pris sa défense. Quand la *Nation* critique les grévistes, il répond longuement : « Ces temps-ci, le travailleur est bien un soldat, mais pas au sens indiqué par la «*Nation*». Son employeur n'est pas un officier supérieur, comme le voudrait ce journal, mais un simple membre de l'armée opposante. Tout le monde industriel et commercial est en état de guerre intestine, les prolétaires massés d'un côté, les propriétaires de l'autre»<sup>34</sup>.

Il ne fait aucun doute que Tucker soit de cœur avec les luttes prolétariennes. Dès 1877 il publie des attaques contre les trusts des chemins de fer et il persévère dans cette attitude toute sa vie. Il appuie successivement la grève d'avril 1882 dans les Pacific Mills de Lawrence (Massachusetts<sup>35</sup>) celle des mineurs de Pennsylvanie et des agents du télégraphe, en été 1883, et proteste à cette occasion contre les propositions d'interdire les arrêts de travail dans les services publics<sup>36</sup> ; il exprime sa solidarité dans les grandes grèves de Cripple Creek, de Homestead et de Pullman en 1894<sup>37</sup> ; plus tard encore, en 1899, il justifie l'avocat Darrow qui a pris la défense d'une association des travailleurs du bois<sup>38</sup>.

La position de Tucker au sujet des syndicats américains ne peut être qu'ambiguë, puisqu'il désire sincèrement l'émancipation de la classe ouvrière, mais ne peut accepter

33. *Le Réveil des Mineurs*, 2 (20 févr. 1892), 2 ; cf. «Pratique et théorie», *Le Réveil des Mineurs*, 2 (16 jan. 1892), 3-4.

34. B.R. Tucker, «Shall Strikers Be Court-Martialled ?», *Liberty*, II (Aug. 25, 1883), 2-3.

35. *Liberty*, I (Apr. 1, 1882), 2.

36. Id., II (Aug. 25, 1883), 1, 4.

37. Id., (June 16, 1894), 1 ; (June 30, 1894), 5 ; (July 28, 1894).

38. Id. (Feb. 3, 1899).

ni les «réformettes» ni la dictature très particulière aux Etats-Unis que les dirigeants syndicaux commencent à imposer aux travailleurs. A l'époque où ces associations sont encore fragiles et les dirigeants relativement surveillés par les militants, Tucker exprime un enthousiasme modéré, mais il les encourage<sup>39</sup>. Avec l'ensemble des anarchistes américains (à l'exception des militants de langue française), l'éditeur de *Liberty* se scandalise de voir les meneurs ouvriers s'en prendre à l'immigration chinoise. A partir surtout de 1886, quand la Chevalerie du travail, ou plutôt son Président, T.V. Powderly, combat les anarchistes et s'acquiesce aux politiciens, il critique ses amis libertaires qui adhèrent à l'Ordre ; l'intransigeant apôtre déclare qu'il espère la chute de cette association et son remplacement par une organisation ouvrière plus distante des partis<sup>40</sup>. Mais au nom de ses principes, il devient plus intraitable ; il condamne la contrainte syndicale sur les non-grévistes, il dédaigne toute législation sur le travail, prétexte à une nouvelle mainmise de l'Etat<sup>41</sup>. Il n'est pas surprenant que les chefs syndicaux, à mesure que leur autorité se renforce, s'écartent puis envoient au diable notre anarchiste-individualiste ; celui-ci, qui n'a jamais su pardonner, leur rend la pareille et se montre particulièrement cruel envers le principal intellectuel et dirigeant marxiste de son époque, Daniel DeLeon<sup>42</sup>. Tucker reproche également au parti socialiste de se contenter de bagatelles, mais s'il désapprouve l'organisation politique, il revendique son appartenance au «socialisme véritable, le socialisme fondé sur la Liberté... Tout autre socialisme est réactionnaire»<sup>43</sup>.

La polémique avec les anarchistes-communistes se comprend mieux quand on sait à quel point ceux-ci adoptent,

39. Id. I (June 10, 1882), 3.

40. Id. IV (June 1, 1886), 4-5.

41. Id. (June 7, 1890), 1 ; cf. (May 5, 1894), 1.

42. Id. (May 10, 1891 ; Aug. 13, 1892 ; Apr. 1, 1893).

43. B.R. Tucker, «Two Kinds of Communism», *Liberty*, I (Sept. 1881), 4 ; cf. *Liberty*, I (Oct. 15, 1881), 1.

aux Etats-Unis, au moins dans les premiers temps, des idées proches de Lassalle et de Blanqui. Dès 1881, *Liberty* se livre à un travail de clarification : nous ne croyons pas, écrit-elle, au communisme dans le sens économique : elle est, comme l'a dit Proudhon, «la religion de la pauvreté». Cependant, ce n'est pas notre affaire de combattre un communisme volontaire ; nous réprouvons le communisme obligatoire de style bismarckien et le socialisme à la pointe des fusils des lassalliens. «Nous ne croyons pas que quelqu'un puisse «s'isoler». Nous souhaitons, croyez-le, «des liens sociaux et des garanties». Nous croyons dans la solidarité humaine. Nous croyons que les membres de la société sont interdépendants». Mais au nom de «la suffisance des forces naturelles», nous rejetons toutes les chaînes artificielles destinées à lier les hommes<sup>44</sup>».

Inévitablement, les relations des deux fractions anarchistes vont se détériorer. En fait, elles s'enveniment très vite et se compliquent par l'affrontement des personnes, car les deux meneurs les plus en vue de ces courants, B.R. Tucker et Johann Most, défendent jalousement leur autorité morale et intellectuelle. Mais le conflit déborde les questions personnelles ; l'éditeur de *Liberty* s'en prend à tous les tenants du communisme-anarchiste. Johann Most reste pourtant la cible de choix. Après quelques mots amènes à son égard, notamment lors de l'emprisonnement du réfugié politique en Angleterre, succèdent des critiques de plus en plus vives. Débat théorique au début, car Tucker trouve contradictoire que l'on veuille saisir tous les biens du pays pour les administrer en faveur du peuple tout en affirmant «à chacun selon ses œuvres». Plus tard, une grave dénonciation des mostiens new-yorkais, dans un article du 27 mars 1886, sous le titre provocant «La Bête communiste» occupe une pleine page : un ancien disciple de Most, M. Bachmann<sup>45</sup> accuse ses camarades

44. B.R. Tucker, «Two Kinds of Communism», *Liberty*, I (Sept. 1881), 3.

45. *Liberty*, III (March 27, 1886), 8. L'article n'est pas signé par Bachmann mais Tucker l'indique dans l'album où il conserve la coupure de cet article, Fonds Tucker, New York Public Library.

de financer le mouvement en souscrivant des assurances contre les incendies puis en mettant le feu à leur domicile ; il y a eu ainsi sept ou huit sinistres, au moins, en 1884, près de vingt en 1885 et au moins six déjà pour 1886 ; des hommes, des femmes et des enfants ont péri de ce fait ; une vieille dame a été assassinée et volée dans le New Jersey ; enfin, plusieurs membres du gang, dont deux Bohèmes, sont maintenant en prison. Ces graves révélations, reproduites bien entendu par la presse bourgeoise, arrivent peu avant l'événement de Haymarket ; on imagine qu'elles n'ont pas arrangé les affaires<sup>46</sup>.

Au lendemain du grand attentat de Haymarket, le mouvement anarchiste-individualiste, qui tout en condamnant la violence a soutenu avec toute la force dont il était capable la cause des accusés, enregistre une poussée qui dure jusqu'au début des années 1890. Une nouvelle équipe s'associe à la rédaction de *Liberty*, prête à mener de grandes batailles intellectuelles ; il se crée même une organisation.

En effet Tucker fonde à Boston un Club anarchiste. Celui-ci se réunit à partir du 18 septembre 1887, tient des séances hebdomadaires et publiques ; les conférences paraissent dans *Liberty*<sup>47</sup>. Ainsi à la séance inaugurale

46. J.J. Martin fait justement remarquer que Tucker était en désaccord avec les anarchistes qui placent l'égalité avant la liberté : l'égalité n'existe, selon lui, que si elle est imposée, ce qui est une forme de coercition ; il rejetait aussi la notion de propriété collective sauf lorsque celle-ci était une association volontaire. *Liberty*, III (Feb. 28, 1885), 4 ; enfin, il rejetait l'action directe de caractère violent. Cf. sur Most, *Liberty*, (Aug. 6, 1881), 4. J.J. Martin, op.cit. p. 222 ; I. Levitas, th.cit. pp. 240-242. *Liberty* avait été élogieux pour *Le Révolté* de Kropotkine (*Liberty*, Aug. 6, 1881), 1 et il plaçait celui-ci et son camarade, Elisée Reclus, au rang des plus éminents anarchistes en Europe (id.). Mais le 8 juin 1884, *Le Révolté* taxa son journal de « bourgeois », et celui-ci chercha une défense contre cette accusation (id. June 26, 1884, 4 ; Jan. 3, 1885, 1 ; Feb. 28, 1885, 4 ; Apr. 14, 1888, 5 ; Sept. 15, 1888, 1). Mais il condamna l'interdiction du journal européen par les autorités suisses.

47. La première séance se tient 19 LaGrange street et les suivantes 477 Tremont st. Les archives du Club se trouvent à la State Historical Society of Wisconsin, « Anarchist Club Constitution and List of Members, Minutes, Clippings, Posters, etc. », cote US Mss 15 A Box 1.

Victor S. Yarros présente les buts et principes de l'anarchisme ; Tucker parle du «General Francis A. Walker and the Anarchists», d'autres traitent de la libre pensée ; l'impôt foncier proposé par Henry George est l'occasion d'un débat entre un anarchiste et un membre du *Land and Labor Club*. Parmi les vingt-cinq noms inscrits sur le registre, on relève un imprimeur, un compositeur de presse et un reporter ; un facteur de pianos, un marchand de liqueurs, un agent d'assurances et un enseignant juif représentent les classes moyennes ; deux fabricants et un ouvrier emballer au nom espagnol ou mexicain rappellent la présence de manufactures de tabac dans la région ; nous avons repéré un charpentier et peut-être même un policier<sup>48</sup>. Nous trouvons enfin deux femmes, Joséphine S. Tilton et J. Flora Tilton, la première étant la compagne de A.S. Simpson, un imprimeur.

Il serait trop facile de dire qu'il s'agit de petits bourgeois en quête d'identité. Si les classes moyennes l'emportent par le nombre, il faut remarquer qu'il s'agit de militants convaincus et très actifs. D.H. Briggs est un ancien président du Central Labor Union de Boston ; Patrick K. O'Lally dirige un cercle révolutionnaire irlandais ; les deux Tilton sont des militantes féministes ; Michael Zametkin anime un cercle anarchiste-communiste juif, les «pionniers de la liberté», qui plus tard mènera une campagne active pour la libération d'Alexandre Berkman ; le charpentier D.B. McKenzie est l'un des moteurs de la Ligue pour les huit heures de travail ; Archibald H. Simpson collabore avec D.D. Lum et G.A. Schilling à Chicago pour la défense des accusés de Haymarket ; il écrit dans nombre de journaux d'imprimeurs, entre plus tard dans la fraction marxiste animée par Daniel DeLeon avant de finir ses jours en Angleterre au sein de la quatrième internationale trotskyste<sup>49</sup>.

48. L'information sur les professions a été tirée des éditions du *Boston Directory* des années 1887 et 1888.

49. «Archibald H. Simpson Correspondence», 2 dossiers, fonds Labadie ; «Bertha F. Johnson», l. du 19 mai 1942 de A. Inglis à B.F. Johnson, Fonds Labadie.

Après 1886, *Liberty* vit ses plus brillantes années. Les rationalistes religieux maintiennent leur collaboration jusqu'en 1892, mais déjà, depuis 1885, une nouvelle équipe apparaît : John Beverley Robinson, professeur d'architecture à la Washington University de Saint Louis (Missouri), disciple de Tolstoï et partisan de la non-violence ; le couple formé par George et Emma Schumm, convertis à l'anarchisme par l'affaire de Haymarket, héritiers spirituels et confidents les plus intimes de Karl Heinzen, amis de Robert Reitzel, — l'éditeur anarchiste de l'*Arme Teufel* (*Le Pauvre diable*), le meilleur journal littéraire de langue allemande aux Etats-Unis ; — leur nouvel enthousiasme les conduit à publier pendant quelques mois, en 1888, une édition de *Liberty* à l'intention des germanophones<sup>50</sup>. De tout ce groupe, c'est Victor S. Yarros qui

50. Voir la description de J.Wm. Lloyd, «Memories of Benjamin R. Tucker», *Free Vistas*, II pp. 279-283.

John Beverley Robinson était une recrue du mouvement des single-taxers à New York, d'où il avait collaboré au journal de Henry George, auquel participaient aussi Louis F. Post et le Rev. R. Heber Newton qui entretenaient aussi des relations avec les anarchistes. Beverley entreprit de diffuser ses principes anarchistes dans les journaux des architectes ; voir, par exemple, J.B. Robinson, «Why I Oppose Building Laws», *The Engineering Magazine*, II (Nov. 1891), 246-251.

George Schumm, de vingt ans l'aîné de Tucker, avait un riche passé : né à Galena, dans l'Illinois, il était parti à dix-sept ans à San Francisco pour devenir typographe, s'était lancé dans la publication d'un journal allemand, *Der Wecker* (1875-1876), s'était ensuite rendu à Cornell University pour s'instruire davantage et, une fois diplômé en 1881, s'installait à Chicago où il publiait avec sa compagne et M.M. Trumbull, jusqu'en mars 1885, un journal de la libre pensée, intitulé lui aussi *The Radical Review* ; converti à l'anarchisme par l'affaire de Haymarket, il séjourne brièvement à Saint Paul (Minnesota) pour enseigner l'allemand, puis s'associe au groupe de Tucker. Il publie avec sa femme *Libertas*, Boston (17 mars - 8 sept ? 1888) ; 8 ? numéros. Il faut aussi mentionner Elizabeth («Lizzie») M. Holmes, née Swank (1850 - Santa-Fé, Nouveau Mexique, 8 août 1926). Après être passée par le mouvement des *Greenbacks*, puis par le socialisme, elle devient anarchiste et, en 1886, adjointe à la rédaction de l'*Alarm*, Chicago. Par son insertion dans l'*Associated Labor Press*, ses articles sont distribués dans de nombreux journaux américains ; elle collabore aussi à toute la presse anarchiste, tantôt sous son nom de jeune fille, tantôt sous un pseu-

est le personnage le plus marquant, en raison de son prestige auprès des intellectuels de l'immigration juive aux Etats-Unis. Né près de Kiev vers 1864<sup>51</sup>, jeune révolutionnaire en Ukraine et disciple de Pissarev<sup>52</sup>, membre de l'association juive *Am Olam* (Peuple éternel) de Vilna<sup>53</sup>, il échappe à la répression et vient aux Etats-Unis où il collabore pendant un temps très bref au *Truth* de San Francisco, journal socialiste-révolutionnaire de la côte ouest. Sa première intervention dans *Liberty* est une critique de Most, qui correspond sans doute au désir de briser le charme de l'anarchiste allemand ; il l'attaquera sans trêve, comme aussi les socialistes Edward Aveling et Wilhelm Liebknecht<sup>54</sup>. Impressionné par les intellectuels illustres de son temps, il sature le journal d'articles sociologiques, spencériens et évolutionnistes<sup>55</sup>.

Depuis Haymarket, la gauche intellectuelle se déchaîne

donyme. Elle épouse William H. Holmes et ce couple sera très lié à celui formé par les Parsons de Chicago. Cf. T.H. Bell, «Lizzie N. [sic] Holmes», *Road to Freedom*, III (Sept. 1, 1926), 4 ; Caroline Ashbaugh, *Lucy Parsons, passim* ; V.S. Yarros à A. Inglis, l.ms. du 16 sept. et du 4 nov. 1943, fonds Labadie.

Il ne faut pas confondre cette militante avec Sarah Elizabeth Holmes, amoureuse de Benjamin R. Tucker, qui ne s'était pas épris d'elle, croyait dans la «variété» en amour et n'était pas prêt à faire des concessions ; plus tard, Tucker s'unira à Pearl, l'une des filles de Florence Johnson, refusant jusqu'à la fin de ses jours tout mariage légal. De cette union naquit une fille, Oriole.

51. l.ms. de V.S. Yarros à A. Inglis, Jan. 29, 1946. Fonds Labadie.

52. «Yarros, Victor S.», *Jewish Encyclopedia* (New York, London : Funk & Wagnalls, 1908).

53. Aaron Antonovsky, *The Early Jewish Labor Movement in the United States*, (New York : Yivo Institute for Jewish Research, 1961), p. 227.

54. V.S. Yarros, «Unpleasant Facts for Herr Most», *Liberty*, III (Oct. 24, 1885), 1.

Edward Aveling et Wilhelm Liebknecht faisaient une tournée de conférences aux Etats-Unis lorsque V.S. Yarros entreprit de les critiquer : «Socialist Quackery», *Liberty* IV (Dec. 11, 1886), 4-5.

55. Voir aussi J.J. Martin, *Men against the State, passim*. Yarros abandonna plus tard l'anarchisme et devint rédacteur d'un journal républicain de Chicago.

contre l'anarchisme. Henry George les rend indirectement responsables de la bombe<sup>56</sup>, tandis que dans son utopie, *Looking Backward*, Edward Bellamy insinue que les anarchistes sont financés par les grands monopoles<sup>57</sup>. De Laurence Gronlund à Daniel DeLeon, toutes les têtes pensantes manipulent les demi-vérités pour discréditer le mouvement. Bien entendu, Tucker réplique aux attaques par de nouvelles offensives, menant de front la critique théorique et les remarques cinglantes<sup>58</sup>, mais il trouve de moins en moins d'appui dans la nouvelle production culturelle des Etats-Unis ; il doit se tourner vers la tradition révolutionnaire européenne, décision qui d'ailleurs est le fruit d'un long amour.

Son activité d'éditeur — et de traducteur — révèle des goûts cosmopolites. La simple énumération des dates où il publie certains auteurs témoigne de son caractère de pionnier : Proudhon (1879), Elie Reclus (1877), Bakounine (1883), Elisée Reclus (1884), Tchernychevsky (1884), «Stepniak» (1886) ; en 1889 - 1890 il révèle ou diffuse Bernard Shaw, Glinka, Ibsen, Emile Zola, Alphonse Daudet, Claude Tillier, L. Tolstoï, Guy de Maupassant, Félix Pyat, Sader-Masoch ; ce sera bientôt le tour d'Oscar Wilde (1899), Maurice Maeterlinck (1900), Octave Mirbeau (1903), Korolenko (1906) ainsi que, bien entendu, Max Stirner. Du point de vue politique, social et économique, Tucker réussit à s'attacher d'intéressants correspondants et collaborateurs européens. De France, par exemple, Sophie

56. *The Standard*, (Oct. 8, 1887), 3.

57. Edward Bellamy, *Looking Backward* (Boston : Ticknor ed., 13th, 1888), 352-353. Voir Arthur E. Morgan, *Edward Bellamy*, (New York : 1944), 372.

58. Contre Henry George, auquel il reproche d'avoir dévoyé par ses doctrines le nationalisme irlandais, voir supra n. 26. Lors de l'unique rencontre entre Henry George et Tucker, celui-ci refusa de serrer la main de son adversaire. *Liberty*, XIII (Dec. 1897), cité par I. Levitas, op.cit., p. 221. Contre Bellamy, voir *Liberty* (March 16, 1889), 1 ; (June 8, 1889), 1 ; (June 29, 1889), 7 ; (May 24, 1890), 1 ; (Apr. 4, 1891), 1 ; (May 2, 1891), 1 ; (Nov. 7, 1891), 1. Contre L. Gronlund, voir *Liberty* (May 18, 1889), 1 ; (Nov. 23, 1889), 1 ; (Sept. 13, 1890), 1 ; (Nov. 1, 1890), 1.

Raffalovich, membre de la Société des économistes, écrit à la revue, et cette collaboration pique l'intérêt de Vilfredo Pareto, le sociologue bien connu, qui s'offre à renseigner les lecteurs sur l'Italie<sup>59</sup> ; on peut encore citer l'anarchiste E. Armand, le professeur Victor Basch (dont les œuvres seront brûlées par les Allemands en 1944)<sup>60</sup>, ou Paul Ghio, l'auteur de *L'Anarchisme aux Etats-Unis*, devenu probablement tuckerien lui aussi.

Parmi les lecteurs les plus connus de *Liberty*, dans le monde des lettres, on peut citer Bernard Shaw (que Tucker fut le premier à publier aux Etats-Unis et qui écrivit quelques articles pour le journal bien qu'il ne fût pas anarchiste<sup>61</sup>), H.L. Mencken, Upton Sinclair, et peut-être Mark Twain<sup>62</sup>. On aurait tort de se limiter à l'auditoire bourgeois touché par *Liberty*, bien que la diffusion du premier numéro ayant été faite auprès des meneurs de l'opinion publique, c'est-à-dire des journalistes, dût engendrer une multitude de lecteurs dans ce milieu ; si Tucker était fier de voir s'abonner des avocats tels que Charles O'Connor, l'un des maîtres du barreau américain, il avait autant de satisfaction à savoir que dans telle mine de Pennsylvanie on faisait la lecture à voix haute de son jour-

59. *Liberty*, IV (Jan. 1, 1887), 4 ; VI (Sept. 29, 1888), 6-7 ; (Nov. 10, 1888), 5 ; (Jan. 5, 1889), 7-8 ; (Oct. 5, 1889), 6-7 ; VII (Nov. 15, 1890), 2 ; (Jan. 2, 1891), 3 ; (March 7, 1891), 3 ; VIII (Aug. 20, 1892), 2. Voir aussi Lewis Gannett, «Pioneering with Pareto», *Herald Tribune*, New York (Paris ed.), June 25, 1935.

60. Victor Basch est l'auteur de *L'Individualisme anarchiste : Max Stirner* (Paris : 1904). Il sera exécuté par les nazis ; cf. *France-Amérique* ; *America's French weekly*, New York (Jan. 30, 1944), 6 ; (Dec. 23, 1944).

61. Le fonds Shaw-Tucker se trouve à la New York Public Library.

62. Pour une opinion de Mencken sur Tucker, voir *Free Vistas*, II (1937) Upton Sinclair diffusait les écrits de Tucker dans la commune socialiste de Helicon Hall, cf. I. Levitas, th.cit. p. 340. Mark Twain, abonné au *Truth Seeker* des libres penseurs, journal qui parlait souvent de S.P. Andrews, avait un frère qui collaborait à un journal anarchiste.

nal<sup>63</sup>; lorsque l'anarchiste Rudolph Rocker s'embarqua pour les Etats-Unis, il constata que des marins du navire lisaient *Liberty*.

Du fichier des abonnements pour les années 1906-1908<sup>64</sup> soit la période de persécution consécutive à l'attentat contre McKinley nous avons dénombré six cent neuf abonnements dont cinq cent trente et un pour les Etats-Unis ; il faut ajouter à ce chiffre les ventes au numéro, en particulier à New York. Les 13% d'abonnements à l'étranger sont représentés par l'Europe occidentale, le Mexique et Cuba, l'Afrique du sud, l'Inde, l'Australie et même le Japon. La région new-yorkaise totalise à elle seule 190 abonnés, soit plus que toute autre ; ainsi la Nouvelle-Angleterre ne compte que 63 souscripteurs, ce qui démontre que l'anarchisme-individualiste ne doit pas être lié à la culture spécifique de ce milieu. Même en tenant compte de la différence des époques — vingt ans après Haymarket — le chiffre donné pour l'Illinois est dérisoire : 42 ; il est évident que cet Etat a été bien plus sensible aux courants communistes. Enfin, les idées de Tucker semblent atteindre bien plus les centres urbains que les zones rurales.

Celui que ses ennemis considéraient comme le « Pontifex Maximus » de l'anarchisme philosophique était aussi affable dans la conversation que féroce dans l'écriture. Aussi l'histoire de *Liberty* est-elle une interminable série de brouilles avec des collaborateurs de valeur. Pourtant, ce sont les mutations de la philosophie de Tucker, en particulier sa conversion au stirnerisme, — aventure intellectuelle d'une époque postérieure à celle que nous couvrons ici —, qui ont peut-être le plus heurté le courant qu'il représente, car le nouvel « immoralisme » de l'*ego* choque beaucoup de ceux qui avaient joint le mouvement par

63. Sur O'Conor, voir l.ms. de B.R.T. à Charles Almy, March 15, 1925, dont le fonds Tucker, New York Public Library, dossier «Correspondence», conserve une copie. Voir aussi B.R. Tucker, «A Gratifying Discovery», *Liberty*, (May 31, 1884).

64. Fonds Tucker, fichier. Les chiffres que nous donnons n'ont qu'une valeur indicative.

idéalisme. En outre, les difficultés financières et les voyages en Europe ont brisé la continuité des parutions. En dépit de toutes ces contrariétés, *Liberty* a tenu vingt-cinq années, et son éditeur reste une des plus remarquables figures de l'anarchisme pour la clarté de ses exposés, son courage et son rayonnement<sup>65</sup>.

65. Parmi les réalisations de Tucker, il convient de citer aussi sa librairie, «Benjamin R. Tucker's Unique Book Shop», créée grâce à l'héritage qu'il touche à la mort de sa mère. Cette librairie, probablement l'une des plus riches en littérature radicale de son époque, et qui se destine surtout à la vente par correspondance, contient des ouvrages anarchistes de toutes tendances, quatre catalogues, en anglais, français, allemand et italien, et les auteurs aussi divers que Stephen Crane, Gabriel D'Annunzio, Henrich Heine, Havelock Ellis ou Diderot ; les intellectuels de gauche la fréquentent ainsi que des communistes-anarchistes comme Emma Goldman ou Hippolyte Havel ou des écrivains tels que Eugene O'Neill qui sera, par ce biais, en sympathie avec le mouvement. Voir I. Levitas, th.cit. *passim*. Eugene O'Neill est présenté à Tucker vers la fin du printemps 1907 et l'anarchiste lui fait découvrir Max Stirner et F. Nietzsche.

Sur le rôle de Tucker dans la diffusion de Stirner, voir aussi Thomas A. Riley, *Germany's Poet-Anarchist : John Henry Mackay*, New York : Revisionist Press, 1972, et la correspondance de cet Allemand (auteur de *Les anarchistes : mœurs de la fin du 19e siècle*, trad. de l'allemand par Auguste Lavalle, Paris : P.V. Stock, 1904, publié en de nombreuses langues) avec Tucker à la New York Public Library.

L'incendie de la librairie de Tucker ruina ses nombreuses espérances. Il quitta définitivement les Etats-Unis, s'installe au Veysinet, puis à Nice, enfin à Monaco, où il mourut en 1939.

## CHAPITRE SEPT

### LES DEBUTS DU SOCIALISME REVOLUTIONNAIRE

Au numéro cinquante-et-un de la *First Street*, les New Yorkais des années 1880 pouvaient apercevoir un *saloon* insolite. Contrairement aux usages, hommes et femmes, pénétraient par la même porte ; un tableau noir exhibait les graffitis, les proclamations réactionnaires que les habitués s'amusaient à rédiger ; les quelques verres du comptoir disparaissaient derrière les piles de livres dont un journaliste de passage estima une fois le nombre à près de six cents ; il n'empêche qu'on buvait du vin fort acceptable et une bière excellente chez Justus H. Schwab. Celui-ci dominait tous les hôtes par sa stature et sa personnalité ; immense et large teuton de plus de deux mètres, aux cheveux bouclés et à la barbe rousse, jouant d'une voix qui aurait pu lui permettre de chanter à l'opéra, mais dont le tendre cynisme cachait un tempérament idéaliste, il avait su attirer chez lui communards français, garibaldiens italiens, réfugiés espagnols, socialistes allemands et « nihilistes » russes ; des intellectuels américains venaient aussi discuter en ce lieu et se montraient réceptifs aux avis de Schwab : c'est ainsi que l'anarchiste d'origine lithuanienne Emma Goldman y rencontrait l'écrivain Sadakichi Hartmann, le nouvelliste Ambrose Bierce, le critique musical James (Gibbons) Huneker, et surtout John Swinton, ce journaliste dont la transformation personnelle avait été marquée profondément par les événements de ce socialisme cosmopolite auquel s'étaient mêlés un certain nombre de militants de langue anglaise de bonne volonté<sup>1</sup> ; jusqu'au décès de son tenancier en 1901, le

1. John Swinton (1830-1901), figure importante du mouvement ouvrier du 19<sup>e</sup> siècle, en raison de ses activités journalistiques, entre-

saloon de Justus H. Schwab était non seulement le centre radical le plus fameux de New York, mais aussi l'illustration et le relais du socialisme révolutionnaire qui agitait à la fois l'Europe et les Etats-Unis. Lorsque Schwab s'insurgeait contre certains dirigeants socialistes, on aurait pu deviner qu'un tremblement de terre lézardait le parti sur les deux continents ; et quand il invitait Johann Most, le prophète des «terroristes», à s'embarquer vers New York, l'Amérique frémissait.

Après l'échec de l'Internationale, le socialisme prenait un ton plus agressif dans ses débats internes comme dans sa propagande. A l'intérieur, la coalition des lassalliens, des marxistes et des sociaux-démocrates éclatait, en raison de leurs divergences politiques : les uns exigeaient un parti purement ouvrier, les autres se contenteraient d'un tiers parti, au recrutement plus large, ouvert aux alliances provisoires. Cette période de débat politique ressemble plutôt à une guerre fratricide menée à coups de propos venimeux ; on assiste à une véritable hécatombe d'organisations, dont l'imbricatio géologique et la succession des sigles évoque quelque confus système de parenté. Désarroi d'autant plus morne que les grèves insurrectionnelles de 1877 coïncident avec ce théâtre d'ombres : manifestement, le socialisme politique ne se hisse guère à la hauteur de l'événement.

tenait des relations suivies avec un certain nombre d'anarchistes-individualistes. Le fichier de *Liberty*, dans le fonds Tucker de la New York Public Library, le mentionne parmi les abonnés. Il était très lié à Joseph A. Labadie, anarchiste de Détroit, comme en témoigne leur correspondance (Fonds Labadie, University of Michigan) ; *The Labor Review*, Detroit (Sept. 1881), 1 contient une intéressante description du personnage, orateur traditionnel aux réunions du 18 mars (anniversaire de la Commune de Paris) et défenseur convaincu des divers mouvements révolutionnaires «nihilistes» russes. John Swinton devait aussi visiter Emma Goldman, emprisonnée pour un discours tenu en 1893 ; il lui déclara que lui-même avait tenu des propos autrement plus violents du temps de l'abolitionnisme. Emma Goldman, *Living My Life* (New York : Dover Publ. inc., 1970), vol. I pp. 140-141 ; voir *ibid.* p. 119 pour une description du centre de Schwab. Cf. l'image qu'en donne la journaliste Nellie Bly dans le *New York World* du 17 septembre 1893.

ment. Alors, du tréfonds de l'obstination révolutionnaire jaillit l'appel aux armes, un désir farouche de guérilla industrielle, passion obscure et entêtée à former des milices ouvrières et des projets inavoués qui, en attendant qu'un jour Most l'anime de son éloquence, gronde au sein des cellules du parti nouveau.

Le socialisme éclaté, accoucheur d'un parti révolutionnaire armé, correspond bien à cet Age d'Or de fin de siècle que Claude Fohlen a parfaitement décrit : « Période exceptionnelle pour la vie économique, et surtout pour l'industrie américaine, elle a vu l'ascension des magnats de la fortune, que la dérision populaire a transformés en *robber barons*, en seigneurs pillards. Ainsi s'affrontent deux interprétations opposées, mais nullement contradictoires. Ce qui, pour une minorité, fut la belle époque, devint pour un grand nombre d'ouvriers et de fermiers le temps des troubles. Le dernier quart du 19<sup>e</sup> siècle correspond, en effet, à une phase de dépression. Au mouvement séculaire, dont la tendance est à la baisse pendant tout le 19<sup>e</sup> siècle, vient se superposer, à partir de 1873 [jusque vers 1896], un mouvement de longue durée (cycle Kondratieff) correspondant à une chute de prix, qui, dans la terminologie de Simiand, équivaut à une « phase B »<sup>2</sup>. Il est reconnu que ces dépressions favorisent la concentration des entreprises et le développement technique, ce qui est le cas de l'Amérique du Nord. Salariés et fermiers en sont les victimes. Ils sont exposés en outre au chômage et pâtissent des améliorations technologiques. [. . .] De là, les deux aspects complémentaires de cette période : la prodigieuse fortune des uns, la misère des autres »<sup>3</sup>. Une croissance foudroyante de l'industrie, mais aussi de l'immigration et du chômage, un taux incroyable d'accidents de travail, la poussée générale d'une véritable lèpre urbaine, une succession de sévères crises économiques — 1866-1868, 1873-1879, 1883-

2. Voir J.-A. Lesourd et C. Gérard, *Histoire économique, 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles*, Paris : 1963, pp. 123-142.

3. Claude Fohlen, *L'Amérique anglo-saxonne de 1815 à nos jours*, Paris : P.U.F. (Nouvelle Cléo), 1969, pp. 111-112.

1885, 1893-1896, — suffisent à expliquer les grèves et la violence endémiques, les grandes migrations ouvrières mais aussi l'instabilité des organisations de lutte. En tout cas, vis-à-vis d'un patronat de choc, le socialisme politique ne fait pas le poids.

### 1. A la recherche d'une stratégie : les mutations du socialisme

Le Congrès de Philadelphie, en automne 1876, ne sert qu'à dater la dissolution officielle de l'Internationale marxiste ; depuis deux ans déjà, les militants allemands et leurs amis traversent le désert, portant le deuil de leurs ambitions ; c'est le temps du socialisme honteux. Le journal *Socialist* renie ce titre transparent pour se muer en *Labor Standard* ; le désir de cimenter un mouvement ouvrier sur une base trade-unioniste conduit les partisans de Marx à chambrer leurs doctrines pour flirter avec les associations de travailleurs ; ainsi en avril 1876, des internationalistes qui représentent les syndicats allemands et même un petit groupe irlandais, les *United Workers of America* de J.P. McDonnell, réorganisent la centrale ouvrière de New York, le *Trade and Labor Council*, la dotant d'une « Déclaration de principes » sans aucune référence au socialisme<sup>4</sup>. Friedrich Sorge, le grand inquisiteur du marxisme américain, publie cette même année une brochure, *Socialism and the Worker (Le socialisme et l'ouvrier)* qui contient une défense de la propriété privée !<sup>5</sup>

Dans ce Congrès du crépuscule, les sociaux-démocrates, les lassalliens, les marxistes, les propagandistes américains du mouvement pour les huit heures se blottissent les uns contre les autres pour accoucher du *Workingmen's Party*

4. J.R. Commons and ass., *History of Labour in the United States*, vol. II pp. 226-227.

5. D. Herreshoff, *American Disciples of Marx*, Detroit : Wayne State University Press, 1967, pp. 102-103.

of the United States (Parti des travailleurs des Etats-Unis)<sup>6</sup> ; ce mariage forcé accuse les disparités, la cohabitation les entretient : d'un côté, écrit un militant, les adversaires de l'action politique vitupèrent toute amélioration sociale, y compris la réduction de la durée de travail, par crainte de voir les ouvriers se vautrer dans la condition salariale ; de l'autre, les partisans des campagnes électorales, pour l'instruction des masses, et de la conquête du pouvoir, pour chavirer le capitalisme ; ces derniers se recrutent surtout parmi les lassalliens, auxquels se joignent les apôtres du syndicalisme, qui comptent graduellement améliorer le sort des prolétaires<sup>7</sup>.

Cette fragile coalition vole en éclats un an plus tard. En effet, les succès politiques de certains candidats du Workingmen's Party, obtenus en réalité grâce à l'alliance avec les *greenbackers*, encouragent le courant social-démocrate ; par contre, les grandes grèves insurrectionnelles de 1877, au cours desquelles le parti a tenu d'importantes réunions de masse, inquiétantes pour Wall Street, ont radicalisé la tendance «dure» qui dénonce l'impuissance de l'organisation politique à inspirer et soutenir les grands souffles populaires.

Le Congrès de Newark prononce donc une série de divorces ; le départ des «politiciens», l'estompage des

6. Le compte-rendu de ce Congrès est publié in-extenso dans Jacques Freymond dir., *La Première Internationale*, Genève : Librairie E. Droz, t. IV. Pour des points de vue des anarchistes sur la dissolution de l'A.I.T. marxiste, voir Guillaume, *L'Internationale*, t. IV pp. 49-50 ; Hem Day, *L'Internationale de 1864. Livres propos* (Paris-Bruxelles : Editions Pensée et Action, 1964), pp. 118 et suiv.

7. George A. Schilling, «History of the Labor Movement in Chicago», in *Life of Albert R. Parsons* (Chicago : Mrs Lucy E. Parsons Publ. 1899), pp. XV-XVI.

Le Workingmen's Party s'inspire du programme du Gotha, qui consacrait en Allemagne l'alliance des marxistes avec les lassalliens, que Marx condamnait sévèrement. Voir la lettre de K. Marx à Bracke, 5 mai 1875 et «Gloses marginales» in : Karl Marx, *Oeuvres* (Paris : Gallimard) t. I pp. 1411 et suiv. F. Sorge ne semble pas avoir émis d'objection contre l'adoption de ce programme aux Etats-Unis.

meneurs « marxistes », l'exacerbation des rancœurs réciproques, tous ces épisodes futiles, toute cette lutte interne à une classe sociale sont de mauvaise augure. Le 26 décembre 1877, une trentaine de membres de la fraction politique fondent le *Socialistic Labor Party*<sup>8</sup> ; c'est un amalgame d'individus qui ne s'entendent que pour secouer la tutelle marxiste et proposer une traduction presque littérale du programme social-démocrate allemand à l'électorat américain<sup>9</sup>. Présentant cette hostilité, les dirigeants marxistes sont absents au congrès, — mais leurs troupes ne les ont pas imités<sup>10</sup> ; — Friedrich Sorge et J.P. McDonnell, l'éditeur du *Labor Standard*, s'allient avec Ira C. Steward, le meneur du mouvement pour la journée de huit heures, dont le programme est peu marxiste, pour créer l'*International Labor Union*, association qui groupe sept ou huit mille membres et s'écroule dès la fin de 1881<sup>11</sup> ; de leur côté, les vingt-neuf sections représentées au congrès de Newark correspondent à moins de deux mille cotisants. Parmi ceux-ci, les Allemands, répartis en dix-sept sections, bénéficient de la majorité absolue ; des centaines de Franco-Américains qui avaient milité dans l'Association internationale des travailleurs, il ne subsiste que le groupe de New York, mené par T. Millot et l'inévitable Victor Drury, l'orateur et l'organisateur de tant de groupes ouvriers ; mais les Français ne brillent que par leur indiscipline : de leur propre chef, ils censurent l'un de leurs membres sans recourir au Comité central,

8. Pour les compte-rendus du Congrès, voir *Vorbote*, Chicago (5 janv. 1878) et *Arbeiterstimme*, New York (6 jan. 1878).

9. [Charles A. Sotheran], « Socialists in a Hubbub », *The New York Star*, (Dec. 28, 1879), 7. L'article, non signé, est écrit par un membre de la section anglaise qui connaît bien la question ; voir pour son identification « Minutes of Central Committee Section, New York, Socialistic Labor Party », (Jan. 9, 1880), Archives de Tamiment Library, New York University.

10. Ibid.

11. L'*International Labor Union* entretient des relations avec le groupe éphémère du même nom, fondé en 1877 à Londres par Eccarius et d'autres Internationaux anglais dissidents de Marx.

puis condamnent celui-ci pour usurpation d'autorité ; enfin, à partir de mai 1880, ils cessent l'envoi de rapports et de délégués aux réunions du comité directeur, plus par méfiance du parti que par conviction libertaire<sup>12</sup>. Les Bohèmes disposent de trois sections, appuyées par le *Delnicke Listy* (*Le Journal des travailleurs*) de Cleveland et par la branche féminine de New York. Les Anglo-Saxons, militants de valeur, composent sept sections, ce qui est une représentation assez honorable ; nous retrouvons en leur sein William West, qui avait appartenu à l'Association internationale des travailleurs, de même que P.J. MacGuire, qui se distinguera bientôt dans l'édification de la Fédération américaine du travail.

Si parmi les Allemands l'on découvre en première ligne les socialistes-révolutionnaires de demain, — Justus H. Schwab, Emil Klaessig, M. A. Bachmann et August Spies —, les rangs américains comptent aussi de futurs anarchistes, tels que Albert R. Parsons et Joseph A. Labadie. Le climat est à l'ouvriérisme : «Voici qu'entre dans le mouvement un homme qui est étudiant et donc quelque peu raffiné ; peut-être n'est-il pas dans la nécessité de travailler manuellement ou bien est-il, par hasard, petit commerçant. Les membres aussitôt sont remplis de méfiance à son égard»<sup>13</sup>.

Hélas ! le climat sectaire de chaque tendance l'entraîne à condamner les autres, bientôt les réunions deviennent secrètes, laissent filtrer fort peu de chose au grand public ; elles dégènèrent en complots, en querelles personnelles, provoquant une lente hémorragie des adhérents et le découragement de toute recrue nouvelle ; des sept mille membres revendiqués par le Comité national exécutif à la naissance du parti en 1879, il n'en survit que quinze cents en 1883.

Le Congrès de Newark et son œuvre, le Socialistic Labor

12. «Minutes of Central Committee Section, New York», *passim* et 30 jan. 1880, 14 mai 1880. T. Millot avait participé à l'Internationale. Sur Victor (George) Drury, voir aussi *Labor Review*, Detroit, (Sept. 3, 1880), 3.

13. Charles Sotheran, art. cit.

Party, n'ont pas colmaté les fissures qui s'agrandissent entre les différentes factions ; pourtant, les consignes de mobilisation en faveur du syndicalisme ont été d'emblée prises au sérieux par les militants ; d'ailleurs les calculs démontrent que le parti ne peut réussir sa percée politique sans l'aide de ces organisations<sup>14</sup> ; ainsi, dans un premier mouvement, le principe syndical rallie les esprits divisés ; mais ne va-t-il pas dénaturer les objectifs socialistes ? Que faire dans les centres tels que New York où des individus aussi convaincus des bienfaits du socialisme que Friedrich Sorge sont obligés de chloroformer leur conscience marxiste ? A quoi bon construire le syndicalisme si celui-ci n'est qu'une force conservatrice supplémentaire au sein du monde des travailleurs ?

La contradiction s'instaure partout. A Chicago, par exemple, Paul Grottkau, qui dirige l'important *Vorbote* (*L'Avant-coureur*), écrit que le syndicat est une institution autonome de la classe ouvrière, et non le tremplin d'une quelconque social-démocratie : langage qui ne diffère pas fondamentalement de celui que tient plus tard le conservateur Samuel Gompers, président de la Fédération américaine du travail<sup>15</sup>. A l'opposé, J.P. McGuire suppose que les campagnes politiques sont plus adaptées que le syndicalisme pour présenter au public américain les problèmes des couches laborieuses ; elles sont même le seul moyen d'éviter la trahison des principes socialistes, car l'alliance avec les syndicats aboutirait à l'enlisement dans le conservatisme<sup>16</sup>.

S'il est probablement exagéré d'écrire que le parti socialiste a été créé dans un objectif essentiellement politique<sup>17</sup>, l'obsession électorale mobilise tout le temps de l'état-major. En 1878 les espoirs se concrétisent : trois

14. C'est le cas pour les élections de 1878.

15. *Vorbote*, (Oct. 11, 1879), cité par Commons, op.cit., t. II p. 283.

16. *Labor Standard*, Detroit, (Jan. 6, 27, 1877), cité par S. Bernstein, *The First International in America*, p. 291.

17. Commons, op.cit., t. II, p. 279.

socialistes sont élus à l'Assemblée législative de Saint Louis, quatre à Chicago ; malgré le fiasco de Cincinnati et l'insignifiant total de quatre mille voix recueillies à New York, ce dernier scrutin rassemble le double des suffrages obtenus l'année précédente. Mais la préoccupation de créer une « image de marque » rassurante crée de nouvelles frictions, car en 1878 la direction du parti enjoint à ses membres de quitter les groupes armés des *Lehr-und Wehrverein* (Association d'entraînement pour la défense)<sup>18</sup>, ces nouvelles milices ouvrières dont nous allons bientôt parler ; mais les syndicalistes de Chicago, ville particulièrement visée par cette mesure, réclament la démission du Comité exécutif ; leur protestation est d'autant plus justifiée que le mouvement leur doit son succès politique<sup>18</sup>.

Au Congrès de 1879, les délégués de Brooklyn et de Philadelphie plaident l'abandon d'un programme strictement socialiste et l'assemblée qui rejette leur motion n'obtient qu'une victoire éphémère, car les partisans de la campagne électorale meurent d'envie de figurer parmi les candidats de l'élection présidentielle de 1880. Un des principaux dirigeants, Philip Van Patten, au nom du Comité national exécutif, suggère une coalition avec le *Working-Men's Party* de Californie, le *Greenback Party*, ainsi qu'une nouvelle formation, le *Liberal Party* ; sa proposition est refusée à une faible majorité et le Congrès décide de nommer en toute indépendance ses propres candidats à la Présidence et à la Vice-Présidence<sup>19</sup>. La direction du parti passe outre à cette résolution et délègue, entre autres, P.J. McGuire et M. Bachmann, de New York, au Congrès du *Greenback Party*, à Chicago (9-11 juin 1880) ; le choix de Bachmann est particulièrement absurde, et il démissionne, car la section new-yorkaise dont il relève s'oppose à toute alliance. Malgré ces multiples contrariétés, les socialistes

18. C. Sotheran, art.cit.

19. Philip Van Patten, *Report to the Alleghany Convention*. Dec. 26, 1879 to Jan. 1, 1880 ; Morris Hillquit, *History of Socialism in the United States*, (New York : Russell & Russell, 1965), p. 291.

qui s'entêtent à manifester leur présence au congrès multiplient les concessions et ne rencontrent que l'indifférence.

De telles complaisances vont indisposer les partisans du socialisme pur et dur. Les délégués allemands de Chicago et leurs camarades concitoyens américains, Lucy et Albert Parsons, se retirent du congrès greenbacker et désignent leur propre candidat. A New York, le rejet du système électoral devient un principe ; à la réunion du Comité exécutif du 17 août 1880, Justus H. Schwab, qui est l'un des membres influents, préside la séance et soumet une motion qui inclut la résolution suivante : «Les membres du parti ne peuvent, de façon conséquente avec leurs principes ni avec la Constitution du Parti, voter pour les candidats à la Présidence ou à la Vice-Présidence présentés par quelque parti que ce soit. La fonction de Président représente le principe d'autorité individuelle à son degré suprême ; une démocratie sociale n'en a nul besoin ; cela n'est pas indiqué, même dans une République démocratique telle que la nôtre ; les fonctions de gouvernement peuvent être remplies par des responsables de départements, constituant un conseil exécutif qui peut élire son président à chaque séance»<sup>20</sup>. Ce texte, renvoyé à la réunion suivante, est alors ajourné par décision du nouveau président de séance : le conflit est ouvert.

Ce pourrissement du mouvement socialiste se manifeste de mille façons. Dans les grands rassemblements, on fulmine contre le capitalisme et ses suppôts, mais en petit comité l'on vitupère contre ses camarades de combat ; complots, insinuations, coups de bec, médisances, calomnies, inquisitions, chacun à son tour est expulsé ou provoqué à démissionner. En 1883 Van Patten, secrétaire général du parti, disparaît subitement avec toutes les archives et les listes d'adresses ; on le croit mort : il s'est

20. «Minutes of Central Committee Section...», Aug. 17, 1880 (2°) ; trad. de l'allemand par Kirsten Creagh. Cette feuille non paginée précède la réunion spéciale du 21 août ; le texte, rayé à partir de «les fonctions de gouvernement» n'en est pas moins révélateur des tendances anarchistes du parti.

réfugié dans un emploi administratif. En vérité le socialisme politique et le socialisme syndical ont l'un et l'autre démontré qu'ils sont voués à l'impasse, du moins dans les conditions où ils ont été entrepris. Seule semble donc s'ouvrir une troisième voie, celle de la révolution.

Dès lors le Socialistic Labor Party se scinde en tendances autonomes. D'un côté, chez les partisans de l'association avec les greenbackers, la lente défection des militants s'achève en débandade ; une décennie s'écoule avant la renaissance d'un *Socialist Labor Party* dont les membres, à peine sortis des brumes utopiques d'Edouard Bellamy, tomberont dans le piège des théories de Henry George. En face, la tendance révolutionnaire découvre l'indépendance, la solitude et la pauvreté ; son recrutement prolétarien limite singulièrement ses disponibilités en temps et en argent ; elle enrôle surtout les immigrants, car elle compte peu d'Américains de souche capables de prendre en public la parole, et moins encore de journalistes et d'écrivains. La grande presse au service du patronat tire profit de cette situation pour épinglez les formulations maladroitement et entretenir le chauvinisme anglo-saxon contre les immigrants. Les socialistes-révolutionnaires sont boudés par les intellectuels américains les plus ouverts et par les classes moyennes, ces clientèles prospectives des politiciens socialistes ; leurs successeurs, les communistes-anarchistes, ne briseront leur isolement qu'après le tournant du siècle, grâce à la jonction opérée par Emma Goldman avec les intellectuels et les artistes, comme aussi à la sympathie d'une fraction de la bourgeoisie libérale pour la confédération syndicale des IWW (travailleurs industriels du monde), au nom de la liberté d'expression.

Concentré dans les zones industrielles plus encore que dans les agglomérations urbaines, le socialisme révolutionnaire réagit contre le centralisme du passé en rejetant farouchement tout comité directeur national. Deux questions vont alors se poser : le nouveau mouvement peut-il soutenir les attaques de grande envergure auxquelles il doit faire face ? Ce qu'il gagne en diversité, ne le perdrait-il pas en puissance ? Les cercles militants esquissent

deux réponses : les groupes armés et le parti socialiste révolutionnaire.

## 2. *La lutte armée*

Les événements de 1877 laissent découvrir une convergence fondamentale de la classe ouvrière américaine, sa logique de la violence. L'hostilité la plus virulente se dirige en premier lieu contre les briseurs de grève ; que le patronat des chemins de fer engage des «jaunes» en invoquant le droit sacré au travail, aussitôt les cheminots, gens conservateurs et qui désavouent les déprédations des voies ferrées et des bâtiments, empoignent leur colt et montent une garde armée pour dissuader les «intrus». Les affrontements avec la police ou les militaires, venus pour briser la grève, sont plutôt le fait des foules populaires où se rencontrent aussi bien les enfants que la mère, le jeune voyou et le vieux chômeur, qui tirent parti de tout ce qui leur tombe sous la main, depuis le fusil jusqu'au pot de chambre. La classe ouvrière américaine défend *le droit du gréviste contre toute ingérence étrangère dans le lieu de travail et le matériel de production*; cette condition indispensable au succès des revendications est imposée, au besoin, par la force.

L'apparition et le développement de la milice d'auto-défense ouvrière, la *Lehr-und Wehrverein*, peuvent-ils être interprétés dans cette perspective ? L'historien ne dispose malheureusement que d'informations fragmentaires et parfois contradictoires ; les silences ou les exagérations des intéressés, les rapports de la police, la superficialité des chroniqueurs invitent aux commentaires mesurés ; ces lueurs si fugaces éclairent des perspectives étonnantes du mouvement ouvrier à un tournant décisif de ses luttes.

Chicago crée la première et la plus influente de ces associations, qui essaime dans la ville, inspire le reste du pays, et dure assez longtemps pour mettre en évidence les objectifs successifs — et différents — poursuivis par ces groupes armés. Ni combatif ni même directement lié aux conflits du travail, le cercle initial avait vu le jour en 1875, année de crise économique, sans doute, mais

dont le climat social était encore éloigné des grandes insurrections de 1877 ; cette force de sécurité s'appliquait à protéger le parti socialiste contre les violences des rivaux politiques, traditionnelles aux jours d'élections<sup>21</sup> ; aussi le 21 avril 1875 ses douze premiers membres, militants de l'Association internationale des travailleurs<sup>22</sup>, en gens respectueux de la légalité démocratique, avaient obtenu sa reconnaissance juridique<sup>23</sup>. Les troubles de 1877 viennent bouleverser cette tranquille assurance parce que la police, l'armée et la justice, bref l'ensemble des institutions mandatées pour défendre la démocratie, se soumettent aux objectifs patronaux ; le 25 juillet, à Turner Hall, les travailleurs du meuble, en réunion de soutien aux ébénistes en grève, voient leur paisible assemblée interrompue par la soudaine irruption dans leur local de la police municipale, qui sans aucune sommation les matraque, tire même des coups de feu, tuant un ouvrier et en blessant un très grand nombre. Organisatrice du rassemblement, la Société «Harmonia» des menuisiers porte plainte : deux policiers seront condamnés à une amende de cinq cents. Cette justice dérisoire instaure désormais un climat d'insécurité.

Ces faits<sup>24</sup>, rituellement évoqués à chaque rassemblement de Chicago, déclenchent un processus de radicalisation. En réaction contre une brutalité inexplicable à leurs yeux, les militants de la Lehr-und Wehrverein se convertissent à une conception plus large de l'autodéfense armée. On s'enfièvre pour les révolutionnaires européens ; en 1881, le portrait de Johann Most, emprisonné à Londres, fait partie des prix offerts dans une compétition de tir<sup>25</sup>. A Chicago en 1885, des syndicats de langue allemande

21. *Vorbote*, Chicago, 26 juin 1875, 11 mai 1878.

22. Selon A. Sartorius Freiherrn von Waltershausen, *Der Moderne Sozialismus in den Vereinigten Staaten von Amerika* (1890), pp. 158-160.

23. *Lehr-und Wehrverein von Chicago. Constitution und Nebengesetze...* (Chicago : Dem. Printing Ass., 1879).

24. Schilling, art. cit. p. XVIII.

25. *Liberty*, I (Aug. 6, 1881), 1.

dans la métallurgie, la charpenterie et la fabrication des meubles, ainsi qu'un important groupement de cigariers, décident d'armer leurs membres ; la centrale syndicale de la ville invite toutes les associations ouvrières à les imiter<sup>26</sup>. Ces milices se manifestent au grand jour, allant même jusqu'à participer avec leurs armes aux défilés populaires. L'Etat de l'Illinois mène procès contre elles et, le 4 janvier 1886, la Cour suprême des Etats-Unis refusant de trancher sur le fond du problème, il obtient le droit de proscrire les corps armés autres que ses polices régulières. Après ce coup sévère qui laisse le champ libre aux milices patronales, le mouvement entre dans la clandestinité<sup>27</sup>. Les rapports de police affirment que des syndicats tiennent des réunions secrètes et signalent une rencontre de cent quatre-vingt menuisiers armés<sup>28</sup>. En 1886 la ville compte trois compagnies de Lehr-und Wehrverein qui, selon le policier Schaack, ne réunissent jamais plus de quatre cents hommes<sup>29</sup>. Comme dans ce type de groupe beaucoup ne font que passer, le nombre d'ouvriers de Chicago qui ont tâté un fusil est certainement plus important ; il faut ajouter trois autres «clubs» : la *Jaegerverein* (Association de chasseurs) formée par des hommes qui souhaitent s'entraîner sous un commandement allemand<sup>30</sup>, les *Bohemian Sharpshooters* et la *Labor Guard of the Fifth Ward*. La même source policière estime qu'aucune de ces

26. *The Alarm*, Chicago (May 2, 1885). Syndicats mentionnés : Metal Workers' Union, International Carpenters Union N° 1, Furniture Workers' Union. L'association de cigariers décide de former un «groupe révolutionnaire» mais il est vraisemblable qu'un certain nombre de ses membres rejoignent la Lehr-und Wehrverein. La centrale de Chicago citée ici est la Central Labor Union.

27. *Presser v. the State of Illinois*, U.S. 252; cf. *Albany Law Journal* (Apr. 10, 1886), 297-298. La défense de Presser fut menée par Lyman Trumbull, ancien associé de Lincoln au barreau.

28. Ces réunions seraient tenues à Grief's Hall, qui se trouvait au 54 West Lake street, près du coin formé par les rues Lake et Clinton. Michael J. Schaack, *Anarchy and Anarchists...* (Chicago : F. J. Schulte & Co., 1889), pp. 115, 118.

29. M.J. Schaack, op.cit. p. 64.

30. Waltershausen, op.cit. pp. 158-160.

sociétés n'excède la cinquantaine d'adhérents, amateurs pour la plupart, entraînés au maniement des armes par le major Presser, «tacticien européen expérimenté»<sup>31</sup>.

Les groupes armés s'étendent dans l'ensemble du pays durant ces années 1878-1886. Dès l'été 1878, des groupes allemands se forment à Cincinnati et à San Francisco en prévision d'attaques futures dirigées contre eux par les milices publiques et les nervis du patronat<sup>32</sup>. En 1879, New York et ses villes satellites, Brooklyn et Jersey City, donnent naissance à des groupes issus du Socialistic Labor Party et bientôt Newark compte aussi sa Lehr-und Wehrverein ; un contemporain déclare cependant que les membres des trois premières cités ne disposent pas pour eux tous d'un seul fusil, assertion qui nous vient d'une source bien informée, mais qui est peut-être invérifiable, et de laquelle on devrait déduire que ces associations ne sont, bien souvent, que des tigres en baudruche<sup>33</sup>. Selon le même témoin, Saint Louis du Missouri, rival de Chicago, totalise avec ce dernier quelque trois cents hommes armés de Remingtons ; il se dote bientôt de deux groupes de Lehr-und Wehrverein<sup>34</sup>. Le mouvement se diffuse surtout dans les Etats du Centre ; dans le Michigan, les *Detroit Rifles* naissent après 1884<sup>35</sup>, puis en 1885, à Grand Rapids, il se forme un club de tir d'une quinzaine de membres où seuls les anarchistes sont admis<sup>36</sup> ; dans le Colorado, un groupe se constitue à Denver<sup>37</sup> ; dans l'Iowa neuf mineurs anglo-saxons forment un club ; pourtant, ils adoptent un titre allemand, geste assez éloquent. D'autres minorités ethniques, principale-

31. Schaack, *op.cit.* p. 64.

32. Waltershausen, *op. cit.* pp. 158-160. Le groupe de Cincinnati, sous commandement allemand, opte pour l'autodéfense contre les milices patronales. *Freiheit*, New York (11 juil. 1885), 3, mentionne un second groupe de Lehr-und Wehrverein qui se réunit tous les quinze jours à Chicago.

33. Sotheran *art. cit.*

34. *Ibid.* Henry David, *The History of the Haymarket Affair*, p. 135.

35. Pour Détroit, voir H. David, *op. cit.* p. 135.

36. Pour Grand Rapids, voir *Freiheit*, VII (11 juil. 1885), 2.

37. H. David, *op. cit.* p. 135.

ment les Bohèmes, fondent des *International Guards* depuis New York jusqu'à la lointaine Omaha, dans le désert du Nebraska<sup>38</sup>. Ce bref survol laisse entrevoir les lignes de crête du mouvement : importance de Chicago avec ses six groupes, suivi de Saint Louis et ses deux sections, soit huit clubs sur une vingtaine dans l'ensemble du pays ; recrutement exclusivement ouvrier, avec l'appui de certains syndicats des minorités ethniques, en particulier dans les industries du bois, du fer et des manufactures de cigares : cela est clair dans les deux premières villes. Les Allemands sont prédominants, suivis par une minorité résolue de Bohèmes ; au contraire, à de très rares exceptions, les Anglo-saxons s'abstiennent, même à Chicago, où pas un propagandiste de la lutte armée, parmi les militants de langue anglaise, ne participe à ces associations. On peut penser que les immigrants adoptent un modèle militaire de combat, inspiré par les luttes révolutionnaires et/ou patriotiques d'Europe ; leur langue produit un écran de fumée protecteur qui laisse planer le doute, chez les observateurs anglo-saxons, sur la nature réelle de leurs organisations, lesquelles ne sont parfois que des clubs de tir ; en outre, et c'est un aspect capital, si les immigrants restent incompris et isolés dans les situations de répression par rapport aux masses anglophones, ils bénéficient en revanche de la solidarité ethnique de leur communauté, parce que les différences de classe y sont encore très faibles et le leadership peu saillant.

Cette frénésie guerrière ne fait pas l'unanimité. Si le socialisme politique s'oppose par principe à toutes ces formes de violence, comme le remarque un de ses membres, le futur anarchiste J.A. Labadie<sup>39</sup>, beaucoup d'ouvriers

38. Un groupe italien se constitue durant l'automne 1885. Voir *Freiheit*, VII (3 oct. 1885), 3. On signale aussi un cercle d'études sociales de langue française, mensuel, au 414 av. Franklin, Saint Louis, ainsi qu'un groupe communiste révolutionnaire à New York, mais pas plus que le groupe «Carlo Cafiero» des Italiens (cf. *Freiheit*, 1886), il ne semble que ces associations aient été effectivement armées.

39. *Labor Review*, Detroit (Aug. 1881), 3. Voir aussi *infra* n. 158.

anglophones, y compris les plus anarchisants, préfèrent à la discipline spectaculaire de la marche au pas les actions ponctuelles clandestines, sans cortège rhétorique : sabotage, dynamitage, voire exécution d'un représentant du patronat.

D'un bout à l'autre du pays, les socialistes dissidents répondent que lorsque la lutte des classes se déforme en répression bestiale, il n'existe pas d'autre issue qu'une protection plus efficace des ouvriers. Mais ces partisans du recours à la force se rangent en deux écoles : tandis que tous s'accordent sur la nécessité de l'autodéfense des travailleurs, une petite minorité va plus loin, propose l'offensive et suggère de préparer avec diligence l'heure de la révolution ; en janvier 1881, l'*An-Anarchist* de Boston publie la préface à la Science de la guerre révolutionnaire de Félix Pyat ; un article signé « Colonel N.....z » (probablement du hongrois Nathan-Ganz) traite des barricades en s'appuyant sur les expériences de guerrilla urbaine de Buenos Aires, de Rosetta et de Bruxelles, ainsi que sur les luttes de l'Espagne contre les troupes françaises. Dans ce débat épineux et véhément s'introduit une question encore plus délicate, celle de « la propagande par le fait », qui vient d'être acceptée par le Congrès international de Londres (14-19 juillet 1881) lequel a accéléré la formation du Parti social-révolutionnaire, complément des groupes armés, et suggéré aux habitués du saloon de Schwab d'inviter Most aux Etats-Unis.

## CHAPITRE HUIT

### AVEC JOHANN MOST

Symbolisé par Johann Most qui débarque du «Wisconsin» le 18 décembre 1887 et reçoit le même jour un accueil triomphal, sous les auspices du Club socialiste-révolutionnaire de Schwab, dans la salle de Cooper Union devenue trop petite pour les milliers d'ouvriers venus l'entendre, New York promet de devenir un terrain privilégié des idées anarchistes. Et les historiens n'ont pas été en peine pour trouver des arguments : l'ancienne capitale temporaire de l'Association internationale marxiste, refuge des socialistes chassés d'Europe pendant plusieurs décennies, est devenue la métropole cosmopolite des revanchards, d'autant plus que le prolétariat européen retrouve dans un cadre différent les mêmes formes d'exploitation<sup>1</sup>. D'autre part, les Justus H. Schwab et les Moritz Bachmann qui ont animé le Socialistic Labor Party à New York ont survécu à cette organisation et semblent être à même d'en recueillir l'héritage. D'un autre côté, il faut remarquer que les orientations nouvelles paraissent bien redoutables aux partisans de la modération ou du compromis ; quant aux «idéalistes» transplantés en Amérique, comme les réfugiés français ou russes, ils se trouvent sans prise sur les institutions ouvrières. La reconversion des militants, la mobilisation des masses pour l'étude des luttes sociales et l'entraînement dans des groupes armés supposent, entre autres préalables, une réflexion élaborée, des organisateurs réalistes et dévoués, une complicité au moins tacite des dirigeants syndicaux pour s'insérer dans un mouvement

1. H. David, *History of the Haymarket Affair*, p. 88 utilise aussi la vieille argumentation nationaliste : la ville de New York est plus ouverte à l'anarchisme parce qu'elle est relativement peu imprégnée de l'idéologie américaine «traditionnelle».

social agité ; aucune de ces conditions n'existe à New York, chaque organisation défend jalousement son droit d'existence et pourchasse sans scrupule ses concurrents ; la presse bourgeoise peut sans difficulté jeter l'anathème sur les révolutionnaires : les socialistes orthodoxes lui montrent le chemin.

Manifestement, le courant socialiste-révolutionnaire a besoin d'une nouvelle impulsion : Johann Most la lui communique. Tribun et journaliste mais piètre négociateur, révolutionnaire avant tout, le militant en exil va donner à l'anarchisme communiste américain de cette période son trait distinctif : l'agitation dans les rassemblements de masse, objectif prioritaire qui n'exclut pas le travail de coordination de la classe ouvrière, lequel est toujours postérieur ; les réunions internes au mouvement sont subordonnées à ces objectifs et sa propre organisation est réduite au minimum, quand elle n'est pas laissée de côté. Avec Johann Most, nous allons découvrir l'ampleur de la tâche.

### *1. Du « blanquisme » au communisme anarchiste*

Depuis sa naissance en Bavière, le 5 février 1846, Johann Most a mené une existence errante et misérable, environnée souvent par le mépris et toujours par des persécuteurs. Une enfance tumultueuse au sein du prolétariat d'Augsbourg entre un obscur gratte-papier, son père, et une modeste gouvernante assez instruite, sa mère, mais qui meurt à ses dix ans, le laissant entre les griffes d'une marâtre, bref un foyer hors duquel il est souvent contraint de mendier son pain ; une première grève qu'il organise à l'école à l'âge de douze ans ; l'année suivante, le diagnostic d'une infection osseuse dans la bouche, mal soignée, l'amputation du maxillaire gauche avec pour résultat un visage dissymétrique, défiguré pour la vie, hideux, lui dont le grand rêve sera toujours d'être acteur ; à dix-sept ans, un certificat d'apprentissage et son livret d'ouvrier relieur pour sa tournée de compagnonnage durant laquelle, vagabond au faciès déformé et à la tenue minable, il a le plus grand mal à se faire embaucher, car avec une tête comme la sienne « sa

place est chez les incurables» et s'il insiste on appellera la police ; une vie d'expédients, puisque souvent même il mendie en chantant ; telles sont les stigmates et l'école d'un futur agitateur international.

Un séjour en Suisse, en 1867, lui révèle l'Association internationale des travailleurs : c'est l'illumination. Grâce au socialisme, il a découvert dans ce pays la camaraderie du courant coopératif, l'existence du mouvement ouvrier et surtout sa dignité d'homme. Désormais pris, corps et âme, il est bientôt à Vienne où commence vraiment sa carrière de meneur. La capitale connaît des journées d'agitation ; il rencontre des dirigeants socialistes comme Charles Longuet et Andreas Scheu, prend la parole et devient très vite populaire parmi les travailleurs. Le 30 mai 1869, il prononce un discours à Fünfhaus, banlieue de Vienne, devant quelque dix mille auditeurs : le voici classé, non sans raison, comme l'un des plus dangereux meneurs du mouvement socialiste autrichien, emprisonné, célèbre. Most conservera toute sa vie un plaisant souvenir de ces activités dans ce pays et de ce parti socialiste dont l'atmosphère sans intrigues ni corruption lui fera défaut partout ailleurs. Cette période, qui s'achève en 1871, une des plus fructueuses de son existence, éclaire tout particulièrement les longues années à venir de l'exil américain, car son action ultérieure et son journal sont dirigés vers les militants austro-hongrois plus encore peut-être que vers le public allemand ou celui des Etats-Unis ; bien que nous n'examinions ici que l'influence qu'il exerce dans ce dernier pays, il convient de savoir que ce flux continu d'activités et d'écrits s'oriente essentiellement vers l'Europe.

La période allemande (1871-1878) n'a rien à envier à la précédente : une pratique militante tout aussi intense, complétée par une expérience parlementaire au Reichstag de Berlin, une pensée qui mûrit et s'exprime aussi, maintenant, par la plume, un prestige certain auprès des travailleurs en dépit de la critique qui s'intensifie du côté des dirigeants du parti socialiste. Cet agitateur n'est toujours pas, notons-le, partisan de l'action violente, et moins encore un anarchiste ; sa désillusion, causée par des hommes

qu'avec l'ardeur du jeune converti il avait placés sur un piédestal, — les deux divinités Auguste Bebel et Wilhelm Liebknecht, — sa critique toujours plus dure du parlementarisme et des démocrates sociaux suffisent à expliquer les solides inimitiés qu'il se crée et qui persisteront jusqu'aux Etats-Unis, comme aussi, sans doute, sa transition vers l'anarchisme. Après avoir tâté, une fois de plus, de la prison, pour un discours bénin sur la Commune de Paris, — et il consacre ce temps de pause à étudier la pensée de Dühring et à écrire des brochures qui obtiennent un franc succès, — Most se voit confier en 1876 l'importante responsabilité de la rédaction en chef du *Berliner Freie Presse* ; durant ses deux années de gestion, le journal atteint l'un des plus importants tirages du parti social-démocrate allemand, passant de deux à quinze mille abonnés. Il rencontre aussi, cette même année, August Reinsdorf, fondateur du *Berner Arbeiter Zeitung* (*Journal des travailleurs de Berne*), premier périodique anarchiste de langue allemande, avec lequel il se lie et qui lui laisse une forte et durable impression.

En 1878 Bismarck profite de deux attentats contre l'Empereur Guillaume I pour jouer sur l'indignation populaire, dissoudre le Reichstag et interdire les activités socialistes. Mais les députés sociaux-démocrates qui avaient conservé leur siège après les élections anticipées, se trouvant de ce fait dans la position de dirigeants du parti, ont abandonné la lutte et devancé cette décision en proclamant eux-mêmes la dissolution de leur formation politique et prient les adhérents de se séparer ! La voie électorale est définitivement fermée à Most, mais aussi les portes du parti, puisqu'on refuse même d'entreprendre une activité clandestine. Il a perdu son siège, a été expulsé de Berlin et doit chercher du travail ailleurs ; il ne lui reste plus qu'à s'expatrier et il se dirige vers Londres.

Si les échecs répétés des partis ouvriers américains vont à la même époque engendrer aux Etats-Unis des socialistes-révolutionnaires, une semblable impuissance du parti social-démocrate allemand, alliée à un refus de l'action clandestine, entraînent Johann Most au rejet du système

des partis dont le seul effet immédiat pour la classe ouvrière est de susciter en son sein des *apparatchiks*. Par contraste avec la poltronnerie de ces derniers, le courage du terroriste russe lui paraît admirable. Sur la route de l'exil, il médite ces idées avec August Reinsdorf, qu'il revoit en Suisse ; puis, dans la capitale anglaise, il fait la connaissance d'un militant de l'ancienne Internationale, le belge Victor Dave, qui sera toute sa vie son ami et confident ; ce dernier cherche à le convertir aux idées de Bakounine.

Aussitôt arrivé à Londres en 1878, Most découvre la *Kommunistischer Arbeiterbildungsverein* (Union communiste d'éducation ouvrière), regroupement de quelque deux cents lassaliens avec une plus petite fraction marxiste, qui coexiste avec eux après des années de rivalités ; il fraternise aussi avec quelques Anglais, comme Frank Kitz, un sous-prolétaire né de parents allemands, qui participe bientôt à la fondation de la *Socialist League*. Most désire avant tout créer un journal clandestin pour les groupes de langue allemande sur le continent. Avec l'aide du cercle, dont le centre se trouve à Rose Street Club, il édite le 4 janvier 1879 le 1er numéro de *Freiheit (La Liberté)*, avec cette fière épigraphe : «La liberté est morte. Vive la liberté !» L'hebdomadaire, qui adopte chaque semaine un titre différent pour déjouer la censure, se diffuse par un circuit secret et trouve immédiatement un large public. Most et Dave acquièrent vite une grande influence dans le club et convertissent à leurs idées des hommes comme Frank Kitz et Aaron Lieberman, au sujet duquel nous parlerons plus loin. De leur côté, Marx et Engels d'une part, le parti social-démocrate allemand de l'autre, voient d'un mauvais œil ce succès. Au congrès de Wyden (Suisse) en 1880, les socialistes votent l'exclusion de Most, qu'ils accusent non seulement d'être en contradiction avec les Principes du Parti pour des raisons caractérielles («son humeur change fréquemment») mais aussi de malhonnêteté et de collusion avec des agents de police notoirement

connus<sup>2</sup>. Que peut un homme contre le jugement d'une assemblée, aux yeux de l'opinion publique ? Un grand nombre de lecteurs se désabonnent et l'éditeur de la *Freiheit* se trouve, à terme, privé d'une large partie de ses lecteurs.

Le 19 mars 1881, la *Freiheit* publie un article à la gloire des « nihilistes » qui ont mis fin aux jours du tsar Alexandre II ; après avoir lu le journal, Lord Hamilton interpelle le gouvernement ; le matériel d'imprimerie est confisqué, Most arrêté et condamné à dix-huit mois de travaux forcés. Le grand écrivain William Morris commente : « Voilà le genre de choses qui écœure tant les gens qui pensent qu'ils se désintéressent de toute politique excepté de la politique révolutionnaire : ce qui, je dois le dire, semble être mon cas [. . .] des affaires comme celle-ci et l'apathie du peuple à leur sujet ébranlent la foi dans un progrès graduel »<sup>3</sup>.

Tel est bien, en effet, le climat vers lequel évoluent les radicaux de Londres. Le congrès socialiste-révolutionnaire de Londres de 1881 que Most a organisé comme une riposte à celui de Wyden, mais durant lequel il est absent puisqu'emprisonné, entérine sans lui le recours à la violence. En mai 1882, la *Freiheit* qui a continué de paraître dans une édition de langue anglaise donne son approbation à l'attentat irlandais contre Lord Cavendish. Lorsque Most sort de prison en octobre, plus déterminé que jamais à poursuivre le combat, il est privé de toutes ressources : la police a opéré un raid, arrêté les deux compositeurs, saisi le matériel, et aucun imprimeur n'accepte le travail. Bien qu'un numéro du journal ait été tiré en Suisse, l'expérience présente trop de risques pour pouvoir être continuée indéfiniment. Most réalise que les jours de la *Freiheit* sont comptés s'il ne trouve pas une solution de rechange. Or Justus H. Schwab vient de l'inviter à entreprendre une tournée de propagande aux Etats-Unis : cela semble

2. Rudolf Rocker, *Johann Most. Das Leben eines Rebellen* (Berlin : 1924), p. 54.

3. *The Letters of William Morris to His Family and Friends*, Philip Henderson ed., (Londres : Longmans, Gree and Co., 1950), p. 149. Lettre de juillet 1881 à Mrs Burne-Jones.

l'occasion rêvée, car dans la République américaine, en ce moment, l'Internationale révolutionnaire est bien une réalité.

## *2. La cristallisation du parti révolutionnaire américain*

La traduction politique des groupes révolutionnaires armés américains, sous la forme d'un parti social-révolutionnaire, commencé à New York autour de Justus H. Schwab, se reproduit dans les centres importants ; elle s'accompagne d'une intense activité de propagande et d'information crypto-militaire. La nécessité de se situer par rapport aux autres versions socialistes et anarchistes aboutit au Congrès de Chicago ; mais à son arrivée aux Etats-Unis, Most s'affligera de découvrir un socialisme ainsi divisé et tentera de le rassembler : ce sera le Congrès de Pittsburg ; en outre, au-delà des techniques de lutte, il proposera une vision d'ensemble de la révolution.

A l'impulsion donnée aux Américains par le Congrès de Londres se conjugue l'intervention d'une nouvelle génération de révolutionnaires, allemands en particulier, dont on voit les effets dans les villes.

A New York, par exemple, l'arrivée aux Etats-Unis d'un ancien parlementaire du Reichstag, Wilhelm Hasselmann, ami de Most et condamné comme lui au Congrès de Wyden pour avoir fait l'éloge du terrorisme russe et accordé sa confiance à un indicateur de police, ne passe pas inaperçue. Hasselmann, chimiste qui avait abandonné ses cornues pour s'engager dans le mouvement ouvrier allemand, était devenu l'un des hommes en vue de l'aile lassallienne ; vite déçu par les pratiques de son parti, il avait sympathisé avec les conceptions conspiratrices des blanquistes français ; il préconisait alors la création de petites cellules dont les quatre ou cinq membres susciteraient à leur tour des groupes similaires ; afin d'éviter la destruction de l'organisation dans le cas d'une enquête policière, les militants ne connaîtraient que leurs associés immédiats.

On a vu que, jusqu'au Congrès de Londres, le Club socialiste-révolutionnaire se superpose presque à la section

new-yorkaise du Socialistic Labor Party ; la venue de Hasselmann précipite le clivage des esprits<sup>4</sup> mais la rupture effective avec les socialistes n'est pas aussi brutale : Justus H. Schwab, membre de la fraction politique, n'est exclu que plus tard, bien après l'arrivée aux Etats-Unis de l'ami de Most ; en fait, la décomposition du parti est insensible et graduelle. D'ailleurs, lorsqu'en octobre 1880 son groupe s'était baptisé social-révolutionnaire, inaugurant ainsi officiellement cette nouvelle tendance<sup>5</sup>, il avait adopté un peu plus tard, le 15 novembre, une constitution qui, si elle répudiait énergiquement l'action parlementaire, n'en était pas moins un duplicata du programme du Congrès du Gotha de la social-démocratie allemande<sup>6</sup>. Le groupe initial de vingt-sept new-yorkais qui accueillit Hasselmann bientôt se composait d'une soixantaine de socialistes-révolutionnaires.

La décision de quitter les débats abstraits en faveur d'une action terroriste se concrétise par un nouveau type d'information, illustré en mai 1881 par l'exposé d'un certain Dr. Grothe sur *La Science et la pratique des matières explosives*, ouvrage dont Hasselmann est peut-être l'auteur ; mais on n'abandonne pas toute réflexion théorique, témoin la conférence, cette même année, de M. Bachmann sur le thème « Socialisme et anarchisme » : c'est la première acceptation officielle de ce terme par les Allemands<sup>7</sup>.

A Boston, les jeunes radicaux se rebellent contre l'anarchisme de Josiah Warren qui leur semble davantage relever de la prédication évangélique, d'une morale de village à l'ère des pionniers puritains, que des nécessités d'une société industrielle impitoyable. Une personnalité assez équivoque émerge comme chef de file, le Dr. Edward Nathan-Ganz. Hongrois par la naissance, doté d'une mère

4. *Liberty*, (May 1, 1886).

5. *Freiheit*, Londres (Oct. 9, 1880). Rencontres tous les mardis chez J.H. Schwab.

6. H. David, *op.cit.* p. 64.

7. «Die Wissenschaft und Praxis der Sprengstoffe», *Freiheit*, Londres (11 juin 1881) ; Nettlau, *Geschichte der Anarchie*, vol. III p. 163. Pour la conférence de Bachmann, voir *Liberty* (May 1, 1886).

probablement espagnole (ou mexicaine ?), il est établi aux Etats-Unis depuis 1873 et naturalisé américain ; il se dit médecin, se montre un expert linguiste et bientôt se révèle comme un aventurier pour qui la fin justifie les moyens. Il a plusieurs fois traversé l'Atlantique et connaît bien les mouvements révolutionnaires européens<sup>8</sup>. Il entretient une correspondance suivie avec Londres, qui communique son adresse aux congressistes potentiels<sup>9</sup>, et probablement aussi avec le mouvement mexicain puisqu'il en est le délégué au congrès de 1881. Autour de lui se rencontrent des membres d'orientations diverses, tel Benjamin R. Tucker qui, tout en se reconnaissant socialiste libertaire, ne s'est pas encore ouvertement déclaré anarchiste-individualiste. Citons aussi W.G.H. Smart, anarcho-socialiste qui assure le secrétariat anglais et la correspondance avec les Italiens des Etats-Unis, auxquels on pourra bientôt recommander la lecture de *l'Insurrezione* de Londres<sup>10</sup> ; dès 1879 il préconise la fondation de communautés libertaires sur une base individualiste<sup>11</sup> ; précurseur des adeptes du «petit groupe», il suggère de limiter le nombre des membres d'un cercle à sept ou huit pour permettre à chacun de s'exprimer, et il insiste pour que les réunions aient un caractère informel ; pour atteindre les masses, chaque club organisera à ses frais des discussions publiques mensuelles<sup>12</sup>. Le caractère internationaliste de l'équipe de Nathan-Ganz apparaît aussi du fait de la présence d'un certain T.H. Leoni, chargé de correspondre

8. «Boston's New Sensation», *New York Herald* (Dec. 19, 1880), 9 ; *Boston Transcript* (Jan. 25, 1881), 1.

9. «Congrès International Socialiste Révolutionnaire de Londres», tract non daté, «Congrès 1881», archives Brocher, Institut international d'histoire sociale, Amsterdam. Parmi les adresses indiquées pour s'inscrire : «Amérique : Dr. E. Nathan-Ganz, 3 Worcester Square, Boston, U.S.A.».

10. *Liberty*, I (Sept. 3, 1881), 1. Sur *l'Insurrezione*, rédigé par Malatesta, Cafiero et Vito Solieri, voir Nettlau, op.cit. t. III pp. 263-264.

11. *The An-Archist*, Boston, I (Jan. 1881), «The Secret of Success», W.G.H. Smart, Mattapan, Boston.

12. Ibid.

avec les groupes de langue allemande et les Bohèmes. Par ailleurs, la section du parti socialiste de Boston éclate en septembre 1881<sup>13</sup> et les ralliements à l'anarchisme vont se multiplier, au point qu'en 1883 le secrétaire de la section, Paul Pulkraber, tente d'entrer en relation avec la vieille garde en Nouvelle-Angleterre pour la gagner aux idées de Johann Most<sup>14</sup>.

En janvier 1881, Boston offre à l'Amérique étonnée le premier journal à s'intituler *An-Archist*<sup>15</sup> ; l'événement a été annoncé dès le 19 décembre précédent par le *New York Herald* sous le titre : «Le nouvel événement sensationnel de Boston»<sup>16</sup>. Mis en vente dans les principales villes américaines, le mensuel, édité par Nathan-Ganz, annonce une impressionnante liste de collaborateurs européens : Félix Pyat, Johann Most (qui n'est pas encore aux Etats-Unis), M. Garibaldi, Léo Hartmann, Adhémar Schwitzguebel. Un article signé «Spartacus» raconte la scission qui s'est opérée au quatrième congrès socialiste-révolutionnaire de France ; une correspondance signale l'intérêt de plusieurs capitales pour les questions révolutionnaires : Paris, Saint-Pétersbourg, Lisbonne, Cologne, Lvov paraissent posséder des correspondants ; comme il se doit, seuls des symboles ou des initiales permettent de différencier les auteurs.

Pour la première fois aux Etats-Unis, l'anarchisme affiche son nom et tente de se définir comme théorie : *An-Archist* précède en effet de quelques mois la parution de *Liberty*, et les journaux libertaires antérieurs n'utilisaient pas l'appellation si controversée. Selon Nathan-Ganz, les contemporains tels que Stephen P. Andrews, Sidney H. Morse

13. *Labor Review*, Detroit, I (Sept. 1881), 3.

14. Emil Kreis, New York à W.H. Browne, Boston (June 23, 1883), Socialist Labor Party of America Records, National Executive Committee, Letter Press copy, vol. II p. 15, State Historical Society of Wisconsin. Voir aussi dans le même fonds, Letterbook, Box 1 vol. II lettre du 6 juillet de Kries à Browne.

15. *AN-ARCHIST* ; *Socialistic Revolutionary Review*, Boston, I (Jan. 1881) N° 1, 24 p. Réd. : Nathan-Ganz.

16. Voir aussi n. 8, *supra*.

ou B.R. Tucker sont des anarchistes qui s'ignorent ; mais leur individualisme méconnaît la condition sine qua non de la réussite de leur idéal : sans socialisme économique, le principe de souveraineté individuelle est intenable. La revue veut exclure le socialisme dogmatique, parce qu'elle se défend d'être une nouvelle bible et de véhiculer des articles de foi ; le socialisme utopique est rejeté aussi, car ses théories ont pour objet un état final fixe de l'humanité. Nathan-Ganz propose la violence, car «le grand accoucheur de l'histoire, c'est l'acte de force»<sup>17</sup>.

Il n'y a pas de second numéro d'*An-Archist*, car son rédacteur est arrêté. Nathan-Ganz finançait la révolution par ses escroqueries ; une publicité rédigée dans les journaux des régions les plus invraisemblables de la planète — le Cap de Bonne Espérance, la Nouvelle Galles du Sud, les Iles Sandwich — offrait des montres en or de fabrication suisse, garanties pour cinq ans, qui indiquaient le jour, la semaine et le mois ; l'argent, expédié à la «Manufacture Rodanow» de Boston était encaissé avec diligence, mais les montres ne parvenaient jamais à leurs destinataires. Arrêté à la suite de plaintes auprès du service postal et de demandes de renseignements à des sociétés d'import-export, Nathan-Ganz prétend qu'il s'agit d'un cousin ; emprisonné à Boston, libéré sous caution (payée par B.R. Tucker et ses amis), le révolutionnaire illégaliste est jugé en mars 1881 et libéré, faute de preuves<sup>18</sup>.

Cette aventure produit un effet des plus déplorables. Le Club social-révolutionnaire de New York désavoue son héros et rejette ses théories ; des années durant, la presse bourgeoise reprochera à Tucker d'avoir été mêlé à ce genre d'opérations. Il ne se trouve que l'anarchiste

17. Waltershausen, *Der Moderne Sozialismus in den Vereinigten Staaten von Amerika* (1890) pp. 171 et suiv.

Malgré une critique de détail, *Le Révolté* de Genève approuve l'article sur la guerre révolutionnaire et, marchant sur les traces de l'*An-Archist* publie le mois suivant un modèle de bombe. *Le Révolté*, Genève, (5 mars, 16 avr. 1881), 4.

18. «A Sweeping Swindle», *Boston Transcript*, (Jan. 17, 1881), 8 ; cf. (Jan. 25, 1881), 1.

individualiste Ezra Heywood pour défendre Nathan-Ganz ; tout en jugeant que l'anarchisme de l'accusé manque totalement de maturité, parce que celui-ci estime que la fin justifie les moyens, il ajoute que le gouvernement des Etats-Unis, escroc de bien plus grande envergure, est le dernier venu à pouvoir l'accuser<sup>19</sup>.

### 3. Le Congrès de Chicago (21-23 octobre 1881)

Le Congrès de Londres avait suggéré aux Américains de susciter une rencontre nationale des socialistes-révolutionnaires ; cette proposition reçoit outre-Atlantique un écho favorable. La tendance dure du Socialistic Labor Party l'accueille comme un moyen de mobiliser la dissidence sur un programme de révolution armée, pur de toute attache politique. Boston et New York, dont les Clubs sont maintenant affiliés à la nouvelle Internationale, — l'*International Working People's Association* (IWPA — Association internationale des travailleurs), — jugent que l'heure est à la mise sur pied d'un mouvement étendu à l'ensemble du continent américain et coordonné aux forces vives des deux mondes ; les deux villes prennent l'initiative du rassemblement et demandent à Chicago, depuis peu la Mecque du socialisme, d'organiser la rencontre.

Dans la capitale du Middle West se trouvent, en effet, les jeunes turcs du socialisme : August Spies, vingt-six ans, capable de s'exprimer en anglais aussi bien qu'en allemand, qui dirige l'influent *Arbeiter-Zeitung*, le quotidien au tirage le plus élevé de tous les journaux en langue étrangère de la ville ; Albert R. Parsons, trente-trois ans, Américain né dans l'Alabama qui, après une jeunesse passée dans le Texas, se lance maintenant à corps perdu dans le socialisme ; Timothy O'Meara, candidat socialiste de la ville ; Peter Peterson, éditeur scandinave de l'hebdomadaire *Den Nye Tid* (*Les Temps nouveaux*), auquel avait jadis collaboré Marcus Thrane, l'un des pères du socialisme

19. *The Word*, Princeton (Mass.), IX (March 1881), 2.

norvégien<sup>20</sup> ; il est soutenu par des compatriotes généralement syndiqués et vivement opposés aux compromis avec le parti Greenback<sup>21</sup>.

De son côté, la tendance politique du Socialistic Labor Party, dont le quartier général est assailli par les rapports sur les défections, ne peut que constater les résultats tout en émettant un pronostic pessimiste et malveillant, mais lucide : comment les révolutionnaires de l'Est qui méprisent les syndicats et la politique peuvent-ils s'entendre avec les mécontents de Chicago qui professent le contraire ?<sup>22</sup>

Le Congrès réunit à peine une vingtaine de délégués<sup>23</sup> ; sa signification historique ne provient donc ni du nombre ni même de l'organisation des participants, mais de leur représentativité ouvrière. Aux villes précitées s'en ajoutent de nouvelles : la ceinture industrielle de New York, en particulier Jersey City, Union Hill, Paterson et Hoboken, agglomérations de l'Etat de New Jersey où, cette même année, le socialiste Adolph Douai est inscrit en tête d'une liste électorale commune aux greenbackers et au S.L.P. ; Philadelphie, dont la section socialiste attitrée ne se manifeste plus guère ; Saint Louis et Kansas City dans le Missouri ; Louisville du Kentucky. Outre ces groupes qui décident d'envoyer un délégué ou de mandater un représentant, des sympathisants donnent leur avis : la section de Milwaukee du Wisconsin comme aussi les Bohèmes de la lointaine Omaha. Par contre, si Albert R. Parsons et sa compagne Lucy sont bien actifs, l'élément purement américain reste faiblement représenté. La *Liberty* de Boston

20. M. Nettlau, *Geschichte der Anarchie*. t. III p. 164 n. Sur Marcus Thrane, voir Jacques Droz et al., *Histoire générale du socialisme*, (Paris : P.U.F., 1974), t. II pp. 121-122.

21. Commons, *History of Labour*, vol. II pp. 121-122.

22. *The Labor Review*, Detroit, I (Oct. 1881), 3. Le texte est, peut-être, de Van Patten.

23. H. David, *op.cit.* p. 71 compte 13 délégués à l'ouverture des assises et 21 au total. Swain déclare que le comité d'acceptation a reconnu les mandats de vingt délégués : *Liberty*, I (Nov. 12, 1881), 4.

n'a lancé les invitations que le 15 octobre, moins d'une semaine avant la tenue du congrès, et son éditeur, B.R. Tucker retenu ailleurs, délègue le Dr. Joseph H. Swain, warrenien convaincu et collaborateur occasionnel d'Ezra H. Heywood<sup>24</sup> ; le libre penseur Edwin C. Walker, opposé au recours à la force, ne semble guère plus à sa place dans cette assemblée<sup>25</sup>. En fait, les socialistes anglophones boudent le rassemblement, les uns parce qu'ils misent sur l'action politique, les autres — ce sont parfois les mêmes — parce qu'ils adhèrent en masse au mouvement des Chevaliers du travail, qui est en pleine croissance. Il se confirme, en tout cas, que l'ensemble des Américains de souche refuse le débat sur la lutte armée.

Les premiers travaux commencent, le vendredi 21 octobre, dans le dynamique centre allemand de Chicago, le North Side Turner Hall ; après la reconnaissance des divers mandats confiés aux délégués, une habile motion de préambule, proposée par A. Spies, recueille l'unanimité : elle exprime la sympathie du Congrès pour les luttes du peuple irlandais ; elle accuse le gouvernement britannique de perpétuer indéfiniment son exploitation en accordant un pouvoir de monopole aux propriétaires fonciers. Motion bien opportune, car les congressistes entament d'emblée leurs discussions dans une atmosphère rendue plus légère par une première convergence des vues ; ils mettent en évidence les questions de l'injustice légale, du capitalisme et de la socialisation des terres ; ils suggèrent indirectement une alliance avec l'important élément irlandais ; ils débordent enfin les problèmes d'organisation pour se placer dans une perspective internationaliste. Les communications suivantes laissent transparaître des divergences substantielles entre les participants, qui décident alors de se répartir en deux comités, l'un pour l'examen des orientations futures, l'autre pour l'organisation.

24. Sur Joseph H. Swain, voir *Liberty* (June 25, 1892) et aussi (May, 28, 1887).

25. Représentant peut-être des militants de l'Iowa : H. David, *The Haymarket Affair*, p. 80 n. 43.

Le premier de ces comités reçoit aussi la priorité dans le temps, car la conception même du socialisme, l'attitude envers les syndicats et surtout la participation à la politique sont autant de problèmes épineux qui risquent d'ouvrir une brèche entre les groupes. Le contraste du discours de Joseph H. Swain, porte-parole du courant individualiste autochtone, avec celui des autres délégués, éclaire les bases doctrinales communes, mais aussi les conceptions divergentes du socialisme américain des années 1880. Le vocabulaire warrenien de Swain traduit une doctrine ignorée de ses auditeurs et une stratégie proudhonienne que les Allemands, pour leur part, ont abandonnée. La plupart ignorent ce que peut signifier «le prix limité au coût» dans le sens où l'entendent les disciples de l'inventeur du «Time store». Peu se sont posés la question du refus de l'impôt ou même de la liberté d'expression. Ils sont polarisés par la classe ouvrière et on leur parle d'alliance avec tous «les amis des droits de l'homme», de banques mutuellistes, voire de liberté de commerce ! Ces éléments, présentés sous la forme concise de «recommandations» qu'ils n'ont guère le loisir de mettre en perspective dans une synthèse, évoquent davantage les soucis de la petite bourgeoisie ou de la classe paysanne que les nécessités immédiates du prolétariat urbain. Cependant, une partie des délégués partage l'espoir anarchiste d'édifier une société dans laquelle sera banni tout gouvernement de l'homme par l'homme, et tous admettent comme des axiomes l'idée de «droits naturels» ou le principe du libre accès aux «biens de la nature» comme l'air, l'eau ou la terre. On écoute Swain avec patience, on vote contre ses positions point par point, mais on incorpore dans le texte final la défense des «droits inaliénables» et, comme Henry D. Thoreau, on érige en vertu suprême la sauvegarde de ces garanties. Dans les motions majoritaires, on émonde les termes susceptibles de heurter les individualistes; on pousse la volonté d'union jusqu'à reconnaître dans *Liberty* l'organe de langue anglaise du mouvement socialiste-révolutionnaire. La stratégie économique chère à B.R. Tucker est néanmoins mise en veilleuse, délibérément.

Les associations de métier soulèvent la méfiance de

certaines délégués qui les voudraient fondées sur des principes communistes et souhaitent que le soutien soit réservé aux seules organisations «progressistes», mais le rêve de s'allier les dirigeants syndicaux aboutit à un texte au ton mesuré<sup>26</sup>. Le congrès se résout à recommander aux travailleurs et travailleuses de former des associations locales, nationales et internationales pour l'étude du «problème social». Dans ces groupes studieux, le prolétariat s'informerait sur les causes, les conditions et la nature de sa servitude et s'instruirait sur les moyens d'abolir les maux de la société : ainsi rejoint-on la propédeutique chère à Victor Drury<sup>27</sup>. On invite aussi la classe salariale à fonder ou développer les syndicats, pour éviter une plus grande dégradation de ses conditions de vie. Bref, si les cercles d'études sont les phares d'une bataille idéologique, les syndicats eux, sont les abris d'une guerre de tranchées.

Ces deux formes de combat sont-elles suffisantes pour la révolution tant désirée ? Le congrès de Londres avait préconisé la propagande par le fait et ouvert la voie à la violence individuelle ; celui de Chicago approuve sans restriction tous les moyens utilisés par les terroristes russes pour «guerroyer sans merci contre les méfaits du tsarisme» et déclare qu'il ratifie les décisions de Londres tout en décidant de les harmoniser avec l'esprit américain ; malgré l'opposition d'August Spies, il lance un appel aux organisations ouvrières du pays pour qu'elles défendent par les armes toute atteinte à leurs droits ; mais il se montre moins explicite que Londres sur les possibilités et les moyens d'une offensive contre le capitalisme et il se contente d'une rhétorique générale : on sonne la mobilisation «pour une guerre offensive contre le système "au nom" du droit et du devoir des [classes] spoliées de recouvrer par tous les moyens possibles leur héritage naturel».

Le débat sur la participation politique se révèle être

26. *Tribune*, Chicago (Oct. 24, 1881) ; la *Vorbote* garde sur ce point un silence significatif et *Liberty* ne mentionne même pas les décisions adoptées.

27. Victor Drury, *The Labor Question* (1885).

le plus épineux. Philadelphie et Milwaukee réclament le rejet pur et simple de tout parti, l'adoption de principes révolutionnaires et le recours à la force. Le groupe de Kansas City préconise, au contraire, un socialisme qui évoque des thèmes chers à William West : la démocratie directe par le référendum et la révocabilité des élus<sup>28</sup> ; mais il souhaite aussi la nomination de candidats socialistes qui auraient fait leurs preuves pendant une année au sein du parti. Trois militants de Chicago, Jacob Winnen, Albert R. Parsons et même August Spies interviennent pour défendre le principe de la participation aux élections dans une perspective de classe ; Parsons rappelle à ses auditeurs le climat américain, la tradition qui veut que toute demande du citoyen s'exprime par les urnes ; bref il ne faut pas heurter de front l'opinion publique. Spies ajoute des considérations pragmatiques : il ne veut pas manquer une occasion de propagande auprès du clan des indécis. Les candidatures socialistes ne doivent pas espérer d'aboutir : elles visent avant tout à éduquer les masses ; leur présence peut infléchir la législation dans un sens favorable au monde ouvrier, et comme bien entendu ces nouvelles lois ne seront pas appliquées, elles fourniront l'occasion de futures agitations. L'opposition à ce point de vue est menée par Justus H. Schwab, au nom du Club révolutionnaire de New York, par William Blum, militant de Chicago, et surtout par Petersen. Le débat reprend avec une vigueur accrue en assemblée générale et la plupart des visiteurs étant opposés à l'action politique, celle-ci est rejetée ; mais, en fin de session, les militants de Chicago réussissent à ouvrir une brèche dans le principe en faisant voter une motion qui concède à chaque groupe son indépendance sur ce point.

Le comité chargé de proposer des normes pour l'organisation du mouvement se trouve, lui aussi, placé devant des exigences contradictoires ; le groupe de Kansas City demande la centralisation, celui de Jersey City se rallie à l'esprit fédératif et finit par faire prévaloir son point de

28. H. David, *op.cit.* p. 71.

vue : les congressistes rejettent le principe d'une direction nationale et ratifient celui de l'autonomie des sections. L'unité doit être symbolisée par un simple bureau d'information, fixé à Chicago. Enfin se pose le choix d'un nom pour le mouvement qui vient de naître ; le rassemblement de Chicago avait été d'abord annoncé comme un « Congrès américain de l'A.I.T. », puis on l'avait nommé « Congrès socialiste national » dans l'espoir de rallier les diverses tendances ; on rejette le terme « international », peut-être parce que le souvenir désastreux de l'A.I.T. est encore dans les mémoires, et l'on se décide pour « Socialist Revolutionary Party ». Pour concrétiser ce courant, on choisit comme organes du mouvement la *Liberty* de Boston, l'*Arbeiter-Zeitung* et *Den Nye Tid* de Chicago ; les rédacteurs de ces deux derniers journaux, A. Spies et P. Petersen, sont désignés pour rédiger les actes du congrès. Avant de se séparer, les délégués participent à une réception offerte en leur honneur par quelques trois cents personnes ; le parfum du terroir allemand se mêle à l'enthousiasme des chants révolutionnaires : de mémoire de socialiste, on n'avait vu de congrès aussi harmonieux.

Le club anarchiste de Rose street à Londres, animé par F. Kitz, se réjouit de voir que les militants sont conscients des luttes de classes, intransigeants au sujet de l'électoratisme et décidés à s'engager dans la voie de l'organisation armée<sup>29</sup>. Aux Etats-Unis, la presse bourgeoise et le parti socialiste s'accordent pour considérer le congrès comme un échec tandis que *Liberty* ne montre qu'un enthousiasme modéré. B.R. Tucker exprime sa réticence : il publie le compte-rendu intégral de son délégué mais déplore l'omission des théories monétaires ; on s'est contenté d'attaquer les monopoles industriels sans toucher aux financiers ; il désapprouve la motion en faveur d'une organisation armée. Flatté du choix de son journal comme organe du parti, il précise qu'en aucun cas il ne s'inféodera à d'autres décisions que les siennes ; l'absence d'organi-

29. Lettre du Kommunistischen Arbeiterbildungsverein, 28 nov. 1881, dans *Liberty*, I (Dec. 21, 1881), 4.

sation nationale lui sert à insister sur l'importance des sections locales ; cependant il conclut par le vœu que vienne le jour où les organisations de facto anarchistes gouvernent les Etats-Unis de manière plus réelle encore que la Land League ne le fait pour l'Irlande<sup>30</sup>.

#### 4. La consolidation du mouvement

Six mois après le congrès, Swain se plaint qu'aucune commission nationale ne soit encore sur pied ; Spies, mis en cause, incrimine l'indifférence et l'apathie de ses camarades : lui-même est trop débordé pour accomplir la tâche de correspondant<sup>31</sup>. D'autre part, le parti du socialisme politique se désagrège bien avant l'arrivée de Johann Most aux Etats-Unis et il est injuste de reprocher à celui-ci d'avoir jeté de l'huile sur le feu : la flamme était déjà éteinte ; il existait un contraste saisissant entre les milliers de lecteurs des journaux socialistes de langue allemande et les maigres réunions officielles de dirigeants sans troupe<sup>32</sup>. Enfin, le Club socialiste-révolutionnaire de New York, royaume divisé contre lui-même, voit un grand nombre de ses militants en brouille avec Justus Schwab pour des questions personnelles. Or ce dernier est intimement lié à Most et on l'accuse d'encourager la publication de la *Freiheit* à New York ; le groupe finit par se scinder, les dissidents étalent la querelle sur la place publique et gaspillent l'argent de la caisse commune. A son arrivée aux Etats-Unis, Johann Most se trouve donc dans une situation embarrassante où la volonté, l'enthousiasme révolutionnaire coexistent avec des organisations en ruine ou en ébauche et surtout un climat de relations interpersonnelles profondément dégradées. Il ne lui reste plus qu'à tenter de rassembler les hommes grâce à une tournée dans le pays.

30. *Liberty*, I (Nov. 12, 1881), 2.

31. Id., I (Apr. 1, 1882), lettre de J.H. Swain ; id. (May 13, 1882), 4, réponse d'A. Spies.

32. Michael Schwab, «Autobiography», in Foner ed., *The Autobiographies of the Haymarket Martyrs* (New York : Humanities Press, 1969), pp. 123-124.

De ce circuit qui le mène vers les principaux centres où vivent des Allemands, le meneur tire à la fois quelque espoir et des inquiétudes ; les réceptions éclatantes dont il est gratifié laissent entrevoir une modeste poussée du parti révolutionnaire ; partout aussi on le plonge dans un climat de querelles en dehors duquel il aurait préféré respirer. D'un côté, August Spies et Paul Grottkau, militants de Chicago et transfuges du Socialistic Labor Party, ont aussi parcouru le pays et conclu à l'existence de groupes socialistes révolutionnaires dans onze Etats de l'Union<sup>33</sup>, tandis que de l'autre des militants ouvriers de premier plan se rallient à la philosophie de Tucker : à Chicago même, c'est l'influent organisateur George A. Schilling, militant ouvrier connu pour ses positions modérées, qui abandonne ses anciennes vues socialistes et présente sous un autre nom l'anarchisme-individualiste, dans une conférence intitulée «L'individualisme comparé au socialisme d'Etat dans la solution des problèmes sociaux et industriels»<sup>34</sup> ; à Detroit, Joseph A. Labadie se rallie à son tour<sup>35</sup> ; dans la *Radical Review*, la journaliste Lizzie M. Swank et T.F. Hagerty volent à la défense de l'Etat au nom du parti socialiste, mais trouvent un interlocuteur en la personne d'Archibald H. Simpson<sup>36</sup> ; celui-ci manifestera plus tard quelques tendances anarchistes et s'illustrera comme l'un des fondateurs des I.W.W. tandis que celle-là se range tout de suite du côté des anarchistes et travaille avec Lucy Parsons, son amie intime, à organiser les syndicats féminins<sup>37</sup>. A l'autre extrémité du pays, l'américain Burnette G. Haskell, blanquiste sans le savoir, fonde à San Francisco une importante «Internationale rouge» qui s'étend jusqu'au

33. Spies et Grottkau animent l'*Arbeiter Zeitung* de Chicago, important quotidien socialiste.

34. G.A. Schilling, «History of the Labor Movement in Chicago», p. XXI, in *Life of Albert R. Parsons* (Chicago : 1899).

35. Lettre du 7 mai 1883 in *Liberty*, II (June 9, 1883), 3 ; cf. id. (Aug. 25, 1883), 3.

36. G.A. Schilling, art.cit. p. XXII.

37. Sur Elizabeth Holmes, née Swank, voir aussi Carolyn Ashbaugh, *Lucy Parsons, American Revolutionary*, passim.

Colorado et propose à Most et aux dirigeants de Chicago de constituer une coalition<sup>38</sup>. Ainsi les anarchistes, quoique peu nombreux, commencent à se faire remarquer<sup>39</sup>, mais la guerre des nerfs se poursuit avec le parti socialiste où les dirigeants demeurent résolument hostiles tandis que la base soupire après l'unité perdue.

Pour briser ce climat néfaste de suspicion, Johann Most suggère de tenir un Congrès national ; si un tel rassemblement ne peut sceller l'alliance des groupes rivaux, il manifesterait au grand public la bonne volonté des « anarchistes », leur souci d'unité ; on ne pourra donc leur reprocher d'entretenir la guerre des factions. L'éditeur de la *Freiheit* escompte sans doute que les groupuscules décimés du Socialistic Labor Party se laisseront tenter par un mouvement nouveau ; il recommande donc aux autres meneurs « la ruse » et « la diplomatie » : si l'on ne séduit pas le parti rival, que du moins l'on ne risque pas d'être accusé de se limiter à l'une des fractions du socialisme<sup>40</sup>. Dans cet esprit, Chicago crée enfin, en avril 1883, le bureau d'information tant attendu et le baptise « socialiste » sans autre spécification<sup>41</sup>. Une intense correspondance s'établit

38. Chester MacArthur Destler, *American Radicalism, 1865-1901* (New London, conn. : Connecticut College Monograph N° 3, 1947), ch. V. L'internationale « rouge » n'est pas anarchiste, bien que les polémistes aient volontairement confondu les deux courants. L'histoire de cette Internationale est encore à faire.

39. Cf. *Liberty*, II (Oct. 6, 1883), 1, citant probablement le *Republican*, de Springfield, Massachusetts.

40. L.ms. de J. Most à August Spies, New York, 11 juil. 1883, Catalogue de la Collection Kraus, New York, N° 6. La *Freiheit* publia des extraits du document de Haskell dans ses numéros 39 (29 sept. 1883) et 40 (6 oct. 1883) ; Edouard Muller, *Rapport sur l'enquête relative aux menées anarchistes en Suisse...* (Berne : 1885), p. 37. Rien ne justifie, à notre connaissance, la supposition d'une rivalité Most-Haskell dont parle Destler.

41. *Freiheit*, 7 avr. 1883. L'« Information Bureau of the Socialist Federation of North America » s'appelle ensuite, à partir de septembre, « Information Bureau of the American Federation of Socialists ». Secrétaires : August Spies et William Blum pour l'anglais, Paul Grottkau et Anton Hischberger pour l'allemand, W.L. Rosenberg pour le français, A. Mikolando pour les Bohèmes et P. Livoni pour les Scandinaves.

entre le centre et les extrémités du pays, August Spies, Johann Most, Burnette G. Haskell, mais aussi J.A. Labadie et B.R. Tucker entrent tour à tour en lice ; les anarchistes «de langue tchécoslovaque» éditent un hebdomadaire à partir du 16 juin 1883, le *Budoucnost* (*L'Avenir*), publié par Joseph Pavlicek et rédigé par un Slovène, Norbert Zoula, et deux Bohèmes, Josef Boleslav Pecka, — mouleur qui avait participé au congrès de Brevnov (1878) et avait été mandaté aux Etats-Unis par le parti social-démocrate pour y organiser ses compatriotes ouvriers —, et Jakub Mikulanda, arrivé dans le pays l'année précédente<sup>42</sup>. On prend date pour la tenue du congrès à Pittsburgh et la nouvelle est communiquée dans une circulaire par le nouveau Bureau<sup>43</sup>.

Johann Most avait insisté pour que le futur rassemblement écartât les questions théoriques et surtout «les programmes nationaux» ; le Club socialiste-révolutionnaire l'appuyait : «programme et statuts ne sont l'un et l'autre que des enfantillages de la société»<sup>44</sup>. Il ajoutait qu'aucun groupe ou individu ne pouvait être tenu de participer intellectuellement ou matériellement à une entreprise qui ne correspondait pas à ces vues ; sachant que les socialistes de Californie redoutaient la mainmise de Chicago, Most avertissait Spies qu'il fallait choisir entre le fédéralisme ou le fiasco<sup>45</sup>. Le rejet des spéculations philosophiques se complète donc par un refus de la centralisation ; appliquant ce programme à la lettre, la Circulaire invite à un «Congrès des Socialistes d'Amérique du nord» pour l'examen de la situation du parti, sa propagande et son organisation ; elle déclare s'adresser à tous les socialistes sans démarcation

42. *Budoucnost*, Chicago (16 juin 1883 - mai 1886).

43. «To Socialists of North America», Aug. 15, 1883, Fonds Labadie, University of Michigan.

44. *Freiheit*, 8 sept. 1883, N° 36, citée par Muller, *op.cit.* p. 37. Most ne rejette pas le principe d'un programme national le jour où les groupes deviendront puissants : son attitude s'inspire de considérations pragmatiques plus que dogmatiques.

45. L.ms. de J. Most à August Spies, New York, 11 juil. 1883, Catalogue Kraus, N° 6.

de leur nuance politique particulière, elle renonce à la théorie au profit des problèmes d'organisation, tout en affirmant sans équivoque son objectif : le socialisme révolutionnaire.

##### *5. Le Congrès de Pittsburgh (14-16 octobre 1883)*

Les historiens ont conclu que Chicago n'était qu'un congrès avorté ; la rencontre de Pittsburgh permet de mesurer plus objectivement l'évolution du mouvement, son progrès ou son recul, et les premiers impacts de Johann Most.

Le 14 octobre 1883 à 9 heures, 26 délégués sont présents à l'ouverture du Congrès. Le nombre des groupes a doublé depuis Chicago et, mieux encore, indique l'implantation nouvelle dans d'importants centres urbains : Cincinnati, Pittsburgh, Cleveland et Detroit. Des télégrammes de sympathie sont arrivés de France, d'Espagne, d'Italie, d'Angleterre, de Hollande et du Mexique, ce qui manifeste la rapide extension des attitudes internationalistes dans les mouvements de ces pays. A part deux ou trois délégués, le reste des participants s'exprime en allemand, signe d'un recrutement quasi limité à ce groupe linguistique ; de fait, les Anglo-Saxons, quand ils sont attirés par l'anarchisme, préfèrent le pôle individualiste ; et d'ailleurs la fraction communiste-révolutionnaire ne dispose d'aucun journal de langue anglaise ; Tucker, de nouveau absent, a joué les trouble-fête : il a récidivé en ne publiant l'annonce du congrès qu'une semaine à l'avance, et il a soulevé les questions théoriques qu'on voulait voiler dans l'ombre, touchant d'ailleurs le fond du problème quand il écrit que la section de San Francisco avait échafaudé un projet de réconciliation des diverses tendances socialistes dans un document « très étudié » mais « fallacieux » car il revenait à juxtaposer Autorité et Liberté en statuant qu'elles étaient d'une seule chair<sup>46</sup>.

46. B.R. Tucker « On Picket Duty », *Liberty*, II (Oct. 6, 1883), 1. Il pense, à tort, que les sociaux-démocrates ont été exclus du congrès.

De plus, et c'est un demi-échec, le Comité exécutif du Socialistic Labor Party a décliné catégoriquement l'invitation qu'on lui a adressée. Il faut dire que, de Londres, Marx et Engels ont, depuis plusieurs années, mis en garde les socialistes américains contre les anarchistes en général et Johann Most en particulier ; dès 1877, alors que ce dernier ne se trouve pas encore aux Etats-Unis, Marx écrit à Friedrich Sorge que lorsque les travailleurs comme Most deviennent «des intellectuels professionnels» (?) ils font beaucoup de mal à la théorie<sup>47</sup> ; deux ans plus tard, il formule des griefs précis : la *Freiheit* substitue une phraséologie révolutionnaire à un contenu révolutionnaire, Most est un vaniteux sans esprit de suite<sup>48</sup> ; enfin, le 18 avril 1883, Engels adresse une lettre à P. Van Patten, secrétaire du S.L.P., pour tirer la ligne de partage entre le marxisme et l'anarchisme et pour préciser qu'il n'y a pratiquement aucun lien entre Most et Marx, si ce n'est le fait que l'auteur du *Capital* a corrigé la deuxième édition de la version mostienne en refusant que son nom soit mêlé à celui de son vulgarisateur<sup>49</sup>.

Deux ans après Chicago, le Congrès de Pittsburgh ramena un progrès réel, mais modeste, en dépit de l'acharnement collectif et malgré Johann Most et son apport personnel. Le rédacteur de la *Freiheit* s'est trouvé à chaque étape de la préparation de ce rassemblement et il a rédigé le document qui, discuté et amendé, a acquis la notoriété, à son époque et jusqu'à nos jours, sous le nom de «Manifeste de Pittsburgh», du fait de son caractère insurrectionnel. Most avait suggéré à B.G. Haskell, le meneur de Californie, d'élaborer un premier texte, mais lui-même publia habilement le sien dans son journal distribué lors de l'ouverture

47. Lettre de Marx à F.A. Sorge, oct. 1877.

48. Lettre de Marx à Sorge, 19 sept. 1879, in Karl Marx, *Letters to Americans* (New York : International Publishers, n.d.) p. 118.

49. Voir aussi F. Engels à Hepner, 25 juillet 1882. Most a accepté les attaques de Marx et de Sorge avec beaucoup de sérénité et même avec une certaine ironie ; cf. J. Most, «Zur Geschichte der Freiheit», *Freiheit*, 1896, cité par R. Rocker, *Johann Most*, p. 82.

du congrès<sup>50</sup>. Les deux communications correspondent d'ailleurs à la conviction, partagée par la majorité des délégués, que les Etats-Unis vont connaître dans un avenir imminent une situation révolutionnaire, qui ne peut se dénouer que par la force et pour laquelle il convient donc de préparer la classe ouvrière. Mais par rapport à celui de son émule, le travail de Most est renforcé par sa présence effective au congrès ; et son prestige est indéniable. Sa pensée est encore inachevée et dépourvue de rigueur, plus proche du blanquisme que de l'anarchisme, comme il le reconnaît plus tard ; elle n'en est pas moins le fruit d'une longue expérience et d'une réflexion sur des questions épineuses, y compris celle des conditions de succès d'une révolution violente.

Les préoccupations de Most, jaillies dans la langue expressive du peuple, sont déjà connues des participants, car il a prononcé cette même année deux discours éloquents, vite remarqués, imprimés et traduits : «La Commune libre dans la société libre» et «Ce Monstre qu'est la propriété»<sup>51</sup>.

Most, qui se proclame communiste d'abord, anarchiste ensuite, critique sur deux fronts la société américaine : les monopoles et la sous-consommation des masses ; son attaque vise donc essentiellement l'ordre économique parce que, selon lui, l'obstacle principal ne provient pas des institutions démocratiques mais du système capitaliste.

Les monopoles tiennent la place que les monarchies occupent en Europe : «La "souveraineté populaire" se prosterne dans la poussière devant l'influence de ces rois de la monnaie, ces magnats des chemins de fer, ces barons du charbon et ces lords de l'usine. Ces individus transportent tous les Etats-Unis dans leur poche»<sup>52</sup>. Dix ans

50. «Unsere Grundsätze», *Freiheit*, New York (13 oct. 1883 ; cf. *Ibid.* 11 août 1883).

51. Johann Most, «Freie Kommunen in der freien Gesellschaft», *Freiheit*, New York (5 mai 1883) ; *Die Eigentumsbestie* (New York : 1883) bénéficie d'une édition en bohème cette même année. En négligeant ces écrits, H. David, *op.cit.* ch. V donne une interprétation erronée de la «Proclamation» et lui reproche de n'avoir pas prévu de période de transition.

52. *Die Eigentumsbestie*.

plus tard, ce vocabulaire est repris dans toute l'Amérique, par une presse friande de scandales («muckraking»), mais sans l'analyse de Most qui a inversé le mythe de la «destinée manifeste», car pour ce dernier, si la République américaine est investie d'une mission historique, c'est de démontrer au monde le caractère monstrueux, le vice fondamental du système et de l'instinct de propriété dont ni la richesse du sol, ni l'étendue du territoire, ni les formes politiques ne parviennent à enrayer le développement.

Le communisme mostien, à l'instar de Marx, parachève la révolution capitaliste menant le processus d'industrialisation à son terme, la consommation populaire ; c'est une rupture aussi, abolition de la condition prolétarienne par les travailleurs prenant en main l'économie, y introduisant une organisation supérieure et l'adaptation rationnelle à leurs besoins ; l'ouvrier, se procurant enfin les biens de la vie, tue ainsi le spectre de la surproduction — et les spéculations qui l'accompagnent.

La temporalité révolutionnaire s'écarte des conceptions marxistes. En premier lieu, la situation des Etats-Unis est perçue différemment. Tandis que les marxistes américains de son époque attendent l'extinction des classes moyennes, présage de l'apocalypse du capitalisme, Most croit entendre sonner déjà l'heure de la révolution, parce que ce moteur de l'économie libérale qu'est le profit donne des signes d'usure. En effet le marché intérieur se sature et limite la capacité de production ; la plus grande partie de la plus-value doit par conséquent s'investir dans les entreprises exportatrices ; mais le développement, puis la concurrence des autres puissances industrielles tendent à réduire les exportations au niveau des importations et entraînent donc la baisse du taux de profit. Le projecteur est braqué sur la pente fatale du capitalisme ; mais aussi sur les failles propices : le temps révolutionnaire ne prolonge pas simplement le fil du passé au présent, il inscrit dans le présent les fragments du futur ; car il ne s'agit pas de renvoyer les échéances à un avenir indéterminé, fût-ce au nom de la dialectique, mais de saisir les potentialités de chaque moment. Most pense que la si-

tuation est mûre pour l'accouchement du communisme parce qu'une série de crises de plus en plus puissantes *peut* éduquer les masses; encore faut-il qu'un noyau décidé sache rallier le peuple et l'entraîne à la rébellion. La prophétie d'un effondrement du système est vaine sans une série d'actes collectifs et conscients ; rien n'est aussi éloigné de la psychologie mostienne que l'idée d'une révolution instantanée, magique et fatale.

L'article sur les «Communes libres», abandonnant les peintures idylliques de quelque paradis prochain, étudie les conditions d'une hégémonie prolétarienne dans la phase de transition. Travailleurs armés et troupes révolutionnaires doivent engager la lutte dans chaque communauté locale pour anihiler impitoyablement tous les piliers économiques du système capitaliste. La sagesse et la morale dictent cette violence parce que la bourgeoisie tentera par tous les moyens d'infliger le même traitement à ses antagonistes et que le massacre des ennemis du peuple empêche de répandre le sang des meilleurs. Les diverses communautés établiront ensuite des alliances offensives et défensives : les localités victorieuses inciteront le voisinage à la rébellion. Most envisage que dans chaque commune les comités révolutionnaires s'emparent du pouvoir et servent de courroies de transmission aux décrets de l'armée populaire. Cette tactique, aux antipodes de l'anarchisme, marque bien la spécificité du mouvement socialiste-révolutionnaire. Néanmoins, d'autres mesures ne seraient pas récusées par les anarchistes-communistes d'Europe : appropriation par la collectivité locale de tous les biens immobiliers et du capital mobile, abolition de toutes les dettes, remboursement des biens gagés, suppression des rentes ; allocation des logements aux plus défavorisés, grâce à un comité de l'habitat ; un comité d'approvisionnement distribue les biens confisqués et, si les provisions manquent, tel *les Bandits* justiciers de Schiller il met au pillage les grandes propriétés environnantes ; dans les divers métiers, les travailleurs se concerteront pour prendre possession des machines, des usines et du matériel brut ; Most n'exclut donc pas a priori une conception révolu-

tionnaire du syndicalisme<sup>53</sup>. On brûlera les livres de lois, les archives de police, les registres de dettes et d'hypothèques et l'on s'attellera immédiatement à des mesures éducatives qui doivent toucher les adultes aussi. A plus long terme et dans l'idéal, l'éditeur de la *Freiheit* souhaite des communes autonomes, c'est-à-dire indépendantes, reliées par des contrats les unes avec les autres, sans gouvernement. Le peuple se réunira sans distinction de sexe pour trancher cas par cas des affaires communes, car il n'y aura pas de lois ; il nommera des personnes chargées d'exécuter ses décisions et entendra leurs rapports.

Le système mostien de 1883 présente des lacunes, mais les contradictions entre sa tactique et sa stratégie sont encore plus sérieuses : cette disparité entre les moyens et la fin témoigne d'un mouvement révolutionnaire à la foi aussi solide qu'aveugle. Most écrit plus tard :

En outre, la notion d'anarchisme que j'avais alors à l'esprit n'était qu'à l'état d'embryon théorique. Dans la sphère économique, je rêvais comme beaucoup d'une société dans laquelle l'individu pourrait participer pleinement [. . .], une sorte de collectivisme où l'argent et le temps de tous seraient mis en commun. Pour ce qui est de l'Etat, je partageais l'opinion de la plupart des anarchistes, mais ce que je me représentais n'était guère mieux : une fédération de communes qui aurait pu figurer une société libre. Mais plus tard, sous l'influence de l'œuvre de Kropotkine, je devins anarchiste-communiste, réclamant une pleine liberté de jouir et de travailler, ainsi que l'abolition de toutes les formes d'organisation politique<sup>54</sup>.

La «Proclamation de Pittsburgh» met en évidence ces

53. H. David, *op.cit.* ch. VI imagine une divergence de vues entre Most et les militants de Chicago, et il argue que l'idée d'un syndicalisme pouvant servir de base à la révolution n'est apparue que deux ans plus tard, en 1885, à Chicago.

54. J. Most «Die Geschichte der Freiheit», *Freiheit*, New York (20 déc. 1903).

insuffisances ; comme le remarque Rudolph Rocker, le biographe de Most, tout le bagage intellectuel des socialistes allemands, de la fameuse loi d'airain des salaires jusqu'à la théorie de la concentration du capital, défile dans ce document, testament d'une époque plus que texte caractéristique de l'anarchisme<sup>55</sup>. D'un autre côté, on ne peut demander qu'un tract destiné à émouvoir les masses ait la cohérence d'un traité de philosophie et la minutie d'un ouvrage d'économie politique, comme semblent le regretter certains historiens. Après tout, ces vérités dépeignent assez correctement la République américaine des années quatre-vingt ; quand le manifeste soutient que la croissance des moyens de production réduit le prestige de la main-d'œuvre et met les salaires en concurrence, sa démonstration semble confirmée par la juxtaposition du foudroyant essor industriel des Etats-Unis et de ses foules de chômeurs réduits au vagabondage ; le mineur de Pennsylvanie est bien placé pour crier qu'on n'accorde aux travailleurs que le salaire minimum nécessaire au maintien de leur vie<sup>56</sup> ; chaque jour les quotidiens annoncent que les magnats se sont enrichis depuis la veille tandis que le prolétariat anglo-saxon se souvient encore du temps où l'ascension sociale était plus aisée : les barrières sociales se renforcent, encadrant une route du profit réservée à une classe de privilégiés toujours plus restreinte.

A l'opposé du texte de Most, aux prémisses économiques fondées sur une analyse sans doute maladroite mais soucieuse d'établir des causalités et des déterminismes sociaux, Burnette G. Haskell, le militant de Californie, a proposé une perspective morale inspirée de la *Bill of Rights* américaine ; la « Proclamation » se contentera d'ouvrir le texte par un extrait de la *Déclaration d'Indépendance*, accompagné d'une référence à Jefferson ; dans la plus pure tra-

55. R. Rocker, *Johann Most*, p. 150.

56. Albert R. Parsons a probablement rédigé le paragraphe statistique destiné à démontrer la manière dont le capital s'approprie les fruits du travail.

dition américaine, les ouvriers réclament le droit à la révolution.

En-deçà des principes et des stratégies se pose concrètement un problème tactique : comment concilier l'unité du mouvement avec l'autonomie des groupes ? En fait, l'attitude «autonomiste» et antibureaucratique correspond à une nécessité plus qu'à un principe, car par exemple la difficile mise en place d'un bureau central à Chicago est subordonnée au désir des meneurs de donner la priorité à l'action de masse. La *Freiheit* se rallie à ce point de vue : «Ce qui fera la force d'une organisation de ce genre ne sera pas le centre mais la périphérie»<sup>57</sup>. Néanmoins, malgré cette convergence, Johann Most souligne les difficultés d'une telle entreprise et, à propos de la «Mano Negra», société secrète espagnole qui se sert de son journal pour communiquer ses messages, il confesse que cette organisation est «centraliste», mais concède qu'elle se protège ainsi contre les insuffisances qui naissent de la dispersion<sup>58</sup>. Le Congrès de Pittsburgh veut dépasser la contradiction entre l'unité et l'autonomie par une simple insistance sur l'un et l'autre de ces objectifs ; en particulier, il multiplie les recommandations apaisantes. Pour mettre un terme aux sempiternelles querelles des Allemands, il décide de ne point se mêler des disputes entre partis ni des animosités personnelles qu'attisent les socialistes d'Europe. Le capitalisme est l'ennemi commun ; dès lors qu'ils ne s'inféodent pas à sa presse ou à ses partis politiques, les socialistes de tout acabit sont invités à s'unir et les membres du S.L.P. trouveront des portes largement ouvertes : «Chaque agitateur socialiste doué et fidèle à ses convictions, qui veut honnêtement et sincèrement ce

57. E. Muller, *op.cit.* p. 37.

58. *Freiheit*, New York (29 sept. 1883), N° 39 ; (6 oct. 1883), N° 40. La correspondance de la *Mano negra* se trouve dans le N° 46 du 26 janvier et le N° 5 de février 1884 puis dans les numéros suivants sans titre de rubrique.

qu'il affirme, nous le saluerons en tant qu'agitateur pour notre cause commune»<sup>59</sup>.

Certains historiens ont altéré le message de Pittsburgh par une présentation typographique différente et des citations extraites du texte ; ils n'y ont vu qu'une incitation imprudente à la violence débridée et au déchaînement irréfléchi d'attentats tous azimuts. Tel n'est pas l'esprit du document. En cette période où police et milice patronales, avec le soutien résolu de la justice, n'hésitent pas à tuer de pacifiques manifestants, la plupart des délégués, convaincus de la proximité du «grand soir» mais conscients que le rapport actuel des forces est trop défavorable pour engager l'offensive, entendent défendre à tout prix chaque ouvrier en révolte, quitte à glorifier, dans l'emportement d'une éloquence enflammée, des actions «prématurées» ; parce que la force est l'ultime sauvegarde de la dignité de la plèbe, leur grand dessein est de fonder la légitimité du principe d'un peuple en armes.

Reprocher au *Manifeste* son analyse incomplète de la société relève du contresens, car ce n'est pas son but. En dépit de ses déficiences, ce texte qui n'est pas anarchiste mais seulement «antiautoritaire» représente un des rares efforts de la classe ouvrière des Etats-Unis, en cette période, pour se dégager des analyses moralisantes et sentimentales de la société. Ces hommes d'action, décidés à minimiser leurs divergences pour resserrer l'union de tous les révolutionnaires ne rédigent pas un savant traité mais un tract ouvrier, une Proclamation destinée à galvaniser les masses en leur présentant la Révolution comme un idéal souhaitable, possible, américain.

Le Congrès de Pittsburgh a été plutôt mal reçu dans les milieux anarchistes d'Europe. Le *Révolté* de Genève, en particulier, écrit que le rassemblement de tous les courants du socialisme, a produit un résultat «bien problématique»<sup>60</sup> ; il conteste le caractère anarchiste des principes de l'International Working People's Association (Association inter-

59. *Le Révolté*, Genève, 3 fév. 1884.

60. *Le Révolté*, Genève, art.cit.

nationale des travailleurs) qui naît de ce congrès, pour ne voir dans les statuts qu'un «amalgame» propice aux compromissions équivoques et aux luttes intestines ; il se déclare convaincu que «beaucoup parmi les membres de la fédération socialiste-révolutionnaire d'Amérique ont été, sont et resteront toute leur vie des partisans acharnés d'un *Etat*, nommez-le populaire ou comme vous voudrez»<sup>61</sup> ; on peut être «bon révolutionnaire» sans pour autant se considérer comme un anarchiste, mais il est impossible de s'allier avec des militants qui entendent maintenir l'Etat.

Dans la République américaine, le rassemblement de Pittsburgh consacre la rupture avec les anarchistes-individualistes. L'enthousiasme avec lequel Tucker avait accueilli Most à son arrivée s'est considérablement refroidi : ces constants appels à la violence lui paraissent insensés. A l'opposé, les socialistes-révolutionnaires reconnaissent et encouragent la lutte des classes, ils estiment qu'il n'existe aucun contrat libre entre capitalistes et travailleurs et, par conséquent, ils déclinent tout arbitrage. Ces radicaux rejettent et les monopoles et tout le système de libre entreprise basé sur le salariat, la propriété privée et le profit ; il est certain que la majorité des individualistes ne vont pas aussi loin<sup>62</sup>.

A long terme, le communisme anarchiste américain de cette seconde génération se lie à deux données qui vont fixer des bornes à son progrès. En premier lieu, il entérine la notion de conscience de classe pour mener ses attaques contre la propriété privée et le système économique, plus encore que contre l'Etat. Au contraire, les syndicats de l'époque vont bientôt opter pour une stratégie fondée sur la conscience de l'emploi et du salaire et sur la négociation ; ils s'accommodent bien de la propriété privée. Aussi les conceptions de Most ou des agitateurs de Chicago sont-elles mieux accueillies dans les régions minières, par

61. *Ibid.*

62. Billie Jeanne Hackley Stevenson, «The Ideology of American Anarchism, 1880-1910», University of Iowa, Ph. D. diss., 1972, pp. 12-13.

les groupes de chômeurs ou par les manœuvres, et surtout par les immigrants européens dont la conscience de classe s'appuie sur la solidarité ethnique, quand elle ne se confond pas avec celle-ci. En second lieu, ce communisme est tout différent de celui qu'avait connu la période précédente, et qui persuadé de la possibilité d'une transformation sociale instantanée se limitait aux appels à une conversion libertaire et au témoignage de communautés libertaires bon enfant ; la nouvelle vague est liée par une conviction selon laquelle les changements majeurs exigent une phase de transition, inévitablement violente. Comme il fallait s'y attendre, la presse bourgeoise exploitera ce dernier trait pour provoquer des explosions d'indignation.

Les communistes-anarchistes et Most lui-même abandonnent assez vite l'idée d'une dictature prolétarienne durant cette phase de transition mais ils restent persuadés que la violence est inéluctable. Ainsi Albert Parsons prophétise que la société sera « ensevelie sous le désordre, la guerre, la force brutale, le carnage et la destruction »<sup>63</sup>. En Europe, la théorie du paisible Elisée Reclus, telle qu'elle est exprimée dans son *Evolution et révolution*, vient à point justifier mais aussi nuancer ces vues ; dès 1884, *Die Zukunft (l'Avenir)* la présente à ses lecteurs de Saint-Louis : « Nous voyons dans la révolution sociale non pas une lutte singulière et sanguinaire au terme de laquelle la nouvelle société sera annoncée et établie, mais au contraire une longue série de combats, peut-être partiellement violents et sanguinaires et partiellement économiques et sociaux ». La suppression de la phase de transition au bénéfice d'une perpétuelle évolution n'élimine pas, comme on le voit, la violence, malgré l'introduction des agents économiques et sociaux. En dépit de l'insistance croissante avec laquelle les anarchistes-communistes soulignent l'importance de l'adéquation des moyens aux fins, ce n'est que vers la fin du siècle, dans les milieux moins directement liés au pro-

63. A.R. Parsons, *Anarchism : Its Philosophy and Scientific Basis as Defined by Some of Its Apostles* (Chicago : Mrs A.R. Parsons Publ., 1887), pp. 166-167.

létariat, qu'ils reviennent à l'ancienne tradition, maintenue par les individualistes, de l'éducation révolutionnaire des mentalités<sup>64</sup>.

Le Congrès de Pittsburgh et l'action des meneurs de tout premier plan — J. Most, Albert Parsons, Justus Schwab, August Spies — donnent une extraordinaire impulsion à l'International Working People's Association qui, en l'espace d'un ou deux ans, touche d'une manière ou d'une autre vingt-quatre des Etats de l'Union. Si tous les groupes ne sont pas de même force, si les relais de langue anglaise sont relativement rares, l'ensemble est impressionnant. Ainsi de nombreux groupes publièrent un journal, bien que Most eût voulu éviter la concurrence sur la côte est, car sa *Freiheit* avait bien du mal à tenir et, pendant des années, il survécut en ne touchant, pour son journal et pour lui-même, que cinq dollars par mois. Par ailleurs, le courant socialiste-révolutionnaire a été peut-être trop identifié à New York et Chicago ; si cette dernière ville, plus encore que sa rivale, l'emporte et de beaucoup par le nombre des groupes et des journaux et la qualité des militants, les régions minières du Kansas et de Pennsylvanie mériteraient à elles seules une longue (et difficile) recherche, mais ne faudrait-il pas en dire autant pour le Michigan, le Missouri, le New Jersey et l'Ohio ? Quoi qu'il en soit, il ne fait aucun doute que le recrutement

64. Voir aussi B.J.H. Stevenson, *op.cit.* pp. 220-223.

Pour la thèse selon laquelle les syndicats s'appuient sur la conscience de métier, voir Selig Perlman, *A Theory of the Labor Movement*, pp. 193-200 et la discussion de ces thèses dans Charles A. Gulick et Melvin K. Beers, « Insight and Illusions in Perlman's Theory of the Labor Movement », *Industrial Labor Relations Review*, VI (July 1953), 510-531 ; Philip Taft, « A Rereading of Selig Perlman's Theory of the Labor Movement », *Id.* IV (Oct. 1950), 70-77, « Attempts to Radicalize the Labor Movement », *id.* I (July 1948), 580-592. Dans un sens opposé, Foner accuse les meneurs syndicaux d'avoir trahi une base qui aurait rejeté le salariat capitaliste. Voir P.S. Foner, *A History of the Labor Movement*, vol. II pp. 171-188 et 438-439. Voir aussi David J. Sapos, *Left Wing Unionism ; A Study of Radical Policies and Tactics*, (New York : International Publishers, 1926), pp. 9-32.

est prolétarien : les travailleurs de l'artisanat disparaissent pratiquement derrière les mineurs, les ouvriers de la grande industrie (McCormick à Chicago, par exemple), et les chômeurs. S'il est prématuré d'établir des statistiques, on peut en tout cas constater que selon que l'on se trouve à San Francisco, à Detroit, à Saint-Louis, à New York ou à Philadelphie, les liens avec les syndicats et les centrales ouvrières sont loin d'être uniformes.

Ces années qui précèdent Haymarket ne sont pas roses pour Johann Most, même si elles ont pu lui paraître telles rétrospectivement, durant ses tragiques et longues années de prison et de travaux forcés dans les geôles américaines. Ses lettres à son confident Victor Dave traduisent l'amertume, car les collaborateurs sont très rares. Toute son énergie est tournée vers l'Europe : les procès et les exécutions de Stellmacher en Autriche et d'August Reinsdorf, son ami, en Allemagne provoquent son indignation, le font redoubler de zèle et de colère ; à la réunion de protestation pour l'affaire Stellmacher, il invite les Autrichiens dans l'assemblée (qui compte quelque cinq cents auditeurs) à renforcer la solidarité avec les actions violentes dirigées contre l'Empereur d'Autriche-Hongrie, l'aristocratie et la bourgeoisie ; de fait, son affiche criant vengeance pour Stellmacher circulera clandestinement en Autriche. Mais, si le discours de Most correspond au sentiment de certaines des minorités opprimées, comme par exemple les Bohèmes, d'autres au contraire prennent leurs distances ; ainsi ces mêmes Autrichiens, jusque-là confondus avec les groupes de langue allemande, vont tendre à former leurs propres clubs et bientôt rallieront Joseph Peukert, homme de valeur mais aux écrits plus ternes et plus abstraits, à l'égard duquel Most le vaniteux éprouve de la haine.

A l'insu de ses camarades, l'éditeur de la *Freiheit* se fait embaucher dans une carrière de mines pour apprendre l'emploi des explosifs ; et de cette expérience, complétée par la lecture de textes policiers, va naître son ouvrage

le plus osé, *La Science de la guerre révolutionnaire*<sup>65</sup>, manuel technique destiné à former des terroristes dans l'art de fabriquer des bombes, des liquides inflammables, des encres invisibles, des balles empoisonnées et « cocktails-molotov » ; cette brochure, rédigée à l'intention des Européens, essentiellement, sera la source des plus graves difficultés pour les anarchistes américains ; en effet, ces méthodes sont praticables par des criminels aussi, et des hommes sans scrupules dans l'entourage de Most pratiquent ainsi le chantage aux compagnies d'assurances ; Tucker, scandalisé, les dénonce, comme nous l'avons vu (chap. 6), mais le révolutionnaire allemand s'entête : il ne peut être question pour lui de livrer des prolétaires à la police.

Most s'acharne ; il veut construire un puissant mouvement. A Chicago, le 24 mai 1885, il affronte Paul Grottkau, au cours d'un débat sur les mérites respectifs du communisme et de sa version libertaire<sup>66</sup> ; il multiplie les déplacements pour recruter des lecteurs et fonde cette même année un Club international de la *Freiheit* qui lui permet de publier à partir du premier juillet une double édition, l'une de huit pages pour les Etats-Unis et l'autre de quatre, à l'intention de l'Europe. D'après son biographe, Rudolph Rocker, Most est pendant longtemps en étroit contact avec les révolutionnaires irlandais et, en particulier, O'Donovan Rossa, mais il s'agit d'accords tactiques, car les desseins des deux hommes divergent totalement<sup>67</sup> ; par ailleurs, selon la police austro-hongroise, qui semble obsédée par son action, la propagande de notre anarchiste et surtout ses envois d'argent ont largement contribué à l'agitation paysanne de 1886 en Galicie<sup>68</sup>. Et la police américaine

65. Cette brochure est encore rééditée en Allemagne en 1971, sous le titre *Handbuch für den Heimfeuerwerker*, 67 p.

66. Paul Grottkau et Johann Most, *Discussion über das Thema : «Anarchismus oder communismus» 24 mai 1886 in Chicago*. Chicago : 1884.

67. R. Rocker, *Johann Most*, pp. 163-166.

68. *Sozialismus und Anarchismus in Europa und Nordamerika der Jahre 1883 — 1886 nach amtlichen Quellen* (Berlin : Verlag

met un terme provisoire à ses activités quand, le 23 avril 1886, au cours d'un rassemblement de masse à Germania Garden, il invite la classe ouvrière à s'armer de révolvers ; cinq jours après, plainte est déposée contre Johann Most et Adolph Schenck, qui présidait la soirée, ainsi que Richard Braunschweig, l'autre orateur ; Most se cache, mais comme il poursuit la publication de la *Freiheit*, il est bientôt repéré, puis arrêté dans la nuit du 11 mai ; il est condamné à un an de réclusion à Blackwell's island : ce sera l'enfer<sup>69</sup>, mais il sauve sa vie, car l'attentat de Haymarket vient d'avoir lieu et tout le monde aurait voulu avoir sa peau.

von Richard Wilhelmi, 1887) p. 63. Ces compte-rendus de la police k.u.k. de Vienne couvrent surtout l'Empire austro-hongrois.

69. J. Most, *Die Hoelle von Blackwells Island* (New York : Internationale Bibliothek N° 2, Mai 1887).

## CHAPITRE NEUF

### CHICAGO

Sous l'égide de leur «Société de Philosophie» et la présidence d'un millionnaire enrichi dans le commerce du bois de charpente, un soir de l'hiver 1885 des paroissiens de l'«Eglise du Peuple», c'est-à-dire des colonels, des magistrats, des professeurs et membres des professions libérales, accompagnés de leurs épouses et filles qui faisaient cliqueter leurs beaux diamants, avaient invité l'Américain le plus en vue de l'Internationale anarchiste aux Etats-Unis, Albert R. Parsons, un agitateur ouvrier dont toute la presse de Chicago réclamait la tête. Les temps étaient particulièrement troublés ; de Pennsylvanie, un socialiste-révolutionnaire français, Edouard David, écrivait dans *La Torpille* :

«L'esprit de révolte qui commençait à faire parler de lui dès 1874 à New York et qui parla lui-même si *chaudemment* à Pittsburgh en 1877, a une intensité et des allures qui promettent de la besogne aux milices bourgeoises qu'on dresse [ pour le ] combat des rues en prévision de ce qui *doit* arriver.

Les Unions n'étant pas toutes débonnaires, les socialistes allemands n'étant pas armés "pour le roi de Prusse", et tout — chômage, misère, dénuement, désespoir — poussant à la violence, il faut s'attendre à entendre, quelque jour, parler la poudre, raisonner la dynamite, et *se tenir prêts*, le cas échéant, à *prendre part à la conversation!*<sup>1</sup> .»

Les clameurs qu'entendaient la bourgeoisie des Etats-Unis et les classes dirigeantes du pays résonnaient particulièrement fort à Chicago ; l'intérêt de la «Société de

1. Edouard David, *La Torpille*, Newfoundland, Pennsylvanie (Déc. 1885). Les passages entre crochets ont été rajoutés par nous d'après des exemplaires dont le temps a rogné les bords.

Philosophie» pour le socialisme en général et pour Parsons en particulier ne pouvait donc relever de la simple curiosité ou du snobisme, même si, sans abuser de ce piment, les clubs américains ont toujours eu un goût très vif pour les conférenciers aux idées avancées, quand ceux-ci jouissent d'une certaine notoriété et profitent de cet honneur pour marchander quelque concession. Les gens cultivées, affolées par le vent socialiste, feuilletaient le *Co-opérative Commonwealth* du danois Laurence Gronlund, membre du Socialistic Labor Party, ou se plongeaient dans la lecture du plus fameux *Progress and Poverty* de Henry George, que Marx considérait comme étant, «en fait de théorie, totalement arriéré»<sup>2</sup>; ils suivaient avec un cœur déchiré le nouveau «socialisme religieux» qui venait de poindre à l'horizon américain grâce aux efforts du Professeur Richard T. Ely<sup>3</sup>. Les milieux intellectuels de la métropole du Middle-West étaient loin de partager le raffinement avant-gardiste de l'intelligentsia de l'Est; ce cercle de Chicago était le produit d'une cité qui avait créé tant de grandes fortunes que les Américains aisés l'excusaient de ses tares, comme autrefois, en 1855, le pasteur Henry Ward Beecher lui avait pardonné d'être désagréable pour ses yeux et pour ses pieds: «Elle pourrait être le "beau idéal" d'un paradis pour marchands»<sup>4</sup>. Mais les paroissiens-philosophes pouvaient aussi se targuer d'appartenir à l'Etat qui avait donné Abraham Lincoln aux Etats-Unis et qui en faisait un symbole de son libéralisme. De toute façon, l'information que cherchaient ces juges, ces colonels et ces professeurs trouverait un emploi auprès des hommes d'affaires et des industriels.

Albert R. Parsons était un homme dans les trente-cinq ans, qui venait de l'Amérique profonde. Né dans l'Alabama, il avait participé à l'âge de seize ans à la Guerre civile

2. Karl Marx à F. Sorge, 30 juin 1881. Rappelons que l'ouvrage de Henry George est paru en 1879 et celui de Gronlund en 1884.

3. Sidney Fine, «Richard T. Ely, Forerunner of Progressivism, 1880-1901», *Mississippi Valley Historical Review*, XXXVII (March, 1951), 599-624.

4. H.W. Beecher, *Eyes and Ears* (Boston: Ticknor and Fields, 1862) pp. 99-100.

du côté des Sudistes du Texas<sup>5</sup>. Il s'était converti au programme de reconstruction proposé par le Nord et avait lancé un journal républicain radical à Waco (Texas), mais les persécutions qui s'en étaient suivies l'avaient contraint à partir pour Chicago avec sa femme, Lucy Ella Parsons, qui se disait de sang espagnol aztèque mais qui était peut-être une ancienne esclave noire. Albert et Lucy formaient un couple amoureusement uni et ils avaient maintenant deux enfants en bas âge. La Société de Philosophie était confrontée à un homme dont la tenue était toujours très soignée ; sa voix de ténor et son ton de sincérité touchaient les auditeurs.

Les bijoux étalés sous ses yeux fournirent à l'orateur la matière d'une introduction pathétique sur la condition des ouvriers et des ouvrières qui avaient taillé les pierres et les tissus de ce décor vestimentaire. Une intime des Parsons, Lizzie M. Holmes, qui se trouvait à cette réunion, déclara plus tard que les auditeurs avaient été fort impressionnés d'entendre un «ouvrier» et un «socialiste» parler si bien ; l'un des assistants, hostile à ces idées, proposa au cercle new-yorkais du journaliste John Swinton d'inviter l'éloquent anarchiste.

Pourtant, dans aucune grande ville américaine, et pour une aussi longue durée, le patronat ne s'est senti aussi menacé que dans cette cité de Chicago. Qu'une poignée d'anarchistes — guère plus d'une vingtaine de meneurs — aient réussi un tel exploit dans cette métropole, qu'ils aient profondément frappé l'opinion américaine et même occidentale, est un phénomène suffisamment spectaculaire pour mériter l'attention, parce qu'il montre combien l'impact d'un mouvement est loin de se mesurer toujours au nombre de ses adhérents. Après tout, si le millionnaire

5. Les renseignements qui suivent sont tirés de l'autobiographie d'Albert Parsons et de Lizzie M. Holmes, «Personal Reminiscences», qui se trouvent l'un et l'autre dans *Life of Albert Parsons...* Lucy E. Parsons ed. (Chicago : L.E. Parsons publ., 1889), certaines précisions ou corrections ayant été aussi puisées dans le récent ouvrage de Carolyn Ashbaugh, *Lucy Parsons, American Revolutionary* (Chicago : Charles H. Kerr, 1976).

et les notables de la Société de Philosophie ont été ensevelis dans le linceul de l'histoire, la figure légendaire d'Albert Richard Parsons est restée indissolublement liée à la fête du travail du premier mai. Même aux Etats-Unis, où le «*Labor Day*» est célébré le premier lundi de septembre, par la grâce de Samuel Gompers qui craignait de se voir accuser d'anarchisme, le souvenir de ceux que l'on a exaltés comme «les martyrs de Haymarket» est toujours aussi vivace.

### *Physionomie d'une ville*

Lorsque les Parsons arrivent à Chicago en janvier 1874, le commerce extérieur de la ville représente le tiers de celui de toute la France<sup>6</sup>. La toile d'araignée métallique, d'un rayon de cent *miles*, qui dès 1861 permet à l'Illinois Central Railroad de se concentrer sur cette petite agglomération après s'être étiré sur tout l'Etat d'Ohio, laisse ainsi Chicago écraser Saint Louis, sa rivale dans le Missouri ; la nouvelle cité étouffe les espoirs de croissance de la lointaine Nouvelle-Orléans et bientôt étend son influence jusqu'aux rives du Pacifique. La population double presque tous les dix ans : 298.000 habitants en 1870, 503.000 au recensement suivant de 1880, plus d'un million en 1890. Un journaliste de *La Revue des Deux-Mondes*, après avoir été frappé par le nombre de brasseries et de «pretty girls saloons» décrit les aspirations des habitants presque dans les mêmes termes que pour la Nouvelle-Orléans des années 1850 : Chicago est non-seulement le rendez-vous de tous les malheureux, de tous les déshérités du sort, de tous les gens en quête d'une situation, mais encore de tous les chevaliers d'industrie<sup>7</sup>. La période de sa formation, durant l'explosion capitaliste des années 1870, a coïncidé avec un socialisme ouvrier alors au faîte de son influence, grâce aux Allemands qui occupent dans la classe des travailleurs une position dominante. Ce parrainage a façonné une certaine mentalité,

6. L. Simonin, «Les deux rivales de l'ouest américain. Chicago et Saint Louis», *Revue des Deux Mondes* (1 avr. 1875) pp. 553-588.

7. *Ibid.* p. 573.

une ouverture aux phénomènes les plus généraux de la société, et donc un souci de dépasser les problèmes corporatifs et les formations politiques en place, une attitude internationaliste qui pousse ses meneurs intellectuels à correspondre avec les quatre coins de la planète<sup>8</sup>.

Si, avant 1850, Chicago n'attire pas beaucoup les habitants d'outre-Rhin, le climat répressif dont ils sont les victimes après l'écrasement des révolutions de 1848 bénéficie tout particulièrement à l'Etat d'Illinois ; sa métropole qui, en 1850, faisait vivre cinq mille immigrants originaires d'Allemagne, en recense vingt-deux-mille dix ans plus tard, soit un habitant sur cinq, et Marx écrit à Lassalle : «Chicago devient de plus en plus le centre du Nord-Ouest américain, où l'influence allemande est prédominante»<sup>9</sup>. La croissance ultérieure est tout aussi impressionnante en chiffres absolus, mais l'importance d'autres apports européens réduit le pourcentage relatif de ce groupe, qui n'en continue pas moins à dominer les autres immigrants, c'est-à-dire dans l'ordre décroissant du nombre et du prestige, les Irlandais, les Scandinaves, les Bohèmes, les Italiens et les Juifs russes et polonais<sup>10</sup>.

La population tchèque de la ville s'accroît, elle aussi, considérablement ; de 1880 à 1890 elle fait plus que doubler et atteint les 161.000 personnes, dont 60.000 nées en Bohême ; confrontée à l'ostracisme anglo-saxon et même à celui de beaucoup de meneurs ouvriers<sup>11</sup>, elle se scinde,

8. Déjà en 1860 le *Stimme des Volkes*, rédigé par Joseph Weydemeyer, avait publié des articles originaux de Karl Marx et de F. Engels (aucun exemplaire ne subsiste de ce journal) ; plus tard, les militants de l'A.I.T. étaient en contact avec J.P. Becker à Genève et F. Lassalle en Allemagne ; on trouvera d'autres exemples plus loin.

9. Marx à Lassalle, 9 avril 1860, in Ferdinand Lassalle, *Nachgelassene Briefe und Schriften*, Gustav Mayer ed., t. III, pp. 292-293.

10. Ray Ginger, *Altgeld's America*, p. 95.

11. Eugene V. Debs : «The Poles and the Dagos (Bohemians and Italians) should not be allowed to come to the United States» *The Bohemian Voice*, Omaha (Nebraska), Aug. 1894 ; John Illgis, secrétaire du Cigar Makers' Union : «Hold back the Chinese and the Bohemians and we will be all right», *id.* (Feb. 1893). La plupart de nos renseignements sur les Bohèmes sont tirés de l'intéressant

comme dans l'ensemble du pays, en catholiques conservateurs, apôtres de l'américanisation, et en libres penseurs, nationalistes et radicaux à la fois. Ces derniers, bien organisés, possèdent à Chicago leur association la plus importante, la *Svoboda Obec* (La Communauté libre) ; captivés parfois par les expériences de colonies libertaires, — témoin l'ancien moine augustinien Frantisek Matous Klacel et sa tentative dans le Dakota, — plus souvent inspirés par les lassaliens allemands, ils collectent de l'argent pour le théâtre national de Prague et les mouvements révolutionnaires tchèques, tiennent leurs propres écoles et soutiennent les luttes de leurs compatriotes ouvriers aux Etats-Unis ; les plus jeunes se montrent réceptifs aux idées de Bakounine, car la conception marxiste des patries, qui exclut l'idée d'un problème national bohème, leur semble inadéquate. Contrairement à leur image publique, ces manœuvres, dont un quart sont des femmes, comptent très peu d'illettrés ; à Chicago, ils travaillent comme briquetiers ou dans l'industrie du bois ; après 1882, on les emploie aussi dans les parcs à bestiaux. Ils sont concentrés dans les quartiers du centre de la ville et, dans la section nommée *Praha* (Prague), vous en auriez rencontré une dizaine de milliers.

Durant l'hiver 1883-1884, l'*Association des Citoyens* de Chicago enquête sur les conditions ouvrières ; elle découvre les chambres où vivent trois ou quatre familles, pièces sans fenêtres, éclairées par les seules fentes murales, véritables taudis sans feu en dépit du froid glacial ; seule une partie des visiteurs peut grimper jusqu'à la partie mansardée du second étage car les plafonds menacent de s'écrouler ; parents et enfants paraissent affamés et d'ailleurs ils n'achètent que des déchets de viande et ré-

mémoire de maîtrise de Mlle. Joelle Garriaud, « Radical Nationalism. A Study in Bohemian Immigration to the United States. 1848-1920 », Université Paul Valéry, Centre d'études anglaises et nord américaines, 1975-1976, Montpellier.

coltent leurs légumes dans les poubelles<sup>12</sup>. Il est certain que, dans ces conditions, pour des milliers d'immigrants, le rêve américain est une tragique méprise.

L'un des premiers actes de Parsons, à son arrivée dans la ville, est d'adhérer à la *Typographical Union N° 16*<sup>13</sup>, qui est le syndicat le plus représentatif de la tradition ouvrière américaine à Chicago. Contrairement à l'ensemble des imprimeurs du pays qui ne disposent, à cette époque, que d'un appareil syndical faible et d'esprit corporatiste, chauvin et machiste, ici l'on s'intéresse au mouvement pour la journée de huit heures, mais aussi à la politique ; à l'occasion d'une grève des imprimeurs, la section fonde en juillet 1864 le *Workingman's Advocate* (*Le Défenseur du travailleur*), journal dont l'éditeur, A.C. Cameron, influencé par les idées de Kellogg et diverses variantes proudhoniennes joue un rôle essentiel à la Chambre des métiers, la *Chicago Trades' Assembly*, et surtout dans le syndicat ouvrier national, la *National Labor Union* ; son hebdomadaire publie des textes de Karl Marx, de Wilhelm Liebknecht et de Friedrich Sorge<sup>14</sup> ; il est lu dans toute la nation au point d'induire le patronat à envisager un lock-out pour détruire le syndicat<sup>15</sup>. Le mouvement ouvrier anglo-saxon, moins puissant à Chicago que celui des Allemands, entretient avec ceux-ci des relations généralement bonnes, s'intéresse à leurs idées, mais du fait de ses traditions culturelles propres il ne les entérine pas pleinement.

1873, 1877 et 1886 signalent trois étapes importantes du mouvement ouvrier de la ville, ou plutôt peuvent servir

12. Michael Schwab, «Autobiography of Michael Schwab», in *The Autobiographies of the Haymarket Martyrs*, Philip S. Foner ed. pp. 122-123.

13. *Life of Albert Parsons*, p. 9.

14. *The Workingman's Advocate*, Chicago, I — XII N° 29 (July 1864 - Oct. 13, 1877). K. Marx : discours sur la guerre franco-prussienne (May 7, Oct. 2, 1870) ; la guerre civile en France (July 15 - Sept. 2, 1871). Les articles de K. Liebknecht paraissent un an durant à partir du 26 novembre 1870.

15. J.R. Commons et al. *History of Labour in the United States*, vol. II p. 61.

de repères pour discerner l'évolution de son esprit et de ses institutions.

La crise de 1873 qui se traduit à Chicago par l'interruption des activités de cinq grandes banques, dont l'Union National, le plus grand établissement financier extérieur à New York, ne cause cependant aucune baisse sérieuse des profits ; en revanche, plusieurs milliers de chômeurs errent dans la ville. L'explosion démographique de la cité, due à l'afflux des immigrants mais aussi de travailleurs anglo-saxons touchés par la dépression, fait régner toute l'année un climat étrange. Ces vagabonds sont, en effet, des ouvriers qualifiés transformés en sous-prolétaires ; en face d'eux, comme toujours, les forces de police gardent les dépôts pour éviter le pillage et refoulent hors de la ville les nouveaux arrivants en quête d'emploi. Ce spectacle, quotidien au point de devenir familier, change de tournure avec l'arrivée d'un hiver particulièrement froid qui glace des milliers d'habitants, les cent mille victimes de l'incendie de Chicago en 1871 que les énormes secours venus d'Amérique — plus d'un million de dollars — n'ont guère soulagées et pour cause : les philanthropes de la société locale de bienfaisance, la *Chicago Relief and Aid Society* sont de richissimes individus qui ont investi les donations dans leurs propres entreprises<sup>16</sup>.

En décembre, une foule immense défile en direction de la municipalité, hissant des bannières en lambeaux où s'inscrivent en lettres noires : «Du pain ou du sang». Les autorités réagissent par les tactiques habituelles de diversion ; le maire déclare qu'il ignorait l'existence des milliers de chômeurs dans sa ville (!) et renvoie les manifestants à la *Chicago Relief and Aid Society*, laquelle ne daigne même pas les recevoir. Ainsi, dans un premier temps, ni patronat ni organisations ouvrières ne sont visibles au grand jour ; où donc sont les trois cent mille syndiqués que l'on dénombrerait en 1872 ? En cette année

16. C. Ashbaugh, *op.cit.* p. 16.

1873, seul le parti socialiste enregistre une croissance notable : ses adhérents passent de quatre cents à sept mille<sup>17</sup>.

Nouvellement arrivé et employé au *Times* de Chicago, Parsons commence à s'intéresser à «la question ouvrière» ; il conclut que la Relief and Aid Society est une escroquerie et que le comportement patronal vis-à-vis des ouvriers ne se distingue guère de celui des Texans à l'égard des esclaves libérés<sup>18</sup>. En mars 1876, le groupe socialiste de Chicago, essentiellement de langue allemande, ne compte guère que deux membres anglophones ; il lance une invitation à une réunion de masse, animée entre autres par l'ancien internationaliste. P.J. McGuire ; quelques hommes, appelés à jouer un rôle important dans le mouvement ouvrier de la ville, donnent ce jour-là leur adhésion, en particulier George A. Schilling, T.J. Morgan et d'autres ; Albert R. Parsons pose une question qui fait sensation, peut-être à cause de son accent typiquement «américain»<sup>19</sup>, s'affilie lui aussi, et le voici déjà presque un dirigeant du *Social Democratic Workingmen's Party of North America*, à Chicago. Il a d'ailleurs été guidé dans ses réflexions par les articles de Victor Drury dans le *Socialist* de New York et semble avoir été particulièrement intéressé par les aspects coopératifs. Mais il n'est pas l'homme d'un parti, il ne s'enfermera jamais dans les problèmes administratifs ou ceux des organisations, il ne vit que pour le peuple. Il parle partout où l'on trouve quelque espace vert, un terrain vague, une salle à louer, un appartement ; souvent, après avoir collé lui-même ses affiches, distribué les tracts pour la réunion, pris la parole devant un auditoire réduit, il lui faut payer de ses deniers le prix de la location, et rentrer à pied chez lui, tard dans la nuit, avant de reprendre le travail le lendemain<sup>20</sup>.

17. Andrew Jacke Townsend, «The Germans in Chicago», Doct. Diss. Chicago 1927, in *Deutsch-Amerikanische Geschichtsblätter*, XXXII (1932) pp. 1-153, tiré de la p. 45.

18. *Life of Albert Parsons*, p. 10.

19. Schilling, «History of the Labor Movement in Chicago», in *Life of Albert Parsons*, pp. 14-15.

20. *Ibid.* p. XVI.

On le réclame partout. Pour le centenaire de l'Indépendance, le 4 juillet 1876, il parle à une réunion de masse à Indianapolis ; après la cérémonie, il est reçu au sein des Chevaliers du travail, dans cette ville, car l'association n'est pas encore implantée dans l'Illinois : lui-même participera à sa fondation à Chicago. Au printemps suivant, il se présente comme candidat du Workingmen's Party<sup>21</sup> dans le 15<sup>e</sup> ward de sa ville, qui est un district ouvrier ; il reçoit quatre cents voix, soit un sixième des suffrages. Le parti socialiste est encore bien faible, mais du moins il existe.

De ce fait la crise de 1877 prend un éclairage différent des mouvements de 1873, d'autant plus que cette fois il s'agit d'une action d'envergure nationale et que Chicago contient deux centres névralgiques, l'entreprise McCormick et surtout un important nœud ferroviaire.

C'est une information parue dans le *Daily News* de Chicago, le 22 juillet, qui met le feu aux poudres : Pittsburgh est aux mains des grévistes. Sans doute le quotidien de Melville E. Stone, qui vient à peine de se lancer, recherche-t-il le sensationnel, et peut-être éprouve-t-il quelque sourde hostilité envers les compagnies ferroviaires ; toujours est-il que Stone, dont nous reparlerons plus loin, fait bientôt partie de la Citizens' Association (Association des Citoyens), groupement d'hommes d'affaires et de patrons qui dirige l'ensemble des opérations psychologiques, politiques et policières destinées à neutraliser le mouvement ouvrier de la ville ; déjà depuis 1855 l'Illinois Central Railroad Company a signé un contrat avec l'entreprise de détectives Pinkerton pour transmettre aux dirigeants des diverses compagnies de chemins de fer les renseignements confidentiels « relatifs aux habitudes ou aux associations des employés »<sup>22</sup> ; et une lettre de 1887, écrite par William

21. Dans lequel le Social Democratic Workingmen's Party avait immergé ; voir chap. précédent.

22. « Contract between the Illinois Central RR Company and Pinkerton & Co., dated Febr. 1st 1855 », Pinkerton Collection, Chicago Historical Society.

A. Pinkerton à Stone, sur un ton manifeste de supériorité, lui rappelle ses instructions sur le type d'information qu'il convient ou non de publier<sup>23</sup>. Si l'on sait que, dès au moins le mois de mars 1877, la direction des Pinkertons s'inquiète de manquer de travail avec la fin de l'agitation des «Molly Maguires», il est tentant de conclure que le *Daily News* n'a peut-être pas joué avec le feu tout à fait inconsciemment<sup>24</sup>.

Dès la parution de la nouvelle, le Workingmen's Party se réunit et fixe pour le lendemain, 23 juillet, une manifestation de masse. Le défilé de ce jour-là présente un étonnant contraste avec le magma humain qui coulait le long des rues en 1873 ; en dépit de l'improvisation, le rassemblement est à la fois organisé et spectaculaire. Une procession aux flambeaux converge des différents quartiers ; les slogans sur les banderoles s'expriment tout autrement : «Nous voulons du travail, pas la charité», «Pourquoi la surproduction cause-t-elle la famine?» ou encore «Vivre par le travail ou mourir au combat»<sup>25</sup>. Albert Parsons, principal orateur, invite surtout à voter pour son parti, lequel propose la prise en main par l'Etat des moyens de production, de communication et d'échange. Ce même soir, la grève s'engage,

23. William A. Pinkerton à M.E. Stone esq., Chicago, Jan. 27, 1887, l.ms. Pinkerton Collection : «you have published a statement which is liable to make us considerable trouble (. . .) Now I explained to you fully in regard to this and I wish you would check any further publication of this kind».

24. A. Pinkerton à G. Bangs, March 30, 1877, l.ms., Pinkerton manuscripts, Library of Congress. Outre l'hostilité envers les Compagnies de chemin de fer, la complicité avec une fraction du patronat de Chicago et les Pinkertons (hypothèse que des recherches ultérieures devraient contrôler), on peut ajouter une autre raison de cette information, le besoin de donner dans le sensationnel, surtout dans la période de lancement d'un journal de ce type. Voir cependant Robert V. Bruce, *1877 : Year of Violence* (Quadrangle Books : 1970), p. 236.

25. Robert V. Bruce, *1877. Year of Violence*. A propos des événements de cette année, voir l'intéressante étude de Sylvia Ullmo, «The Great Strikes of 1877», *Revue française d'études américaines*, (oct. 1976), pp. 49-56. Pour Chicago, voir Alan Calmer, *Albert R. Parsons, Labor Agitator* (New York : International Publishers, c. 1937).

commencée par les aiguilleurs et les chauffeurs de locomotive, puis par les ateliers ; en rentrant à leur domicile, les grévistes visitent les autres entreprises et usines qui, à leur tour, se joignent au mouvement. Tandis que grèves, émeutes et combats de rue se succèdent, obéissant à leur propre logique, la réunion du Workingmen's Party, qui n'a été pour rien dans le déclenchement des luttes, n'est suivie que par d'autres rassemblements similaires ; de son côté, le patronat doit réagir promptement et frapper les meneurs. Si un grand nombre de policiers en civil, — près d'une cinquantaine sont dénombrés un soir — assistent aux assemblées du parti, c'est la presse qui s'est chargée de renseigner les patrons ; elle décrit Parsons comme « le meneur de la Commune ».

Avant même son arrivée au lieu de travail, le lendemain de cette réunion, il a été rayé du personnel de l'entreprise ; quand il se présente, on lui annonce qu'il est désormais inscrit sur la liste noire. Désœuvré, Parsons arrive au bureau de l'*Arbeiter-Zeitung*, journal du Workingmen's Party, où il reçoit alors la visite de deux individus qui lui déclarent que le maire désire lui parler. Le militant les accompagne naïvement ; il s'agit de deux policiers en civil qui le conduisent au Commissariat où il est soumis à un interrogatoire et une séance d'intimidation ; dans la même pièce, dans l'ombre, assistent les dirigeants de la Chambre du Commerce. Ceux-ci vocifèrent, ils veulent sa mort, sous une forme ou une autre. Mais la police est perplexe ; Parsons refuse d'admettre que le Workingmen's Party a déclenché la grève ; elle craint surtout qu'une arrestation ou quelque acte encore plus grave n'envenime une situation qui, en ce moment, lui échappe. Un membre des forces de l'ordre libère enfin Parsons en lui déclarant que le patronat désire le voir pendu.

Quand le typographe, livré maintenant à lui-même, retourne à la *Tribune* de Chicago pour discuter avec le responsable syndical, il est assailli par deux hommes armés qui menacent de le jeter par la fenêtre du cinquième étage ; il est bousculé jusqu'en bas des escaliers et finit par s'enfuir, s'attendant à chaque instant à recevoir une balle dans le dos.

Dans la rue, la situation s'est retournée : la garde nationale traîne partout, la police montée disperse les réunions à coups de trique et de piétinements de cheval, l'armée fédérale et les troupes de cavalerie sont venues se mettre au service de la classe dirigeante. Le mercredi, dans la ville embrumée, le sang coule ; là où des grévistes se rencontrent spontanément, ils sont matraqués, dispersés ; les travailleurs du meuble sont attaqués sauvagement alors qu'ils sont réunis dans leur propre siège<sup>26</sup>. A la fin des événements de 1877, on dénombre officiellement dix-huit morts, dont Frank Norbock, le responsable de la section bohème du Workingmen's Party, qui a été tué par une balle dans la tête ; Philip Van Patten, l'un des dirigeants du groupe, a reçu le même traitement d'intimidation que Parsons ; la police n'a pas laissé le temps aux socialistes de comprendre le mouvement, d'y entrer, et de donner toute leur mesure<sup>27</sup>.

Jusqu'au printemps de 1880, les événements de 1877 vont pourtant stimuler la mise en place d'institutions ouvrières et l'ascension politique du socialisme. Dans l'une et l'autre de ces entreprises, Albert R. Parsons joue un rôle d'autant plus essentiel que le patronat l'a réduit au chômage, — à vivre des travaux de couture de sa femme, — et il l'a transformé en révolutionnaire à plein temps ; chacun de ses instants, désormais, sera consacré à la lutte des classes. Il fonde en 1878 un centre de réunions intersyndicales, l'*Amalgamated Trade and Labor Unions of Chicago and Vicinity*, au sein duquel il représente pendant plusieurs années son propre syndicat de typographes, et dont il est le premier président. La *Ligue pour les huit heures* établit cette même année une section à Chicago, et Parsons, nommé secrétaire, participe à ce titre au Congrès de l'*International Labor Union*, puis, en janvier 1880, à une Assemblée nationale de personnalités du mouvement ouvrier dans la capitale fédérale : Richard F. Trevellick, John G. Mills, Charles H. Litchman — des Chevaliers du travail — Dyer

26. *Supra*, p.195.

27. Robert V. Bruce, *op.cit.*

D. Lum et quelques autres font les couloirs du Capitole pour inciter les Représentants à voter le principe des huit heures, mais ils n'obtiennent aucun succès. Notre animateur assiste aux réunions de l'Assemblée locale 400 des Chevaliers du travail, la représente à deux reprises à l'Assemblée de District, puis, quand le premier groupe se dissout, il rejoint la *Local Assembly 1307* ; il entreprend fréquemment des tournées de conférences pour cette organisation.

Sur le plan politique, Parsons se trouve très vite en désaccord avec son parti ; ses candidatures répétées à Chicago aboutissent à autant d'échecs. S'il a participé au Congrès national du Workingmen's Party qui, en 1878, a donné naissance au Socialistic Labor Party (S.L.P.), s'il a été désigné par cette formation comme rédacteur-adjoint du *National Socialist* fondé ce même automne à Chicago si l'assemblée nationale du parti a même avancé son nom pour la candidature présidentielle en 1879<sup>28</sup>, il abandonne vite ce journal, à l'instar de la fraction syndicaliste, pour devenir correspondant et reporter du *Labor Standard* ; dès 1879 il choisit les formes de lutte qui érodent le fonctionnement de l'économie capitaliste, et quand, malgré ses adjurations, le S.L.P. s'associe aux *Greenbackers*, il rejoint la dissidence ; sa dernière campagne électorale se tient au printemps 1880, dans les conditions les plus grotesques, puisque le parti officiel lui oppose un rival dans le 6<sup>o</sup> District où il se présente<sup>29</sup>. C'est pourtant grâce à l'actif soutien des Amalgamated Trade and Labor Unions que l'entrée des socialistes dans l'arène politique de Chicago, à la demande des Anglo-saxons soutenus avec insistance par P. Van Patten et J.P. MacGuire, s'était annoncée par un lever de rideau prometteur. Au printemps 1878, le parti,

28. Parsons décline cette offre parce qu'il est en-dessous de l'âge requis, trente-cinq ans.

29. Il faut noter que Parsons a toujours été battu aux élections alors qu'il a été présenté plusieurs fois par les socialistes : à trois reprises comme *alderman*, deux fois comme *County Clerk* et même une fois comme Représentant au Congrès. A l'élection du printemps 1880, il n'obtient que quelques centaines de voix alors que son rival socialiste, James T. Morgan, en recueille plusieurs milliers.

concentré sur les 14<sup>o</sup> et 15<sup>o</sup> *Wards*, qui sont des quartiers ouvriers, gagnait dans l'un le poste d'*alderman* pour son candidat Frank A. Stauber, tandis que dans l'autre Parsons, victime peut-être d'une fraude électorale de ses adversaires, n'échouait que par un petit nombre de voix. Les résultats étaient encore plus réconfortants aux élections de l'automne, pour l'Assemblée législative de l'Etat d'Illinois, puis à celles du printemps 1879 où le parti présentait un candidat à la mairie, le remarquable médecin Ernst Schmidt<sup>30</sup> qui obtint un score appréciable de douze mille voix. Les manifestations des partisans de la lutte armée ne paraissent pas avoir effarouché l'électorat populaire; en été 1878, contre le souhait de la tendance politique, les *Lehr-und Wehrverein* défilent à la fête socialiste; aux élections de novembre, on célèbre la victoire, dans la grande salle de réunion domine le portrait de Ferdinand Lassalle tandis que les fusils s'entassaient en pyramides à l'arrière-plan. En mars, les groupes précités, les *Bohemian Sharpshooters* et les *Irish Labor Guards* défilent par rangs de quatre, fusils sur l'épaule, au rythme de «la Marseillaise», vers l'énorme palais de l'Exposition industrielle qu'on a loué pour l'occasion; il accueillera quelque cent mille visiteurs<sup>31</sup>.

Le reflux du courant politique résulte en partie des querelles internes, nées de malversations locales et de l'alliance nationale avec les *Greenbackers*; un événement extérieur porte un coup fatal à cette entreprise; c'est l'action des instances démocratiques pour annuler les suffrages populaires et la progression des forces socialistes. Lors du renouvellement de son mandat, F.A. Stauber gagne l'élection de 1880 par une majorité de trente-et-une voix; sous prétexte de vérification, les deux contrôleurs du scrutin emportent l'urne à leur domicile le soir et présentent ensuite un décompte différent qui assure la ma-

30. Le Dr. Ernest Schmidt, ancien radical quarante-huitard en Allemagne, avait participé à la vie politique de la communauté allemande de Chicago dont il était une des figures les plus connues. Voir Carl Wittke, *Refugees of Revolution, passim*.

31. Calmer, *Albert Parsons*, pp. 43-44.

jorité au rival. Le procès qui s'en suit coûte deux mille dollars au parti socialiste, et tandis que le tribunal confirme les deux ans de mandat de Stauber, après que les procédures lui en ont fait perdre un, ce même tribunal acquitte les deux fraudeurs. Cette décision infâme, plus encore que le reste, raffermirait les convictions antiparlementaristes de beaucoup ; dans les milieux immigrants, on n'a pas oublié les violents combats de rue de 1877, les scènes de bataille du viaduc de Halstead street où, à plusieurs reprises, la foule a forcé la police à reculer et même à fuir, avant d'être elle-même surprise par la cavalerie qui surgissait, blessait et tuait les gens à coups d'épée ; on rumine les injures adressées par la presse aux « Bohèmes et Polonais au teint hagard », aux « sales Français renégats », aux « rebuts de l'Allemagne » ; dans les taudis et les tavernes, depuis 1877, on rêve de s'armer pour les batailles à venir. Mais si la gestation des nouvelles forces demande du temps, cet autre coup porté contre le socialisme en 1881 provoque sa régression deux années durant, en dépit du congrès socialiste-révolutionnaire de Chicago ; ainsi une manifestation ouvrière, organisée par les militants en août 1883 ne réunit que les plus durs, c'est-à-dire les Lehr-und Wehrverein et trois syndicats allemands, les typographes, les ouvriers du meuble et les charpentiers<sup>32</sup>. Même Albert R. Parsons qui, en 1881, se sépare pour toujours de la voie politique et s'oriente désormais vers l'action révolutionnaire doit attendre deux longues années avant d'implanter dans sa ville des cellules nouvelles.

Ainsi Michael Schwab, relieur allemand portant ses quarante-cinq ans avec une allure toute professorale, revenu en 1881 à Chicago après deux ans d'absence, entrevoit l'équipe anglaise du S.L.P., visite une section allemande fossilisée où se rencontrent des dirigeants sans troupes, et ne s'enthousiasme que pour le club des « socialistes du côté nord » de la ville. Les effectifs des trois groupes sont minces, mais le dernier, composé de partisans et

32. Commons et al, *op. cit.* vol. II, p. 387.

d'adversaires de l'action politique, décide avec l'indépendance de la jeunesse de former des comités du même genre dans la ville. Michael Schwab commence alors l'obscur travail de formation qui consiste à s'adresser à des groupuscules de six à douze membres, à revoir trop souvent les visages familiers. Cet homme cultivé explique le socialisme à partir du *Manifeste communiste* ; on adopte les structures libertaires préconisées au Congrès de Chicago : indépendance de chaque cercle, responsables non rétribués, comité central formé par les délégués mais dont les décisions n'engagent que les clubs qui les ratifient. Quand se tient en 1883 le Congrès de Pittsburgh, Chicago compte alors une vingtaine environ d'associations. Les radicaux de langue allemande ont donc assez vite surmonté la crise et substitué aux orientations politiciennes des perspectives plus proches du socialisme révolutionnaire<sup>33</sup>.

La section américaine de l'I.W.P.A. est fondée en novembre 1883 par Parsons et cinq autres militants<sup>34</sup> ; les membres de ce cercle s'intéressent aux anarchistes de Lyon<sup>35</sup> dont ils reçoivent le journal et correspondent aussi avec l'Angleterre ; par exemple, William H. Holmes, membre particulièrement actif et ami intime des Parsons, échange des lettres avec William Morris et la *Socialist League*<sup>36</sup>. Avec sa compagne Lucy qui tient une chronique incendiaire destinée aux «tramps» et sous les auspices de l'I.W.P.A., Parsons lance, à partir de 1884, *The Alarm*, petit hebdomadaire de quatre pages, vendu cinq cents mais souvent distribué gratuitement dans les réunions de masse<sup>37</sup>. Le journal déborde Chicago pour atteindre de

33. Michael Schwab, *art. cit.*, pp. 123-124.

34. *The Alarm*, Chicago (May 16, 1885).

35. *The Alarm*, I (Nov. 8, 1884), 3, informe ses lecteurs que *L'Alarme* de Lyon (dont il a peut-être repris le titre) publie un article intéressant sur l'histoire de l'anarchie depuis l'idée d'Etienne Marcel jusqu'aux grèves du Creuzot et de Montceau-les-Mines. Sur *L'Alarme*, Lyon (13 av. - 1 juin 1884, Nos 1 - 8) voir Jean Maitron, *Histoire du mouvement anarchiste en France*, pp. 136-139.

36. C'est le cas, notamment, au moment de Haymarket.

37. Parsons veut atteindre en particulier les chômeurs.

nombreux travailleurs américains qui l'accueillent d'autant plus volontiers qu'en dehors de *Truth* qui, à San Francisco, exprime des propos plus révolutionnaires qu'ouvriers, et de la tentative avortée de *Nemesis* à Baltimore, ce sont des idées encore informulées en anglais qui apparaissent<sup>38</sup>.

*The Alarm* s'intéresse aux luttes et accorde une chronique particulière aux mineurs de la vallée Hocking en Pennsylvanie, car les contacts des militants de Chicago avec ces milieux sont étroits. Les agitations européennes sont suivies avec autant d'attention que la distance le permet ; *Le Révolté* de Genève, d'ailleurs bien lu aux Etats-Unis puisque tous les journaux socialistes-révolutionnaires et anarchistes y sont abonnés et reproduisent fréquemment ses articles<sup>39</sup>, fait ainsi connaître les idées de Bakounine, de Kropotkine, d'Elisée Reclus par le truchement de l'*Alarm*. Le périodique reproduit aussi des articles de William Morris ou du mensuel *Justice* en Angleterre. Les conférences de V. Drury apparaissent régulièrement, sans signature, sous le titre «Short Lectures. On the Labor Movement»<sup>40</sup>. Beaucoup de collaborateurs restent anonymes ou signent d'une initiale : «D», «H», «Spartacus» ; n'importe qui peut déposer un texte, sans le signer, dans la boîte à lettres, et il a de fortes chances d'être publié. Cette pratique servira bientôt les ennemis qui accuseront le journal d'inciter à l'emploi des moyens violents. En fait, les membres du groupe américain qui fondent l'*International Rifles* n'ont jamais possédé de fusils ou d'autres armes et leur groupe, qui se réunit quatre ou cinq fois, se dissout presque un an avant mai 1886<sup>41</sup>.

Les théories sur la violence varient beaucoup avec chaque individu. Il faut rappeler que des fantasmes sadiques obsèdent depuis quelque temps les dirigeants industriels, et leurs journaux suggèrent d'empoisonner le pain donné aux vagabonds ou d'exterminer les grévistes. Les meneurs

38. Cité par *The Alarm* (Nov. 15, 1884).

39. *Le Révolté* compte 62 abonnés aux Etats-Unis.

40. A partir du vol. I N° 4 (Oct. 25, 1884).

41. *Life of Albert Parsons*, Lucy E. Parsons ed. p. 224.

tout-à-fait peuple, Lucy Parsons ou Johann Most, ne peuvent rester passifs et répondent du tac au tac. Par delà cette rhétorique, il faut chercher la théorie. Albert Parsons trouve que l'idée d'attaquer les autorités de la ville est insensée, car quand bien même Chicago serait entre les mains des ouvriers, ils ne pourraient pas s'enfuir avec. August Spies tourne en dérision ceux qui rêvent que les anarchistes et les socialistes soient à même de faire la révolution : celle-ci ne peut être l'œuvre d'individus ou de conspirateurs, elle appartient à «la logique des événements», à la nature des choses. Par contre, les manifestations réclament prudence et courage ; évitons, conseille-t-il, les places qui sont des souricières, méfions-nous du voisin inconnu qui est peut-être un détective, envoyons des observateurs à chaque rassemblement pour analyser la situation, n'organisons des rencontres que si nous sommes en mesure de résister ; rien ne justifie l'attaque à main armée de la police ou des autorités constituées, mais tout légitime l'emploi des armes et surtout de la dynamite, comme moyen individuel et collectif de défense, contre les assauts illégaux de la police, de la milice et de ceux qui portent atteinte au droit de rassemblement des ouvriers<sup>42</sup>.

Les premiers membres de la section américaine de socialistes antiparlementaires sont issus d'une association de libre pensée, la *Chicago Secular League*, animée par le socialiste «orthodoxe» E.A. Stephens, et mère d'une génération de libertaires tels que Parsons, Samuel J. Fielden, — l'une des futures victimes de Haymarket, — William Holmes et sa femme Lizzie M. Swank (*supra*), ou encore ce jeune homme du nom de Clarence Darrow, appelé à devenir un avocat célèbre. Quant au club socialiste-révolutionnaire, imitant les comités de langue allemande, il est avant tout un lieu d'information ; on débat des modalités du communisme ou de questions hétérodoxes, car le plus grand libéralisme règne dans les thèmes et le choix des

42. Dyer D. Lum, *A Concise History of the Great Trial of the Chicago Anarchists in 1886*, pp. 91, 137, 139.

orateurs comme dans les adhésions<sup>43</sup>. La plupart des cercles omettent le procès-verbal de réunion, puisqu'il s'agit de groupes de discussion ; bientôt les membres ne sont mentionnés que par un numéro, parce que plusieurs d'entre eux sont déjà inscrits sur les listes noires du patronat et persécutés de diverses manières<sup>44</sup>. Les clubs de l'I.W.P.A. n'ont rien de clandestin, quoiqu'en disent les journalistes, les policiers et les historiens, n'importe qui peut y venir et les indicateurs ne manquent pas. Le grand banquier Lyman G. Gage, l'une des figures marquantes du capitalisme de Chicago, paye un détective pour espionner le cercle de langue anglaise, mais cet Andrew C. Johnson, d'ailleurs rapidement repéré, ne peut fournir aucune preuve que ce groupe est armé<sup>45</sup>.

#### *La montée révolutionnaire*

Parsons a lancé *The Alarm* à une date stratégique, quelques jours avant le Congrès national d'une petite organisation, la *Federation of Organized Trades and Labor Unions of the United States and Canada*, qui doit se rencontrer à Chicago. Il ne fait aucun doute que les « anarchistes » de la ville tentent d'influencer le mouvement ouvrier national. Mais sont-ils armés pour le faire ?

A Chicago s'est déjà tenu un Congrès des travailleurs de l'Illinois, en mars 1884, qui regroupe syndicats et Chevaliers du travail. Parsons déduit avec un bel optimisme que l'Assemblée, en réclamant une législation sur les conditions de travail, remet en cause le principe de la propriété privée des moyens de production, mais il ne cache pas sa déception de voir les participants continuer à mettre leurs espoirs dans le système électoral. Comment, demande-t-il, la liberté politique peut-elle coexister avec la servitude économique ? La classe qui contrôle les industries du pays

43. Samuel J. Fielden, in *The Famous Speeches of the Eight Chicago Anarchists in Court*, (Chicago : Lucy E. Parsons Publ., n.d.) p. 49.

44. M. Schwab, *art. cit.* p. 125.

45. Lum, *op.cit.* p. 132 ; *cf.* pp. 87-88.

ne peut-elle, quand elle le désire, orienter aussi les votes ? il répond : « Nos institutions politiques ne sont que le reflet des structures économiques, et nos réformateurs politiques devraient apprendre que les ouvriers ne sont pas pauvres parce qu'ils votent mal, mais tout au contraire ils votent mal *parce qu'ils sont pauvres* »<sup>46</sup>.

L'absence d'influence anarchiste sur le mouvement ouvrier de l'ensemble de l'Etat d'Illinois se conjugue au déclin de leur poids dans les orientations de l'institution centrale de leur propre ville, la *Trades and Labor Assembly* ; celle-ci leur apparaît de plus en plus conservatrice et c'est d'abord contre cette instance qu'ils dirigent le feu.

L'action est menée par le *Cigar Makers' Progressive Union* qui par fidélité à ses options socialistes, a quitté en 1881 l'*International Cigar Makers' Union* que dirige à New York l'ancien lassalien A. Strasser ; allié au *Central Labor Union* de New York, affilié aussi à l'Assemblée de District N° 49 des Chevaliers du travail, il bénéficie de nombreux adhérents parce qu'il touche les immigrants<sup>47</sup>. En février 1884, il rompt avec les socialistes de Chicago qui dominent l'*Amalgamated Trades and Labor Assembly*, car l'émancipation de l'humanité ne peut être obtenue que par la rébellion ouverte de la classe exploitée<sup>48</sup> et, quelques mois plus tard, il invite les autres syndicats de la ville à se retirer de la centrale ouvrière<sup>49</sup>. Assez vite, d'autres associations de métier rejoignent les dissidents : le *Furniture Workers' Union*, essentiellement allemand, fondé en 1873 par l'A.I.T. « marxiste », et qui est probablement lassalien<sup>50</sup> ; le *Carpenters' and Joiners' Union*, formé en octobre 1884 par une quarantaine de rebelles de la *Brotherhood of Carpenters and Joiners of America*

46. Albert R. Parsons, « Socialism in Chicago », *Truth*, San Francisco, (June 1884), pp. 39-41, citation p. 39.

47. Commons *et al.* II pp. 399-400.

48. *Vorbote*, Chicago (Feb. 20, 1884), cité par Commons *et al.* II, p. 387.

49. Commons *et al.*, vol. II p. 387.

50. *Ibid.* vol. II pp. 225-226. Le syndicat se réclame du socialisme au moins jusqu'en 1894.

de J.P. McGuire, qui devient le noyau d'un syndicat internationaliste décentralisé selon les principes libertaires : il répond fièrement à une attaque du *Sozialist*, de New York, que la plupart de ses 368 membres sont anarchistes<sup>51</sup> ; le *Metal Workers' Union*, fondé en 1884 à Chicago, qui donne naissance l'année suivante au *Metal Workers' Federation Union*, dont le centre est établi à Saint Louis, et qui se fonde aussi sur les principes du nouvel anarcho-syndicalisme.

En vérité, les historiens ont ressassé que les anarchistes de cette époque feignaient seulement de s'intéresser aux associations de métier parce qu'ils préféraient entretenir le mécontentement dans l'espoir de radicaliser les masses<sup>52</sup>. Bien au contraire, on peut citer tel discours de Johann Most à Baltimore, dans lequel celui-ci approuve le principe syndical ; s'il reproche aux *trade-unions* de ne pas être assez le terrain d'entraînement de la révolution où les meneurs enseignent aux adhérents à exiger leurs droits<sup>53</sup>, vers la fin de sa vie il salue avec enthousiasme l'apparition des *Industrial Workers of the World*. Quant à Parsons, il est profondément attaché au mouvement des huit heures, qu'il regarde comme un premier empiètement sur le droit de propriété capitaliste, et rien n'est plus erroné que d'imaginer qu'il s'agit là d'un simple opportunisme ; Lucy Parsons et Lizzie Swank-Holmes passent le plus clair de leur temps à organiser les femmes au travail. Les premières conceptions anarchistes du syndicalisme apparaissent dans le *Metal Workers Federation Union* qui, dans sa déclaration de principes, ne considère les conquêtes des travailleurs que comme des bénéfiques momentanés qui poussent à l'opportunisme ; il convie le mouvement ouvrier à lutter pour l'abolition du régime capitaliste et la naissance d'une société

51. *Vorbote*, 4 mars et 20 mai 1885, d'après Commons *et al.* vol. II, p. 388.

52. *Vorbote*, 23 juin 1883, *Alarm*, 2 mai 1885, selon Commons *et al.*, vol. II, p. 388.

53. « Revolutionary Echoes », *The Alarm* (Oct. 11, 1884), 4. Ce commentaire est tiré de l'article du *Baltimore Sun* sur le discours de Most du 20 sept. 1884.

libre fondée sur une organisation coopérative de la production ; il demande donc que les associations de métier se tiennent à l'extérieur du parti politique, que leurs dirigeants disparaissent pour permettre la décentralisation la plus totale et que les militants s'éduquent en apprenant à autogérer leurs propres affaires sans l'intervention d'une minorité prête à s'accaparer les profits de cette cause<sup>54</sup>.

L'invitation à la dissidence aboutit d'abord à un défilé (juin 1884) où se retrouvent la section de typographes N° 9 de Parsons et les représentants de divers corps de métier : cigariers, tailleurs de mode, tanneurs, charpentiers, bouchers, ébénistes<sup>55</sup>. Ce mouvement donne naissance au *Central Labor Union* ; ce rival de la *Trades Assembly* où sont restés les socialistes « orthodoxes » adopte en octobre une déclaration de principes proche des thèses anarchistes ; dès le mois de novembre, l'I.W.P.A. et les associations ouvrières organisent un défilé à l'occasion de la crise économique qui frappe à nouveau les Etats-Unis. Un journal allemand salue l'événement :

La journée d'hier a vu la naissance d'une nouvelle phase de la lutte sociale. Jusqu'à présent, le mouvement révolutionnaire était limité aux travailleurs allemands, bohèmes, danois [ . . . ] Hier, la classe ouvrière typiquement américaine a porté le drapeau rouge à travers les rues et elle a ainsi proclamé sa solidarité avec le prolétariat international<sup>56</sup>.

Ils sont quelque trois milliers qui manifestent devant le palais de Washburne, conspuant l'ancien ambassadeur des Etats-Unis en France à l'époque de la Commune. La plupart sont des Américains de souche ; les *tramps* représentent environ trente-cinq pour cent de ce groupe ; pour la première fois dans l'histoire des Etats-Unis, le drapeau noir flotte sur la foule. Les Allemands sont relativement peu nombreux ; Parsons estime que la foule

54. *Alarm* (June 27, 1883 ; Commons *et al.*, vol. II pp. 297-298.

55. *Vorbote*, 2 juil. 1884, cité par Commons *et al.* vol. II p. 387.

56. *Chicagoer Arbeiter-Zeitung* (28 nov. 1884), cité par Commons *et al.*, vol. II pp. 389-390.

aurait été plus importante si le temps avait été plus clément, mais de toute façon beaucoup ont été sensibilisés puisque vingt-cinq mille exemplaires d'une circulaire ont été distribués dans la ville<sup>57</sup>.

En 1886, le Central Labor Union englobe vingt-deux syndicats de Chicago, dont les onze plus puissants<sup>58</sup>. La progression la plus sérieuse est probablement celle du Metal Workers' Union, avec quatre sections, qui pénètre dans deux bastions du capitalisme de Chicago : Pullman et McCormick<sup>59</sup>. Cette radicalisation des syndicats se traduit par une intense activité des groupes de l'I.W.P.A., de nombreuses réunions de masse organisées sous leur égide à Chicago mais aussi dans les Etats environnants, enfin de multiples interventions de leurs principaux orateurs, que d'autres organisations ouvrières invitent un peu partout. Dès 1884, *The Alarm* annonce l'existence de treize groupes de l'I.W.P.A. dans sa ville ; affirmation qu'il ne faut pas prendre de façon trop comptable, car elle inclut probablement les groupes allemands des *Lehr-und Wehrverein* et l'on parle de réunions tantôt pour désigner des assemblées de masse et tantôt pour signaler l'existence de cercles de discussion<sup>60</sup>.

57. «The Black Flag», *The Alarm* (Nov. 29, 1884), p. 2 ; cf. Nov. 22, 1884.

58. Typographical N° 9, Fringe & Tassel Workers, Fresco Painters, Furniture Workers (Pullman), Bakers N° 10, South Side Bakers' Union, Lumber Workers, Hand Labor Union, Hod Carriers' Unions, Brewers & Malsters, Beer Barrel Coopers, Brickmakers, International Carpenters (Bohemian), Independent Carpenters and Joiners (Lake View), Wagon Workers, Harness Makers, Butchers, Progressive Cigar Makers, Metal Workers N° 1, 2, 3, Metal Workers' Union (Pullman). *Vorbote* (24 avr. 1886), cité par Commons *et al.*, vol. II p. 391.

59. *Alarm* (Dec. 13, 1884) : meeting de masse des travailleurs de Pullman à Rosedale, environ cinq cents participants ; *La Torpille* (Janv. 1886), 11 : «A Chicago, 1500 ouvriers de la facture de machines pour l'agriculture, Mc Cormick, sont sur le pavé, en raison d'un lockout ; sur ce nombre, 300 sont des révolutionnaires appartenant à l'Union des ouvriers sur métaux, une centaine de l'Union des mouleurs et 4 à 500 Knights of Labor, tous très résolus à tenir contre l'intervention de la police».

60. Sur les *Lehr-und Wehrverein*, voir chap. précédents.

Dans les communautés d'immigrants, le mouvement anarchiste tente aussi sa percée. La presse socialiste allemande de la ville, qui comprend le quotidien *Arbeiter-Zeitung*, son édition dominicale *Die Fackel*, et un autre hebdomadaire *Der Vorbote*, jouissait déjà en 1880 d'une grande circulation ; mais une mauvaise gestion avait mis le quotidien sur le chemin de la banqueroute et les directeurs faisaient savoir à la Socialistic Publishing Company qu'il ne restait qu'une alternative : suspendre le journal ou transformer la société en entreprise privée. Celle-ci réagit en confiant la responsabilité de sa presse à August Spies et Oscar Neebe, organisateurs du mouvement syndical allemand dans la ville. Les périodiques devinrent ainsi anarchistes et leur tirage augmentait aussitôt :

	1876	1880	1886
Arbeiter-Zeitung		3.000	5.780
Die Fackel		5.000	10.000
Der Vorbote	3.334		8.000

Si, de son côté, Michael Schwab a contribué à donner du muscle aux groupes anarchistes, trois jeunes gens vont les enhardir davantage : Adolph Fischer, George Engel et Louis Lingg. Le premier, né à Brême (Allemagne) en 1858, a fait son apprentissage de compositeur aux Etats-Unis où il est arrivé à l'âge de quinze ans ; il est membre de la *Deutsch-Amerikanische Typographia* de Chicago où, depuis son installation en 1883, il travaille à l'*Arbeiter-Zeitung* ; George Engel, bien plus âgé que lui, puisqu'il est né en 1836, a vécu une enfance misérable d'apprenti en quête d'un patron qui voulût bien l'accepter ; il se rend à Philadelphie en 1873 puis, l'année suivante, à Chicago qui lui offre, grâce au *Vorbote*, un socialisme de version lassallienne. Louis Lingg enfin, le plus jeune des trois, né à Mannheim en 1864, découvre en Suisse le mouvement ouvrier, se lie en particulier à deux apôtres de la

propagande par le fait, Stellmacher et Kammerer, puis part aux Etats-Unis pour éviter le service militaire ; il va directement à Chicago et adhère à l'International Carpenters' and Joiners' Union<sup>61</sup> ; réduit au chômage pour avoir refusé de prendre l'emploi d'un gréviste, il est comme Albert Parsons révolutionnaire à plein temps et se consacre, en qualité de délégué des menuisiers, à l'édification du Central Labor Union ; il pense que les activités syndicales doivent se fixer pour mission d'affranchir les travailleurs de leurs illusions et les entraîner ainsi à devenir révolutionnaires. Les trois hommes vont cristalliser la tendance la plus dure dans un nouveau journal, aujourd'hui presque introuvable, *Der Anarchist*, qui débute en janvier 1886 et ne cesse de paraître que lors de l'arrestation de ses trois animateurs en mai suivant, avec l'affaire du Haymarket<sup>62</sup>.

61. P.S. Foner, *Autobiography of the Haymarket Martyrs*, p. 190 n. 100 confond cette association avec le syndicat plus orthodoxe de J.P. MacGuire dont elle s'est séparée (*supra*), pp. 257-258.

62. Les Nos 1 et 4 (jan. et avr. 1886) se trouvent dans la collection Kramer.

## CHAPITRE DIX

### AUX ORIGINES DU PREMIER MAI : HAYMARKET

Au Congrès de Chicago de la *Federation of Organized Trades and Labor Unions* (qui devait devenir la Fédération américaine du travail), les Bohèmes avaient été parmi les premiers à réclamer la journée de huit heures ; Jakub Mikulanda, leur secrétaire au Central Labor Union de Chicago, acclama la décision des anarchistes, en novembre 1885, d'appuyer cette revendication et de soutenir la grande grève nationale fixée au 1er mai. Le *Budoucnost* (*L'Avenir*) publiait de véritables communiqués de mobilisation, suivi par le *Pokrok Zapadu* (*Progrès de l'Ouest*) d'Omaha, la *Dennice Novoveku* (*Etoile de l'ère nouvelle*) et même par le très bourgeois *Slavie*<sup>1</sup> ; le *Budoucnost* félicitait les travailleurs tchèques qui participaient aux grèves de l'Illinois ou de la Pennsylvanie et qui s'entraînaient au maniement des armes ; les conversations s'excitaient à mesure qu'approchait la grande date et les associations de métier, comme celle des boulangers bohèmes, étaient si nombreuses à participer aux manœuvres militaires des *Lehr-und Wehrevein*<sup>2</sup> qu'elles créèrent en janvier 1886 une cinquième section de cette association<sup>3</sup>.

Bien que la crise économique eut quelque peu ralenti la combativité, le premier mai se préparait activement ; peu avant cette date, l'*Union des bûcherons bohèmes*, menée par F. Harasta, avait tenu un important rassemblement ; quelques jours avant, près de trois mille hommes,

1. J. Garriaud, « Radical Nationalism. A Study in Bohemian Immigration to the United States », Mémoire de maîtrise, Université de Montpellier 3, 1976, p. 107.

2. *Supra* chap. 8 et suiv.

3. *Budoucnost* (3 janv. 1886) cité in J. Garriaud, mém. cit. p. 107.

soit les effectifs de sept syndicats d'ouvriers originaires de la même région, s'étaient réunis, drapeau rouge au vent, près de la rive du lac de Michigan<sup>4</sup>. Dans un climat d'euphorie, le *Pokrok Zapadu* annonçait qu'au premier mai tous les engagements entre travailleurs et patrons cesseraient ; chaque employeur serait contraint de payer ses ouvriers selon le salaire convenu ; le 2 mai, les syndiqués et leurs sympathisants tiendraient des rassemblements publics ; le lundi 3 la production reprendrait à 8 heures, s'arrêterait à cinq, avec une pause d'une heure à midi ; le travail durant le dimanche et les fêtes nationales serait interdit, les heures supplémentaires ne pouvant être autorisées que dans le cas les plus nécessaires, à un tarif double ; les associations ouvrières devraient veiller à l'application de ce programme et réagir rapidement en cas d'abus<sup>5</sup>.

Grèves et lockouts se succédaient à la *McCormick Harvesting Machine Company* (aujourd'hui International Harvester & Co.) depuis que le poste de commande était tenu par le jeune Cyrus McCormick II après le décès de son père ; le nouveau patron avait fait quelques concessions aux ouvriers, car la gendarmerie avait refusé d'intervenir, puis il avait fait nommer au *Chicago Police Department* le capitaine Bonfield, apprécié pour ses préjugés contre les étrangers, sa promptitude à tuer les manifestants<sup>6</sup>, et pour sa collaboration avec l'agence «Pinkerton» qui fournissait au patronat informateurs, provocateurs et milice. Depuis deux mois et demi, la situation était très tendue : McCormick II avait expulsé ses 1482 employés, les remplaçant par des «volontaires» sous la protection des *Pinkertons*. Spies, Fielden et Parsons avaient déjà tenu des réunions avec les ouvriers de l'entreprise, par exemple le 12 mars 1886<sup>7</sup>.

4. *Budoucnost* (29 avr. 1886).

5. *Pokrok Zapadu* (28 avr. 1886) in J. Garriaud, p. 109.

6. William J. Adelman, *Haymarket Revisited* (Chicago : Illinois Labor History Society, 1976), p. 12 : «Le Capitaine Bonfield avait particulièrement impressionné les hommes d'affaires comme McCormick à cause de son ordre de «tirer pour tuer» durant la grève des tramways en 1885».

7. Lum, *op.cit.* pp. 86-87.

Le samedi 1er mai, dans l'ensemble des États-Unis, trois cent quarante mille salariés immobilisaient environ douze mille usines. Dans l'espoir de désamorcer le mouvement, les patrons de Chicago avaient promis la journée de huit heures à quarante-cinq mille ouvriers<sup>8</sup>.

Dans cette ville, le cortège prit une ampleur particulière. A sa tête marchaient Albert Parsons, sa femme Lucy, leurs deux enfants Albert Jr. et Lulu, suivis de huit mille travailleurs qui, bras dessus bras dessous, avançaient en chantant le long de Michigan avenue. Sur les toits, le long du parcours les policiers étaient perchés, prêts à l'action<sup>9</sup>. Le mouvement fut paisible à Chicago, au contraire d'autres villes comme Milwaukee, où Bohèmes et Polonais s'étaient battus contre les briseurs de grève<sup>10</sup>. Selon le *Slavie*, cette action avait plus particulièrement attiré des Allemands, des Bohèmes et des Polonais, mobilisant surtout le monde des scieries, des boulangeries, des brasseries et des manufactures de cigares<sup>11</sup>.

Les réunions continuaient le dimanche 2 mai. Depuis que Spies prenait la parole deux ou trois fois quotidiennement dans les multiples rassemblements qui se succédaient durant ces quinze ou vingt derniers jours, il était épuisé<sup>12</sup>, dans un état second entre l'excitation et l'abattement ; il aurait aimé se dérober, mais chaque fois qu'il suggérait de prendre un remplaçant on ne trouvait personne, car les autres meneurs étaient, à des degrés divers, dans la même situation. Quand on l'invita au rallye des travailleurs des entrepôts de bois, il ignorait que ce rassemblement du 3 mai, près des ateliers de « Clark Brothers », était à proximité de la manufacture de McCormick. Il arriva en retard ; F. Harasta, dirigeant de l'*Unie Ceskych Delnicku v Duvarnach* (Syndicat des Bûcherons bohèmes) avait déjà pris la parole, suivi par Samuel Fielden et quelques orateurs

8. Adelman, *op.cit.* p. 15.

9. *Ibid.* p. 15.

10. J. Garriaud, *op.cit.* p. 110.

11. *Ibid.* p. 109.

12. Lum, *op.cit.* p. 134.

spontanés; le responsable syndical présenta Spies à titre de socialiste, ce qui fit protester quelques-uns, mais on écouta ce dernier en silence. Juché sur un wagon de marchandises, il dominait une foule impressionnante de plusieurs milliers d'hommes<sup>13</sup> ; il avait le sentiment que leur intelligence était rudimentaire ; en fait, la majorité était composée de Polonais et de Bohèmes qui ne pouvaient pas le comprendre. A 15 h. 30, la cloche de McCormick tinta pour le changement des équipes ; c'était le moment où les grévistes s'efforçaient de dissuader «les jaunes». Selon un témoin, quelqu'un cria «Allons chez McCormick !» et une autre voix reprit en écho «Allons attraper les jaunes ! Tuons-les !» Spies vit courir cent cinquante hommes, suivis par d'autres, en dépit de ses conseils ; alors qu'il terminait son discours, il entendit des coups de revolver, des voitures de police passèrent : le tir se faisait plus nourri ; quand il eut conclu, le comité de grève le désignait à l'unisson pour être le porte-parole de ces ouvriers auprès de la direction<sup>14</sup>, mais déjà il partait vers McCormick et assista à la fin des opérations ; des policiers déchargeaient leurs pistolets sur environ cent cinquante hommes, femmes et jeunes garçons en déroute<sup>15</sup>. Il imaginait les blessés, peut-être même les morts, quand un Irlandais se dirigea vers lui en criant son scandale de voir les bûcherons qui restaient impassibles au lieu de se battre<sup>16</sup>. Spies demanda s'il y avait beaucoup de victimes ; le jeune homme répondit qu'il avait aidé à porter deux tués, mais qu'on devait s'attendre à d'autres et il supplia Spies de lancer l'auditoire contre la police. L'Allemand retourna vers le rassemblement qui se disloquait et, s'il vit des gens indignés, il fut profondément choqué de l'apparente indifférence qui se manifestait. Il partit pour son bureau dans un état de

13. 6000 d'après Schaack le policier, *op.cit.* p. 24, 10.000 selon Spies et 12.000 selon le *Pokrok Zapata*, Omaha du 3 mai 1886.

14. Lum, *op.cit.* p. 23.

15. Lum, *op.cit.* p. 23 ; cf. p. 134 qui donne une version différente.

16. *Ibid* p. 23.

profonde excitation. Il ne savait pas que l'Irlandais était un provocateur<sup>17</sup>.

L'éditeur de l'*Arbeiter-Zeitung* composa le soir même une affiche ; persuadé de la folie qu'il y avait à résister les mains nues aux milices armées, il écrivit :

«Aux armes, travailleurs. Vos maîtres ont lancé leurs limiers, la police. Cet après-midi ils ont tué six de vos frères à McCormick ; [. . .] ils les ont tués pour vous montrer, citoyens américains libres, que vous devez vous satisfaire et contenter de tout ce que vos patrons condescendent à vous accorder, sinon vous serez abattus<sup>18</sup>».

Ayant rédigé cet appel aux armes, puis un second texte encore plus virulent, mais en allemand, il remit son manuscrit de trente-quatre lignes aux six compositeurs qu'il avait mobilisés pour l'occasion et partit se coucher. L'un des ouvriers, Hermann Padeva, jugea bon de donner un titre ; il écrivit : «Vengeance !». Cela changeait toute l'interprétation, car la recommandation de se munir d'armes pour sa défense, faite en termes généraux, se transformait en invitation à une revanche sanglante. Les événements du lendemain devaient ainsi apparaître comme une confirmation de cette volonté, et la désormais fameuse «circulaire de la revanche» serait fatale à August Spies. Vingt-cinq mille exemplaires allaient être tirés pour la diffusion dans les réunions et la moitié fut en effet distribuée.

Balthazar Rau, agent de publicité de l'*Arbeiter-Zeitung*, avec une diligence peu ordinaire<sup>19</sup> emportait le soir même des exemplaires à Zepf's Hall<sup>20</sup> qui était le lieu habituel de rencontre des ouvriers du bois ; il ne devait d'ailleurs pas passer bien loin de Grief's Hall<sup>21</sup> où se déroulait une réunion mystérieuse.

17. *Ibid.* p. 24.

18. *Ibid.* p. 24.

19. Oscar Neebe aurait aussi montré cette circulaire le même soir à un tenancier de *saloon*, Franz Hein, (*Ibid.* p. 82).

20. qui existe toujours, 630 W.Lake street.

21. 54 W.Lake street.

La section armée des Lehr-und Wehrverein avait été en effet convoquée par un signal convenu, paru dans *Die Fackel* : «Y - Venez Lundi soir». Ils étaient peut-être une trentaine<sup>22</sup>, réunis dans le sous-sol parce que les autres salles étaient déjà occupées. George Engel, membre de l'I.W.P.A. du nord-ouest, et Adolf Fischer, compositeur à l'*Arbeiter-Zeitung*, bien qu'ils ne fussent pas membres de l'association<sup>23</sup>, étaient cependant présents. Gottfried Waller, ouvrier suisse qui, depuis trois ans, était aux Etats-Unis, présidait. Il devait plus tard assurer que ni Engel ni lui-même ne savaient pourquoi cette réunion avait été convoquée<sup>24</sup>. On s'émut des hommes qui venaient d'être tués à McCormick et on parla de défense ouvrière. Engel fit savoir que le groupe du nord-ouest avait décidé que dans de tels cas le mot «Ruhe» («silence») publié dans l'*Arbeiter-Zeitung* servirait de signal ; un comité devait alors observer la ville ; si des conflits éclataient, des bombes seraient lancées sur les postes de police<sup>25</sup>. Gottfried Waller suggéra d'organiser pour le lendemain un rassemblement de protestation, où l'on inviterait les ouvriers à démontrer leur solidarité en cas d'attaque, et il proposa Market square ; mais Fischer déclare que cette place était une souricière et proposa de tenir la rencontre à huit heures du soir, au Haymarket, où l'on aurait vraisemblablement beaucoup de monde.

«"Le 4 mai au matin", écrit un observateur français, la grève était générale à Chicago ; même les femmes et les jeunes filles des fabriques avaient quitté le travail et paradaient dans les rues. Dans tout le pays, la grève gagnait

22. Grief, le propriétaire, qui était allé les voir quelques instants, en compta de 25 à 30 (ibid. p. 77), Bernard Schrade (ou Schroeder) qui y demeura trois quarts d'heure, les estima être entre 30 et 35 (*Famous Speeches of the Eight Chicago Anarchists*, pp. 90-91) ; Gottfried Waller soutint qu'ils étaient entre 70 et 80 (Lum, *op.cit.* p. 68).

23. Lum, *op.cit.* pp. 70, 74.

24. Ibid. p. 70.

25. Ibid. p. 69.

du terrain ; déjà beaucoup de patrons avaient accédé aux demandes des ouvriers»<sup>26</sup>.

Déjà la presse bourgeoise présentait sur un ton dramatique la rencontre de la veille près de McCormick. «Six morts» annonçait le *Daily News* de Chicago ; le *Slavie* décrivait une scène de bataille : les manifestants ouvraient le feu ; les anarchistes tentaient de pendre un policier et la foule voulait incendier l'usine ; ce journal terminait en déclarant :

«La police de l'Etat était sur ses gardes mais aurait probablement été incapable d'empêcher une nouvelle explosion sanglante»<sup>27</sup>.

En réalité, s'il y avait de nombreux blessés, si Louis Lingg avait été matraqué — son syndicat menait la lutte chez McCormick — deux personnes avaient été tuées. Spies, qui en avait annoncé six, s'était basé sur le *Daily News*, mais il serait accusé d'exciter les ouvriers et le juge interdirait de montrer aux jurés l'exemplaire du quotidien américain.

Ce 4 mai au matin, au bureau de l'*Arbeiter-Zeitung*, Fischer, dans l'ardeur de ses vingt-six ans, composa une affiche au ton provocateur pour inviter à la réunion du soir au Haymarket ; il l'exhiba devant Spies en lui demandant de prendre la parole, mais celui-ci refusa net, car l'invitation se terminait par cet appel : «Travailleurs, Armez-vous et paraissez en force!». Il céda cependant quand Fischer admit son erreur, fit réimprimer le texte en supprimant la phrase indésirable et jeta à la poubelle les tirages précédents.

Mais cette réunion étrange de la veille au soir, convoquée de façon mystérieuse, et qui engendrait un rassemblement aussi mal préparé, n'était pas la seule surprise ; l'*Arbeiter-Zeitung* du matin portait, de façon inattendue le mot «Ruhe». Or la rencontre du 3 avait été convoquée par Balthazar Rau, l'agent de publicité, qui pourtant n'y était

26. Frédéric Tufferd, «Le Socialisme en Amérique», *Revue socialiste* (juin 1887), p. 536.

27. *Slavie* (5 mai 1886) cité par J. Garriaud, *op.cit.* p. 111.

pas venu ; et elle serait tenue par l'accusation comme preuve d'une conspiration ; il en serait de même pour le signal de ralliement qui lui aussi était de la main de Rau<sup>28</sup>. Il est pour le moins bizarre que l'employé du journal ait senti le besoin d'écrire une lettre anonyme en allemand pour demander cette insertion, alors qu'il aurait pu en parler directement à Spies. Avec l'intervention du jeune Irlandais la veille, près de McCormick, et la suggestion du *Slavie* du matin, cela faisait en moins de vingt-quatre heures la quatrième provocation à susciter un affrontement des anarchistes avec la police et/ou à compromettre August Spies. S'étonnera-t-on alors que l'homme qui, lors de la réunion près de McCormick, avait présenté Spies au responsable syndical n'était autre que Balthazar Rau ?

Une autre scène étrange, racontée plus tard par deux autres curieux témoins, William Seliger et Gustav Lehmann, devait se dérouler à North Avenue. Le menuisier Seliger fabriquait à son domicile des bombes ; il hébergeait Louis Lingg et, depuis quelques jours, celui-ci se livrait à la même opération dans sa chambre à coucher et dans une pièce du fond. Ce 4 mai, dans l'après-midi, Lehmann et Seliger arrivèrent chez Lingg avec un Prussien<sup>29</sup> pour acheter un revolver. Ils trouvèrent le jeune homme occupé avec d'autres Allemands<sup>30</sup> à d'effrayants travaux dans la chambre à coucher ; à 17 heures, le travail continuait : une bonne trentaine d'engins auraient été préparés<sup>31</sup>. Vers 20 heures ou 20 h. 30, Seliger et Lingg quittaient le domicile, transportant une petite malle de 15 à 25 kilos avec un bâton, et faisaient une entrée discrète à Neff's Hall où, dans une arrière-salle, trois ou quatre hommes qui les attendaient se servirent<sup>32</sup> ; Lingg et Seliger quittèrent l'auberge et s'en allèrent boire ailleurs le reste de la soirée<sup>33</sup>.

28. «Transcript of record», vol. 0, Chicago Historical Society ; Lum, *op.cit.* pp. 79, 138.

29. Smideke.

30. Thieler, Hermann, Huebner et Muensenberger.

31. «Transcript of record», vol. 0 ; Lum *op.cit.* pp. 79, 83.

32. Probablement Thieler, Hermann, Huebner et Muensenberger.

33. Lum, *op.cit.* pp. 79, 84.

Mais déjà devait se tenir la fameuse réunion ; la foule qui se trouvait au Haymarket, ne voyant personne, commençait à s'effriter. Enfin Spies arriva, sans se presser, avec son frère, vers 20 h. 15, car il pensait qu'il devait intervenir après les orateurs de langue anglaise. Il décida de déplacer le rassemblement vers un lieu moins vaste, voulant éviter que la police intervienne sous le prétexte qu'on gênait la circulation. Il remonta Desplains street, s'éloignant un peu plus du poste de police au coin de cette rue et de Washington, laissait sur sa droite des caisses de poisson, vides, empilées sur le trottoir, une lampe à gaz qui était le seul éclairage de la rue, puis une allée assez large, presque en cul-de-sac parce qu'elle ne rejoignait Randolph street que par une bande étroite ; il y avait deux chariots devant la façade de «Crane Brothers» — une des plus grandes usines de Chicago — et il grimpa sur le plus proche, à 3 ou 4 mètres au nord de l'allée. Il demanda par deux fois si Parsons était là ; on lui répondit qu'il menait une réunion ailleurs et il partit avec son frère et deux jeunes gens, Ernest Legner et Rudolph Schnaubelt, à la recherche de son camarade américain ; après dix minutes, comme on ne le trouvait pas, quelqu'un partit le chercher : c'était Balthazar Rau. Spies entreprit donc de discourir sur le mouvement des huit heures et l'affaire McCormick ; un millier de personnes environ s'étaient maintenant rassemblées, quelques-unes vers le nord de Desplains street, la plupart vers le sud, couvrant toute la largeur d'un trottoir à l'autre, d'autres enfin dans l'allée ; foule essentiellement ouvrière, complétée par quelques badauds ; des journalistes étaient venus, tel ce reporter de la *Tribune* qui avait reçu pour instruction de ne noter que les passages incendiaires<sup>34</sup> ; on pouvait compter au moins quatre détectives<sup>35</sup>, dont deux qui faisaient la navette entre la foule et le poste de police où, dans une discrète allée, cent soixante-seize hommes attendaient

34. *Ibid.* p. 95.

35. Peter Foley (*Ibid.* p. 75), Louis Haas (*Ibid.* p.93), Edward Cosgrove et Timothy McKeough (*Ibid.* p. 92).

l'ordre d'intervenir ; le maire lui-même, Carter Harrison, qui avait autorisé le rassemblement, était venu s'assurer de son bon ordre ; c'était un Démocrate d'esprit libéral qui avait confié des emplois administratifs à des socialistes et il s'entendait fort mal avec la police.

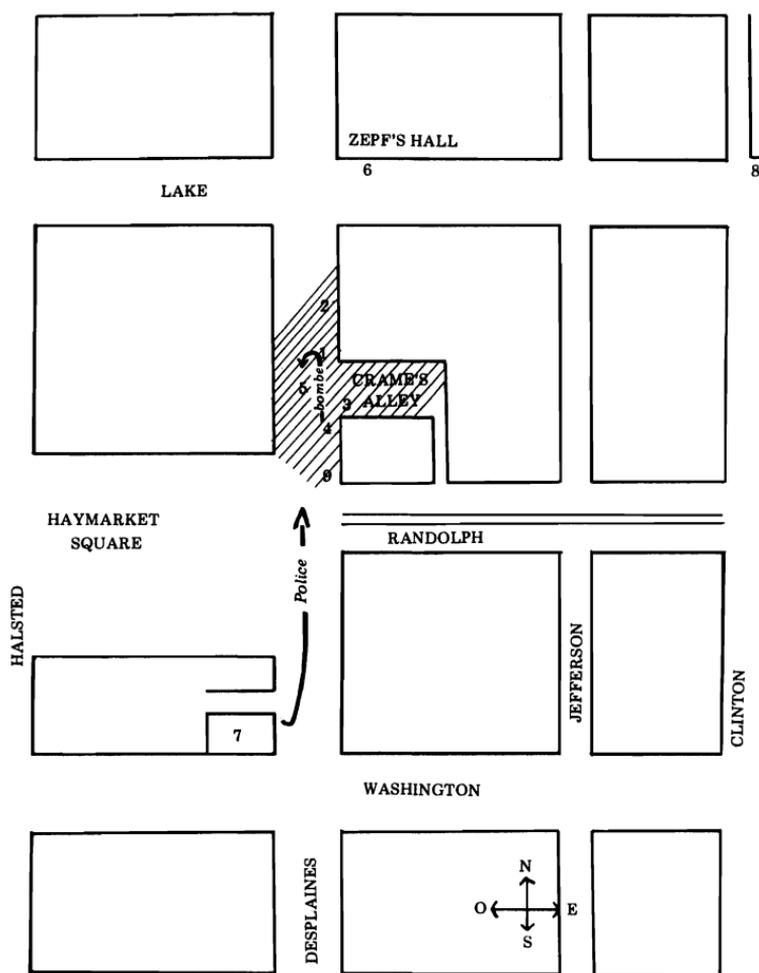
Spies parla environ vingt minutes et conclut rapidement quand il vit arriver Parsons, accompagné de sa femme et de leurs enfants, ainsi que de Fielden et d'un autre camarade<sup>36</sup>. La famille de Parsons s'installa sur le chariot qui se trouvait plus loin, tandis que lui-même prit le relais de Spies et se lança dans un discours qui devait durer près d'une heure. Un peu avant la fin, le maire jugeait que le rassemblement était paisible ; selon lui, le nombre de sympathisants ne dépassait guère les deux ou trois cents ; d'autres, au contraire, étaient plutôt hostiles ; de temps en temps, quand Parsons citait quelque nom de patron, un garçon ou un autre criaient : « Pendez-le ! » ce qui provoquait les rires de cette foule bon enfant<sup>37</sup>. Carter Harrison se dirigea donc vers le poste de police et déclara à Bonfield, inspecteur en chef de Chicago, et au capitaine Ward, que la réunion se terminait ; à son avis, rien ne devait plus se passer et l'on pouvait renvoyer les hommes dans leur quartier. Bonfield répondit que les rapports reçus l'avaient conduit à la même conclusion mais qu'il craignait que, vers la fin, quelques-uns se dirigent vers des dépôts de marchandise au croisement des rues Milwaukee et Saint Paul, où se trouvaient des non-grévistes ; le maire, de son côté, se demandait si le rassemblement ne servait pas de couverture à une attaque contre McCormick. En fait, vers la même heure, il y avait dans un quartier bohème une bataille avec la police<sup>38</sup>.

Le maire, monté sur son fameux cheval blanc, revint encore au lieu de rencontre. L'auditoire, composé de beaucoup d'Allemands qui ne comprenaient guère l'anglais, fondait lentement. C'est ainsi que Schnaubelt pria un

36. Snyder.

37. Témoignage du maire, in Lum *op.cit.* pp. 111-112.

38. J. Garriaud, *op.cit.* p. 114.



1. Chariot des orateurs (Spies, Fielden, Parsons), à 3 ou 4 m. de Crane's alley.
2. Chariot de Lucy Parsons, ses enfants et d'autres femmes.
3. Lampe à gaz, seul éclairage de la rue.
4. Caisses d'où la bombe aurait été lancée (5 à 8 m. au sud) de l'allée.
5. Lieu de chute de la bombe (à une trentaine de mètres de 4).
6. Zepf's Hall.
7. Commissariat de police.
8. Grief's Hall.
9. Vestibule d'où certains pensent que la bombe a été jetée.

camarade, Lehnert, de l'accompagner ; comme celui-ci n'allait pas dans la même direction, il quitta les lieux avec August Krueger vers dix heures et les deux hommes se séparèrent après quelques rues<sup>39</sup>. Un grand nombre était parti durant la fin du discours de Parsons. Le maire remonta sur son cheval et rentra chez lui.

Fielden, d'une voix forte, prit à son tour la parole ; dix minutes plus tard, un vent glacial se levait et le ciel se couvrait de nuages noirs ; Parsons suggéra de conclure la rencontre à Zepf's Hall, mais Fielden déclara qu'il avait presque terminé. Parsons rassembla les siens et se dirigea vers la taverne. Une grande partie de la foule retournait chez elle ; il restait à peine quelque deux cents personnes plus tenaces.

Vers 10 h. 20, le capitaine Bonfield, qui venait d'être assuré du départ du maire, courut aussitôt depuis la station de police jusqu'à la manifestation, avec le capitaine Ward, deux ou trois mètres devant ses cent soixante-seize hommes qui suivaient au pas gymnastique et qu'il interpellait parce qu'ils n'allaient pas assez vite<sup>40</sup>. Ils dépassèrent la foule et firent halte devant la tribune des orateurs où Fielden déclarait, pour la deuxième ou troisième fois : «Maintenant pour conclure. . .»<sup>41</sup>.

On voit des pistolets briller dans les mains des policiers derrière Ward<sup>42</sup> tandis que celui-ci se tourne vers la poignée de gens qui restent, ordonne la dispersion, répète son injonction et, désignant quelques observateurs du doigt leur dit : «Je vous somme de prêter votre concours, vous et vous,» Fielden répond : «Nous sommes paisibles». Le capitaine se tourne vers ses hommes et leur commande de charger<sup>43</sup>.

D'une quinzaine de mètres au sud de l'allée, depuis les

39. Lum, *op.cit.* pp. 127-128.

40. Lum, *op.cit.* p. 123.

41. *Ibid.* p. 113.

42. *Ibid.* p. 122. Grinnell, avocat de l'accusation, déclare que seul le capitaine Ward avait un révolver en main, ce qui n'est qu'un mensonge de plus. *Ibid.* p. 67.

43. *Ibid.* p. 28.

caisses de poissons<sup>44</sup>, quelque chose comme une allumette enflammée s'élève au-dessus des têtes et se dirige vers le nord. Des hommes, probablement des policiers en civil<sup>45</sup> sont déjà montés derrière les orateurs sur le wagon, inaperçus de ceux-ci<sup>46</sup>. Fielden a sauté en bas ; August Spies en fait autant, aidé pas son frère Henry et d'autres. Au moment où il touche le sol, une langue de feu descend sur la foule, tombe vers le milieu de la chaussée. Explosion terrible de bombe. Nuage de fumée. « Qu'est-ce que c'est ? » dit Henry — « Ce doit être le canon » répond August Spies. En même temps, un détective en civil qui a sauté du chariot après lui le vise dans le dos avec un pistolet ; Henry le voit, détourne l'arme et reçoit la balle<sup>47</sup>. Affolées, les forces de l'ordre tirent n'importe où, en l'air, dans toutes les directions, sur elles-mêmes. Des policiers s'enfuient vers Crane's alley, blessés par les balles de leurs camarades, d'autres poursuivent la foule le long de la rue Desplaines, vers le sud, au-delà de la station de police, et vers le nord, jusqu'à Lake street. Beaucoup cherchent refuge dans les maisons et les tavernes.

A Zepf's Hall, Parsons et sa famille, ainsi que des amis, dont A. Fischer et Lizzie Holmes, étaient installés quand

44. Les trois témoignages cités dans *ibid.* pp. 113, 119 et 146 se confirment : le premier, qui se trouve sur des marches d'escalier, à l'ouest de Desplaines street, probablement à hauteur de Crane's alley, ne peut voir l'homme, caché par les caisses empilées, formant un lot d'environ deux mètres de haut, qu'il juge être situé à 7 mètres au sud de Crane's alley ; le second qui est au nord de l'allée, sur le trottoir de Desplaines, voit le lanceur au-delà des caisses, entre 7 et 13 mètres au sud de l'allée ; le troisième, situé entre 11 et 13 mètres plus bas (Lum. 133), voit l'homme « devant lui », c'est-à-dire entre trois et cinq mètres au sud de l'allée (Lum. 146). Les variations de l'évaluation de la distance s'expliquent par la perspective. Un quatrième témoin, William Urban (Lum. 122), à quelques mètres au nord de l'allée, croit que la fusée a été lancée d'un point situé entre 5 et 6 mètres au sud du lampadaire qui faisait le coin et qu'elle a tourné en cercle.

45. Lum. p. 28 n.

46. *Ibid.* p. 113.

47. *Ibid.* p. 128.

ils entendirent l'explosion. Albert, qui se trouvait près de la fenêtre et regardait dehors, revint à la table et dit : «N'ayez pas peur! N'ayez pas peur!»<sup>48</sup>. Il croyait, comme Spies, que les régiments d'Illinois avaient amené leur fameux *Gatling gun*. Des balles passaient par la porte ouverte, des fugitifs s'y engouffraient ; tout le monde entra dans une chambre au fond, on ferma la porte et on s'installa dans le noir. Parmi ceux qui venaient d'arriver après l'explosion se trouvaient August Spies<sup>49</sup> et Balthazar Rau.

Un peu plus tard, Gottfried Waller frappait au domicile d'Engel qui trinquait avec des amis, lui annonçait que trois cents personnes venaient d'être tuées et qu'il fallait se rendre sur place pour se battre. Engel répliqua qu'il n'avait aucune sympathie pour celui qui avait lancé la bombe et causé une telle boucherie et il conseilla à Waller de rentrer chez lui au plus vite<sup>50</sup>.

### *Les séquelles*

Qui donc avait lancé la bombe ? Les historiens contemporains penchent de plus en plus vers l'hypothèse d'un provocateur au service de la police. Il est vraisemblable que l'engin était destiné à être jeté sur la foule et non sur les policiers : il ne tomba pas dans la direction prévue mais fit un cercle, sans doute à cause du vent qui venait du nord ; ainsi, au lieu d'atteindre l'assistance refoulée vers le nord par les forces de l'ordre qui occupaient toute l'étendue de la chaussée selon leur nouvelle tactique, la bombe s'abat sur la police.

A l'heure où le rassemblement se terminait, l'attaque venue du commissariat était trop inattendue et le déplacement de la troupe trop rapide pour qu'un amateur ait eu le temps d'allumer la mèche et de viser les forces mobiles et rien qu'elles.

La venue inexplicable des policiers confirme qu'ils

48. Adelman, *op.cit.* p. 35.

49. Lum. *op.cit.* p. 86.

50. *Ibid.* p. 128.

avaient des intentions violentes, sinon homicides<sup>51</sup> et le coup de feu tiré sur Spies montre que les détectives, Pinkertons ou autres, cherchaient à opérer une liquidation physique des meneurs et attendaient *le moment de confusion* pour opérer.

Quant à savoir qui en était le responsable, aucune recherche suffisamment complète n'a été menée à ce jour. De graves présomptions pèsent contre Schnaubelt qui, arrêté à deux reprises, fut chaque fois immédiatement relâché sur instruction venue du commissariat central<sup>52</sup> : partir avant la fin du rassemblement en cherchant quelqu'un pour le raccompagner ne l'empêchait pas de revenir sur place après avoir quitté son compagnon et offrait l'avantage de servir d'alibi ; enfin, son témoignage très tardif manque de cohérence avec les dépositions du procès, car il écrit plus tard qu'il n'a jamais quitté les lieux mais se trouvait sur l'estrade. La complicité de la police qui le laisse partir, alors que l'accusation le considère comme responsable de la bombe, confirme la thèse d'un attentat qui devait être commis contre la foule ou les meneurs et se termine en « bavure » policière.

On compte, en effet, treize morts au moins : sept policiers et six civils, dont quatre Allemands<sup>53</sup> et deux Bohèmes ; et de très nombreux blessés. Les forces de l'ordre ont certainement tué les membres de la foule et probablement aussi leurs collègues. Un seul décès, celui du policier Deegan, a été causé par la bombe : c'est la seule démonstration probante de l'accusation. Tel est le résultat de la dispersion d'une foule de deux cents citoyens par cent soixante-seize policiers armés.

51. H. David, pp. 243-244. Le tribunal interdit à un témoin de rapporter sa conversation avec la police avant le rassemblement. Lum. *op.cit.* p. 124.

52. et dont l'accusation, tout en faisant de lui la pièce maîtresse de son jeu, obtint du juge qu'il interdît tout témoignage à son sujet ! voir par exemple Lum. *op.cit.* p. 127.

53. Deux cordonniers, un tailleur et un manœuvre. Adelman, *op.cit.* p. 38.

## CHAPITRE ONZE

### LE VENDREDI NOIR

Le carnage par lequel s'achève le morne et presque rituel rassemblement convoqué par les anarchistes est exploité par la presse avec une unanimité prévisible pour mener tambour battant la première grande campagne d'intoxication antisociale de son histoire. C'est d'abord le climat de psychose, suscité le lendemain 5 mai dès les premières heures par les manchettes des journaux ; le maire est contraint le jour même de décréter la loi martiale et la classe bourgeoise pousse l'hystérie jusqu'à bannir le rouge des enseignes publicitaires. Dès leur première édition, les quotidiens décident d'imputer aux anarchistes la responsabilité de la bombe<sup>1</sup>. Les organes d'information laissent le champ libre aux phantasmes de leurs reporters, ou plutôt c'est l'imagination programmée pour accréditer la thèse d'une embuscade montée par les anarchistes, qui auraient encerclé et surpris la police en tirant sur elle des coups de feu et en lui jetant une bombe ou même plusieurs<sup>2</sup>. Le correspondant à Chicago de l'*Irish World* raconte qu'une cinquantaine de policiers sont arrivés sur les lieux et ont été désarmés ; toutes les forces de l'ordre de la ville sont alors réquisitionnées (sic) ; puis vient l'inversion satanique, la destruction des cavaliers de l'Apocalypse : « Juste au moment où une voiture de police chargée d'officiers se précipitait au galop, des bombes furent jetées en dessous. Une explosion terrible s'ensuivit, le véhicule vola en éclats et, d'une manière effrayante, des hommes furent projetés dans toutes les directions »<sup>3</sup>.

1. Par exemple *Inter Ocean*, Chicago (May 5, 1886).

2. La *Tribune* de New York parle de trois bombes. H. David, *op.cit.* p. 179.

3. J. Boyd, « Labor Riots in Chicago », *Irish World*, New York (May 18, 1886).

Mieux encore, trois jours avant «l'émeute», les journaux ont déjà indiqué les noms des coupables : Parsons et Spies<sup>4</sup>. Faut-il alors s'étonner si le 5, à l'heure du laitier, les quotidiens colportent déjà la nouvelle que la police a cherché August Spies toute la nuit durant, avec des ordres précis pour l'arrêter ? Pourtant nul n'a frappé à la demeure de l'anarchiste et ce n'est que dans la matinée, tandis qu'à l'habitude il s'affaire au bureau de l'*Arbeiter-Zeitung*, qu'un détective l'invite à se présenter au chef de la force publique.

Fictions journalistiques, climat de psychose propice à la répression, et bientôt l'aveuglement des procès et des condamnations, voilà autant de processus consciemment et délibérément mis en route par le patronat grâce aux leviers de commande que la démocratie met à sa disposition : la presse, la police et la justice.

Nul n'illustre mieux le contrôle et la gestion de ces trois institutions que Melville E. Stone, rédacteur du *Daily News* de Chicago et porte-parole de l'oligarchie en tant que membre de la Citizens' Association ; son journal orchestre les thèmes tandis qu'il oriente la chasse à l'homme dans la direction souhaitée. Dès l'explosion de la bombe il prend contact avec William Pinkerton et met les détectives sur la piste des «coupables»<sup>5</sup> ; quand l'homme qui a lancé l'engin est déclaré introuvable, il fixe le chef d'accusation et le verdict que le juge proclame au terme du procès contre les anarchistes :

«que le policier Mathias J. Degan est mort d'une bombe lancée par un ou plusieurs inconnus qui agissent en conspiration avec August Spies, Albert Parsons, Samuel J. Fielden et d'autres inconnus»<sup>6</sup>.

Les forces de l'ordre font du zèle. Des officiers de police

4. *Daily News*, Chicago, May 1, 1886 (cité par Lum. *op.cit.* p. 21) : «Il y a deux dangereuses brutes en liberté dans cette ville ; deux poltrons sournois qui essayent de provoquer l'agitation. L'un d'eux se nomme Parsons. L'autre se nomme Spies».

5. H. David, *op.cit.* p. 190.

6. *Ibid.* p. 195.

déclarent sous serment qu'ils ont vu Fielden leur tirer dessus, qu'ils ont surpris Spies donnant du feu au dynamiteur ; capitaines et détectives découvrent chaque jour des complices cachés et de nouvelles bombes, toutes plus identiques les unes que les autres à l'exemplaire original. L'inquiétude qu'on entretient dans l'Amérique bien pensante trouve sa compensation dans la terreur que l'on inspire à la population laborieuse. Descentes de police et perquisitions ne se comptent plus ; faut-il croire qu'elles servent indirectement la cause de la justice puisque les policiers se servent généreusement en montres et portefeuilles ?<sup>7</sup> Les arrestations deviennent un fait quotidien de la vie ouvrière. Rien que chez les Bohèmes, on en compte huit cents en 1886 et autant l'année suivante ; Jacob Mikolando et Vaclav Djenek sont arrêtés les 7 et 8 mai ; ni la séduction ni la menace ne réussissent à en faire des complices.

La « justice » fixe son dévolu sur huit personnes dont deux seulement étaient présentes au moment de l'explosion : August Spies et Sam Fielden, bien en évidence sur une estrade, et qui avaient tenu des propos modérés ; Albert R. Parsons et Adolph Fischer, entendirent la détonation alors qu'ils se trouvaient à Zepf's Hall ; Oscar Neebe n'était pas venu au rassemblement, Michael Schwab parlait dans une réunion loin des lieux, Engel jouait aux cartes à son domicile avec des amis ; le seul dont les activités étaient compromettantes s'avérait être Louis Lingg qui s'était livré à la fabrication de bombes le jour même, mais lui aussi était au loin, avec son propriétaire Seliger, qui en avait confectionné bien davantage et l'avait peut-être même initié à cet art, mais qui ne menait aucune activité d'organisation ouvrière et témoignait à présent contre Lingg, du côté des policiers. Aucun de ceux qui étaient censés avoir fabriqué ou pris des bombes, tels Huebner ou Muensenberger, ne serait puni, aucun des responsables des Lehr-und Wehrverein ne serait condamné, pas même Gottfried Waller qui avait présidé la soi-disant « conspiration

7. « Address of Oscar Neebe », in *Famous Speeches...* p. 31.

du lundi», que la police n'arrêta pour la forme que pendant un jour, bien après les autres, qu'elle rétribua et dont elle paya ensuite le voyage pour Hambourg en Allemagne où il s'installa sous un autre nom<sup>8</sup>. Un trait commun caractérisait tous les accusés : ils étaient des meneurs ouvriers. Parsons, Spies, Fielden, Lingg, Engel, Fischer et Schwab avaient été, d'une manière ou d'une autre, liés par la presse à l'agitation dans l'entreprise modèle de McCormick, et le contentieux du patronat à l'égard des deux premiers était particulièrement lourd. Le cas de Neebe était quelque peu différent : il était le fondateur de la Beer Wagon Drivers Unions, appelée à devenir la si puissante Teamsters Union. Dès son arrestation, on lui avait laissé entendre que le patronat allemand des brasseries le détestait.

Le procès, commencé le 21 juin 1886, fut rapidement expédié. Les accusés ne réussirent qu'avec difficulté à trouver des avocats, car pour un membre du barreau une telle charge impliquait la ruine de sa carrière ultérieure<sup>9</sup>. On ne choisit que des jurés déjà prévenus contre les accusés ; la plupart avaient déclaré, au moment de leur sélection, qu'ils étaient hostiles aux anarchistes et socialistes<sup>10</sup> ; certains logeaient dans des domiciles singulière-

8. Selon sa sœur et sa belle-sœur, Waller aurait été un indicateur : elles envoyèrent deux attestations assermentées que, depuis l'arrestation des anarchistes, il se rendait quotidiennement au commissariat de police et qu'on lui avait fait apprendre par cœur ce dont il devait témoigner devant le tribunal. Mais ceci ne prouve pas qu'il ait joué ce rôle avant les événements. Karl Miller, in *The Anarchist*, Londres, II (Jan. 1888), p. 7.

9. Ne trouvant personne, le Capitaine William Black accepta finalement la charge et en paya les conséquences le reste de sa vie. Il choisit pour avoués Sigismond Zeisler, Moses Salomon et William Foster.

10. Un des jurés, A. Hamilton, croyait qu'il était nécessaire de faire un exemple ; un autre J.B. Greiner, estimait que les accusés étaient coupables puisqu'on les jugeait ; G.W. Adams était xénophobe. Sur les mille personnes convoquées devant le tribunal pour la sélection du jury, il n'y en avait que dix du 14<sup>e</sup> Ward, district ouvrier qui possédait le quart de la population de la ville (130.000 habitants sur les 503.304). Et ces dix personnes vivaient à quelques mètres du

ment proches du commissariat de police et la plupart travaillaient dans des entreprises dirigées par les magnats de Chicago. Le président du jury, Frank S. Osborne, était le Directeur des ventes du millionnaire Marshall Field, lequel devait envoyer au procès au moins un faux-témoin<sup>11</sup>. Pour le juge Joseph E. Gary, aussi brillant qu'estimé, la cause était déjà entendue et son rôle se bornait à faciliter la tâche de l'accusation<sup>12</sup> ; le fond du procès qu'il présidait l'intéressait bien moins que les «débutantes» du «tout-Chicago» qu'il faisait asseoir près de son siège, échangeant avec elles plaisanteries et dessins<sup>13</sup>. Parsons, qui se livra volontairement au cours du procès, car il avait échappé aux recherches<sup>14</sup>, fut tourné en ridicule. Vingt-quatre heures avant que le jury ne se retire pour délibérer, la *Tribune* de Chicago ouvrit une souscription de cent mille dollars pour récompenser ceux grâce auxquels la loi triomphait : l'argent se mit à affluer<sup>15</sup>. Le procès prit fin le 20 août 1886 ; le tribunal condamnait Neebe à sept ans de prison et les autres à la peine de mort. Les appels auprès

poste de police. Voir le tract dans le dossier Haymarket, salle des manuscrits, Columbia University. Lum. *op.cit.* p. 63.

11. M.M. Thomson, l'un des deux principaux témoins de l'accusation ; Lum. *op.cit.* pp. 95-96 ; David, *op.cit.* pp. 229-232. Les détectives de Chicago offrirent cinq cents dollars à l'un des principaux témoins de la défense, Ernest Legner, pour obtenir sa complicité ; ayant échoué, ils le kidnappèrent ; Lum. *op.cit.* pp. 152-153 ; tract du dossier «Haymarket», Columbia University.

12. Il interdit à la défense de présenter au jury des journaux bourgeois qui avaient eux-mêmes publié des modèles de bombes et qui, depuis des années, suggéraient l'assassinat des grévistes et des Chevaliers du travail, et proféraient des menaces de mort contre Parsons et ses camarades.

13. Adelman, *op.cit.* p. 53.

14. Au sortir de Grief's Hall, le soir du 4 mai, Lizzie Holmes convainquit Parsons, non sans mal, de se mettre à l'abri ; il partit avec William Holmes tandis que Lizzie restait avec Lucy. Peu avant de se séparer, Parsons embrassa sa femme en lui disant : «Nous ne savons pas quand nous nous reverrons» ; Adelman, *op.cit.* p. 92. Les détectives recherchèrent Parsons vainement ; la collection Kramer contient le brouillon d'une lettre écrite par l'un d'entre eux à Lucy Parsons pour lui offrir ses services afin de cacher son mari.

15. Adelman, *op.cit.* p. 53.

de la Cour suprême d'Illinois et de celle des Etats-Unis furent rejetés.

Les prisonniers, sûrs de leur bon droit comme ils l'étaient de leur innocence, gardaient un excellent moral, à l'exception de George Engel, homme simple qui ignorant totalement l'anglais n'avait rien compris au procès et semblait dépassé par les événements. Tous lisaient beaucoup, profitant de leur réclusion pour approfondir leur connaissance de l'anarchisme qui, jusque là, était surtout, pour ainsi dire, viscérale<sup>16</sup>. Ils recevaient de nombreux visiteurs, dont E.H. Heywood qui était venu depuis Boston<sup>17</sup>. Lingg qui n'avait même pas daigné s'intéresser au procès et qui avait tout crûment méprisé le tribunal<sup>18</sup>, Lingg au corps d'athlète s'amusait à faire devant ses amis des exercices sur les barreaux de sa cellule. «Nina» Van Zandt, jeune fille d'un riche pharmacien qui, par mondanité, était venue assister au procès, et dont les toilettes étaient l'objet d'une chronique de mode dans la presse<sup>19</sup>, tomba amoureuse d'August Spies et l'épousa par procuration, car les geoliers refusèrent de laisser célébrer le mariage dans la cellule<sup>20</sup>. Les jeux innocents des deux enfants de Parsons dans les couloirs de la prison relançaient les espoirs des adultes en un acquittement final.

Des meneurs anarchistes-communistes de langue anglaise, qui n'avaient jamais été plus d'une dizaine, ceux qui restaient

16. W.H. Holmes, *Free Society*, New York (Sept. 18, 1904), p. 2-3.

17. *The Word*, Princeton, (Apr. 1887), p. 2.

18. «Je vous méprise. Je méprise vos lois, je méprise votre ordre, je méprise votre autorité fondée sur la contrainte. Pendez-moi pour cela !» Louis Lingg, in *The Famous Speeches*, p. 36.

19. Une tante de «Nina» Van Zandt lui avait promis un héritage d'un demi million de dollars. Un musée de cire avait même reproduit le portrait de la jeune fille ; elle intenta un procès et l'obligea à lui payer des dommages et intérêts qu'elle versa pour la cause de la défense des accusés. Adelman, *op.cit.* p. 122.

20. Nina, de son vrai nom Rosanina Clark Van Zandt et sa mère ne furent pas autorisées à voir Spies le matin de son exécution. Elle participa, par la suite, avec Lucy Parsons, aux luttes ouvrières ; sa tante l'ayant déshéritée, elle finit ses jours, après le décès de ses parents, dans un état lamentable de délabrement physique et moral. Adelman, *op.cit.* p. 122.

en liberté se trouvaient sans cesse contrecarrés par la police qui leur interdisait toute action, même la distribution de tracts ; des dizaines de fois, Lucy Parsons fut conduite au commissariat et maltraitée, même dans d'autres villes que Chicago. La militante et ses amis n'en tenaient pas moins des réunions secrètes à la barbe des policiers et remuaient ciel et terre<sup>21</sup>. Dès le mois d'août 1887, par l'intermédiaire des camarades de Londres qui suivaient de près les événements, D.D. Lum invitait les nouveaux groupes de l'I.W.P.A. à prendre contact avec lui<sup>22</sup> ; peu avant son exécution, Albert Parsons eut la satisfaction de voir que la publication de l'*Alarm* était relancée<sup>23</sup>. L'*Arbeiter-Zeitung* avait déjà repris sa parution, grâce à un jeune allemand, ancien député au Reichstag, Jens Christensen ; c'était un intellectuel socialiste hostile à Most, ennemi du recours à la force et meilleur écrivain qu'orateur ; la diffusion de l'anarchisme dépendait désormais d'hommes de moins grande envergure que les Spies et les Schwab. Pourtant, dès 1888, quatre écoles nouvelles, d'inspiration anarchiste, s'ouvraient à Chicago et l'I.W.P.A. était ressuscitée et bien vivante.

En dehors des Chevaliers du travail, dont nous examinons plus loin la réaction, des dirigeants ouvriers importants interviennent en faveur des condamnés : Samuel Gompers (dont le père est anarchiste), Joseph R. Buchanan, un de ses agents, qui a jadis cherché l'alliance avec l'I.W.P.A., plusieurs centrales ouvrières, dont le Central Labor Union de New York. Les protestations apparaissent dans la presse ouvrière<sup>24</sup>, les manifestations se multiplient et à Detroit deux mille Allemands et cinq cents Anglo-Saxons participent à une grande réunion : la part proportionnelle de deux groupes trahit l'indifférence relative ou l'hostilité de la masse ouvrière de langue anglaise. C'est peut-être

21. W.H. Holmes, *art.cit. et infra*.

22. *The Anarchist*, Londres, I (Aug. 1887), p. 1.

23. par Dyer D. Lum.

24. *Leader*, New York, *Labor Standard*, Paterson, *Troy Ray*, *Cincinnati Unionist*, *Advance and Labor News*, Detroit : voir ce dernier journal IV (Nov. 19, 1887), p. 1.

surtout dans le sous-prolétariat, auquel les deux Parsons étaient tout particulièrement attachés, que les réactions sont le plus significatives. Dans la prison des femmes, on refuse de fabriquer les cagoules des condamnés<sup>25</sup> et les prostituées de Chicago signent des pétitions pour obtenir la clémence du gouverneur.

La condamnation des anarchistes provoque des réactions internationales. En Allemagne, Bismarck interdit tout rassemblement public par crainte des réactions ouvrières ; de France parviennent des télégrammes de Députés de l'extrême-gauche, du Conseil municipal de Paris et du Conseil du Département de la Seine<sup>26</sup> ; des contributions au fonds de défense arrivent de Hollande, d'Espagne, d'Italie et même de Russie. En Angleterre, William Morris multiplie les efforts pour secouer l'opinion ; une telle horreur le bouleverse<sup>27</sup>. Oscar Wilde fait circuler une pétition et un impressionnant rassemblement se tient à Londres le 14 octobre 1887, au cours duquel Pierre Kropotkine, «Stepniak», Annie Besant, William Morris et George Bernard Shaw prennent la parole ; Walter Crane et le peintre Ford Madox Brown multiplient les efforts pour obtenir la clémence. En tout quarante-neuf villes de Grande Bretagne ont tenu des rassemblements<sup>28</sup>.

Tout cela ne pèse guère en comparaison de l'opinion du patronat américain, seul maître de la décision finale. Sans doute enregistre-t-on un certain revirement dans une fraction de la bourgeoisie et des classes moyennes. Sir Francis Train rompt son silence pour défendre les anarchistes, tandis que Henry Demarest Llyod est convaincu que

25. *The Advance and Labor Leaf*, Detroit, IV (Oct. 29, 1887), 1.

26. Télégramme au Gouverneur Oglesby, 29 oct. 1887, H. David, *op.cit.* p. 356.

27. William Morris, in Sigmund Zeisler, *Reminiscences of the Anarchist Case* (Chicago : Literary Club, 1927), en face des pp. 36-37.

28. H. David, p. 356 ; Adelman p. 22. Le drame de Haymarket a enrichi l'anarchisme de nouveaux militants de grande qualité, appelés à donner leur mesure quelques années plus tard ; par exemple, en Angleterre, John Turner ; *Free Society*, Chicago (Oct. 25, 1903), p. 3.

la bombe a été lancée par un comparse de la police ; William Dean Howells multiplie les efforts pour obtenir la clémence ; de trop rares prédicateurs tentent de remonter un courant que la hargne de leurs confrères a passablement alimenté<sup>29</sup> ; la libre pensée ne se montre guère plus glorieuse : l'American Secular Union tient les 15 et 16 octobre un congrès à Chicago, et cette société qui se pose en championne de la liberté de parole omet toute mention de Fielden et de Parsons qui avaient appartenu à son association<sup>30</sup>. Henry George, à l'instar du Grand Maître des Chevaliers du travail, refuse de défendre les accusés, et plus tard un «socialiste» comme Edward Bellamy expliquera dans *Looking Backward* que ces anarchistes étaient à la solde des capitalistes<sup>31</sup>. Si donc des hommes qui avaient joué un rôle éminent dans la condamnation, comme les banquiers Lyman G. Gage ou E.S. Dreyer, ennemi personnel de Spies et Président de la Chambre des mises en accusation, ou encore M.E. Stone qui, maintenant, passait trois heures à adjurer Parsons de signer une pétition demandant la clémence du Gouverneur<sup>32</sup>, si ces individus jouaient aux bons apôtres, cela ne pouvait être qu'un mélange de remords et de calcul, car on craignait maintenant de voir les condamnés devenir des martyrs populaires. Aussi, quand par l'intermédiaire

29. J.V. Farwell, président de la Young Men Christian Association de l'Amérique du nord se félicita de voir le gouvernement des Etats-Unis surpasser les Russes qui, trop indulgents, se contentaient d'envoyer les coupables dans les mines de Sibérie ; Adelman, *op.cit.* p. 56. Tous les grands journaux religieux, sans exception, demandèrent au Gouverneur Oglesby de refuser le pardon aux anarchistes ; David, *op.cit.* p. 367. Parmi les sympathisants, il faut citer James H. West, de Geneva (Illinois), futur éditeur du *New Ideal*, J.M.L. Babcock, collaborateur de Wendell Phillips et de Garrison, ou encore le Révérend Hugh O. Pentecost qui se convertit, du moins quelque temps, à l'anarchisme.

30. *Liberty*, Boston (Nov. 5, 1887).

31. Voir p. 746.

32. *The Alarm*, Chicago (June 16, 1888). Naturellement, Stone donne une version différente, contradictoire et invraisemblable ; David, *op.cit.* p. 397 n.4.

du procureur Grinnell, Marshall Field fit savoir au Gouverneur Oglesby qu'il n'était pas question de pardonner, l'ensemble des hommes d'affaires du pays se rallièrent à ce sentiment<sup>33</sup>.

Michael Schwab et Samuel Fielden avaient seuls accepté de signer la pétition ; Spies se rétractait après avoir donné son accord. Samuel Gompers, George Schilling, les responsables des Chevaliers du travail à Chicago et d'autres espéraient une commutation des peines. Le 10 novembre 1887, l'Amérique attendait la décision.

Comme pour influencer celle-ci, on apprenait une heure et demi avant que le beau Louis Lingg, au corps d'Apollon, «s'était suicidé», ce qui démontrait une fois de plus à l'opinion publique le caractère monstrueux des anarchistes. Le gouverneur Oglesby annonçait la décision : Schwab et Fielden, puisqu'ils reconnaissaient leurs erreurs passées, voyaient leur peine commuée en prison perpétuelle ; pour les autres condamnés à mort, ils devraient être pendus. L'amie de Lingg demeura convaincue que pour déshonorer les anarchistes aux yeux de l'opinion publique on lui avait offert lâchement un cigare contenant de la dynamite. Trois ans plus tard, on découvrait que les boutons de manchette en or, que le prisonnier avait eu l'intention de laisser à celle qu'il chérissait, avaient été volés par le capitaine de police Schaack, l'homme qui avait dirigé toutes les opérations<sup>34</sup>.

Le 11 novembre, devenu «le vendredi noir», à 11 h. 30, les quatre condamnés furent conduits au lieu de l'exécution. Spies déclara aux spectateurs : «Il viendra un temps où notre silence sera plus puissant que les voix que vous étranglez aujourd'hui». Fischer et Engel crièrent : «Vive l'Anarchie !» et le second ajouta : «Ceci est le plus beau jour de ma vie». Enfin Parsons déclara «Que la voix du peuple se fasse entendre !». Mais le représentant de l'Amérique ne le laissa pas continuer.

A Chicago, l'émotion fut considérable quand on apprit

33. *Ibid.* p. 363.

34. Adelman, *op.cit.* p. 56.

que la sentence avait été exécutée. La femme de Parsons, qui avait voulu, une dernière fois, revoir son mari avec ses enfants, avait été conduite au poste de police du capitaine Schaack où on l'avait longuement fouillée et déshabillée devant un officier, comme aussi la fillette et le garçonnet<sup>35</sup>. La prison remit bientôt les corps aux familles, car contrairement aux usages on avait fait signer aux condamnés un papier spécifiant que tel était bien leur vœu. Ainsi le chef de prison entendait-il se protéger contre la Citizens' Association qui faisait pression sur lui pour qu'il se débarrasse des corps.

Les dépouilles de George Engel et de Louis Lingg furent déposées dans la chambre du fond, au second étage, derrière la pièce où le premier avait fabriqué et vendu des jouets et des cigares ; sa mère et sa fille se tenaient là, ainsi que son amie Ida Mueller, la compagne de Lingg, l'homme qui était sans parents aux Etats-Unis. Le *Daily News* de Chicago évalua à dix mille le nombre de personnes qui défilèrent le 12 novembre pour leur rendre hommage.

Un quart de million de personnes, portant une rose rouge, suivit l'enterrement des cinq victimes de Chicago. Il fallut plus de quatre longs trains pour transporter le cortège au cimetière de Waldheim où ils furent enterrés et continuent d'être commémorés chaque année. Malgré l'interdiction de la police, la fanfare joua l'air préféré de Parsons<sup>36</sup>. Robert Reitzel, rédacteur de l'*Arme Teufel*, fit un discours véhément et lança une cinglante accusation contre l'absence d'honneur des travailleurs de Chicago qui avaient laissé commettre ce meurtre<sup>37</sup>.

A Denver, où toutes les salles de la ville avaient refusé d'ouvrir leurs portes pour la cérémonie funéraire par crainte

35. *Ibid.* pp. 57-58. On la tint enfermée en prison pendant le meurtre de son mari et on la libéra ensuite.

36. «Annie Laurie», David, *op.cit.* pp. 386-396 ; Adelman, pp.88-90.

37. *The Advance and Labor Leaf*, IV (Nov. 19, 1887), p. 1. Désormais, la satire gaie, si caractéristique de l'*Arme Teufel*, cède la place à un fonds de tristesse.



Josiah Warren



Stephen Pearl Andrews jeune homme. (Brentwood Public Library, Brentwood, New York)

Not transferrable. **16** LIMIT OF ISSUE, *The most disapprovable labor is entitled to the highest compensation.* Not transferrable. **200 HOURS.**

*Due to*

**LABOR for LABOR**

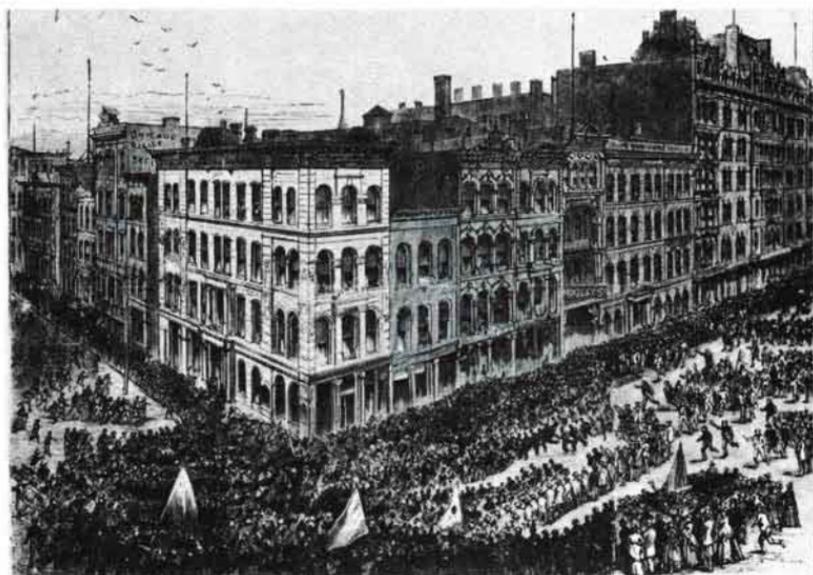
**ONE HOUR**  
IN PROFESSIONAL SERVICES OR 16 POUNDS OF CORN.

**PHYSICIAN.**

J. WARREN PRICE.




Le « Labor Dollar ». (East Hampton (Long Island) Free Library et Mrs. Ewing Baskette, Tucson, Arizona).



Le « Bread Riot », hiver 1872 (Chicago Historical Society).

**Attention Workingmen!**

**MASS-MEETING**

**TO-NIGHT, at 7:30 o'clock,**

**HAYMARKET, Randolph St., Bet. Desplaines and Halsted.**

Good Speakers will be present to denounce the latest atrocious act of 'as police, the shooting of our fellow-workmen yesterday afternoon.

**Workingmen Arm Yourselves and Appear in Full Force!**

**THE EXECUTIVE COMMITTEE.**

**Achtung, Arbeiter!**

**Waffen-Versammlung**

**Heute Abend, 7 1/2 Uhr, auf dem  
Haymarket, Randolph-Strasse, zwischen  
Desplaines. u. Galsted-Str.**

Gute Redner werden den neuesten Schurkenstück der Polizei, indem sie gestern Nachmittag unsere Brüder erschoss, geißeln.

**Arbeiter, bewaffnet Euch und erscheint massenhaft!**

**Das Exekutiv-Comite.**

**Attention Workingmen!**

**MASS-MEETING**

**TO-NIGHT, at 7:30 o'clock,**

**HAYMARKET, Randolph St., Bet. Desplaines and Halsted.**

Good Speakers will be present to denounce the latest atrocious act of the police, the shooting of our fellow-workmen yesterday afternoon.

**THE EXECUTIVE COMMITTEE.**

**Achtung, Arbeiter!**

**Waffen-Versammlung**

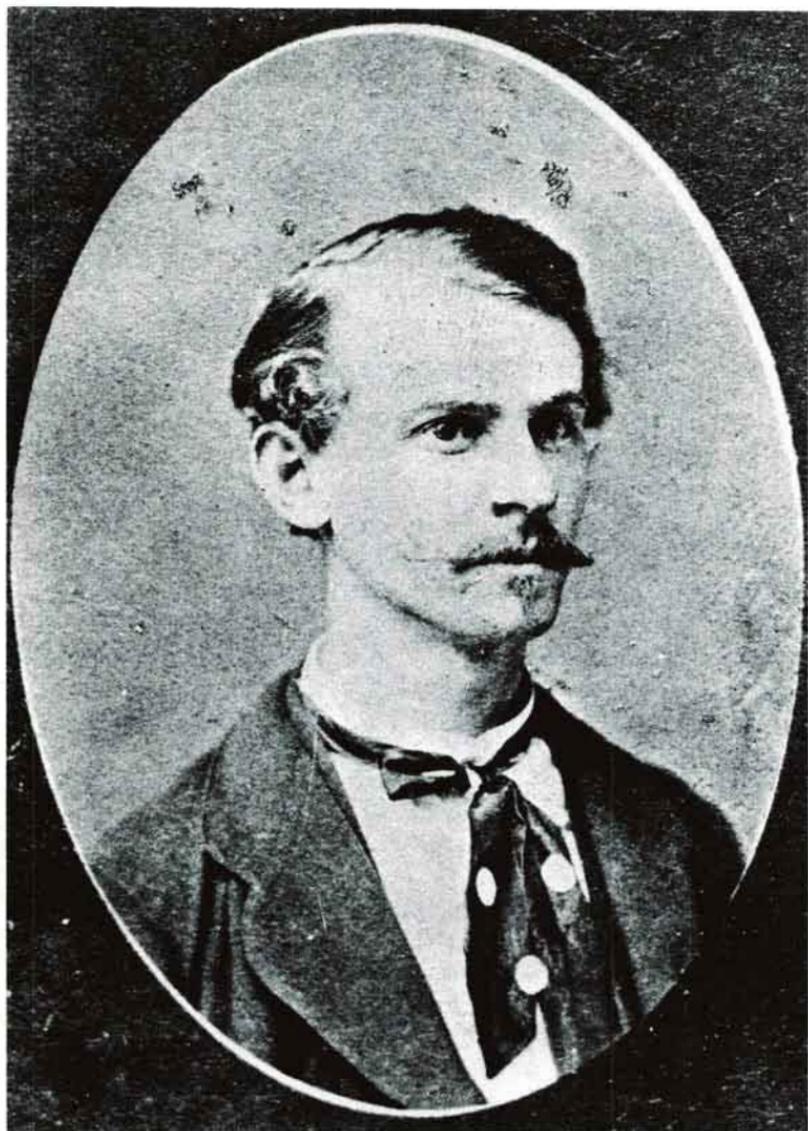
**Heute Abend, 7 1/2 Uhr, auf dem  
Haymarket, Randolph-Strasse, zwischen  
Desplaines. u. Galsted-Str.**

Gute Redner werden den neuesten Schurkenstück der Polizei, indem sie gestern Nachmittag unsere Brüder erschoss, geißeln.

**Das Exekutiv-Comite.**



Lucy E. Parsons.



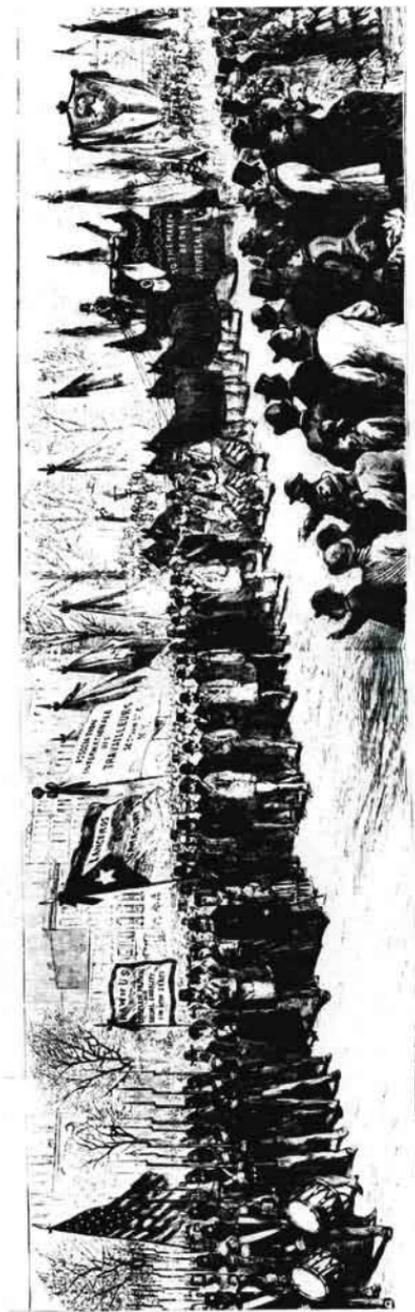
Albert R. Parsons fut exécuté pour «anarchisme» le 11 novembre 1887. (Chicago Historical Society).



En haut : August Spies, Albert R. Parsons, Louis Lingg.

Au centre : Adolph Fischer, George Engel.

En bas : Oscar Neebe, Samuel Fielden, Michael Schwab.



Le défilé de l'Internationale en Décembre 1871. Andrews en tête de marche. (Tiré de *Frank Leslie's Illustrated Newspaper*, 6 Janvier 1872).

de représailles<sup>38</sup>, la foule remplit la vieille Unity Church et l'on vit le drapeau américain surmonté par le drapeau rouge bordé de noir<sup>39</sup>. Dans de nombreuses cités, des cérémonies similaires furent tenues.

De leur côté, les quelque trois cents principaux capitalistes de Chicago remirent cinq cent mille dollars à leurs héros : le procureur Grinnel en toucha trente-cinq mille, le jury qui avait jugé les hommes coupables en reçut cent mille ; la police et les faux témoins se partagèrent le reste<sup>40</sup>. La Citizens' Association qui venait de faire don à la police de centaines de fusils et d'une mitrailleuse Gatling, décida qu'il lui fallait une meilleure protection. Marshall Field réclama un abri pour l'armée à proximité de Chicago ; on construisit donc Fort Sheridan, auprès duquel la classe opulente, abandonnant ses anciennes demeures de Rush street, Prairie Avenue et Ashland Avenue, où elle avait tremblé tant d'années dans la peur des révoltes, édifia ses palaces du «North Shore», tandis que pour ne pas être en reste le Club des marchands, association moins prestigieuse, offrit à la marine américaine ce qui est devenu l'une des plus importantes bases d'entraînement du monde<sup>41</sup>.

38. Elles redoutaient surtout d'être, par la suite, boycottées.

39. *The Advance and Labor Leaf*, IV (Nov. 19, 1887), p. 1.

40. *Herald*, Chicago, cité par *Le Réveil des mineurs*, II (30 jan. 1892), p. 2. Selon Adelman, p. 56, le fonds qui servit à payer Schaack et ses hommes s'élevait à 475.000 dollars.

41. Adelman, *op.cit.* p. 28.

Pour sa part, la classe ouvrière contribua environ 50.000 dollars pour le fonds de défense ; David, *op.cit.* p. 348. Voir aussi C. Ashbaugh, pp. 273-274 n.1.



## TROISIEME PARTIE

### LES NOUVELLES BOUTURES



## CHAPITRE DOUZE

### LA CHUTE DES CHEVALIERS DU TRAVAIL ET L'ESSOR DU SYNDICALISME «APOLITIQUE»

Quelques conclusions très claires se dégagent de l'affaire du Haymarket. Cette longue description s'avérait nécessaire pour dissiper le fourmillement d'erreurs de détails qui se sont glissées dans les études françaises, parfois trop éloignées des sources, mais aussi dans les ouvrages de langue anglaise : chiffres fantaisistes sur les foules, les tués et les blessés, tant à la manifestation devant McCormick qu'à celle de Chicago ; inadvertances plus étonnantes sur le nombre de condamnés et d'exécutés ; bévues des historiens à propos des anarchistes : l'on a ainsi présenté Oscar Neebe comme un riche banquier né à Philadelphie alors qu'il était un ouvrier modeste, fondateur et organisateur du Teamsters' Union, appelé à devenir le puissant syndicat que l'on sait, mais déjà assez inquiétant pour que Neebe fût détesté par le patronat allemand. Notre propre recherche a fait aussi apparaître des données nouvelles : 1° la participation des Bohèmes au mouvement de masse ; 2° la nécessité de nuancer la position des anarchistes dans le «paradigme» de la violence : il existe des différences significatives entre les discours et les pratiques, entre les meneurs, et même pour chaque individu à des moments différents de la situation sociale mais surtout de sa réflexion ; 3° l'implantation de l'Internationale anarchiste parmi les mineurs de Pennsylvanie ; 4° la division des syndicats, en particulier la scission dans la Centrale ouvrière de Chicago et le recul des Chevaliers du travail, comme aussi le rôle particulier des menuisiers et des typographes ; 5° le rôle crucial de la presse sur la manière dont l'opinion a reçu les faits, mais aussi sa servitude par rapport au patronat et sa police, et sa contribution à l'accomplissement de ses propres

prophéties apocalyptiques au sujet des anarchistes<sup>1</sup> ; 6° l'attitude négative du clergé, contrairement à ce qu'affirment certains historiens ; 7° la cohésion du patronat sous le leadership de Marshall Field. Sur le plan des responsabilités de l'attentat, nous n'avons pu établir de manière convaincante qui avait lancé la bombe, mais seulement des présomptions contre l'une ou l'autre personne ; cependant le faisceau des preuves se tourne contre la police, directement responsable de la plupart des morts, mais aussi d'une intervention pour le moins incompatible avec les présomptions d'innocence. En tout cas, et c'est l'essentiel, les accusés de Haymarket étaient tous innocents.

Les chapitres qui suivent, ainsi que la conclusion, examinent les conséquences à long terme de l'affaire, qui s'est répercutée pendant des décennies sur le mouvement anarchiste, la classe ouvrière et la société américaine toute entière ; ainsi s'esquisse un bilan provisoire, car tant que l'on n'a pas examiné les vagues et les remous de «l'ère d'Emma Goldman», comme aussi celle de l'anarcho-syndicalisme des Industrial Workers of the World, il est présomptueux de porter un jugement définitif sur la structure du champ de forces libertaires.

L'évolution subséquente des organisations ouvrières et la part que s'y taillent les anarchistes constitue, après Haymarket, un test décisif pour les uns et pour les autres. Un survol des deux grandes centrales de l'époque, les Chevaliers du travail et la Fédération américaine du travail démontre que, contrairement à ce qu'affirment certains, les événements de Chicago n'ont pas causé le déclin de l'anarchisme ni retardé le mouvement ouvrier ; si Haymarket peut être qualifié de «crise», comme il est généralement admis, c'est parce que cette période a introduit des tensions, des ruptures, des bifurcations ; loin de ralentir la structuration des travailleurs, elle a accéléré la formation de ce qu'il est convenu d'appeler la forme moderne du syndicalisme.

1. Le cas de Melville E. Stone, du *Daily News*, est particulièrement significatif à cet égard (cf. *supra*).

Naturellement, le problème ne s'est pas posé aux contemporains dans ces termes ; ceux-ci ont été amenés d'abord à prendre position par rapport aux Chevaliers du travail : ils ont ainsi indirectement contribué à la restructuration du mouvement ouvrier.

En comparaison du courant socialiste «orthodoxe» qui s'est évertué à capter l'Ordre des *Knights of Labor*<sup>2</sup>, les anarchistes ont éprouvé à son égard des sentiments contradictoires qui varient surtout en fonction de leur lieu de résidence, de l'ancienneté de leur adhésion, mais surtout des attitudes du président Terence V. Powderly vis-à-vis des accusés de Chicago.

L'ancien chartiste John Francis Bray, qui semble s'être rallié aux idées anarchistes et, en tout cas, a collaboré à leurs journaux, examinait un jour les «Préambules et déclarations de principes» de l'Ordre ; selon lui, les moyens contredisaient les fins puisque les Chevaliers du travail rugissaient contre le grand capital dans leur proclamation initiale<sup>3</sup> mais terminaient leur discours en faisant patte de velours : ne se proposaient-ils pas d'utiliser la persuasion pour aboutir à la «sympathie entre employeurs et employés»<sup>4</sup> ? Joseph A. Labadie, qui s'était par la suite rallié

2. N.J. Ware, *The Labor Movement in the United States, 1860-1895* (Gloucester, Mass. : Peter Smith, 1959), pp. 35-36 et *passim* ; *The Correspondence of Karl Marx and Friedrich Engels* (Londres : International Publishers, 1935), pp. 449-455), lettres à F.A. Sorge et à Florence Kelly Wischnewetsky ; préf. de F. Engels à *Conditions of the Working Class in England in 1844* (Londres : 1887). Voir aussi les tentatives de De Leon, de Lucien Sanial etc. dans *Proceedings... 12th Regular Session, Held at Rochester*, New York, Nov. 10 to 21, 1896 (Washington : journal of the Knights of Labor Print, 1896), pp. 23 et suiv.

3. Le texte révisé de 1884 «Preamble and Declaration of Principles of the Knights of Labor of America. To the Public», 1 p.n.d. peut être consulté dans le fonds Labadie, dossier «Official Records of the K. of L». On peut noter qu'en reprenant la *Declaration* de l'Industrial Brotherhood pour base de leur texte initial, les Chevaliers ont remplacé «les bénédictions du gouvernement» par les bénédictions de la vie !

4. John Francis Bray, «The Knights of Labor» (To the Editor), *The Labor Leaf*, II (Nov. 11, 1885), p. 1.

à l'anarchisme, avait été l'un des initiateurs de la Chevalerie dans l'Etat du Michigan, où il avait même siégé au rang le plus élevé, celui de *General Master Workman* ; tout en étant acquis aux idées de Tucker, il conservait des liens et une influence sur les membres de l'Ordre, il le défendait auprès de ses nouveaux amis, il voulait en voir l'esprit plus que la lettre<sup>5</sup>. Après tout, le fondateur et premier «Grand Maître» de la noble institution, le tailleur Uriah S. Stevens dont il conservait le souvenir, avait été l'ami de G. Eccarius, alors membre du Conseil général de l'Association internationale des travailleurs<sup>6</sup>, et le militant londonien l'avait peut-être aidé à fixer le grand dessein qu'on proposait aux travailleurs : le remplacement d'une Amérique établie sur le régime du salariat par une société industrielle, mais coopérative<sup>7</sup>. Les anarchistes entraient donc dans l'Ordre sans scrupule, et en assez grand nombre ; au Kansas, par exemple, Edwin C. Walker, le journaliste militant de l'amour libre et de la libre pensée affirmait, avec sans doute quelque exagération, qu'il rencontrait bien plus de libertaires à l'intérieur de cette Association qu'en-dehors de celle-ci<sup>8</sup>. Albert R. Parsons s'y était affilié le 4 juillet 1876, à l'occasion d'une conférence qu'il donnait à Indianapolis, et il avait fondé avec ses deux collègues socialistes Thomas J. Morgan et George A. Schilling le premier groupe de Chicago, Labor Assembly N° 1 ; dès que les femmes furent admises, en septembre 1881, Lucy Parsons, comme aussi la célèbre «Maman Jones»<sup>9</sup> s'empressèrent d'y adhérer. Certains considéraient le français Victor Drury, l'un des grands animateurs du mouvement ouvrier américain de cette époque, comme l'un des plus importants pères spirituels

5. J. Labadie, «Cranky Notions», *The Labor Leaf* (Jan. 6, 1886), p. 2.

6. «Uriah Stephens, Founder of the Knights of Labor, A Biographical Sketch», *Weekly People*, New York (June 1, 1897), pp. 3-4 ; *Labor Leaf*, Detroit, III (Dec. 8, 1886), p. 3.

7. Voir «Preamble» (1884), art. XIX.

8. *Liberty*, (Feb. 20, 1886), p. 1.

9. Mary Harris Jones, militante ouvrière dont la réputation est légendaire.

de l'Ordre et il était, en tout cas, l'un des fondateurs d'une branche des plus considérables, la District Assembly (D.A.) N° 49 de New York<sup>10</sup>.

Mais le règne de Terence V. Powderly, successeur d'Uriah S. Stevens, entraîne un retournement d'opinion même chez les plus bienveillants<sup>11</sup>. Sans doute Erza H. Heywood<sup>12</sup> et surtout l'intransigeant Tucker ne comprennent pas que des anarchistes s'affilient à une association qui préconise le vote<sup>13</sup>, mais ces deux hommes prêchent peut-être dans le désert ; néanmoins, les enthousiastes de la Chevalerie du travail se posent des questions de plus en plus inquiétantes au sujet du nouveau président ; cet intrigant avide de pouvoir personnel<sup>14</sup>, ce renégat du socialisme<sup>15</sup> qui soutient la campagne politique de Henry George tout en exigeant la neutralité de ses adversaires, ferme les portes de l'Ordre à «la main d'œuvre à bon marché et mécontente»<sup>16</sup>, pour ouvrir la grille d'honneur aux politiciens et aux capitalistes<sup>17</sup>. Joe Labadie va jusqu'à écrire que le fondateur, Uriah Stevens, est mort de chagrin en cons-

10. Voir plus loin la lettre de J. Quinn. V. Drury appartenait à l'Assemblée locale 1, celle des fondateurs et il est possible qu'il ait joué un rôle discret mais réel dans l'institution de l'Ordre, du fait de ses nombreuses activités à Philadelphie.

11. A l'exception de M.E. Lazarus («Edgeworth») qui félicite T.V. Powderly pour son opposition aux grèves, imaginant à tort que le Grand Maître les considère comme un simple palliatif ; Edgeworth, «G.M.W. Powderly», *Labor Leaf*, II (May 26, 1886), p. 3 ; cf. II (June 16, 1886), p. 1.

12. E.H. Heywood invite l'Ordre à rejeter ses tendances «despotiques» à propos de la terre, de l'argent et de la monnaie. *Liberty*, (Feb. 20, 1886), p. 1.

13. *Liberty* (Feb. 20, 1886), p. 4. Pour d'autres raisons de Tucker, voir *Liberty*, III (Jan. 9, 1886), p. 1.

14. C.M.H. (Clement M. Hammond), *Liberty*, (March 27, 1886).

15. Dans le dossier «Knights of Labor. Powderly, T.V.» fonds Labadie, il existe une note datée «Detroit, Sept. 10, 1887», signée par des membres du Comité exécutif national du Socialistic Labor Party certifiant que Powderly était affilié à cette organisation durant les années 1880-1882.

16. Clement M. Hammond, *Liberty* (March 27, 1886).

17. Id., «A Clever Trick», *Liberty* (Feb. 6, 1886), p. 5.

tatant les nouvelles orientations données aux Chevaliers<sup>18</sup>, et lui-même, jadis si indulgent, déplore l'introduction massive de propagandistes hostiles à la réduction des horaires de travail et de spéculateurs fonciers ; il conclut par ces paroles si prophétiques, au moment même où se déroule le drame de Haymarket : «La Chevalerie du travail est, à présent, dans sa période la plus éprouvante et il faudra exercer sa sagesse et son audace pour l'empêcher d'être utilisée dans l'intérêt des capitalistes au lieu de celui des travailleurs»<sup>19</sup>. Tandis qu'en avril 1886, en prévision de la grève générale du premier mai pour la journée des huit heures, beaucoup de travailleurs s'inscrivent aux Chevaliers du travail<sup>20</sup>, les mineurs francophones de Pennsylvanie expriment en termes encore plus forts que Labadie la même inquiétude : «Nous voyons l'indice d'un commencement des manœuvres bourgeoises, dans le fait significatif que nombre de journaux à la solde de nos exploiters, se sont mis simultanément à parler des *Knights of Labor*, et à s'étendre complaisamment sur l'accroissement si rapide, l'organisation, le but et la puissance de cette association, et leurs réflexions [ . . . ] donnent à réfléchir.

Cette organisation paraît sans doute la plus vulnérable aux sourdes menées du conservatisme bourgeois»<sup>21</sup>.

En effet, Powderly envoyait une circulaire secrète pour interdire la grève du premier mai. Le *Knights of Labor* de Chicago, après l'attentat perpétré dans la ville, réagit en surpassant la presse capitaliste :

«*Nous sommes certains d'exprimer le sentiment de l'Association toute entière quand nous disons que nous espérons que Parsons, Spies, Most, Fielding et tout le*

18. J.A. Labadie, «Cranky Notions», *The Labor Leaf*, Detroit, II (March 31, 1886).

19. Id., «Cranky Notions», *The Labor Leaf* II (May 5, 1886).

20. cf. *Le Révolté*, Paris (15-21 mai 1886), source négligée et originale d'informations sur les Chevaliers du travail, en provenance de correspondants aux Etats-Unis.

21. *La Torpille*, (jan. 1886), p. 10.

gang des hors-la-loi seront exterminés de la surface de la terre»<sup>22</sup>. Dès le 2 juillet l'Assemblée de District N° 24 de Chicago décide l'expulsion de tous les anarchistes membres des sections locales<sup>23</sup>. Il ne fait aucun doute que l'attentat, parce qu'il suscite l'indignation des ouvriers (et d'une large partie des anarchistes), sert de prétexte à la fraction conservatrice, soutenue par T.V. Powderly. Un membre de la D.A. 24 déclare qu'il y a toujours eu dans l'Ordre un courant d'information parallèle, entretenu par les «maquereaux politiques», que l'administration a toujours écouté d'une oreille bienveillante et dont elle se sert pour massacrer ceux qui ont fait tout le travail<sup>24</sup>.

La riposte anarchiste ne se fait pas attendre ; c'est Albert Parsons lui-même qui la mène de sa prison. Il écrit le 6 juillet à l'influente *Lowell's Library*, adresse au *Times* de Chicago une lettre que reproduit la *Labor Leaf* de Detroit<sup>25</sup>, il révèle à l'opinion publique son appartenance aux Chevaliers du travail, identifie le but final de l'anarchisme avec celui de l'Ordre puisque tous deux cherchent à abolir le salariat, et accuse nommément T.V. Powderly. Dans ce climat malsain où grouillent les querelles intestines du fait des tensions avec les socialistes, des rivalités de personnes, du mécontentement provoqué par l'autocratie croissant du «General Master Workman», comme aussi des contestations avec les trade-unions qui s'étendent jusqu'à Chicago, la dénonciation de Parsons fait converger les vagues de la colère sur le président de l'Ordre, désormais associé à des problèmes épineux dont jusque-là il avait réussi à paraître détaché. En octobre, grâce aux pressions de la puissante D.A. 49 de New York, que Pow-

22. *Knights of Labor*, Chicago, I (May 8, 1886) ; cf. *Le Révolté*, Paris (19-25 juin 1886).

23. *Liberal*, Liberal, Missouri (July 8, 1886), p. 6.

24. «George A. Schilling Letterbook», Box 1 vol. 1, Salle des manuscrits, University of Chicago : lettre datée Chicago, 26 déc. 1887, de Schilling à «Friend Jim».

25. *Lowell's Library*, New York (Aug. 25, 1886), N° 782 ; *The Labor Leaf*, Detroit (Sept. 1, 1886) reproduit la lettre de Parsons au *Chicago Times*.

derly n'ose pas encore contrarier<sup>26</sup>, les Chevaliers du travail votent au congrès national de Richmond une résolution qui, tout en se désolidarisant des anarchistes, lance un appel à la clémence<sup>27</sup>.

De Chicago, une responsable hostile aux amis de Parsons écrit à Powderly que ces derniers remuent ciel et terre et veulent se servir de l'Ordre pour la défense des accusés<sup>28</sup> ; le Grand Maître télégraphie aussitôt aux Chevaliers de la ville qui, croit-il, vont financer la défense : «Ne votez aucun soutien monétaire à un tel projet»<sup>29</sup>. Le 28 novembre 1886, l'Assemblée de district N° 24 renverse sa décision du 2 juillet précédent et fait appel contre la condamnation des victimes<sup>30</sup> ; le 31 novembre, cette même assemblée rencontre la D.A. 57 et toutes deux votent une résolution commune pour condamner le verdict du tribunal<sup>31</sup>. La section à laquelle appartient A.R. Parsons, qui jusque-là s'est montrée pour le moins réservée, mais dont D.D. Lum est à présent le «Worthy Foreman», répond à Powderly qu'aucune assemblée de Chicago n'a officiellement recueilli des fonds pour la défense des anarchistes ni directement ou indirectement approuvé leur doctrine, mais qu'il n'est guère chevaleresque d'abandonner un membre respectable et respecté lorsqu'il est frappé par le malheur<sup>32</sup>. Les protestations contre la sentence de Chicago se multiplient dans les sections de l'Ordre,

26. G.A. Schilling, «History of the Labor Movement in Chicago», in *Life of Albert R. Parsons*, Lucy E. Parsons ed. p. XXVI.

27. *John Swinton's Paper*, (Oct. 24, 1886), p. 4.

28. L'accusation vise en particulier Mrs George Rodgers ; cf. *Proceedings of the General Assembly K. of L. Minneapolis*, 1887, p. 1500.

29. *John Swinton's Paper* (Dec 26, 1886), p. 3.

30. Id. (Nov. 28, 1886), p. 3.

31. Id. (Dec. 5, 1886), p. 3. Le verdict est jugé comme une atteinte à la liberté d'expression et au droit de rassemblement. Les deux assemblées de district regroupaient presque tous les membres de Cook County. Sur la réaction de Powderly, voir *John Swinton's Paper* (Dec 26, 1886), p. 3.

32. Lettre du 8 janvier 1887 de l'Assemblée locale 1307, adressée à T.V. Powderly, signée par L.S. Oliver, M.W., D.D. Lum, Worthy Foreman, Bert Stewart. Fonds Labadie.

depuis Las Vegas jusqu'à la Nouvelle-Orléans et de San Francisco à New York<sup>33</sup>.

S'il y a donc bien revirement de l'opinion ouvrière, ce n'est pas l'effet de la presse, bien partielle, ni de je ne sais quelle magie, mais de la seule action des anarchistes qui ont su mobiliser les libéraux sincères. Le mouvement visé par la répression ne compte qu'une poignée de militants, mais on les trouve partout, et même parmi les officiers et délégués de l'Ordre : Dyer D. Lum dirige l'Assemblée locale N° 1007, George A. Schilling fait partie des responsables de la D.A. 24, Victor Drury de la D.A. 49, Joseph A. Labadie de la D.A. 50. Lucy Parsons s'inscrit ou se réinscrit chez les Chevaliers en janvier 1887. Ces propagandistes gagnent à leur cause de plus en plus de monde ; citons, entre autres, Richard Griffiths, «Master Workman» de la D.A. 24, J.P. McGaughey, appelé à ouvrir le congrès de Minneapolis en 1887, Frank K. Foster de la D.A. 30 à Boston ; ils ont même convaincu des personnalités, et non des moindres dans la D.A. N° 1 de Philadelphie, celle des fondateurs.

Pour des raisons multiples, la révolte gronde et, s'ils refusent très nettement d'en tirer profit, les anarchistes ne peuvent qu'en bénéficier. T.V. Powderly sent que le terrain lui échappe ; il intrigue pour faire entrer des complices dans les assemblées ; réunions secrètes, délégations irrégulières de pouvoirs, chantage éhonté et mensonges énormes, rien ne manque à ces basses manœuvres<sup>34</sup> ; en vue d'obtenir le soutien de la bourgeoisie, il traite d'anarchiste tout ce qui s'oppose à lui. Mais à New York, le premier septembre 1887, avant le congrès de Minneapolis, les dirigeants de la Chevalerie organisent une manifestation dont ils attendent beaucoup ; seule une petite vingtaine de milliers de participants défilent devant la tribune of-

33. *John Swinton's Paper* (Dec. 5, 1886) ; (Dec. 12, 1886), p. 3 ; (Jan. 2, 1887), p. 3.

34. Voir par exemple J.A. Labadie, «Cranky Notions», *The Labor Leaf*, (Feb. 8, 1887), p. 2. La presse de l'époque contient une pléthore d'accusations similaire.

ficielle où se trouvent en particulier le prêtre Mac Glinn, homme de droite, et le candidat politique des «single-taxers», Henry George ; le correspondant de *La Révolte* écrit :

«Encore, dans ce nombre y avait-il beaucoup de socialistes, notamment l'Union des boulangers, qui avait un grand drapeau rouge. Cette Union et plusieurs autres, en passant devant l'estrade où siégeait l'état-major des Knights [. . .] enroulèrent leurs drapeaux et firent taire leurs musiques qu'ils remplacèrent par des huées et des sifflets<sup>35</sup>.»

C'est le conflit au congrès de Minneapolis qui fait éclater l'Ordre. T.V. Powderly peut manœuvrer facilement les petites délégations qui sont majoritaires ; les têtes nouvelles sont nombreuses, facilement impressionnables, et il invente à leur intention une histoire d'attentat anarchiste pour mettre fin à ses jours ; il trouve des accents de sincérité pour retirer la parole aux opposants ; cette fois, il reste le maître du jeu. L'opposition est menée par le *Home Club* de Victor Drury et James E. Quinn ; ce dernier se bat pour obtenir une motion en faveur de Parsons et de ses camarades ; cette résolution rassemble 53 votes contre 121, ce qui est un échec par rapport à l'année précédente. La minorité est loin d'être insignifiante, d'autant plus que, par principe, des anarchistes comme Labadie se sont abstenus de voter et que, par ailleurs, le *Home Club* suscite beaucoup de jalousies. A l'exception remarquable du Massachusetts, et tandis que Philadelphie se partage à égalité, les grandes délégations et les militants les plus chevronnés votent en faveur des accusés.

Les opposants, au comble du mécontentement, hésitent cependant à provoquer une rupture. Trente-cinq délégués représentant treize Etats se retrouvent pourtant à Chicago après le congrès et décident de réorganiser la Chevalerie ; comme dans tout schisme, ils déclarent ne pas vouloir se séparer de l'Ordre mais revenir aux sources. Un comité provisoire est établi, dont le secrétariat général est confié

35. *La Révolte*, Paris I (8-14 oct. 1887), p. 3 T.V. Powderly avait invité à voter pour Henry George.

à Charles F. Seib, l'un des plus vaillants défenseurs de Parsons. A New York la D.A. 49, animée par le Home Club, publie *Solidarity*, un journal autonome où Victor Drury présente une fois encore ses idées, que des organisateurs comme D.D. Lum passent leur temps à inculquer aux membres<sup>36</sup>. L'assemblée des travailleurs N° 1 de Chicago devient l'*Albert R. Parsons Assembly of the Knights of Labor*. Une longue lettre peu connue de Lum à Labadie, en décembre 1887, présente Chicago à cette époque sous un jour peu connu : L'Assemblée de District 49 est la bête noire de Powderly, mais elle est la mieux organisée parce qu'elle entreprend de former ses membres ; elle leur donne des cours sur la «coopération volontaire», grâce à laquelle il n'existe plus de gouvernement puisqu'il n'y a personne, alors, à gouverner ; les conférences de Drury, les livres de Fred Turner<sup>37</sup> ne sont pas présentés comme «anarchistes» mais comme une réflexion sur les principes fondamentaux des Knights of Labor en matière d'éducation et d'économie. Lum ajoute aussi ce commentaire significatif sur le moral des anarchistes de Chicago : «Je regrette beaucoup que vous ayez si fortement senti leur mort — ne pouvez-vous pas vous rendre compte que cela n'est rien qu'un épisode dans notre travail ? Je le vois ainsi — Peut-être le fait d'avoir été proche d'eux, d'avoir vu et senti leur propre enthousiasme, me donne-t-il un tout autre sentiment»<sup>38</sup>.

36. Sur le «Home Club» voir les articles de *John Swinton's Paper*, la défense de Drury par B.R. Tucker dans *Liberty* (June 19, 1886) et les articles du *Révolté*, Paris, en 1887, au sujet de la D.A. 49. *Solidarity*, New York, est édité à partir de novembre 1887 ; les articles de Drury paraissent dans les numéros des 17 et 31 déc. 1887, 7, 14, 21 janv. 1888, 7 juil. 1888. Le journal bénéficiait de la collaboration de Gertrude B. Kelly qui écrivait aussi dans la presse anarchiste. Sur la dissidence, consulter les coupures de presse et la correspondance de J.A. Labadie, fonds Labadie.

37. Frederick Turner, né en Angleterre en 1846, entré dans l'Ordre des Chevaliers en 1873, organisateur ; il s'occupait de la diffusion de l'ouvrage de Victor Drury, *The Polity of the Labor Movement* (Philadelphie : 1876).

38. l.ms. D.D. Lum à J.A. Labadie, Dec. 26, 1887), Fonds Labadie.

Mais, à New York, le moral de Victor Drury semble brisé. J. Quinn écrit à G.A. Schilling que «le cœur du vieil homme est brisé. Je crois, oui, je sais que la Chevalerie du travail a été conçue dans le cerveau de Drury», et il souffre dans son espérance de voir que «sa progéniture», à l'âge de dix-neuf ans, soit devenue bourreau»<sup>39</sup>.

Comment régénérer le mouvement quand le cœur n'y est pas ? En dépit des instances de ses camarades qui le supplient de rester et de braver les foudres de Powderly<sup>40</sup>, Joe Labadie donne sa démission ; il est bientôt suivi par G.A. Schilling qui juge que le manifeste des dissidents était prématuré<sup>41</sup> ; c'est aussi l'avis tardif de Charles F. Seib qui pense qu'une action clandestine aurait été plus fructueuse<sup>42</sup>. D.D. Lum s'oriente bientôt dans cette voie et fonde un groupe secret, le *Plumb Line Club*, lequel, «abjurant toute ambition personnelle», entreprend un travail d'éducation auprès des Chevaliers ; en homme réaliste, il pense que la décomposition de l'Ordre est proche et que son enseignement prépare l'avenir<sup>43</sup>.

De l'avis de Labadie, les positions de Powderly au sujet des anarchistes ont précipité la crise de la Chevalerie<sup>44</sup>. Quelques années plus tard, un autre membre du Home Club, T.P. Quinn exprime un jugement encore plus sévère : avec plus d'un million de membres en 1887, l'Ordre disposait des moyens d'empêcher les exécutions de Chicago ; Powderly, du point de vue économique, Henry George pour le politique, mirent tout en œuvre et divisèrent ainsi l'opinion ouvrière<sup>45</sup>. Le groupe anarchiste de langue allemande tire à boulets rouges sur les Chevaliers, à partir

39. l.ms. J. Quinn à G.A. Schilling, Dec. 16, 1887, copie, Fonds Labadie.

40. l.ms. G.A. Schilling à J.A. Labadie, Nov. 24, 1887 et Dec. 26, 1887 ; D.D. Lum à J.A. Labadie, Dec. 11, 1887. Fonds Labadie.

41. l.ms. G.A. Schilling à J.A. Labadie, n.d., 4 p. Fonds Labadie.

42. l.ms. Chas. F. Seib à J.A. Labadie, 30 déc. 1887 ; cf. sa lettre au même destinataire en date du 23 nov. 1887. Fonds Labadie.

43. l.ms. D.D. Lum à J.A. Labadie, Feb. 29, 1888. Fonds Labadie.

44. Note dactylographiée par J.A. Labadie, dossier «Knights of Labor, Michigan», Fonds. Labadie.

45. T.P. Quinn, *Free Society*, San Francisco (Jan. 16, 1898), p. 7.

de 1887<sup>46</sup> ; quand les ouvriers teinturiers de Paterson, qui apportent à l'Ordre de substantielles cotisations, se voient désertés par leurs dirigeants durant les grèves de cette année, ils se tournent vers les anarchistes français et surtout italiens qui, à partir de 1892, établissent la ville en place forte<sup>47</sup>. Les défections sont partout froidement commentées ; chez les mineurs de la région de Houtzdale, en Pennsylvanie, «les Chevaliers du travail ne comptent presque plus», écrit J. Goaziou qui ajoute : «Les membres sont probablement fatigués d'être trop exploités par les chefs»<sup>48</sup>. En tout cas, ils quittent leur Ordre quand s'offre une solution de rechange ; par exemple, en 1891, les membres de l'Assemblée locale N° 2210, fondée par les Français et les Belges d'Ashcroft en Pennsylvanie votent à l'unanimité «de renvoyer leur charte parce que les officiers du District et d'Etat sont de vrais agioteurs et des exploiters d'argent du même calibre que les capitalistes». Ils conservent la caisse et forment un syndicat libertaire, «Les mineurs unis et indépendants d'Amérique»<sup>49</sup>. En 1894, un autre groupe demeuré fidèle à la Chevalerie, celui des verriers français et belges du cercle Lafayette, qui participe à l'Assemblée locale N° 300 de Pittsburgh — la plus importante de l'Ordre — devient à son tour un terrain de propagande pour les anarchistes, à l'occasion de la visite aux Etats-Unis du compagnon ébéniste Tortelier<sup>50</sup>. Dans un article qui ressemble presque à une nécrologie, l'*Ami des ouvriers* dresse le bilan de la grande association : «Cette organisation qui aujourd'hui menace de tomber en ruines a certainement eu son utilité [. . .]. Ils sont nombreux ceux qui ont appris à y haïr le système capitaliste. «Mais la Chevalerie est devenue» un repaire de voleurs du fait de sa forme autoritaire et centralisatrice qui a permis à quelques individus de manipuler les affaires pour leur intérêt personnel»<sup>51</sup>.

47. *Le Réveil des mineurs*, II (25 juin 1892), p. 1.

48. *Le Réveil des mineurs*, II (mars 1892), p. 1.

49. Id. II (26 déc. 1891), p. 2.

50. Nous préparons un article sur cette visite.

51. *L'Ami des ouvriers*, I (Fév. 1895), p. 2.

Les anarchistes se rallient en nombre croissant à la *Fédération américaine du travail* de Samuel Gompers (lui-même fils d'un anarchiste juif), qui s'harmonise mieux, en apparence, avec leurs idées, puisqu'elle ferme jalousement ses portes aux politiciens de toute espèce et veut agir sur les structures économiques. Des hommes comme Joseph A. Labadie occupent une position clef dans la nouvelle organisation ; et tandis que le prudent Gompers proclame tout haut son rejet de l'anarchisme, il communique clandestinement avec les meneurs de ce mouvement, les invite même à écrire dans son journal officiel : après tout, nul autre que Dyer D. Lum ne rédige ses discours publics<sup>52</sup>.

Ainsi la pression anarchiste a infléchi l'essor des Chevaliers au profit de la Fédération américaine du travail ; que celle-ci ait ensuite lentement tourné vers le conservatisme fut une nouvelle tragédie pour les libertaires, qu'il conviendra d'examiner un jour. A certains égards, les Chevaliers du travail ont été considérés comme les précurseurs des *Industrial Workers of the World*, au moins par leur volonté d'unir les travailleurs au-delà des professions ; quoiqu'il en soit, c'est surtout dans l'organisation provisoire dissidente de Chicago, dont nous avons parlé ci-dessus, qu'ont été lancés les thèmes qui bientôt reprendra l'anarcho-syndicalisme américain : autonomie des districts, rejet de permanents rémunérés par le syndicat et rabaissement du responsable au rôle de conseiller, au lieu de celui de décideur dans les conflits avec les employeurs<sup>53</sup>. Aussi, bien mieux que dans l'*American Federation of Labor*, le mouvement communiste-anarchiste prendra-t-il plus tard une partie de sa nouvelle dimension dans l'*Industrial Workers of the World* qui en est, dans une certaine mesure, l'enfant.

52. Voir par exemple la correspondance de Gompers avec Labadie, dans le fonds Labadie : aucune trace ne s'en trouve dans les archives officielles de Gompers à la Bibliothèque du Congrès.

53. « Provisional Committee. Circular N° 1. "Philly Kickers" ». *The Labor Enquirer*, Denver, I (Dec. 10, 1887), p. 1.

## CHAPITRE TREIZE

### L'HIVER ET LE PRINTEMPS

La crise de Haymarket, on l'a vu, a précipité le changement d'orientation du mouvement ouvrier américain ; elle a aussi creusé le fossé entre celui-ci et les masses, provoquant ainsi un certain clivage au sein des anarchistes ; elle a accru les tensions psychiques dans le courant libertaire, brouillé le «paradigme» de la violence qui se discrédite lentement. Dans cette longue nuit hivernale des militants déjà enracinés dans l'histoire sociale des Etats-Unis, le mouvement s'estompe et cède la place à une relève plus fluide : les nouvelles vagues d'immigrants préparent le printemps.

Le caractère collectif des nouveaux rapports de force scinde les ouvriers syndicalisés de leurs camarades inorganisés ; l'anarchisme communiste se divise donc pour s'engager dans cette bifurcation. Un certain nombre de militants, immigrants pour la plupart, s'engagent à corps perdu dans les institutions ouvrières nationales : ils vont bientôt déchanter. Ces nouveaux groupes de pression ne leur paraissent guère «libres» ; d'une part, le rapport inégal des forces défavorise les représentants des travailleurs et leurs institutions, au point que jusqu'à la fin du siècle celles-ci sont encore souvent réduites à lutter pour leur survie ; d'autre part, ces associations prolétariennes leur semblent «corrompues» et donc affaiblies de l'intérieur, parce que les dirigeants ne sont pas assez contrôlés par la base et poursuivent par conséquent des intérêts particuliers.

Sur le plan intérieur, l'anarchisme bénéficiera quelque temps de l'appui de la Fédération américaine du travail : douze mille exemplaires des discours des martyrs de Chicago ont été vendus dans les permanences de cette centrale, et son président, Samuel Gompers, patronne en personne

le voyage et la tournée du conférencier anarchiste anglais Thomas Mann. Mais quand le conservatisme de la puissante centrale ouvrière l'emporte sur les tendances plus radicales de certains de ses syndicats, les libertaires partisans de l'anarcho-syndicalisme participeront à la naissance et au développement des Industrial Workers of the World et, après la désertion des états-majors, ils lutteront avec les militants socialistes pour le maintien de la combativité des prolétaires les plus démunis.

La différenciation de la classe ouvrière explique en partie certaines disparités. Ainsi, les groupes communistes-anarchistes sont parfois mobilisés par les animosités de meneurs qui s'entre-déchirent : rivalité entre Johann Most et un nouvel arrivant, l'autrichien Joseph Peukert, auquel l'éditeur de la *Freiheit* voue une haine malade ; méfiance réciproque de Most et du jeune Alexandre Berkman, suscitée par leur émulation dans la conquête d'Emma Goldman ; antipathie à l'égard de cette dernière de la part de Lucy Parsons. Ces tensions se manifestent tantôt de façon discrète, dans la correspondance ou les apartés, tantôt elles prennent une allure morbide ou spectaculaire. Pourtant, si l'on considère ces conflits avec le recul de l'histoire, si on les traite comme des symptômes, il devient moins évident qu'ils aient profondément blessé le mouvement ; ils traduisent surtout ce clivage de la classe ouvrière. Le conflit de Most avec Peukert, comme celui entre Lucy Parsons et la compagne de Berkman, Emma Goldman, expriment deux approches différentes. Johann Most et Lucy Parsons se préoccupent avant tout du sous-prolétariat et, comme l'équipe de Chicago avant Haymarket, ils s'adressent essentiellement à des inorganisés ; quand éclatent des grèves et des conflits, ils sont sur les lieux, électrisant les foules chaque fois qu'ils peuvent les mobiliser. Mais la police ne le leur permet guère : Most est de plus en plus fréquemment en prison pour ses discours qui, autrefois incendiaires, sont maintenant plus modérés, tandis qu'avec la compagne du héros de Haymarket, les forces de l'ordre adoptent une tactique différente, l'empêchant de prendre la parole, par exemple par l'interdiction des rassemblements où

elle doit intervenir. Il n'est donc pas surprenant que Lucy Parsons s'intègre aisément dans les Industrial Workers of the World, qui recrute parmi les couches les plus défavorisées et les moins touchées par les associations ouvrières, et que l'éditeur de la *Freiheit*, prématurément vieilli par les épreuves, applaudisse la naissance de ce qu'il interprète comme un syndicalisme révolutionnaire. A l'opposé, Joseph Peukert, plus abstrait que son rival, ou Emma Goldman, beaucoup plus intéressée qu'on ne le pense par l'anarchisme individualiste parce que le sort des individus la passionne davantage que celui des phénomènes sociaux, remarquent une classe ouvrière américaine plus proche des couches moyennes, du fait de la syndicalisation dans l'Est : ainsi seront-ils conduits à dialoguer avec les intellectuels les plus radicaux.

Les révisions qui s'imposent au mouvement seront l'œuvre de la vie plus que de la réflexion délibérée ; quelques-uns s'ensevelissent dans le culte des souvenirs, d'autres maintiennent sans fléchir leur argumentation en faveur de la violence, mais dans l'ensemble une mutation s'opère et ce dernier paradigme s'estompe. Les multiples parades symboliques, les incantations destinées à réveiller les forces populaires endormies, la prolifération de théories rivales à propos de la révolution, tout l'érotisme prométhéen, satanique, des iconoclastes populaires semblent frappés de torpeur, menacés par l'Etat-Dieu d'une destruction éternelle. Le défi anarchiste cède la place à l'insécurité : les militants se veulent rassurants.

La nuit s'abat sur les échafaudages interprétatifs ; l'anarchisme qui, à cette époque, symptomatise la crise de croissance du capitalisme industriel traverse mal sa propre crise. L'exemple le plus évident est celui des individualistes qui, avec B.R. Tucker, après s'être réclamés de la quintessence de « l'américanité » ne vivent plus que sur les idées venues d'Europe ; leurs publications bénéficient ainsi de quelques tirages exceptionnels, mais ce ne sont que des sursis à la merci de crises de plus en plus aiguës, tandis que les purs et durs se réfugient ou s'engagent dans les espaces encore inviolés par la grande concentration indus-

trielle. Si, dans le Kansas, Moses Harmon milite pour la liberté d'expression, les droits de la femme et le contrôle des naissances, si de nouvelles voix américaines s'élèvent à San Francisco ou dans le Sud encore préservé, si *Liberty*, le grand journal des individualistes se développe avec brio, ses références sont puisées dans un autre monde, celui des radicaux européens, et sa voix crie dans le désert.

Le vieil arbre est mort, l'anarchisme ne se reproduit plus que grâce aux nouvelles boutures. Le mouvement puise désormais son inspiration dans les sources européennes (et parfois orientales) ; il fleurit dans les groupes d'immigrés plus récemment arrivés. Ceux d'entre eux qui se réclament des idées libertaires, tout aussi choqués que leurs prédécesseurs par le contraste entre leurs anticipations et la réalité américaine, s'isolent sans regret dans leurs traditions culturelles particulières et s'attellent à l'œuvre révolutionnaire, les uns dirigeant leur action vers la mère patrie, les autres vers l'organisation de leur propre milieu, menant d'ailleurs leur propre expérience anarchiste sans égard pour la sensibilité américaine. La contribution ouvrière de quelque cinquante mille dollars au fonds de défense des accusés de Haymarket démontre une solidarité avec les victimes plus encore qu'un soutien aux idéaux libertaires ; ce sont d'ailleurs les Allemands et surtout les Juifs originaires des pays slaves qui ont le plus contribué de leur argent ; ces derniers participent avec générosité à la fondation de la *Pioneer Aid and Support Association* qui verse une pension aux veuves et orphelins de ces nouveaux héros de la classe ouvrière et qui accorde un prêt à Lucy Parsons et à Nina Zandt Spies pour la publication de leurs livres. Si la figure pathétique de ces deux femmes, militantes trop oubliées, domine de nombreux rassemblements ouvriers de l'époque, si une militante américaine de première grandeur, Voltairine De Cleyre, rejoint les rangs de l'anarchisme, si le mouvement a contribué de toutes ses forces à saper les Chevaliers du travail et, discrètement, à soutenir la Fédération américaine du travail, ces faits importants, mais isolés, ne peuvent dissimuler cette évidence que tous les futurs meneurs — Emma

Goldman, Alexandre Berkman, Joseph Peukert, Errico Malatesta, Silverio Merlino, Pedro Esteve, Richardo Flores Magon, Har Dayal et les autres —, appartiennent à la première génération des nouvelles immigrations ou sont des révolutionnaires chevronnés que les hasards de l'histoire ont conduit jusqu'aux rives américaines.

Tel est le cas des Italiens qui débarquent aux Etats-Unis depuis la Guerre de Sécession en masse de plus en plus compactes ; le chiffre des entrées atteint son point culminant après le tournant du siècle, mais dès 1890 la sève de cette population a changé. Aux ouvriers semi-qualifiés de l'Italie du nord, qui rêvaient d'améliorer leur niveau de vie, succède une majorité de paysans et de manœuvres de la Campanie, de la Sicile, des Abruzzes, de la Calabre, victimes d'un Sud sans industrie. Les anarchistes accompagnent déjà les premiers de ces groupes, car ils sont chassés par les persécutions de la police qui d'abord s'exercent contre l'Association internationale des travailleurs, puis se continuent à l'occasion de la révolte paysanne des montagnes du Matesse (avril 1877) menée par Carlo Cafiero et l'extraordinaire Errico Malatesta, se prolongent enfin après l'attentat d'un anarchiste isolé contre le roi Humbert 1er (17 novembre 1878). D'ailleurs le rapide déclin du mouvement incite un certain nombre de meneurs à partir vers des régions plus favorables à la propagande de leurs idées ; en 1893, les troubles de Sicile et de Massa-Carrara, l'attentat réussi contre l'Impératrice d'Autriche provoquent un nouvel exode vers les Etats-Unis, et plus spécialement à Paterson, la ville des tisserands en soie, à 40 kilomètres de New York, où les Italiens forment en 1900 une communauté de douze à quinze mille personnes.

Déjà en 1881, la *Liberty* de B.R. Tucker recommandait à ses lecteurs de langue italienne *L'Insurrezione* de Londres ; le Groupe Communiste-révolutionnaire français de New York comptait des Italiens parmi ses membres et il est probable qu'on en trouve quelques-uns dans les divers groupes d'origine latine, à San Francisco, à Chicago et dans les centres industriels. On signale en 1888 l'existence

d'un groupe socialiste-anarchiste révolutionnaire «Carlo Cafiero» qui dispose d'un journal, l'*Anarchico*, publié à New York. Il faut pourtant attendre l'arrivée de Francesco Silverio Merlino, en 1894 pour que naisse une organisation véritable dont le développement se poursuivra pendant la période suivante et que divers événements porteront devant l'opinion mondiale.

Au contraire, les Russes dont les meneurs sont arrivés un peu plus tôt et se sont trouvés en contact avec d'autres ethnies, grâce à la communauté israélite qui a fonctionné comme un vase communicant, infléchissent leur manière de pensée. Même Alexandre Berkman, qui lui-même entreprend un attentat en 1892, en vient à modifier ses vues. Après le meurtre par Czolgoscz du Président des Etats-Unis, il compare alors la Russie où le peuple est conscient de l'oppression politique, parce qu'elle est exercée par un tyran, avec le despotisme du système démocratique, lequel ne peut être touché par l'utilisation des armes parce qu'il s'appuie sur l'illusion d'un gouvernement choisi par le peuple et indépendant. La bataille doit être conduite sur le terrain économique, contre l'exploitation, plutôt que dans l'arène électorale ; ce processus est «tortueusement lent» : les peuples morts ne se réveillent que sous le joug de la nécessité. Berkman en vient même à considérer l'attentat comme un acte inapproprié à l'époque moderne<sup>1</sup>. Ces vues nouvelles portent leurs fruits : à la veille de l'entrée des Etats-Unis dans la première Guerre mondiale, au moins vingt-quatre cercles de langue russe, concentrés surtout à New York, Detroit, Chicago, Kansas City et Minneapolis, mènent l'action dans les milieux ouvriers et soutiennent activement les luttes qui préludent à la Révolution communiste, à laquelle beaucoup participent ; en 1919, la seule Union des travailleurs russes regroupe environ sept mille adhérents<sup>2</sup>.

1. Alexander Berkman, *Prison Memoirs of an Anarchist*, pp. 416-417, 227 ; id. *What Is Communist Anarchism* (1929 ; New York : Dover Publications, 1972), p. 177.

2. *Revolutionary Radicalism ' Its History, Purpose and Tactics...* (Albany : 1920) vol. I, pp. 860 et suiv.

Tandis que les Autrichiens se séparent progressivement des Allemands, et que les uns comme les autres s'éloignent de Most, lancent leurs propres journaux mais déclinent assez vite, on aurait tort de minimiser l'influence indirecte et directe de ce dernier. Chez les Juifs des années 1880, on n'est pas anarchiste mais «mostien». Adversaires et admirateurs s'accordent à dire qu'il est impossible de décrire adéquatement son talent oratoire : c'est un ensorceleur qui aurait pu, s'il l'avait voulu, transformer ses auditeurs en émeutiers<sup>3</sup>. Cependant, dans ces milieux d'intellectuels socialisants, venus pour la plupart du mouvement *Am Olam* (Peuple éternel) après l'échec de ses colonies agraires et communistes aux Etats-Unis<sup>4</sup>, si l'anarchisme séduit un Abraham Cahan, futur écrivain et influent journaliste socialiste, un Roman Lewis qui entre à son tour au parti socialiste, s'il fait des conquêtes plus durables parmi des militants qui s'orienteront vers la médecine, comme Hillel Solotaroff<sup>5</sup>, Michael A. Cohn<sup>6</sup> et Max Girjonsky, ou encore J.A. Mereson<sup>7</sup>, s'il captive le lexicographe Alexandre Harkavi ou le poète Morris Rosenfeld<sup>8</sup>, les imaginations et les émotions se donnent libre cours plus encore que la raison : en dépit des interminables discussions théoriques entre «marxistes» ou «sociaux démocrates» et «socialistes-révolutionnaires» ou «bakouninistes», l'attraction des débats contradictoires, à coup de citations inventées de toute pièce pour les besoins de l'argumentation, témoignent

3. I.A. Benequit, *Durkhgelebt un durkhgetrakht* (New York : 1934), vol. II p. 59 ; Israel Kopeloff, *Amol in amerike* (Varsovie : 1928), pp. 113-114. Ces deux livres sont écrits par d'anciens mostiens. Most ne parlait pas le Yiddish.

4. Le mouvement communautaire rural d'inspiration israélite se poursuit : voir Joseph Brandes, *Immigrants to Freedom. Jewish Communities in Rural New Jersey since 1882* (Philadelphie : University of Pennsylvania Press, 1971).

5. Orthographié aussi Zolotaroff.

6. Important militant dans les années ultérieures.

7. Collaborateur de la *Freie Arbeiter Stimme*, New York, sous le pseudonyme A.F. Frank.

8. Morris Rosenfeld (1862-1923) célèbre poète, proche des «Pioneers of Liberty» anarchistes.

d'un socialisme idéaliste. Les esprits s'aiguisent pourtant dans ces débats, on abandonne progressivement le russe au profit du yiddish tout en se déclarant internationaliste ; les fractions cohabitent malgré les escarmouches. Mais après Haymarket, ces différentes tendances vont se séparer : les socialistes vont toucher plutôt ceux qui s'acheminent vers les classes moyennes tandis que les anarchistes sont essentiellement prolétaires. En dépit de l'attraction du mouvement sioniste, les Juifs libertaires forment un groupe impressionnant, forts d'avoir créé le premier journal de langue yiddish, la *Freie Arbeiter Stimme*, porte parole redoutable et redouté aussi bien dans l'American Federation of Labor, où leurs syndicats sont particulièrement actifs, que parmi les cercles de l'intelligentsia. Ils soutiennent activement les groupes de langue anglaise à Philadelphie et dans un grand nombre de villes et pendant les années difficiles de l'entre-deux guerres, ils assureront la continuité du mouvement. Ce rôle d'initiateur que Most joue auprès des Israélites se retrouve chez les Bohèmes, dont la presse anarchiste répercute les thèmes des radicaux allemands. A Chicago était d'abord apparue la *Svoboda* (*La Liberté*) puis, en 1886, *Prace* (*Le Travail*) ; à New York, en 1884, Leo Kochmann et Frank J. Hlavacek étaient devenus rédacteurs du *Proletar*<sup>9</sup>, et la ville aurait même eu un journal clandestin, *Pomsta* (*La Vengeance*), publié de 1884 jusqu'en 1895<sup>10</sup>.

Le faible tirage de cette presse ne doit pas faire illusion : les journaux circulent de main en main et, à New York, par exemple, les cigariers bohèmes, à l'instar de leurs camarades anglais, paient un travailleur pour lire à haute voix tous les journaux ouvriers chaque jour et dans chaque atelier<sup>11</sup>. Les anarchistes bohèmes trouvent qu'il est immoral de payer un meneur ou un rédacteur de journal : tous doivent donc, pour survivre, travailler dans des usines et leurs contributions sont libres et gratuites. De ce fait, si quelques rares intellectuels comme

9. Publié encore en 1886.

10. Max Nettlau, *Gechichte der Anarchie*, vol. III p. 325.

11. J. Garriaud, mémoire cité p. 76.

Willem Krouzlika, ancien étudiant de Prague, ou Vaclav Kudlata, qui a reçu une formation théologique, rédigent quelques brochures, publiées par les groupes tchèques de l'I.W.P.A., mis à part l'influent *Budoucnost*, cette presse ne compte pas de théoriciens originaux, alors que le mouvement anarchistes en Bohême sera entendu par Kafka, suscitera un Jaroslav Hasek, l'auteur fameux du *Brave Soldat Chweik*, ou encore des écrivains libertaires comme K.S. Neumann, Karel Toman et d'autres<sup>12</sup>. Jusqu'à la fin du siècle, le groupe du *Freiheit* maintient une correspondance avec les ouvriers socialistes de Vienne ; il en est de même pour les sociétés secrètes slaves, le Comité révolutionnaire polonais. . . La vie pullulante de l'anarchisme américain va décrire des milliers de trajectoires. Elle se glisse successivement dans plus de vingt groupes ethniques, inspirant les premiers poètes de la communauté yiddish mais aussi propulsant des mouvements de libération nationale en Europe, en Amérique latine et en Asie : d'une prison américaine, un homme, Ricardo Flores Magon, anime la révolution mexicaine ; de la côte Atlantique, au début du vingtième-siècle, un Italien s'en va exécuter le roi Humbert 1er, tandis que dix ans plus tard, un Indien de la caste des Sikhs expédie de la côte Pacifique un navire chargé d'hommes et d'armes pour la libération de son pays. En politique étrangère, les campagnes d'information du mouvement ont certainement contribué à éviter la signature d'un accord d'extradition entre les Etats-Unis et la Russie tsariste ; par contre, ses nombreuses marches pacifistes n'ont pu empêcher l'entrée du pays dans la Première Guerre mondiale. Mais n'anticipons pas sur ce qui sera, nous l'espérons, l'objet d'un prochain ouvrage.

Si néanmoins les anarchistes se fondent, avec les réserves que nous avons signalées, dans les grandes organisations, leur objectif global est sans commune mesure avec leur force réelle : elle semble même décroître, par rapport à la période précédente, en ce qui regarde les milieux anglo-

12. *Ibid.* p. 127.

saxons ou de vieille immigration ; on notera même, bientôt, un certain fléchissement idéologique, car tout en proclamant la nécessité d'une révolution complète aux Etats-Unis, ils en viennent à combattre pour obtenir certaines de ces libertés démocratiques qu'autrefois ils considéraient comme illusoires, démontrant implicitement que la démocratie représente pour eux un préalable nécessaire à l'avènement de la société idéale ; l'anarchie est donc, en ce sens aussi, une société post-démocratique. Ce recul du mouvement apparent traduit une mutation essentielle de la République américaine.

## CHAPITRE QUATORZE

### PAVANE POUR UNE DEMOCRATIE DEFUNTE

Une question préalable se pose : peut-on déduire des conclusions générales d'une analyse qui révèle les discontinuités des époques et des mouvements ? Qu'y a-t-il de commun entre l'idéal des Quakers de l'ère coloniale et celui des militants libertaires du Parti socialiste-révolutionnaire ? Avons-nous étudié le même objet à travers des segments temporels différents ?

Une réponse affirmative s'impose. La discontinuité est toujours posée par rapport à une référence stable ; si, dans le temps, des formes de causalité différentes, des mentalités diverses apparaissent, le cadre de référence, le champ qui semble se dégager comme la constante invisible de cette recherche est *le rapport d'un peuple avec son territoire*.

Le territoire américain a varié, son extension miraculeuse est bien connue ; les relations économiques et mentales avec ce «sol» se sont métamorphosées. Malgré cela, au terme de cette recherche apparaît un paramètre : qu'il s'agisse des colons d'une époque révolue, ou des citoyens du dix-neuvième siècle, les rapports avec le territoire américain peuvent être légitimement qualifiés d'érotiques, au sens où ils s'inscrivent dans le registre de la jouissance et où celle-ci ordonne le système de représentations ; érotisme charnel, bien entendu, car «la patrie», terre d'adoption ou pays natal n'est rien d'autre qu'un corps imaginaire.

Il semble que si, dans certaines sociétés primitives, le discours sur la parenté occupe une fonction dominante et renvoie l'anthropologue à un *système de parenté*, les sociétés modernes connaissent un discours politique qui

renvoie à ce que l'on pourrait appeler le *système de citoyenneté*, articulé sur ce corps imaginaire, et dont l'histoire américaine nous fournit quelques figures.

Le passage d'un système à l'autre peut s'entrevoir à l'époque où le colon, sujet d'un roi tenant lieu de Dieu et de Père, lui substitue un contrat dont la fonction sacralisante, quoiqu'impersonnelle, est tout aussi efficace. Corps religieux et temple dédié à la divinité, tels sont perçus les territoires du Nouveau Monde, tant par les Puritains que par les Quakers, les Antinomiens et, plus tard, les perfectionnistes. Dès lors, l'Etat *profane* ne peut apparaître que comme une abomination, une possession démoniaque souillant la Jérusalem terrestre. La lutte contre les Indiens (ou contre les Français impies) fait figure de guerre sainte.

La Révolution américaine apparaît comme un processus de maturité : la Déclaration d'Indépendance s'adresse à l'univers entier, le peuple délimite son corps, à savoir le territoire des Etats-Unis. Et que peut signifier ce « droit au bonheur » si ce n'est que le rapport avec ce corps doit être de l'ordre de la jouissance ?

Les thèmes religieux se laïcisent ; la théologie de la Jérusalem céleste est traduite en termes plus appropriés par Alexandre Hamilton et les bâtisseurs de l'Etat, tandis que les derniers déistes, tel Lysander Spooner, fondent la nature humaine en termes théologiques. Pour les uns comme pour les autres, la seule nation digne de ce nom doit posséder un corps social paradisiaque. La Déclaration d'Indépendance, floraison des droits naturels, naturalise les institutions sociales américaines et, en premier lieu, elle fait flotter dans l'air du pays un parfum démocratique que l'on respire par le simple fait d'appartenir à la jeune République. Tout nouveau citoyen est spontanément et naïvement libertaire : il s'imagine doté de vertus et de droits inouïs, dans tous les sens du terme il se sent « affranchi » ; de là son culte des institutions nationales, instruments de la jouissance collective, et ses révoltes contre ces mêmes institutions lorsqu'elles lui paraissent détournées de ce grand œuvre par une fraction territoriale ou par une couche sociale désireuse d'en monopoliser

la jouissance et donc de détruire l'intégrité de ce corps.

Nous avons pourtant constaté un autre processus, méconnu ou déformé par plusieurs historiens. En effet, contrairement à certaines vues, les libertés individuelles et locales se sont dégradées durant l'ère coloniale au bénéfice d'une oligarchie toujours plus solidement implantée et dont le pouvoir s'est couronné dans le parachèvement de l'appareil d'Etat. Toutes ces explosions, dont nous avons signalé l'importance, attendent le sociologue qui mesurera leur signification générale, leur impact global sur l'histoire sociale du pays. Nous connaissons mieux, par contre, l'oligarchie américaine, aristocratie crypto-féodale, infiniment plus éclairée, d'ailleurs, que son équivalent européen, puisque non sans réticence, mais avec habileté elle instaure des institutions démocratiques, concessions purement formelles destinées à diluer les revendications populaires, mais qui leur sont indispensables comme organismes de médiation entre les fractions rivales des classes dirigeantes.

Par opposition au *sentiment démocratique*, répandu dans le peuple, et *fondé sur «la nature»*, l'ère jacksonienne voit se développer un thème dont le temps révélera le caractère distinct, voire antagoniste, celui des *institutions démocratiques*. Le fonctionnement «légal» de celles-ci devient le garant du caractère démocratique de la nation ; l'Etat est le succédané du citoyen. La jouissance du corps social doit passer par les fourches caudines de la Loi et des Prophètes, c'est-à-dire des juristes et des politiciens.

Au début, pourtant, quand apparaissent les institutions du Droit, liées à l'appareil d'Etat, il s'instaure un clivage entre la nature, qui en quelque sorte se privatise, et le domaine public, lequel relève encore de l'ordre de l'artifice. Le gouvernement fédéral appartient à cet ordre, il est presque un simple signifié parmi d'autres, faible et faiblement contesté : chaque groupe social et religieux, chaque section du pays l'interprète avec son code particulier.

A partir de la Guerre de Sécession, la Démocratie, l'Individualisme et la Nature, référents obligatoires de la culture américaine, perdent leur fonction de signifiants pour devenir

des cases vides auxquelles il appartient à l'Etat et au capitalisme d'assigner désormais un contenu. La démocratie, ère des droits naturels, quasi divins, attribués aux citoyens, cette démocratie est morte, elle règne à jamais dans le Panthéon.

Les travailleurs anglo-saxons ne se battent plus pour la défense de la démocratie, mais pour une nouvelle «American way of life», mélange de résignation à une existence taylorisée et des rêves mégalomanes. Le capitalisme libéral disparaît lentement, et avec lui cet «individualisme possessif» qui concevait que chaque personne devait disposer du minimum nécessaire de liberté pour déterminer ses intérêts particuliers. Néanmoins, la doctrine du «laissez-faire» survit encore à cet individualisme qui avait fait ses beaux jours, et la conscience collective ne se métamorphose guère : le peuple américain se perçoit encore comme une société fondée sur des institutions volontaires. Cependant, avec l'apparition des trusts et le remplacement des acteurs de l'économie, la vision libérale modifie sa perspective ; le nouveau libéralisme se voit et se dit collégial, ce sont des collectivités qui négocient et qui, à leur tour, sont supposées libres de déterminer leurs intérêts particuliers, lesquels sont confondus avec ceux de leurs mandants.

Et pour cause. La Démocratie ressemble à la carte forcée du prestidigitateur : au thème du pays d'élection se superpose celui du paradis électoral tandis que le mythe de l'*Etat démocratique* remplace celui de la *démocratie américaine*. Voici l'appareil politique qui bascule du côté des signifiants et qui, tel un nouvel Adam, nomme les bêtes et les hommes dans le paradis du Nouveau Monde, c'est-à-dire leur assigne un sens. Dans le nouveau système de citoyenneté, il est l'instance suprême de délimitation, fixant les grilles et le contenu du savoir et manipulant de mieux en mieux les codes des sous-groupes et des sub-cultures. Parce que l'Etat dirige le cours du fleuve de la connaissance, en attendant de monter la garde à sa source, l'anarchisme n'est plus qu'un signifié, celui de l'antithèse irréductible de l'ordre public ; nécessaire à l'équilibre des rivalités internes aux classes dirigeantes, le système électoral,

confondu avec la démocratie, engendre le discours « démocratique » destiné à saper toute démocratisation.

Loin de s'orienter, comme on le prétend, vers des objectifs pragmatiques, appuyés sur des expériences d'essais et d'erreurs, le discours de l'Etat démocratique relève de la croyance et revêt toutes les caractéristiques du mythe. Il se fonde sur un temps primordial, un événement initial situé hors du temps, inaugurant celui-ci : la création de la Constitution américaine. Le long refoulement de la Déclaration d'Indépendance, dont le potentiel révolutionnaire apparaît de plus en plus clairement aux Dirigeants, entre désormais dans la préhistoire. Ce sont les Pères Fondateurs *dramatis personae* chargés d'instaurer l'Etat, qui occupent le devant de la scène, et cet acte exemplaire établit la coupure dans l'histoire et l'abolit, car il supprime les époques antérieures et les temps à venir. Le passé perd sa substance, il est patronné par un présent qui lui assigne sa mission : les Pères Pèlerins n'existent plus que comme des devanciers, des précurseurs, symboles de l'évasion d'une Europe intolérante et, en fin de compte, obscurantiste. Mais le mythe est aussi circulaire et répétitif, car il interdit tout avenir. Puisque l'Etat démocratique est le moins mauvais de tous les systèmes possibles, on peut sans doute le bricoler, le perfectionner, éviter que ne s'altère la perfection initiale, pratiquer son *riaggiornamento*, mais puisqu'il n'est pas de système meilleur, la route est barrée à tout autre devenir. Les rites et les thèmes peuvent changer : même celui de l'Américanité ou de *l'American way of life* est éphémère, sa fonction n'étant que de garantir sa spécificité à la communauté nationale. Seul demeure l'Etat-totem.

L'idéal démocratique a donc emprunté deux structures distinctes : 1° credo populaire dans les droits naturels de chaque individu, il a investi d'un pouvoir symbolique le citoyen de la jeune République ; 2° à partir surtout de la Guerre de Sécession, il s'est lentement modifié pour devenir mythe fondateur de l'Etat-Nation, les pouvoirs des individus étant corrélativement refoulés dans l'imaginaire. Ce mythe, bien entendu, ne relève pas de la logique mais de l'ordre affectif ; sa fonction est d'obtenir l'adhésion

des masses au gouvernement des classes dirigeantes, c'est-à-dire à l'absence de démocratie.

Après Haymarket, l'anarchisme américain s'est donc trouvé dans une situation qui avait profondément évolué. S'y est-il adapté ?

## CHAPITRE QUINZE

### LA SINGULARITE DE L'ANARCHISME

La tradition libertaire du dix-neuvième siècle a essentiellement critiqué les institutions politiques mises en place au nom de la Démocratie. Ainsi pour Warren ce système était en trompe-l'œil, car le Président élu qui prétend dériver son pouvoir de l'idéologie du Droit des Peuples n'était qu'une créature des magnats ; et même si le régime avait été véritablement démocratique, il n'en aurait pas voulu, car le consensus de la majorité était aussi un terrorisme. En somme, pour les anarchistes, la Démocratie politique était un mauvais alibi ; la période ultérieure confirmant leur point de vue, la cible de leur critique pouvait rester inchangée.

Tranchant avec le consensus politique, la critique libertaire s'était cependant appuyée sur la croyance populaire dans les droits individuels ; elle lui avait donné corps, la systématisait, l'élargissait aux couches défavorisées, telles que les femmes et les prolétaires, elle l'appliquait à des domaines indéfrichés, par exemple la liberté d'expression.

Tant que la position libertaire coïncida avec le sentiment diffus des masses, son succès fut réel bien que relatif : pouvait-il en être autrement dans un pays où la presse était déjà dans les mains de la classe dirigeante ? Mais à mesure que s'accrurent les pouvoirs de l'Etat, la plaidoirie en faveur des droits individuels, toujours aussi mobilisatrice, ne sut pas trouver une stratégie et une tactique appropriée à une ère d'affrontements collectifs, si tant est que ces problèmes sociologiques fussent surmontables. Sans doute, même hors des milieux libertaires, d'autres thèmes que nous avons répertoriés firent contre-

point aux croyances nationales. C'est ainsi qu'à plusieurs reprises, notamment en 1877, la classe ouvrière démontrait par son comportement qu'elle se considérait sinon comme la propriétaire, du moins comme disposant d'un droit de regard sur l'appareil productif national. Mais ce communisme d'instinct, dont nous avons montré une autre manifestation chez les anarchistes dits «individualistes», tout comme la foi métastatique et quelques autres grandes convictions, passent tels de grands icebergs en dérive tandis que demeure l'idéologie patriotique, ce qui est après tout assez normal puisque, dans le cas particulier des Etats-Unis, la nation a précédé la formation d'une conscience nationale.

Aussi longtemps que les valeurs de la démocratie semblaient incorporées au vécu social, au moins à l'état virtuel, la critique de ces valeurs servait de tremplin au projet anarchiste ; à partir du moment où elles allaient relever d'un passé révolu, rangé avec les vieilles oriflammes, l'anarchisme se développerait peut-être, mais il ne se trouverait plus en symbiose avec l'idéal de l'ouvrier américain.

Haymarket vit la foudre s'abattre sur les valeurs encore vénérées. Le patronat, en voulant donner un avertissement au peuple et faire un exemple, avait malgré lui suscité des martyrs ; néanmoins il avait sapé les fondements idéologiques de toute révolte américaine, remportant une victoire capitale que, quelques années plus tard, le désaveu du procès de Chicago par le gouverneur Altgeld et l'acquittement des survivants ne remettraient pas en cause. Car les anarchistes ont enterré au cimetière de Waldheim, à Chicago, la grande tradition révolutionnaire de la *Déclaration d'Indépendance* et du droit à l'insurrection pour la défense des libertés.

Après l'avoir saigné de ses principaux meneurs et contraint à de nouvelles formes d'action, Haymarket a donc suscité une crise dans l'assise idéologique du mouvement libertaire américain et dans ses rapports avec la population ; malgré cela, l'anarchisme reste inaltéré dans sa nature. Solitaire, il l'était depuis toujours, d'une solitude qui n'impliquait pas la marginalité, qui n'excluait pas, loin de là, la convivialité avec les autres radicaux ; son isolement,

intellectuel, provient de la singularité du promontoire à partir duquel se construit la représentation de l'histoire : l'antiétatisme.

A dire vrai, le « radicalisme » américain est un monde composite à l'égard duquel les anarchistes du dix-neuvième siècle ont sur de nombreuses questions exprimé leur désaccord ; ils s'en séparent sur deux points fondamentaux, l'Etat et la propriété.

En 1879, *Progress and Poverty* de Henry George, dont deux millions d'exemplaires sont vendus jusqu'en 1905, marque l'entrée des questions économiques sur le marché des *bests sellers*. Contrairement à la littérature qui lui succède, l'ouvrage traite peu de l'Etat, car le pays ne discute plus de la nécessité de cette institution, la bourgeoisie ne met plus en question sa représentativité, mais seulement son rôle dans l'économie. Doit-il être fort ou faible ? Alternative omniprésente, même dans les écrits utopiques, parce qu'elle est liée à un sujet empoisonné, celui des empires industriels.

En dépit de certaines déclarations fracassantes, aucun homme politique n'envisage sérieusement le contrôle des trusts par l'Etat. Les meneurs conservateurs de la Fédération américaine du travail s'entendent avec le grand patronat : Samuel Gompers, président de cette importante organisation syndicale, déclare que l'Etat est incapable d'empêcher le développement « légitime » de la concentration industrielle, phénomène qu'il considère comme « naturel ». Les socialistes se félicitent de la naissance des trusts parce que, prédisent-ils, la croissance des monopoles aboutit inévitablement à la mainmise de l'Etat sur l'économie. Thomas J. Morgan, l'un des dirigeants du parti, déclare en 1900 aux chefs de petites entreprises : « nous les socialistes cherchons à vous réconforter par l'affirmation que la maladie dont vous êtes affectés est fatale, et que vous allez mourir dans un très proche avenir, et qu'à vos funérailles nous serons présents pour nous en réjouir »<sup>1</sup>. La

1. James T. Morgan in *Chicago Conference on Trusts* (Chicago : Civic Federation of Chicago, 1900), pp. 319-322, cité par David Henry Leon, « The American As Anarchist : A Socio-Historical Inter-

presse du parti annonce triomphalement la constitution de nouveaux empires comme autant de signes de l'avènement du socialisme<sup>2</sup>.

Il faut attendre 1894 pour qu'apparaisse l'un des premiers livres dénonciateurs des géants industriels ; avec *Wealth against Commonwealth*, Henry Desmarest Lloyd suggère que les trusts peuvent être contrôlés autrement que par l'Etat ; mais il est relativement peu lu, ses propositions ne suscitent aucun écho, ne provoquant aucune recherche dans les avenues qu'elles ouvrent, car les différentes tendances socialistes continuent de préconiser cet Etat fort qui doit diriger lui-même l'appareil productif de la nation. Le socialisme américain est d'ailleurs moins intéressé par la lutte de classes que par la suppression de celles-ci ; il veut séduire les couches moyennes. Laurence Gronlund, qui donne du marxisme des versions de plus en plus édulcorées dans *Cooperative Commonwealth* (1881), *Our Destiny* (1890) et *New Economy* (1898), convie au leadership de la révolution les esprits les plus éclairés de la bourgeoisie. Le «nationalisme» d'Edward Bellamy, propagé par *Looking Backward, 2000 - 1887* (1887) qui tire à près d'un million d'exemplaires, exalte la ponctualité dans le travail, l'obéissance, la tempérance, la pitié et le sacrifice de soi : quel patron s'en plaindrait ?

L'opposition anarchiste à l'Etat se construit sur des prémisses qui varient avec les groupes. La tendance communisante part du caractère de classe de l'institution politique, instrument des possédants et du système économique fondé sur la propriété privée. Son objectif premier est la disparition du capitalisme ; le renversement de l'Etat est d'importance secondaire ; ainsi, Alexandre Berkman écrit-il : «L'exploitation, plutôt que l'oppression, est dans le capitalisme moderne l'ennemie réelle du peuple. L'op-

pretation», Diss. University of Iowa, 1972 (University Microfilms N° 73-654) p. 73. Les lignes qui suivent s'appuient sur les commentaires de cet auteur.

2. D.H. Leon, th.cit. p. 74.

pression n'est que sa servante»<sup>3</sup>. En somme, les anarchistes-communistes qui ramènent l'Etat à un rôle subalterne choisissent une argumentation que les marxistes n'auraient pas désavouée mais que les socialistes américains de l'époque se contentent de chuchoter.

Le rejet des institutions politiques de la démocratie représentative relève davantage de considérations sociologiques que de postulats éthiques: c'est bien une exclusion, mais non un dogme. A. Berkman et ses camarades pensent que l'abolition du capitalisme doit résulter de luttes économiques *plutôt que* de luttes politiques<sup>4</sup>. Un des militants de Chicago, A.R. Parsons, critique surtout l'électoralisme: ceux qui contrôlent les industries d'un pays ont les moyens d'orienter les votes<sup>5</sup>. Son compagnon de lutte A. Spies va plus au fond du problème: il est absurde d'imaginer que la bourgeoisie et l'Etat, son instrument, laissent jamais réussir une action politique dont le but serait d'abolir la propriété privée, car celle-ci est le fondement même de l'Etat bourgeois; elle seule le rend possible et aucun gouvernement n'a montré la moindre velléité «de se suicider en aidant à la destruction de la propriété privée»<sup>6</sup>.

Dans l'ensemble, cette tendance souffre d'une philosophie trop sommaire de l'individu et de l'Etat. Beaucoup se contentent d'affirmer que lorsque toute forme d'exploitation sociale aura disparu, l'appareil étatique s'évanouira *ipso facto*<sup>7</sup>. Comme on se lance à corps perdu dans les luttes sociales, on s'efforce de conserver les moyens appropriés à la diffusion et à la discussion des idées spéci-

3. A. Berkman, *Prison Memoirs of an Anarchist* (1912; New York: Schocken, 1970), p. 417.

4. *Ibid.*

5. A.R. Parsons in *The Alarm* (Feb. 21, 1885), p. 2.

6. A. Spies in A.R. Parsons, *Anarchism. Its Philosophy and Scientific Basis as Defined by Some of Its Apostles* (Chicago: Mrs A.R. Parsons publ., 1887), p. 62.

7. Voltairine De Cleyre *Selected Works of Voltairine De Cleyre*, Alexander Berkman ed. (New York: Mother Earth Publ. Ass., 1914), pp. 103-104.

fiques de l'anarchisme (refus des notions de majorité, de représentativité, etc.), mais nul ne pense à des organisations de combat réservées aux anarchistes: l'historien trouvera donc les militants partout, aussi bien dans le syndicalisme conservateur de l'American Federation of Labor que dans les rangs du socialisme politique ; une partie non négligeable rejoindra le parti communiste au siècle suivant sans se poser de problèmes autres que ceux relevant de ce groupe; tous, en fait, applaudiront à la Révolution russe de 1917.

Certains trouvent que l'analyse de l'Etat par les communistes libertaires est juste, mais superficielle ; plusieurs de ces derniers le reconnaîtront sur le tard. Une des toutes premières, la militante américaine Voltairine De Cleyre écrit que la suppression des classes sociales et de la propriété ne suffit pas à faire disparaître l'Etat parce que celui-ci s'enracine profondément dans la nature religieuse de l'homme<sup>8</sup>.

L'argumentation des anarchistes-individualistes inverse les termes du raisonnement marxiste : ce n'est pas le système de propriété qui fonde les institutions politiques, mais le contraire ; car l'appareil d'Etat assure aux oppresseurs les privilèges grâce auxquels ils peuvent édifier leurs monopoles, les moyens légaux qui justifient leurs entreprises et le bras militaire qui leur permet de maintenir leur joug. Herbert Spencer avait défini le gouvernement comme agresseur ; B.R. Tucker fait de l'agression l'essence du pouvoir ; quiconque s'efforce de dominer autrui est un envahisseur, et l'Etat incarne ce principe d'invasion au bénéfice d'une « bande d'individus qui se donnent le droit d'agir en représentants ou maîtres de l'entière population d'une aire donnée »<sup>9</sup>. Le gouvernement ne doit donc pas son existence à un soi-disant contrat social ; il naît de cette peur propre à l'homme qui engendre les métaphysiques de l'autorité<sup>10</sup>. Il est donc grotesque d'imaginer qu'une

8. *Ibid.* p. 105.

9. B.R. Tucker, *Instead of A. Book* (New York : B.R. Tucker publ., 1893), pp. 23, 24, 25.

10. *Ibid.* p. 111.

révolution violente puisse changer le système ; l'autorité est avant tout une inquiétude et une idée qu'il faut exorciser par l'éducation et la réflexion tout autant que par la lutte économique.

L'isolement idéologique des antiétatistes s'accroît à la lumière de leur critique de la propriété privée ; la fameuse déclaration de Proudhon, «La propriété, c'est le vol», fait partie des indignations rhétoriques de la seconde moitié du dix-neuvième siècle. Tandis que les socialistes défendent la propriété individuelle — voyez Gronlund et Bellamy, — les anarchistes de toute tendance rejettent l'appropriation du capital. Ce sont les «individualistes» qui, les premiers, traduisent et diffusent les écrits de Proudhon et reprennent sa distinction entre propriété et possession : chaque individu n'a droit qu'à cette dernière jouissance, c'est-à-dire au plein usage du strict produit de son travail et/ou des terrains qu'il occupe et dont effectivement il se sert ; même eux approuvent, par conséquent, l'expropriation des riches : toutes les grandes fortunes proviennent des monopoles et des privilèges injustes<sup>11</sup>. L'école de Tucker soutient donc les squatters en dépit de son scepticisme quant à l'efficacité de telles actions<sup>12</sup>. Enfin, tous soulignent qu'il ne s'agit pas tant de «s'emparer de la propriété d'autrui» que de mettre un terme au «pillage systématique», par une petite minorité, «de la vaste majorité du peuple»<sup>13</sup>. Ainsi, par sa double critique de l'État et de la propriété privée, le mouvement anarchiste ne partage pas davantage les idées de la gauche américaine que celles de la droite ; et, par surcroît, il manifeste une assez remarquable unité<sup>14</sup> ; les brumes de Chicago ont gêné l'observation des militants sans détruire le belvédère ; la vue reste imprenable.

11. Victor S. Yarros in *Liberty*, Boston (Sept. 9, 1891), p. 2-3.

12. *Ibid.*

13. Adolph Fischer in A.R. Parsons, *Anarchism*, p. 77 ; cf. Samuel Fielden in id. pp. 89-90.

14. Sur les différentes conceptions de la nature, voir aussi R. Creagh, «L'anarchisme américain et ses cadres conceptuels», *Revue française d'études américaines*, N° 2 (Oct. 1976), pp. 31-47.

L'anarchisme, écrivait Johann Most, réclame «une pleine liberté de jouir»<sup>15</sup>. En cela, il est érotisme, poursuite et retard calculés du plaisir, système économique de la jouissance. C'est peut-être sous cet éclairage que se résument le mieux les énoncés qui précèdent sur les différences internes et externes de l'anarchisme et sur sa spécificité.

Il est clair que, dans le mouvement libertaire, individualistes et communistes du dix-neuvième siècle investissent sur des pôles de jouissance différents ; les premiers insistent sur l'autonomie des destins individuels, le droit de chacun d'assumer en dernier ressort ses propres choix, droit fondé sur une convention sociale d'égalité liberté, assuré par la pleine possession des fruits de son travail — égalité qui exclut donc l'identité et inclut la diversité ; les seconds placent la jouissance dans la collectivité, par la mise en commun du temps et de l'argent de tous, et dans la communauté, grâce aux relations interpersonnelles et à la solidarité.

Si les discours communistes sur l'expropriation des riches ont suscité cette répugnance innée du protestantisme américain qui réprovoie l'idée que le pauvre puisse s'enrichir par quelque autre moyen que son travail, il s'agit d'une méprise. A l'instar des Puritains, tous les anarchistes ont condamné l'oisiveté (sans pour autant s'adonner au culte du travail puisqu'ils font l'éloge des loisirs) ; mais ils s'en prennent alors aux riches qui exploitent le labeur des autres, et ils exonèrent de toute responsabilité l'oisiveté forcée des chômeurs ; ainsi se prolonge le thème populaire des «parasites» qui vivent de la sueur du peuple, slogan que l'on appliquera bientôt de plus en plus aux «dirigeants ouvriers autoritaires» qui manipulent les affaires dans leur intérêt personnel. L'idéologie protestante — et même judéo-chrétienne — tempère donc l'érotisme anarchiste en l'amenant à concilier le principe de plaisir avec celui de réalité, grâce au rôle que joue le temps du travail humain, prix requis par la jouissance individuelle et collective, frontière qui exclut tous les fraudeurs.

15. J. Most, «Die Geschichte der Freiheit», *Freiheit*, New York (20 déc. 1903).

Le commun rejet de toute forme de propriété débouche sur un prolongement remarquable de cette attitude à propos de l'appareil de production. Le capital n'a aucun droit, déclare Tucker, car les personnes et non les choses peuvent réclamer un dû ; partant, il rejette la rente, l'intérêt et le profit. L'appareil de production, ajoutent les communistes, dégrade l'ouvrier en raison des horaires et des conditions malsaines, voire périlleuses, qu'il impose. L'anarchisme se situe donc à des années-lumière du socialisme « orthodoxe » qui place la jouissance dans la mort de la petite entreprise et la concentration du capital.

La répugnance ou, au moins, les précautions de langage des libertaires au sujet de la propriété signalent la singularité de leur érotisme à l'intérieur du mythe américain. Nous avons vu, en effet, que la démocratie est vouée à s'incarner dans un corps territorial, à s'emprisonner dans la dynamique d'un Etat et donc d'un espace, car la garantie d'un droit suppose une police et des législateurs (et confier ces tâches à l'opinion publique ne fait que déplacer le problème) ; ainsi la classe dirigeante oscille-t-elle entre « l'hystérie » sécessionniste du corps territorial morcelé et la « paranoïa » du corps unique des industriels du Nord ; ainsi les marxistes, les lassalliens, à l'instar des sociaux-démocrates, visent-ils la Maison Blanche, car la nécessité d'un territoire national est, pour eux, un axiome. Au contraire, l'anarchisme du dix-neuvième siècle récuse toute appropriation nationale des terres et leur clôture par quelque muraille de Chine ; au nom d'un érotisme cosmique, il s'affranchit du système géopolitique américain. Tel est le sens du pantarchisme de S.P. Andrews, de l'individualisme de Tucker, de l'affirmation commune à Josiah Warren et à Johann Most : les richesses naturelles appartiennent à tous. Car, notons-le en passant, le vent fou de la colère des masses ne procède pas nécessairement de l'érotisme libertaire ou de ses désirs immodérés ; l'exaltation verbale de la force, les parades symboliques des ouvriers en armes, dans les années 1880, correspondent aux phases d'hystérie de la classe dirigeante : il n'y manque ni le morcellement du corps territorial par les baronnies industrielles,

ni les hallucinations collectives dont, à propos de Haymarket, nous avons signalé quelques exemples. En revanche, c'est au nom de ce corps cosmique que s'élèvent les végétariens ou les partisans de l'amour libre, lequel n'est pas l'échange égalitaire généralisé ; ces derniers ne peuvent être, en effet, assimilés aux idéologues de la libre circulation des marchandises, des idées et des citoyens ; objet social dont l'Etat, héritier des dieux, règlemente l'activité sexuelle, la femme de l'ère victorienne est invitée à ne plus redouter la chair, et à autogérer son corps et ses passions : telle est l'entreprise anarchisante qui rejette aussi bien le culte chevaleresque et œdipien de la Femme-Mère que cette nouvelle exaltation de la virilité, le darwinisme social des barons industriels. Et si Tucker flirte quelque temps avec cette philosophie si enveloppante, son adhésion aux idées de Stirner est une issue logique et insolente à l'encombrante dévotion aux droits de l'homme dans laquelle se confine la croyance démocratique ; l'auto-érotisme des individualistes campe l'individu dans sa fière nudité.

L'anarchisme est trans-démocratique parce que sa philosophie profonde s'écarte du mythe territorial et de la problématique des droits de l'homme. Que cette inspiration lui ait été obscure ne change rien à notre propos ; que lui demandions-nous si ce n'est de nous instruire, comme le poète aveugle Homère, sur les mythes de son pays ? Que sa position ne soit pas impertinente, cela nous est donné par surcroît. Car lorsque s'estompent le fétichisme de la marchandise et celui de la démocratie représentative, quand la totémisation de l'Etat perd son efficacité, cédant la place à de nouveaux symboles, en particulier le corps humain, au nom duquel se forment les nouvelles protestations et prestations sociales, depuis le droit à la jouissance jusqu'à celui de l'autogestion, alors l'anarchisme, au sens où nous l'avons défini, représente la seule alternative cohérente.

## CHRONOLOGIE DES PRINCIPAUX FAITS LIBERTAIRES

### ERE COLONIALE

- 1635 Bannissement de Roger Williams. Fondation de Providence.
- 1636 Controverse antinomienne (— 1838)
- 1683 Expérience des Quakers
- 1688 «L'anarchie» en Pennsylvanie (— 1693)
- 1706 Les Quakers rejettent l'idée d'une milice en Pennsylvanie

### LA JEUNE NATION : NOUVELLES IDEES

- 1827 Josiah Warren invente le «Time store»
- 1833 J. Warren : *Peaceful Revolutionist*
- 1834 J. Warren : *Equitable Commerce*
- 1835 Spooner défie la justice du Massachusetts

### L'ABOLITIONNISME ANTITETATISME

- 1838 Proclamation de la New England Non-Resistance Society
- 1843 B. Alcott refuse de payer les impôts
- 1844 Orson Murray : *The Regenerator* (— 1848)

### DIFFUSION DE L'INDIVIDUALISME «ETHIQUE»

- 1846 Communauté d'Utopia, Ohio, de J. Warren (— 1860?)
- 1849 W.B. Greene : *Equality* ; liens avec le transcendantalisme
- 1850 Résistance populaire au «Compromis». S.P. Andrews, *The Science of Society* ; Communauté de Modern Times. Charte demandée pour une banque mutualiste
- 1853 W.B. Greene intervient en faveur des femmes au Congrès du Massachusetts
- 1858 S.P. Andrews fonde à New York la «Maison unitaire»
- 1863 J. Warren, *True Civilization*

### PREMIERES ALLIANCES AVEC LE MOUVEMENT OUVRIER

- 1867 Heywood lance la Labor Reform League
- 1868 Heywood : *The Labor Party* (14.000 ex.)
- 1869 Développement de l'action dans le Massachusetts et à New York : New England Labor Reform League ; Greene élu au Mass. Labor Union. New York Liberal Club ; Fondation de New Democracy. Soutien des féministes
- 1871 Adhésions libertaires à l'Association internationale des travailleurs. Déc. : scission des autonomistes américains
- 1872 Expansion de l'A.I.T. autonomiste, condamnation par Marx. Rupture avec le Mouvement pour les huit heures de travail
- 1873 Campagne pour l'amour libre. Les individualistes rompent avec le mouvement ouvrier.

### SECOND PRINTEMPS ANARCHISTE EN NOUVELLE ANGLE-TERRE

- 1877 Soutenu par les Free Religionists, B.R. Tucker lance la *Radical Review*
- 1878 Heywood arrêté pour la vente de brochures «obscènes»
- 1881 Contestation des idées individualistes ; expansion du socialisme-révolutionnaire avec *An-Archist*. Tucker lance *Liberty*. Congrès de Chicago.

## LES SOCIALISTES-REVOLUTIONNAIRES

- 1882 Arrivée de Johann Most aux Etats-Unis  
 1883 Congrès de Pittsburgh. Rupture avec les individualistes. Fondation des premiers syndicats révolutionnaires  
 1885 Les grands syndicats de Chicago décident d'armer les ouvriers ; ils créent le Central Labor Union. Décisions similaires à Saint Louis.

## LA CRISE

- 1886 Tucker critique Most ; celui-ci est arrêté  
 4 mai : HAYMARKET : attentat, arrestations d'anarchistes  
 1887 Exécution des martyrs de Haymarket. Les anarchistes désertent les Chevaliers du travail et se rallient à l'American Federation of Labor  
 1888 Premier groupe socialiste-anarchiste italien  
 1890 Fondation du premier journal yiddish libertaire.

## BIBLIOGRAPHIE

La dimension libertaire des mouvements sociaux américains exige, pour être étudiée, un appareil bibliographique considérable. Dans le cadre de ce livre, nous nous limitons à signaler les divers fonds d'archives et les œuvres essentielles. On trouvera au § 4 les études qui contiennent un important complément bibliographique.

## 1. ARCHIVES

*I - ETATS-UNIS*

- a. Fonds Joseph A. Labadie, The University of Michigan, Ann Arbor, Mich. 48104.  
 L'extase du chercheur : presque inépuisable. Domaines : Anarchisme, Libre pensée, Chevaliers du travail, syndicats, Detroit, etc.
- b. Fonds Benjamin R. Tucker, New York Public Library, New York.  
 La salle des manuscrits possède un catalogue complet de cette volumineuse correspondance reçue par l'une des principales figures de l'anarchisme individualiste. Nombreuses brochures introuvables, journaux rarissimes, etc. Autres fonds à consulter : F.A. Sorge (sur l'Association internationale des travailleurs), Roger Baldwin (National Civil Liberties Bureau), ami d'Emma Goldman, Emma Goldman, Bolton Hall (quelques lettres).
- c. Yivo Institute for Jewish Research, New York. Fonds Johann Most ; nombreux ms. et lettres inédits de militants anarchistes.
- d. Fonds Ishill, Houghton Library, Harvard. Lettres postérieures à 1919 mais contiennent de nombreux renseignements sur la période antérieure à propos de l'anarchisme aux U.S.A., mais aussi en France et en Europe. Nombreux périodiques libertaires, importante collection de manuscrits des transcendentalistes et toutes les œuvres de W.B. Greene.

- e. The State Historical Society of Wisconsin, Madison, Wisconsin. Fonds très important d'histoire ouvrière aux Etats-Unis. Consulter surtout les cotes US 1 A, US 4 A, US 9 A, US 15 A, US 19 A, US 21 A, US 117 A et US Mss.
  - f. National Archives, Washington, D.C.  
Consulter surtout les archives du Ministère de la Justice, de l'Immigration mais aussi celles des milices patronales «Pinkerton»
  - g. Library of Congress, Washington, D.C. Livres et journaux rares, mais émondés.
  - h. Wayne State University Library, Detroit, Michigan. Principales archives des Industrial Workers of the World et de leurs journaux ainsi que les fonds «John and Phyllis Collier», «Nicolaas Steelink» et «Geo. & Grace Brewer».
  - i. Butler Library, Columbia University, New York. Intéressant surtout pour ses journaux et tracts introuvables ailleurs.
  - j. Muller Library, Catholic University of America, Washington. Archives des Chevaliers du travail : désormais accessibles en microfilms, mais coûteuses.
  - k. Chicago Historical Society, Chicago. Essentiel pour la connaissance de l'affaire du Haymarket.
  - l. Illinois State Historical Library, Springfield, Illinois. Fonds «George A. Schilling», meneur ouvrier de Chicago, très proche des anarchistes.
  - m. Newberry Library, Chicago. Brochures et journaux très rares, de Chicago.
  - n. University of Chicago : autre fonds de G.A. Schilling.
  - o. Chicago Public Library : «The Chicago Foreign Language Press Survey», étude et traduction d'une sélection d'articles de journaux en langue étrangère publiés à Chicago.
  - p. University of Illinois at Chicago Circle. Plusieurs fonds en rapport avec Hull House : archives de Jane Addams, d'Irwin St. John Tucker, de Ben Reitman, un des amants de Emma Goldman qui a laissé ici la correspondance intime de cette célèbre anarchiste.
  - q. University of Illinois, Urbana. «Baskette Collection on freedom of expression» comprend des manuscrits et périodiques liés à J. Warren et B.R. Tucker.
  - r. University of California, Berkeley. Fonds Burnette G. Haskell, documents en rapport avec les Industrial Workers of the World et le mouvement ouvrier de Californie.
  - s. California State Library, Sacramento. Enquêtes officielles de l'Etat sur les activités anarchistes.
  - t. Hoover Institution on War, Revolution and Peace, Stanford, Californie. Archives d'Etienne Cabet, une partie du fonds Nicholaevski, lettres du prof. J.B. Andrews qui mena une enquête auprès des anarchistes du 19e siècle sur leurs opinions en matière économique et recueillit divers imprimés pour sa biographie des meneurs ouvriers.
  - u. Library of the Workmen's Institute, New Harmony, Indiana. R. Owen, J. Warren.
- N.B. — les archives limitées à un seul militant sont signalées dans les notes de ce volume.

## II - EUROPE

- a. British Museum, Londres.  
Pas d'éléments neufs sur les Etats-Unis par rapport aux archives américaines, mais une confirmation des liens permanents entre les militants des deux côtés de l'Atlantique. Fonds consultés : 43842-43844, 46288, 46345, 46440, 46473.
- b. London School of Economics.  
Fonds des anarchistes américains (décevant) ; Fonds Frederick Harrison ; Fonds John Francis Bray. Journaux et manuscrits rares.
- c. Bishopsgate Institute, Londres.  
Fonds très important de l'A.I.T., mais aussi de G.J. Holyoake.
- d. Foreign Office.  
Rapports des Consuls d'Angleterre aux Etats-Unis, de 1870 à 1920 (F.O. 115 et, en particulier, F.O. 155/787, 811 à 813) : quelques commentaires sur la condition des ouvriers, sur Haymarket, mais l'attention du Consul de Sa Majesté est surtout tournée vers les terroristes irlandais.
- e. Edinburgh University Library, Ecosse.  
Fonds Roland Eugene Murrhead.
- f. Institut International d'Histoire sociale, Amsterdam. Le fonds unique de Max Nettlau (lettres, manuscrits, journaux et imprimés rarissimes...). La seule correspondance d'Emma Goldman et d'Alexandre Berkman occupe la moitié d'un grand placard. Pour toute recherche sur l'anarchisme, une visite à ce centre s'impose.
- g. Institut Français d'histoire sociale, Paris.  
Le plus intéressant des centres français pour notre sujet. Publications américaines très rares, informations sur les émigrants anarchistes français.
- h. En Allemagne, les centres les plus importants pour notre recherche : Deutsche Zentral Archiv, Potsdam ; Archives du Reich et de l'Institut du marxisme-léninisme de Berlin (R.D.A.) ; Archives du S.P.D., Berlin ; Internationales Zeitungsmuseum, Aix-la-Chapelle, R.F.A.
- i. Le C.I.R.A. de Genève contient surtout des documents relatifs à l'époque postérieure à notre sujet.

## 2. JOURNAUX

Avant la guerre civile, cette presse est surtout marquée par les recherches communautaires ; après, elle apparaît dans une étonnante diversité de points de vue, en dépit du faible nombre de journaux.

## I - LANGUE ANGLAISE

(Ordre chronologique)

- The Peaceful Revolutionist*. Cincinnati, 1833. Ed. : Josiah Warren.  
Mensuel (Jan.-Apr.).  
*Herald of Equity*. Cincinnati, 1841. Ed. : Josiah Warren. Un seul N° ?  
*The Gazette of Equitable Commerce*, 1842. Ed. : Josiah Warren.  
(1 sept. 1842) N° 2.

- The Regenerator*, Fruit Hills, Ohio. 1844-1848, I N° 1-52 (Jan. 1, 1844) — (March 9, 1846); n.s. I — II N° 26 (Apr. 1846) — (Apr. 3, 1848 ?). Publié à New York jusqu'en 1845, toutes les quinzaines. Ed. : Orson S. Murray.
- The Communist*, Skaneateles, New York I — II N° 1 (Jan. 1844 — June 1845). Ed. : John A. Collins.
- The Peaceful Revolutionist*, Utopia, Ohio. 1848. Ed. : Josiah Warren.
- The Periodical Letter*, 1854-1858. Ed. : Josiah Warren.
- The Social Revolutionist*. 1856-1857. Ed. : John Patterson et Cordelia Barry. Suivi par *The Age of Freedom* en 1858, puis par *Good Time Coming*.
- The Quarterly Letter*, 1867. Ed. : Josiah Warren.
- The Word*. Princeton, Mass. I — XX N° 10 (May 1872 — Apr. 1893). Ed. : Ezra H. Heywood.
- The Radical Review*, New Bedford, Massachusetts. I N° 1 — 4 (May 1877 — Feb. 1878). Trimestriel, 200 p. Ed. : B.R. Tucker.
- Lucifer, the Light-Bearer*, 1880 — 1907. Hebd. Irrég., il parut successivement à Valley Falls (Kansas) sous le titre *Valley Falls Liberal*, puis *Kansas Liberal*; publié ensuite à Chicago sous le titre *Lucifer*; enfin, en juillet 1907, un nouvel hebdomadaire le remplace, *The American Journal of Eugenics*. Moses Harman édita ce périodique à travers ces métamorphoses.
- An-Archist ; Socialistic Revolutionary Review*. I N° 1 (Jan. 1881); 24 p. Boston
- Liberty*. Boston, New York. I — XVII No1 (Aug. 6, 1881 — Apr. 1908; interruption de Dec. 1900 à Dec. 1902). Environ un millier d'abonnés. (Edition en langue allemande, *Libertas*, en 1888) Ed. et réd. : B.R. Tucker.
- The Alarm*, Chicago. I — II N° 47 (Oct. 4, 1884 — Feb. 2, 1889; interrompu du 24 avr. 1886 au 5 nov. 1887). Mensuel. Ed. en 1884 : International Working People's Association; réd. A.R. Parsons. Nov. 1887 : D.D. Lum. En avril 1888, il est à nouveau interrompu, mais reprend en juin à New York jusqu'en février 1889, sous la responsabilité de D.D. Lum. Ed. en 1888 : The Alarm Publishing Co., Chicago. Le titre du journal est repris en octobre 1915, avec la numérotation *3d series*.
- The Labor Leaf*, Detroit. 1885-1889. I — VI N° 37 (1885 — Nov. 2, 1889). Hebd. Ed. : John R. Burton. Principaux réd. : J. Grenell et J.A. Labadie. Organe des Chevaliers du travail, il compte entre 1200 et 1500 abonnés. Franchement anarchiste jusqu'en 1887.
- The Sun*, Kansas City, Missouri. I N° 1 — 5 (Jan. 1885 — June 1887). Bimestriel. Ed. : C.T. Fowler. Ces numéros sont des brochures d'inspiration warrenienne.
- Dynamite and the Torch* I N° 1 (March 1886) Detroit ?
- The Oregon Alarm*. N° du 12 juin 1886.
- Easton Labor Journal*. Easton, Pennsylvanie. 1886-1887. 6 Nos. Hebd. Ed. et réd. Victor Drury. (N'a pu être retrouvé).

## II - LANGUE ALLEMANDE

(Ordre chronologique)

- Der Pionier*, Boston. I — XXVI (3 jan. 1854 — 1879). Hebd. Publié à Louisville, Kentucky, de janv. à oct. 1854; Cincinnati, Ohio, nov. 1854 — 18 juin 1855; New York, 25 juin 1855 —

- déc. 1858 ; Boston, à partir de janv. 1858. Ed. et réd. : Karl Heinzen. Journal précurseur de la presse anarchiste.
- Der Vorbote*, Chicago. I — L N° 17 (14 fév. 1874 — 30 avr. 1924). Hebd. A partir de 1880 devient l'édition hebdomadaire du *Chicagoer Arbeiter Zeitung*. Interrompu du 5 au 8 mai 1886. 4 ou 6 p.
- Die Fackel*, Chicago. I — L (1874 — 1924 ?). Hebd. jusqu'en 1878, puis éd. dominicale de l'*Arbeiter-Zeitung*. 8-12 p. Réd. W.L. Rosenberg.
- Arbeiter-Zeitung*, Chicago. I — XLIII (1 juin 1876 — 13 oct. 1919 ?). Trois fois par semaine du 1 juin 1876 jusqu'en avr. 1879 ; quotidien du soir (sauf les dimanches) du 1 mai 1879 au 13 oct. 1919. A partir de 1880 devient l'édition hebd. de l'*Arbeiter-Zeitung*. Interdit le 5 mai 1886, autorisé à reparaitre le 8 mai.
- Ed. : 1 juin 1876 — 13 juil. 1878 : Conrad Conzett ; Socialistic Publishing Co. ; 1892-1919 : *Chicagoer Arbeiter-Zeitung Publishing Co.*
- Réd. : 1 juin 1876 — 13 juil. 1880 : Conrad Conzett ; 14 juil. 1880 Paul Grottkau ; ? 1880 — 4 mai 1886 : August Spies ; 6 mai 1886 — ? : Joseph Dietzgen ; 1894 — ? : Max Baginski ; Albert Currlin.
- Tirage : 1880 : 3000 ; 1886 : 5 780 ; 1895 : 15.000 ; 1910 : 15.000 ; 1920 : 15.000.
- Der Anzeiger*, New Haven (Conn.). I — IX (1877-1886 ?). Hebd. Le titre et le lieu de publication varient. Ed. et réd. Paul Gebhard.
- Die Freiheit*, Londres, New York. I — XXXII N° 17 (4 jan. 1879 — 13 août 1910). Périodicité variable : hebd. jusqu'en 1907, puis bimensuel. Le titre a varié à chaque numéro en 1879 afin de déjouer la censure.
- Ed. et réd. Johann J. Most. Relayé par : Communistischer Arbeiter-Zeitung Verein, Londres 1 janv. 1881 — 1882 ? ; 1884-1886 : Justus H. Schwab ; 1887-1897 : John Mueller ; 8 sept. 1897 — 30 juil. 1898 : *Buffaloer Arbeiterzeitung* ; mars — 21 avr. 1906, Mrs Helene Most ; 28 avr. 1906 — 13 août 1910 : Ernst Bohm et *Freiheit Publishing Ass.* Le numéro du 8 juil. 1882 fut publié à Schaffhausen (Suisse) ; du 18 sept. 1897 au 30 juil. 1898 à Buffalo. Max Nomad signale l'existence d'une édition européenne vers 1896.
- Tirage : 1892 : 4.300 ; 1896 : 5.000 ; 1905 : 3.500 ; 1910 : 4.250.
- Der Herold*, Detroit. I — XXXVI N° 22 (Janv. ? 1884 — 31 mai 1918). Journal ouvrier de Detroit, la tendance anarchiste y est représentée : ainsi le poète anarchiste Martin Drescher, ami de Robert Reitzel, en assume la rédaction en 1897-1898. Histoire du journal le n° du 23 juin 1911.
- Arbeiter-Zeitung*, Jersey City ? Newark ?
- Die Parole*, Saint Louis (Missouri). I — VI (Jan. 1884-1891). Mensuel. Organe de l'Internationale ouvrière anarchiste d'inspiration mostienne (I.W.P.A.).
- Tirage : 1887 : 2.000 ; 1888 : 2.200 ; 1890 : 1.500.

*Der Arme Teufel*, Detroit. I—XVI N° 822 (6 déc. 1884 — 6 sept. 1900). Hebd. 8 p.

Ed. et réd. : Robert Reitzel jusqu'en mars 1889, puis Martin Drescher.

Tirage : 1890 : 3.000 ; 1898 : 2.700 ; 1900 : 3.525.

*Die Zukunft*, Philadelphie. I—II N° 21? (1884 — 1 août 1885?) Hebd.

Ed. et réd. : Henry Grau. Socialiste-révolutionnaire, concurrent de la *Freiheit*.

*Der Anarchist*, Chicago, I, N° 1 à 5 (Janv. — mai 1886). Mensuel. 4 p.

Ed. et réd. : Adolph Fischer et George Engel. Socialiste-révolutionnaire mostien.

*Amerikanische Arbeiterzeitung*, New York, 1886.

Réd. : Hasselmann.

### III - DIVERS

Le principal journal des Bohèmes, de tendance socialiste-révolutionnaire, est le *Budoucnost*, Chicago, I—III (16 juin 1883 — mai 1886), réd. par J. Pavliček. La presse francophone, abondante, sera traitée dans un ouvrage futur. Les journaux en yiddish et en russe, ainsi qu'en italien, paraissent à une époque postérieure à notre sujet.

### 3. OEUVRES ESSENTIELLES

ANDREWS, Stephen Pearl (1812-1886). *The Science of Society. N° 1. The True Constitution of Government in the Sovereignty of the Individual as the Final Development of Protestantism, Democracy, and Socialism*. New York : Baner, 1851.

— *The Science of Society N° 2. Cost the Limit of Prince : A Scientific Measure of Honesty in Trade as One of the Fundamental Principles in the Solution of the Social Problem*. New York : Fowlers, 1851.

Ces deux livres, souvent publiés, ont été réimprimés en 1971 par Kraus.

— ed., *Love, Marriage and Divorce, and the Sovereignty of the Individual. A Discussion between Henry James, Horace Greeley and Stephen Pearl Andrews ; Including the Final Replies of Mr. Andrews, Rejected by the Tribune*. New York : Stringer & Townsend, 1853. Réimpr. avec préf. de Charles Shively, 1975, M & S Press.

GREENE, William Batchelder (1819-1878). *Mutual Banking : Showing the Radical Deficiency of the Present Circulating Medium, and the Advantages of a Free Currency*. West Brookfield, Mass. : 1850. Réimpr. sous le titre : *Proudhon's Solution of the Social Problem*.

HEYWOOD, Ezra Hervey (1829-1893). *Yours or Mine : An Essay to Show the True Basis of Property and the Causes of Its Inequitable Distribution*. Princeton, Mass. : Co-operative Pub. Co., 1869. 22 p. Tiré à plus de 40.000 exemplaires.

— *Uncivil Liberty : An Essay to Show the Injustice and Impolicy of Ruling Woman without Her Consent*. Princeton,

- Mass. : Co-operative Pub. Co., 1870, 23 p. Tirage à au moins 80.000 exemplaires.
- *Cupid's Yokes : Or, The Binding Forces of Conjugal Life. An Essay to Consider Some Moral and Physiological Phases of Love and Marriage, Wherein Is Asserted the Natural Right and Necessity of Sexual Self-Government.* Princeton, Mass. : Co-operative Pub. Co., 1876. Tiré à 40.000 exemplaires.
- LUM, D.D. ed., (1839-1893). *A Concise History of the Great Trial of the Chicago Anarchists in 1886.* Chicago : Socialistic Pub. Co., 1886. 191 p. Réimpr. : Arno Press, 1969.
- MOST, J.J. (1846-1906). *Die freie Gessellschaft. Ein Abhandlung über Principien und Taktik der kommunistischen Anarchisten. Nebst einem polemischen Anhang.* New York : Im Selbstverlage des Verfassers. Druck von Samisch & Goldman, 1884. 94 p. Plusieurs éditions et traductions. (Parut d'abord en article dans la *Freiheit* du 5 mai 1883).
- *Die Eigentumsbestie.* New York : 1883. Nombreuses éditions et plusieurs traductions.
- *Revolutionäre Kriegswissenschaft. Ein Handbüchlein zur Arbeit betreffend Gebrauches und Herstellung von Nitro-Glyzerin, Dynamit, Schiessbaumwolle, Knallquecksilber, Bomben, Brandsetzen und -stiften usw.* New York : juil. 1885. Plusieurs rééditions.
- *Die Gottlosigkeit. Eine Kritik der Gottesidee.* 16 p. 187 ? Très nombreuses éditions et traductions ; sous le titre : *La peste religieuse*, parut en France en 1898 (Bibliothèque d'études sociales, Roubaix : Béranger) puis en 1925 etc.
- *Sturmvögel, gesammelt von Johann Most. Revolutionäre Lieder und Gedichte.* Hefte 2. Internationale Bibl. New York : J. Müller, 1888. 65-128 p.
- *Memoiren, Erlebtes, Erforschtes und Erdachtes.* New York : Selbsverlag des Verfassers, 1903-1907. 4 vol.
- PARSONS, Albert Richard (1848-1887) et al. *Anarchism : Its Philosophy and Scientific Basis as Defined by Some of Its Apostles.* Chicago : Mrs. A.R. Parsons publ. c. 1887. 200 p. Déclarations des accusés de Haymarket et textes de C.L. James ; P. Kropotkine et D.D. Lum. Réimpr. New York : Kraus, 1970.
- et al. *The Accused the Accusers. The Famous Speeches of the Eight Chicago Anarchists in Court ... On October 7th, 8th and 9th, 1886 ...* Chicago : Socialistic Pub. Co., c. 1887. 188 p. Plusieurs rééd. Réimpr. Arno Press, 1969.
- et al. *The Autobiographies of the Haymarket Martyrs.* Philip S. Foner ed. and introd. New York : Humanities Press, 1969. 198 p. Articles parus d'abord dans *Knights of Labor*, Chicago, en 1887.
- PARSONS, Lucy Ella (1853 ?-1942) ed. *The Life of Albert R. Parsons, with Brief History of the Labor Movement in America.* Chicago : Mrs. Lucy E. Parsons, Publ. 1889. 254 p. Contient l'autobiographie d'A.R.P. et des articles parus dans l'*Alarm*, une histoire du mouvement ouvrier par G.A. Schilling et des témoignages.

- SPIES, August Vincent Th. (?). *August Spies Reminiscenzen ; seine Rede vor Richter Gary, sozialpolitische Abhandlungen, Briefe, Notizen, & c.* Chicago : Frau Christine Spies (mère d'August Spies), 1888.  
Rédigé par Albert Currlin.
- SPOONER, Lysander (1808-1887). *The Collected Works of Lysander Spooner. Biography and Introduction by Charles Shively.* Weston (Mass.) : M. & S. Press, 1971. 6 vol.  
— *Vices Are Not Crimes. A Vindication of Moral Liberty.* Cupertino, Cal. : TANSTAAFL, 1977. Foreward by Carl Watter, Introd. by Murray Rothbard, Afterword «Our Nestor Taken From Us» by B.R. Tucker. xviii-46 p.
- TUCKER, Benjamin R. (1854-1939). *State Socialism and Anarchism : How Far They Agree and Wherein They Differ.* Londres : Reeves, 1886. Réimpr. 1972 avec introd. de J.J. Martin.  
— *Instead of a Book, by a Man Too Busy to Write One : A Fragmentary Exposition of Philosophical Anarchism. Culled from the Writings of Benjamin R. Tucker, Editor of Liberty.* New York : B.R. Tucker, 1893. Réimpr. Haskell House, New York, 1969.
- WARREN Josiah (1798-1874). *Equitable Commerce: A New Development of Principles, For the Harmonious Adjustment and Regulation of the Pecuniary, Intellectual and Moral Inter-course of Mankind, Proposed as Elements of New Society.* New Harmony (Ind.) : 1846, 111-90 p. Réimpr. New York, Burt Franklin, 1967.  
— *True Civilization : An Immediate Necessity and the Last Ground of Hope for Mankind. Being the Results and Conclusions of Thirty Nine Years' Laborious Study and Experiments in Civilization as It Is, and in Different Enterprises for Reconstruction.* Boston : J. Warren, 1863. 184 p. Réimpr. New York : Burt Franklin, 1967.

Signalons aussi de Leonard I. Krimerman et Lewis Perry, *Patterns of Anarchy. A Collection of Writings on the Anarchist Tradition.* New York : Doubleday, 1966, xx-570 p. Excellente anthologie de langue anglaise.

#### 4. ETUDES (Sélection)

La meilleure étude de l'anarchisme individualiste aux Etats-Unis est l'ouvrage de James Joseph Martin, *Men Against the State. The Expositors of Individualist Anarchism in America, 1827-1908.* 1953, 3e éd. Colorado Springs : Ralph Myles, 1970. Cette éd. est plus complète et contient certaines corrections. Pour situer cette pensée dans l'anarchisme de l'époque, voir Paul Eltzebacher, *Anarchism. Exponents of the Anarchist Philosophy.* Trad. par Steven T. Byington, ed. par James J. Martin. New York : Chip's Bookshop, 1958. 272 p. Cette traduction, corrigée, est bien supérieure à l'original en français.

Il n'existe pas d'étude équivalente à celle de J.J. Martin pour l'anarchisme communiste. On trouve cependant beaucoup d'information dans Henry David, *The History of the Haymarket Affair.*

*A Study in the American Social-Revolutionary and Labor Movements.*  
New York : Russell & Russell, 1958 (2d ed.), 579 p.

La meilleure analyse critique de l'anarchisme est l'ouvrage de David DeLeon, *The American as Anarchist*. Baltimore and London : The Johns Hopkins University Press, 1978. 242 p. qui contient aussi une excellente bibliographie. Celle-ci est poursuivie dans notre thèse, Ronald Creagh, «L'anarchisme aux Etats-Unis», Sorbonne, 1978. 3 vol.

# INDEX ALPHABETIQUE DES MATIERES<sup>1</sup>

→ voir aussi

Les chiffres arabes renvoient aux pages, les chiffres romains aux chapitres.

1. Les nécessités de l'édition nous ont contraint à sacrifier l'index des noms propres, intéressant pour le spécialiste, au profit de cet index analytique, plus susceptible de faciliter la lecture au grand public.

- Abolitionnisme, 11, 20, 53, 55-57, 77, 96, 104, 106-108, 114, 162, 164, 165, 184 n.
- Action directe, 9, 96, 118-119, 175 n.
- Agrariens, 44, 69, 74, 167  
→ Monde rural.
- Allemagne, 5, 135, 202-204, 234, 241, 285 → Immigration (Allemands).
- Amour libre, 90-96, 117-120, 132-133, 138, 147, 160, 162, 166, 178, 297.
- Anarchie  
— en Caroline du nord 35-36  
— en Pennsylvanie 22, 24-31  
— à Rhode Island 22, 23-24  
— comme idéal: 316.
- Anarchisme — définition : 9-10, 33, 329  
— pratiques et systèmes de représentation : → différents termes, p. ex. action directe, propriété  
— mouvement organisé : 71-72, 73-77, 83, 90, 96-97, 104 sq., 113-122, 175-176, 180-181, 193, 255 sq., 306 sq.  
→ Communisme, Individualisme, Socialisme-révolutionnaire.
- Anarcho-syndicalisme, 258-259, 308-309.
- Angleterre, 43, 76-77, 204-205, 217, 285.
- Antiétatisme, 7-8, 55-56, 329.
- Antinomiens, 20, 22-24, 58, 317.
- Armée, 26-30, 226-227, 249  
→ Pacifisme.
- Artisans, 42-43, 72.
- Association internationale des travailleurs (A.I.T.), 12, 74 sq., 115, 123-154, 184, 186, 195, 200, 202, 311.
- Attentat, 5, 312 → Propagande par le fait, Lutte armée.
- Autarcie, 31, 32, 33, 55.
- Autogestion, 10, 33 sq., 259.
- Autonomie, 67, 111, 140, 141 sq., 217, 229, 330.
- Autriche, 202, 234.
- Banques 49, 50, 52, 64, 103-104, 244, 286 → Capitalisme, Economie, Monnaie.
- Bill of Rights (Amendements de la Constitution) 40-41, 42, 228.
- Brook Farm, 57.
- Bureaucratie, 25, 26, 71, 128-129, 229, 307.
- Capitalisme, 46-52, 68, 101, 111-112, 125-126, 224-226, 320, 331-332 → Libéralisme
- Catholicisme, 20.
- Censure, 106, 117-118, 164-165 → Droits et libertés.
- Centralisme, 42-43, 48, 111, 128-129, 138 sq., 141, 152-154, 193, 216-217, 221, 229, 259.
- Chômage, 125-126, 244.
- Citoyenneté (syst. de), 41 sq., 317 sq.
- Clandestinité, 36-37, 236, 256, 268.
- Classe (lutte de -s) 10, 38, 51, 73, 90, 105, 139, 152-153, 172, 216, 217, 226 sq., 250  
→ Lutte armée.
- Classe dirigeante, 43 sq., 49 sq., 53, 167, 246, 248, 249,

- 279, 285-287, 289, 295, 319, 327, 331 → Capitalisme.
- Classe ouvrière, 8, 13, 43, 44, 51, 73-74, 101-154, 171-172, 198, 242-252, 256-260, 263-265, 284-285, 288, 295-306, 307-309, 324.
- Conscience, 43, 231-232
- Sous-prolétariat, 166, 285, 308.
- Dictature du prolétariat, 141, 156
- Chômage, Grèves, Salariat, Syndicalisme.
- Classes moyennes, 124-125, 131, 133, 134, 140, 144, 156, 176, 193, 225.
- Intellectuels
- «Come-outerism», 95.
- Communes intentionnelles, 62, 63, 242, 313 → Brook Farm, Icariens, Temps modernes.
- Communisme, 63, 66, 69, 95-96, 108, 123-154, 324.
- Marxisme, Socialisme
- anarchiste, 9 sq., 13, 95 et n. 90, 156, 171, 173-175, VIII, IX, X, 283-284, 307-309, 326-327, 330.
- Concurrence, 72, 81, 88.
- Constitution américaine, 41, 42, 43, 95, 110, 111, 321.
- Contrat (philosophie et théologie du) 6, 18, 19, 21, 34, 213, 318, 328.
- Contrôle des naissances, 119, 310.
- Coopératif (mouvement), 71, 95, 101 sq., 202, 245, 259, 297, 304.
- Corps
- cosmique, 332.
- érotique, 53, 60, 67.
- imaginaire, 67, 317-318.
- territorial, 55, 317 sq., cf. 17-18.
- Crises et dépressions économiques, 71, 105, 124, 125-126, 185-186, 194, 226, 244, 247, 263 → Grèves.
- Culture et radicalisme culturel, 10, 156-157, 170-171.
- Darwinisme social, 45, 162, 332.
- Décision (système de) 6, 25, 43, 48, 65-66, 67, 141 → Centralisme.
- Déclaration d'Indépendance, 5, 6, 11, 43, 44, 65, 67, 80, 228-229, 317, 320, 323.
- Défilés, 244, 259-260, 265.
- Déisme, 53-54.
- Démocrates (Parti des) 51, 110, 111, 118.
- Démocratie, 5 sq., 10, 17 sq., 38-53, 65-66, 110, 122, 160, 224, 312, 316, 317-332.
- Démocratie directe, 18, 141, 216.
- Désobéissance civique, 59, 95 → Impôts.
- Destinée manifeste, 225.
- Déterminisme, 54, 68 sq., 226, 228, 255 → Nature.
- Dialectique, 9, 79.
- Droits et libertés, 44 sq., 51, 53, 56, 61, 94, 106, 170-171, 214, 256-257, 286, 301, 308-309, 310, 316, 319-321, 323, 332 → Censure, Contrat, Egalité, Nature, Législatif, Propriété.
- Ecologie, 10.
- Economie, 8, 68, 86 sq., 225-226 → Banques, Capitalisme, Classe, Coopératives, Crises, Impôts, Marxisme, Monnaie, Monopole.
- Egalité, 21, 41 sq., 45-46, 89, 124, 175.
- Eglises, 21 sq., 46, 49, 53-55, 57, 111, 158, 286, 295.
- Religion, «Come-outerism»
- Egoïsme, 10, 45, 102, 141.
- Electorat, 23, 31 n, 40, 42, 48, 53, 65, 89, 112, 117, 132, 250-251 → Féminisme.
- Elitisme, 21, 55, 80, 106, 111.
- Erotisme
- anarchiste, 67
- révolutionnaire, 309-310.
- de la richesse, 53.
- de la propriété, 67.
- Corps.

- Esclaves, 9, 12, 18, 50, 110, 156, 158, 245 → Abolitionnisme.
- Etat, 6-7, 17-18, 21 sq., 25, 93, 119, 160, 167, 169, 219, 231, 309, 318-321, 327-328, 331 → Antiétatisme, Contrat, Démocratie, Idéologie, Jeffersonisme, Justice, Législatif.
- Ethique, 80, 84 sq., 91, 94.
- Fédéralisme, 221 → Centralisation.
- Femmes, 23, 106-107, 156, 219.  
— condition des : 94, 101, 119, 129, 258.  
— féminisme : 73, 77, 90, 109, 116-117, 131-133, 135, 137-138, 160-161  
→ Amour libre
- Fouriérisme, 80, 149, 161.
- France, 147, 285.
- Frontière, 19, 32 sq.
- Grèves, 115, 120, 125, 172, 184, 187, 194, 195, 246 sq., 252, 264 sq., 298, 299, 304.
- Guerre d'Indépendance, 35, 38, 41, 53-54, 106.
- Guerre de Sécession, 50, 96, 238-239.
- Hommes (Condition des) 116.
- Hystérie collective, 110, 278-279, 331.
- Icariens, 75.
- Idéologie, 7-8, 9, 10, 20-21, 52, 56, 91, 127, 240, 316 sq., 320-321.
- Immédiatisme, 54.
- Immigrants, 9, 10, 11, 13-14, 23, 26, 30, 115, 119, V, 173, 193 sq., 198, 241-242, 252, 257, 261, 307, 310-311.  
— Allemands, 9, 28, 37, V, VII, VIII, IX, 259, 261, 265, 281, 284, 310, 313.  
— Autrichiens, 234, 313.  
— Bohèmes, 189, 196, 197-198, 209, 212, 220, 221, 224, 241-242, 251, 252, 259, 263-264, 265, 266, 272, 277, 280, 294, 314-315.  
— Francophones, V, 12, 173, 188-189, 198, 200, 220, 237, 252, 297-298, 299, 306,  
— Irlandais, 146, 148, 176, 213, 235, 241.  
— Italiens, 9, 198, 208, 241, 306, 311-312, 315.  
— Juifs, 241, 310, 312, 313-314.  
— Norvégiens, 211-212.  
— Polonais, 241, 252, 265, 266, 315.  
— Russes, 200, 241, 312.  
— Scandinaves, 220, 241, 259.
- Impôt, 26, 34, 35, 36, 37, 38, 57, 60, 176, 214.
- Individualisme, 8-11, 19 sq., 32 sq., 101, 156, 169, 170, 233, 319-320.  
— anarchiste : 8-10, 41, 63, 67 sq., 78-79, 96, IV, VI, 183-184 n., 208, 210, 219, 222, 231, 297, 309-310, 324 sq., 328 sq.  
→ Transcendantalisme.
- Institution, 10, 319, 327.
- Intellectuels, 5, 6, 57-58, 73, 80, 104, 111 sq., 129-131, 134, 158-159, 167, 178-179, 183-184, 193, 238, 284, 313, 314.
- Jeffersonisme, 11, 48, 111.
- Justice, 24, 25, 26, 32, 33 sq., 36, 54, 230, 277, 279 sq., 319 → Désobéissance civique.
- Langage (anarchistes et) 63-65, 82-84, 119, 227.
- Législatif, 19, 21, 22-23, 26, 29, 40, 65, 80, 86, 96, 112, 173, 216, 256.
- Libéralisme, 8, 9, 25, 53, 81, 102, 115, 156, 231, 320, 332.
- Libre pensée, 19, 25, 28, 73, 119, 121, 127, 134, 159, 162, 164, 165, 176, 177, 213, 286.
- Lutte armée, 5, 148, 171, 185, 191, 194-199, 200, 205, 206-211, 215-217, 224, 226 sq., 231-236, 237, 251,

- 254-255, 263, 266 sq., 284, 307, 328-329, 331.
- Marine, 36, 46, 181.
- Marxisme, 115, 121, V, 167-168, 173, 186-188, 223, 225, 242, 313.
- Monde rural, 17, 23, 33 sq., 37, 38, 42, 43, 47, 60, 68, 101 sq., 112, 122, 147, 214 → Agrariens
- Monnaie, 35, 42, 47, 50, 68-70, 72, 87-88, 102, 103, 108, 112-115, 121, 163, 171-172, 217, 298.
- Monopoles, 30, 34, 50, 64, 87, 95, 112, 115, 141, 166, 167, 170, 217, 224-225, 328, 329.
- Mutuellisme, 102, 171-172, 214.
- Mythes, 7, 33, 51-52, 225, 321.
- Nationalisme, 10-11, 45, 46, 52, 54-55, 82, 140, 317 sq., 324 sq., 331 sq.
- Nature (idéologie de la) 41 sq., 318-321, 329.
- Nihilistes, 5, 183, 184.
- Non-violence, 11, 177.
- Objecteurs de conscience, 59.
- Opinion publique, 7, 32, 33-34, 64, 104, 106, 114, 159, 180, 216-217, 239, 287, 300, 305, 331 → Presse.
- Organisations
- Anarchistes et : 7, 63-64, 95, 104, 109, 113-114, 141-143, 216, 229, 245, 253, 255, 257-258.
  - Free Religious Ass. et : 159.
  - Marxistes et : 127-129.
  - Quakers et : 24-25.
- Owéniens, 44, 68, 82, 95.
- Pacifisme, 9, 20, 27-28, 95, 107.
- Parti ouvrier, 113, 124, 128, 246.
- Pédagogie, 49, 59, 84, 89, 93, 284.
- Perfectionnisme, 21, 43-56, 170, 318.
- Police, 25, 26, 30, 32, 33, 34, 35, 38, 227, 230, 235, 244, 246-249, 264, 268-289, 308-309.
- Populisme, 167.
- Positivisme, 73, 74.
- Presse, 49, 64-65, 201, 217, 246-248, 256, 278 sq., 284, 294-295, 302, 315, 323 → Censure.
- Propagande par le fait, 199, 215, 262.
- Propriété, 17, 18, 37, 38, 44 sq., 48, 51, 69, 89, 122, 130, 175, 186, 225, 226, 231, 256, 327-329, 331.
- Protestantisme, 68, 78, 106, 330.
- Proudhoniens, 102 sq., 114, 122, 149, 155, 214, 243.
- Puritanisme, 29, 116, 117, 132, 157, 158, 318.
- Quakers, 19, 24 sq., 35, 37, 58, 73, 114, 121, 156, 157, 317, 318.
- Rationalisme, 68, 109, 158, 162, 177.
- Religion, 13, 19 sq., 53-55, 108 sq., 328.
- Républicains (Parti des) 105, 111, 118, 239.
- Révoltes populaires, 23, 34, 35 sq., 42.
- Révolution (anarchisme et) 61, 66 sq., 200 sq., 224 sq., 230 → Socialisme révolutionnaire.
- Révolutionnaires, 11, 13, 61, 141.
- Romantisme, 5, 58, 60, 170.
- Salariat, 69-70, 74, 102, 228, 297, 300.
- Socialisme, 55, 62, 82, 108, 124, 154, 156, 165, 173, 178, 183-236, 239, 286, 296, 300, 303, 312-314 n, 324-325.
- Socialisme-révolutionnaire, 165, 178, VII, VIII, IX, 317, 327.
- Sociologie, 141-142, 160, 170 (anarchistes et) 63, 67-69, 74, 84 sq., 134, 160, 167, 178, 180.

- Solidarité, 63, 102.  
     → Darwinisme social.  
 Souveraineté, 18, 41, 67-68,  
     76, 80, 89, 92, 224.  
 Spiritisme, 73, 77, 119, 132,  
     134, 135, 137-138.  
 Squatters, 122, 329.  
 Symboles, 26, 43, 93, 132, 225,  
     226, 230, 238, 278, 303,  
     309, 317-322.  
     — drapeaux : 259, 264, 289  
     → Mythes.  
 Syndicalisme, 102 sq., 112,  
     114-116, 126, 151, 156, 166,  
     172-173, 186, 187, 189, 190,  
     195-196, 198, 200, 212, 214-  
     215, 219, 226-227, 233,  
     256 sq., 263, 284-285, 294,  
     295-308, 312, 314, 328.  
     → Anarcho-syndicalisme.  
 Temps modernes, Long Island  
     74, 75.  
 Texas, 12, 77.  
 Transcendantalisme, 57-60, 156,  
     162.  
     → Individualisme.  
 Travail, 70, 72, 75-76, 173,  
     227, 240, 330 → Salariat.  
 Unitaires, 19, 108, 157.  
 Universitaires, 19, 20.  
 Universités, 134, 158, 167  
     → Pédagogie.  
 Utopie, 62, 325.

\* \*

\*



## TABLE DES MATIERES

<i>Anarchisme et société américaine</i> .....	5
<b>PREMIERE PARTIE :</b>	
Les sources de l'inspiration anarchiste .....	15
Chapitre I	
<i>Précurseurs de l'ère coloniale: mystiques</i> <i>insoumis et populations insurgées</i> .....	17
Chapitre II	
<i>L'idéal post-démocratique</i> .....	40
Chapitre III	
<i>Premiers théoriciens: Josiah Warren et</i> <i>Stephen P. Andrews</i> .....	62
<b>DEUXIEME PARTIE:</b>	
Les pousses sauvages du capitalisme	
Chapitre IV	
<i>Classe ouvrière et individualisme libertaire:</i> <i>les fiançailles</i> .....	101
Chapitre V	
<i>L'association internationale des travailleurs</i> <i>et les courants libertaires des Etats-Unis</i> .....	123
Chapitre VI	
<i>L'anarchisme individualiste: B. R. Tucker</i> <i>et son journal Liberty</i> .....	155
Chapitre VII	
<i>Les débuts du socialisme révolutionnaire</i> .....	183
Chapitre VIII	
<i>Avec Johann Most</i> .....	200

Chapitre IX	
<i>Chicago</i> .....	237
Chapitre X	
<i>Aux origines du premier mai: Haymarket</i> .....	263
Chapitre XI	
<i>Le vendredi noir</i> .....	278
TROISIEME PARTIE:	
Les nouvelles boutures .....	291
Chapitre XII	
<i>La chute des Chevaliers du travail</i> <i>et l'essor du syndicalisme «apolitique»</i> .....	293
Chapitre XIII	
<i>L'hiver et le printemps</i> .....	307
Chapitre XIV	
<i>Pavane pour une démocratie défunte</i> .....	317
Chapitre XV	
<i>La singularité de l'anarchisme</i> .....	323
CHRONOLOGIE .....	333
BIBLIOGRAPHIE .....	334
INDEX ALPHABETIQUE DES MATIERES .....	343

L'impression de ce livre  
a été réalisée sur les presses  
des Imprimeries Aubin  
à Poitiers/Ligugé



pour les Editions La Pensée Sauvage

Achevé d'imprimer le 20 novembre 1981  
N° d'impression, L 14102. — Dépôt légal, 4<sup>e</sup> trimestre 1981

*Imprimé en France*

HISTOIRE DE L'ANARCHISME  
AUX ETATS-UNIS D'AMERIQUE

Les origines  
(1826-1886)

par  
Ronald CREAGH

Un itinéraire tracé par la *Déclaration d'Indépendance* de 1776, considérée comme une proclamation de la souveraineté des peuples sur leurs gouvernants.

Telle aurait été jusqu'à la fin du 19ème siècle l'odyssée des anarchistes aux Etats-Unis si leur rapport avec les pouvoirs établis n'avait engendré une dialectique hautement conflictuelle.

Le refus de toute relation dominatrice a conduit une minorité — moins marginale et plus influente qu'on ne le pense — à un réexamen des effets historiques de la démocratie.

La contribution sociale et intellectuelle de ces hommes et femmes anarchistes engendra aussi l'*utopie post-démocratique* qui est sous-jacente à bien des arguments de la contestation contemporaine.

Pour la première fois, à partir de milliers de documents inédits, est reconstituée l'histoire de ce mouvement.